LES CATHOLIQUES ALLEMANDS

ET

L'EMPIRE ÉVANGÉLIQUE

En d'autres temps, qui semblent bien lointains, nous conduisions leur histoire jusqu'à l'instant, glorieux pour eux, où devant eux Bismarck capitula. Nous aimions à les laisser vainqueurs de Bismarck, à saluer en eux le triomphe de la force morale sur la brutalité des lois prussiennes et des lois d'Empire. Dans certains cercles à Berlin, et puis, à Trèves, sur certaines lèvres sacerdotales dignes d'être écoutées, nous surprenions, depuis quinze ans, des murmures d'inquiétude; et ces murmures signifiaient aux nouveaux dirigeans du catholicisme allemand qu'ils se laissaient égarer et diminuer, insensiblement, par l'usage qu'ils faisaient de leurs succès, et par la méthode qu'ils suivaient pour en jouir. Et visiblement, depuis qu'avaient cessé contre eux les vexations violentes, une courbe se dessinait dans leur histoire. Il ne nous semblait pas que l'instant fût venu de la définir; nous voulions espérer, encore, qu'elle n'accusait pas un fléchissement des consciences. Nous redoutions une telle conclusion, nous attendions...

La gloire d'un Windthorst couvrait et protégeait ceux qui se présentaient comme ses descendans, — comme ses Épigones, ainsi que l'on dit là-bas; elle masquait l'oubli dans lequel lentement ils laissaient tomber ses maximes et la tactique subtile par laquelle ils y dérogeaient. « Vous n'avez pas de Windthorst, nous disaient-ils à nous, catholiques de France. Nous voilà, regardez-nous; nous devons être vos modèles. » Ils avaient

d'adroits tours de phrase pour se confondre avec Windthorst, pour dire « nous » en parlant de lui. Espérant bénéficier de l'auréole de cet ancêtre et de son renom d'impeccabilité politique, ils le proposaient et se proposaient eux-mêmes comme un seul et même exemple. Il y eut un de leurs congrès dans lequel certains Français, venus en observateurs, furent conviés à s'expliquer, en séance privée, sur la situation de l'Église en France; et l'on eut une telle façon de les plaindre, et de les sermonner, et de leur infliger, pesamment, un cours de politique religieuse, et de pleurer sur eux, et peut-être ensuite de sourire, que ce genre de rendez-vous perdit pour eux tout attrait. L'Église de France, au lendemain de la séparation, dépensait d'admirables efforts pour adapter son apostolat aux besoins populaires et faire surgir du sol des églises nouvelles : on en parlait peu, — ou point du tout, — dans la presse catholique d'outre-Rhin, et je ne sais guère qu'un publiciste de langue allemande qui ait à cet égard rendu pleine justice à la France : c'était un prêtre de la Suisse alémanique, M. l'abbé Nunlist, curé de Berne. Mais parmi les notabilités officielles du catholicisme allemand, il était de mode d'opposer ce qu'elles appelaient leurs « victoires » à ce qu'elles appelaient nos « défaites : » on se réjouissait de ne pas ressembler aux catholiques de France, on en remerciait Dieu, et l'on nous criait à nous, pauvres publicains : « Pourquoi la France n'a-t-elle pas un Centre ? »

La question nous paraissait tendancieuse, et d'ailleurs mal posée; et dans l'avant-propos du livre où nous rendions hommage à l'ancien Centre, nous sentions le devoir de mettre en garde les catholiques de France « contre toute velléité d'imitation factice et d'adaptation artificielle (1). » Mais les conseils allemands se poursuivaient, récidivaient : « Vous fonderiez un Centre, reprenait-on, si vous aviez un Windthorst. » On aimait mieux nous faire la leçon, au nom de feu Windthorst, que de nous trop laisser voir que sur les bancs mêmes du Centre on était en passe d'oublier ses leçons.

On eût voulu que le Centre, depuis ses lointains débuts jusqu'à ses plus récentes démarches, nous apparût comme un bloc homogène, s'imposant à notre hommage. Cela, nous ne pouvions l'admettre; cette simplification eût été une falsifica-

(1) *Bismarck et l'Église : le Culturkampf*, I, p. XXXIII (Paris, 1911).

tion. Une étude du catholicisme allemand sous l'empereur Guillaume II ne pouvait se présenter comme un prolongement de l'histoire de l'ancien Centre, mais plutôt comme la constatation d'une cassure. Nous laissions la cassure se dessiner pleinement, avant d'aborder cette page d'histoire toute neuve, et peut-être imprévue pour beaucoup, qui exigeait que certaines façades fussent transpercées, qu'un certain trompe-l'œil fût détruit.

La guerre, soudainement, a mis en lumière, — en une lumière crue, — tout ce que ces façades cachaient, tout ce que ce trompe-l'œil dissimulait. Ne cherchez plus le Centre de Windthorst; il est devenu le parti de M. Erzberger. Les déconcertantes évolutions qui l'ont fait ainsi dévaler sont désormais assez nettement accusées pour que nous puissions dire aux nouveaux conducteurs de l'action catholique allemande : « Si nous ne parlons plus de vous comme nous parlions de Windthorst et de ses amis, c'est parce que ce qu'ils étaient, vous avez cessé de l'être, et ce qu'ils voulaient, vous avez cessé de le vouloir; vous vous servez de leurs noms respectés comme d'un paravent; mais nous avons le droit, nous, de vous mettre en contradiction avec eux, et de montrer qu'il n'y a rien de commun entre leur historique vaillance, que nous continuons d'admirer, et vos demi-abdications, vos coquets manèges, votre savante souplesse à l'endroit de l'Empire évangélique. »

I

Windthorst acceptait comme un fait l'unification germanique telle que l'avait concertée la Prusse; mais il en déplorait les méthodes; il gardait à cette dynastie de Hanovre, qu'avait détrônée Bismarck, une intime fidélité; et ses efforts patiens, ses tenaces interventions, visaient à sauvegarder, bon gré mal gré, dans un empire qui se caporalisait, certaines survivances légitimes des anciennes autonomies. C'est un Guelfe, disait de lui Bismarck; c'est un particulariste, reprenaient en chœur les organes bismarckiens. Guelfe, particulariste, ce n'étaient pas là des injures, aux yeux de Windthorst : il lui plaisait au contraire que Souabes et Bavarois, Hanovriens et Rhénans, fussent ainsi invités à se tourner vers lui comme vers le défenseur éventuel de leurs traditions entamées, de leurs libertés compromises, de leurs consciences menacées.

La génération catholique dont il faisait partie avait un instant songé, en 1848, à je ne sais quelle résurrection romantique du vieux Saint-Empire ; et l'on avait vu surgir, en face de ce beau songe, l'idée d' « une Allemagne unitaire et puissante, d'une Allemagne en rupture avec Rome, d'un grand Empire gouverné par un Empereur évangélique. » C'est Lassalle en personne, le socialiste Lassalle, qui, dans son drame : *Franz von Sickingen*, avait ainsi, dès 1858, dessiné d'avance l'édifice qu'allait construire Bismarck (1). Il fut avéré, tout de suite après Sedan, que le rêve évangélique de l'israélite Lassalle avait prévalu sur les évocations historiques du passé catholique : un grand Empire s'était fondé, un Empereur évangélique le gouvernait, et les liens avec Rome se rompaient. Un membre du Centre, l'abbé Majunke, publiait un opuscule : *l'Empire évangélique*, pour commenter cette vicissitude d'histoire. Et Bismarck la résumait, — Bismarck, architecte d'Empire et faiseur d'Empereur, — dans un discours qu'il tenait au *Landtag* en juin 1872 : « La Prusse avec sa dynastie évangélique, déclarait-il, a pris un plus puissant développement politique. Dans la guerre contre l'Autriche, la puissance qui, en Allemagne, formait proprement le boulevard de l'influence romaine, succomba, et l'avenir d'un Empire évangélique apparut nettement sur l'horizon. » L'œuvre était dès lors définie, — définie par son auteur. Vingt ans plus tard, exhibant sur une place d'Iéna ses amertumes de fonctionnaire congédié, il déclarera qu'il était « engagé par serment envers l'autorité séculière d'un Empire évangélique (2). »

Au nom de cet Empire évangélique, — avant même que Bismarck ne l'eût solennellement baptisé, — la lutte contre Rome fut entamée. Quoi qu'en dise, aujourd'hui, par l'effet d'une étrange amnésie, M. le professeur Schroers, de la Faculté de théologie catholique de Bonn (3), cette lutte fut d'abord une lutte d'Empire. Bismarck, malignement, excita la Bavière contre Rome; et cette antique puissance catholique, achevant de s'humilier, appela contre les prêtres le bras séculier de l'Empire évangélique. Une loi contre les délits de chaire témoigna que,

(1) Bourdeau, *le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, p. 250 (Paris, 1892).
(2) Bismarck, *Politische Reden*, éd. Horst Kohl, V, pp. 289-309, et XIII, p. 144.
(3) *Deutsche Kultur, Katholizismus und Weltkrieg* (publication collective éditée par Georg Pfeilschifter), pp. 55-56 (Fribourg, 1915).

pour faire face à l'Église, la législation d'Empire était prête. Et puis la lutte, peu à peu, se resserra dans les limites de la Prusse, de la Hesse et de Bade : l'Empire, en refusant d'inscrire dans sa constitution la liberté des confessions religieuses, avait d'avance émancipé les caprices sectaires des divers parlemens, et d'avance acquitté leurs attentats.

II

Dix-huit ans s'écoulèrent : par des voies diverses et qui furent à certaines heures divergentes, Windthorst et Léon XIII furent vainqueurs de Bismarck : le *Kulturkampf* cessa. Mais alors s'élevèrent, dans les Églises évangéliques d'outre-Rhin, des voix apeurées, pour rappeler que « les catholiques étaient les plus dangereux ennemis, que l'héritage de Luther offrait à l'Allemagne la plus profonde des sources de vie, que l'unité germanique marquait un triomphe spirituel de la Réforme, et que la paix avec Rome était une aberration (1). »

Une vaste *Ligue évangélique* se forma, messagère de ces doctrines ; des influences officielles, à la cour de Berlin, la propageaient et l'orientaient. Elle arrêtait ses regards sur le Brandebourg, où des immigrans catholiques s'installaient ; elle chargeait une voix, à Berlin même, de sonner l'alarme. « Ici, en Marche, nous sommes protestans jusqu'aux os, » avait dit jadis Frédéric-Guillaume Ier. Le pasteur Rogge, dans une conférence de guerre, commentait ce mot (2). La *Ligue* avait su choisir son orateur, dont les fonctions ordinaires, — fonctions de cour, — consistaient à prêcher devant un autre roi de Prusse.

L'aumônier militaire Hermens, de Magdebourg, discourait longuement sur « le danger commun contre lequel devaient lutter le protestantisme et la nationalité allemande dans les Marches d'Alsace et de Pologne. » Son angoisse s'épanchait en une thèse, qui recélait un programme d'action : l'Alsace et la Pologne étaient désignées à la sollicitude conquérante des pasteurs prussiens; on les lançait à l'assaut du clergé catholique, ennemi du germanisme; c'était encore, pour l'Empire,

(1) Beyschlag, cité dans Pesch, *Der Krach von Wittenberg*, pp. 452-454 (Berlin, 1894).

(2) *Die Zunahme des Katholicismus in der Provinz Brandenburg, Vortrag gehalten von D. Rogge* (Leipzig, 1893).

une façon de dompter ces terres rebelles, que de s'y comporter en pouvoir évangélique. « Ce qu'on fait dans les Marches orientales pour l'Église évangélique, professait l'aumônier Hermens, cela se fait aussi pour l'existence allemande, pour l'État allemand, pour l'Empire allemand (1). » Un autre jour, ce docteur en conquêtes écrivait : « Le nouvel Empire allemand a des racines essentiellement protestantes (2). » On inaugurait, en 1895, un monument à Luther sur la place publique d'Eisenach, et l'orateur officiel proclamait à son tour : « Ce qui ne put pas réussir à l'Espagnol, — à l'Espagnol aveugle à la vérité, — la grâce de Dieu l'a accordé au Hohenzollern avec ses paladins allemands, — un Empire protestant de nation allemande. Il faudrait que le peuple allemand s'oubliât lui-même, pour oublier son Luther, cet homme allemand par excellence *(dieses deutschesten Mannes)* (3). »

Ainsi s'épanouissait la propagande patriotique de la *Ligue*, que l'on déclarait « fondée pour la protection des intérêts évangéliques-allemands, intérêts aussi allemands qu'évangéliques, aussi évangéliques qu'allemands. » Entre protestantisme et germanisme, la *Ligue* affirmait une indissoluble solidarité, et cette affirmation, à la fin du XIXe siècle, devint facteur d'histoire. Prédicans prussiens et saxons descendirent en Autriche pour y annoncer, au nom du germanisme, l'Évangile de Luther. Il y avait là, à portée de leurs prêches, huit millions d'Allemands ; on rêvait qu'à la longue on pourrait les amener à la Réforme, « de peur qu'ils ne fussent perdus pour le germanisme. » Et l'Église romaine, en deux ans, se vit abandonnée par vingt-deux mille fidèles, Allemands de Bohême, Allemands de Styrie : soucieux d'agir en bons Germains, ils se firent protestans. Ils avaient appris du pasteur Meyer, surintendant à Zwickau, président du *Comité pour l'Église évangélique en Autriche*, qu'Allemand et Romain sont des termes irréconciliables (4). Et, pour mieux les en convaincre, une voix d'outre-tombe avait retenti, celle d'Ernest-Maurice Arndt, ce Tyrtée de la Prusse, appelant aux armes pour « le bon combat contre l'Antechrist de Rome, contre le prince de ce monde, contre le

(1) Hermens, *Die gemeinsame Gefahr der evang. Kirche und der deutschen Nationalität in der Diaspora der deutschen Grenzmarken*, p. 66 (Leipzig, 1896).

(2) Hermens, *Das deutsche Reich und der evang. Bund*, p. 7 (Dresde, 1896).

(3) Kieser, *Festrede zur Enthüllung des Luther-Denkmals*, p. 5 (Eisenach, 1895).

(4) Fr. Meyer, *Die evang, Bewegung in Oesterreich*, p. 18 (Leipzig, 1899). Voyez notre article dans la *Revue* du 15 mars 1902 : *L'Allemagne en Autriche*.

monstre invincible, » et commandant de frapper sur lui, et de frapper encore, et de frapper toujours, « avec la massue septentrionale de Thor. » Jadis le baron de Bunsen, ministre de Prusse à Rome, avait mérité les complimens d'Ernest-Maurice Arndt, en aidant le Hohenzollern, son maître, à installer la Réforme dans ces deux grandes métropoles religieuses, Rome et Jérusalem (1) ; c'est sur terre autrichienne, maintenant, que la Réforme disséminait ses postes. Car il fallait prendre l'offensive, pour n'avoir point à se défendre chez soi : « Rome, gémissait douloureusement le pasteur Scholz, Rome veut dompter et finalement abattre l'esprit de Wittenberg, l'âme de la race germanique. L'optimisme à l'endroit de Rome est une injustice criante contre la patrie (2). »

Officiellement, l'Empire et Rome vivaient en paix, et l'Empire même s'affichait, vis-à-vis de ses sujets catholiques, comme une souveraineté supérieure aux nuances confessionnelles et pareillement impartiale pour toutes *(paritätisch)*. Mais, dans les masses profondes où sourdement les idées cheminent, où lentement se préparent les courans d'avenir, des doctrines de guerre religieuse s'insinuaient ; des suspicions s'échafaudaient, qui taxaient les catholiques de n'être que des Allemands de seconde catégorie ; des croisades évangéliques s'organisaient, dans l'Empire et hors de l'Empire.

III

Windthorst alors n'était plus ; et l'une des voix auxquelles désormais le Centre déférait était celle d'Ernest Lieber. On accusait l'Église romaine d'avoir été l'ennemie de la Prusse évangélique : Lieber, en guise de réponse, avait, dès 1892, présenté à l'opinion allemande une petite brochure, dans laquelle se dessinaient, sous la plume d'un érudit catholique, deux physionomies de Jésuites du début du XVIII[e] siècle, qui avaient aidé l'électeur de Brandebourg à devenir roi de Prusse (3). On accusait les catholiques d'être les ennemis de l'Empire : Lieber ripostait en apportant leur concours pour

(1) Goyau, *L'Allemagne religieuse, le Catholicisme*, 1800-1848, II, p. 132-136.

(2) *Aus den Verhandlungen der XI General Versammlung des evangelischen Bundes zu Magdeburg vom 3 bis 6 Oktober 1898*, p. 2 (Leipzig, 1898).

(3) Thoemes, *Der Anteil der Jesuiten an der preuss. Königskrone*, Berlin, 1892.

parachever l'unité allemande. La massive façade de l'édifice bismarckien dissimulait une mosaïque de législations diverses : Lieber, conducteur du Centre, accepta la « patriotique » besogne de présider à l'unification juridique de l'Allemagne. De par Bismarck, l'Allemagne n'avait plus qu'une armée, qu'une diplomatie ; de par la commission que Lieber fit travailler, elle n'eut qu'un code, elle n'eut qu'un droit, et ce triomphe suprême de l'idée de centralisation acheva, pour le peuple allemand, l'histoire du XIXe siècle. Mais où donc était le vieux particularisme de Windthorst? Où donc cet ancien parti pris du Centre de « ne sacrifier l'autonomie des États particuliers et leur droit de se gouverner eux-mêmes que dans la mesure où les intérêts de la collectivité l'exigeaient absolument (1)? » Où donc, enfin, la préoccupation d'assurer à ces divers États une certaine intégrité des coutumes, une certaine indépendance des disciplines? Le nouveau Code civil nivelait toutes ces diversités. Windthorst avait barré la route aux audaces de l'idée unitaire ; Lieber, lui, la leur ouvrait toute grande.

Avec son équipe de gens du Centre, il était l'industrieux contremaître qui, dans la bâtisse fraîchement achevée, s'occupait de cimenter encore les moellons, et de consolider les fondemens, et de surveiller les craquemens ; mais d'un geste discourtois, la *Ligue évangélique* et ses promoteurs berlinois continuaient d'exhiber sur la façade l'écriteau malveillant, l'écriteau d'ostracisme : *Empire évangélique*. A vrai dire, les pouvoirs officiels s'abstenaient désormais de cette formule; mais lorsque le Centre, périodiquement, présentait au *Reichstag* la motion dite de tolérance, destinée à libérer le culte catholique des entraves surannées qu'il rencontre encore dans certains petits États de l'Empire, le *Reichstag* regimbait.

Le Centre acceptait, d'une humeur placide, cette défaite de principe, que régulièrement il subissait; son opportunisme cherchait des consolations, et les trouvait. Avec Lieber comme pilote, il était devenu, peu à peu, parti de gouvernement : il semblait que cela commençât de lui suffire. Il aimait ce prestige nouveau, qui lui valait de n'être plus qualifié de parti ennemi de l'Empire. Se voyant reconnu comme une demi-puissance par la haute bureaucratie, il se flattait, avec une vanité toute neuve,

(1) Article 1 du programme du Centre (1871).

d'être désormais un fragment de la force d'État, — de ce qu'en Allemagne on estime le plus. Le mot de Windthorst : « Celui qui entre dans le Centre doit renoncer aux avantages de ce monde, » était périmé. Windthorst avait des successeurs qui détestaient ces mortifications héroïques, et qui, — tel M. Pierre Spahn, — préféraient s'acheminer vers la caste nobiliaire, vers le titre d' « Excellence. »

Parmi ces hommes nouveaux, satisfaits d'ailleurs à bon marché, deux personnalités surgirent, pour endormir dans les foules croyantes les susceptibilités traditionnelles, et pour abolir en elles, tout doucement, l'état d'esprit qu'avaient créé les heures de disgrâce. L'un de ces éducateurs était M. le professeur Martin Spahn; et l'autre, M. le député Mathias Erzberger. Ils soulevèrent d'abord, parmi leurs coreligionnaires, des réserves gênées; mais, insensiblement, l'éclat de leur rôle en fit accepter l'imprévu.

L'école d'historiens catholiques ou catholicisans, issue du mouvement romantique, tenait en médiocre estime la maison des Hohenzollern, qui devait à un vol de biens d'Église les origines de sa fortune. Avec M. Martin Spahn, les jugemens changèrent : prestement, les Hohenzollern furent amnistiés pour ce péché, comme pour beaucoup d'autres. Il semblait qu'en vue d'installer parmi les catholiques le culte de la famille impériale, il voulût les accoutumer à faire abstraction de leurs croyances et de leurs susceptibilités de catholiques lorsqu'ils jugeaient des choses allemandes : une cloison étanche s'éleva entre leurs convictions confessionnelles et leurs aspirations d'Allemands, et leur enthousiasme pour tous les ouvriers de la grandeur germanique ne comporta plus aucunes réticences. De même qu'avant la guerre de 1870 l'historien Sybel, émissaire de la science prussienne à l'Université de Münich, avait officiellement implanté dans les intelligences bavaroises les conceptions berlinoises de l'histoire allemande, de même depuis quinze ans M. Martin Spahn, catholique s'adressant à des catholiques, s'est efforcé d'abolir en eux les habitudes de pensée qu'un Janssen ou qu'un Onno Knopp leur avait suggérées; il les a dressés à l'admiration de toute l'Allemagne moderne, sans en exclure tout ce qui, dans cette Allemagne, est le fruit, proche ou lointain, de la Réforme du XVIe siècle. Le Grand Électeur, Bismarck : voilà ses hommes. C'est dans une collec-

tion d' « histoire mondiale par monographies, » éditée par une librairie catholique de Mayence, qu'il a glorifié le Grand Électeur ; et c'est à la librairie même de *l'Association populaire pour l'Allemagne catholique*, c'est dans ce centre de München-Gladbach où se concerte l'action catholique allemande, qu'il a récemment publié son opuscule sur le Chancelier de fer, — sur cet « homme fort *(gewaltiger)*, qui sut ouvrir au peuple allemand les portes des temps nouveaux. »

Cette éducation historique comportait des conclusions politiques : M. Martin Spahn les déduisait. Il voulait qu'à la génération catholique qui s'était plutôt soumise à l'unification bismarckienne qu'elle n'y avait collaboré, et qui lui paraissait avoir été captive, tour à tour, de certaines utopies romantiques et de certains scrupules confessionnels, une autre génération succédât, qui ferait, dans l'Allemagne telle quelle, une politique réaliste, activement nationale, voire nationaliste. Intérieurement, l'un des articles de cette politique est la germanisation de la Pologne : rien n'est plus contraire aux traditions de Windthorst ni plus conforme aux désirs de la *Ligue évangélique ;* mais M. Martin Spahn n'est pas homme à s'embarrasser de pareilles objections. Quant à la politique extérieure, la brochure qu'il a fait paraître l'an dernier sous ce titre : *En lutte pour notre avenir* (1), réclame l'ascension de l'Allemagne du rang de grande puissance *(Grossmacht)* au rôle de puissance mondiale *(Weltmacht)*. C'est le Secrétariat social des Étudians, installé à München-Gladbach, qui s'est chargé de la diffusion de cette brochure. Le temps n'est plus où les dirigeans de l'action catholique ne toléraient l'attitude intellectuelle du jeune professeur que par égard pour son père, leur collègue dans le Centre. Le voilà devenu, dans le parti, une façon de publiciste officiel; et ses opuscules naissent, vivent, essaiment, rayonnent, avec la complicité constante de cette *Association Populaire pour l'Allemagne catholique*, dont Windthorst, il y a trente ans bientôt, forma les premiers cadres.

Dans les respectables outres qu'avait aménagées Windthorst, on fait couler, décidément, un vin singulièrement nouveau. J'en atteste M. Mathias Erzberger, ce député souabe qui depuis quinze années était sur la brèche toutes les fois que s'agitaient

(1) *Im Kampf um unsere Zukunft* (München-Gladbach, 1915).

en Allemagne des questions maritimes ou coloniales, et qui sans relâche poussait les populations allemandes, soumises au même empereur par Bismarck, soumises aux mêmes lois par Lieber, vers la conquête économique de l'univers. La correspondance de presse où s'alimentaient les organes du parti était elle-même nourrie par sa turbulente pensée ; et les rapports que périodiquement il consacrait à l'activité du Centre affermissaient son ascendant personnel. Il aimait s'ériger en théoricien de l'épanouissement germanique et des droits absolus du germanisme à s'épanouir. Un jour de 1913, il crut devoir rassurer, — ou bien endormir, — un journaliste belge en lui représentant que la Belgique pouvait compter sur les traités, que le Centre était là pour en assurer le respect (1). Mais deux ans plus tard, lorsque les droits absolus du germanisme paraîtront exiger que certains chiffons de papier soient déchirés, M. Erzberger parlera, agira, comme s'il n'y avait plus de place, en son esprit, pour la vieille idée chrétienne de la subordination de la politique à la morale, et plus de place, en sa conscience, pour le souci de la morale. Et cédant à sa griserie, on le verra commettre les lignes que voici :

A la guerre, la plus grande absence de scrupules, si l'on y va intelligemment, coïncide en fait avec la plus grande humanité. Quand on est en situation d'anéantir Londres par un procédé approprié, cela est plus humain que de laisser un seul de nos camarades allemands perdre son sang sur le champ de bataille, car une telle cure radicale amène la paix au plus vite. L'hésitation et la temporisation, la sensiblerie et les égards sont d'impardonnables faiblesses. Une action décidée et sans scrupules, voilà la force, et la victoire suit (2).

Nous voilà loin des maximes que professait, il y a quarante ans, une autre notabilité du Centre, Hermann de Mallinckrodt. « Je me tiens sur le terrain du droit, disait-il, tel qu'il est défini par les traités (3). » Il réclamait la « pleine justice » *(volle Gerechtigkeit)* pour les nationalités non allemandes qui appartenaient à l'Empire. « L'honneur suprême du pays, insistait-il, commande que l'Empire conduise sa politique de la façon la plus loyale. » Lorsqu'un Mallinckrodt prononçait le mot

(1) *Journal de Bruxelles*, 26 août 1913, cité dans René Johannet, *La Conversion d'un catholique germanophile*, lettre ouverte de *M. Émile Prüm à M. Mathias Erzberger*, p. 139, n° 2 (Paris, 1915).

(2) *Der Tag*, 1915, n° 30 (cité dans Johannet, *op. cit.*, p. 48).

(3) Pfülf, *Hermann v. Mallinckrodt*, 2e édit, p. 392 (Fribourg, 1901).

« droit, » c'était une conscience qui s'efforçait d'éveiller d'autres consciences. Lorsque ce mot s'égare aujourd'hui sur les lèvres de ses successeurs, il s'agit d'un droit qui s'affirme par des gestes de violence et qui se donne l'illusion d'être créé par ces gestes ; il s'agit du vieux droit du poing *(Faustrecht)*.

Il n'était point dans l'esprit d'un Mallinckrodt et d'un Windthorst, de faire s'acheminer l'histoire du passé germanique vers une apothéose de la dynastie « évangélique » des Hohenzollern ; il n'était point dans l'esprit d'un Mallinckrodt et d'un Windthorst de sacrifier aux convoitises nationales les règles strictement humaines du droit des gens ; il n'était point dans l'esprit d'un Mallinckrodt et d'un Windthorst, de subordonner au désir d'un rôle « national » leur programme de défense religieuse. M. Roeren, M. le comte Oppersdorff, montraient naguère au Centre les terribles écueils vers lesquels il se laissait entraîner : le Centre restait sourd. Par leur bouche, c'étaient Mallinckrodt et Windthorst qui continuaient de parler. Le Centre actuel, hélas ! est trop soucieux d'écouter Guillaume II pour prêter l'oreille aux morts qui parlent.

Mais il était plus facile à la nouvelle génération catholique de se libérer de certaines traditions, que de désarmer certaines défiances : les adhérens de la *Ligue évangélique*, les prosélytes des groupemens pangermanistes demeuraient debout, sans cesse à l'affût, pour empêcher ces défiances de s'assoupir. On voyait le journaliste Frédéric Lange, grande autorité en matière de pangermanisme, dénoncer dès 1900, comme « sans doute suspect, le zèle avec lequel les ultramontains adoptaient le mot d'ordre nouveau (1). » Le fondateur de la *Ligue pangermaniste*, Hasse, affichait son hostilité personnelle à l'endroit de Rome, non point pour raisons métaphysiques, — un bon pangermaniste n'en a cure, — mais pour raisons politiques, tirées des nécessités de l'*All-Deutschland*.

La multiplicité des confessions, écrivait-il en 1905, est le principal obstacle au développement national de l'Empire allemand. Nous ne renoncerons pas à l'espoir de rendre à la population de l'Empire l'unité confessionnelle. Toutefois la nécessité d'Églises nationales allemandes est non seulement d'ordre religieux, mais d'ordre national. Des considérations d'ordre national exigent qu'on détache les catholiques romains de

(1) Lange, *Reines Deutschtum*, p. 230-231 (cité dans Andler, le *Pangermanisme continental*, p. 170 (Paris, 1915).

l'influence étrangère, c'est-à-dire italo-romaine, et qu'on fonde une Église nationale catholique allemande (1).

Ainsi, tandis que la *Ligue évangélique* opposait à Rome l'Allemagne d'aujourd'hui, la *Ligue pangermaniste* opposait à Rome l'Allemagne de demain : elle reprenait le rêve d'Église nationale allemande, de « christianisme allemand, » au nom duquel certains juristes du *Kulturkampf* avaient persécuté l'Église. L'Empire issu de Sadowa et de Sedan avait, dès l'origine, fait planer sur les catholiques certaines menaces : elles continuaient de gronder, elles continuaient de vouloir se transformer en actes : seule, l'attitude des catholiques avait changé (2).

IV

La guerre éclata : victime et peut-être dupe de son Empereur, l'Allemagne entière s'ébranla. Elle apparaissait unie. Mais l'esprit de la *Ligue évangélique* avait poussé des racines profondes, et quelques faits, très menus, mais douloureusement éloquens, assombrissaient l'horizon catholique.

Le 26 juillet 1914, quatre jours seulement avant que le crime impérial fût consommé, un certain surintendant Brüssau, haranguant en Silésie ses ouailles évangéliques, concluait en ces termes :

> Nos pensées s'arrêtent devant la grave question : guerre ou paix? Demain nous apportera la réponse. Mais nous savons dès maintenant que la guerre qui viendra sera en fin de compte la lutte spirituelle du protestantisme allemand contre le catholicisme slave et romain, peut-être aussi contre la semi-religion anglo-saxonne, car jamais l'Angleterre n'a été protestante-évangélique dans le sens que nous donnons à ce mot.
>
> Par le fait même, nous connaissons l'issue finale de cette guerre : l'esprit du protestantisme allemand est vainqueur dans l'histoire du monde, Luther et les siens triomphent (3).

Les épées n'avaient pas encore quitté les fourreaux ; et ce pasteur professait que d'ores et déjà l'Allemagne était victorieuse, et Luther avec elle. Dès le lendemain de Sadowa, un prédica-

(1) Hasse, *Das deutsche Reich als Nationalstaat*, p. 64. (Andler, *op. cit.*, p. 258).

(2) Voyez, pour plus de détails, l'étude de M. Edmond Bloud aux pages 245-320 du livre : *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*, publié par le Comité catholique de propagande française à l'étranger.

(3) Cité dans *la Koelnische Volkszeitung*, 28 mars 1916.

teur à la cour de Berlin, Guillaume Hoffmann, avait audacieusement pronostiqué la conquête de toute l'Europe, y compris la Turquie, par l'Évangile de Luther (1). Sedan est notre victoire, avaient dit quatre ans plus tard certains pasteurs évangéliques d'outre-Rhin ; et nous ne devons pas oublier en quels termes indignés Frédéric Lichtenberger, au nom du protestantisme alsacien, semonçait un certain docteur Fabri, pasteur à la Cour, lui aussi, qui présentait les victoires allemandes comme le couronnement providentiel de l'œuvre de Luther, et 1870 comme complétant 1517 (2). D'autres Fabri, en 1914, n'attendaient même plus la victoire pour faire entonner à leur Église les mêmes cris de triomphe ; et l'on allait voir se dresser en 1915, comme en 1871, certains représentans autorisés du protestantisme français, pour déchirer le pavillon religieux dont se couvraient les abominations germaniques et condamner au nom de l'idée même de Dieu cette blasphématoire caricature qu'est le « Dieu allemand (3). »

Mais ce n'est pas en vain que, pendant un quart de siècle, des brochures populaires soufflent la haine contre une confession religieuse : un jour arrive où cette haine devient ouvrière d'action brutale. L'équation entre protestantisme et germanisme, équation factice, et que répudie avec horreur le protestantisme universel, n'était à l'origine qu'une conception d'intellectuels; mais à mesure qu'elle fut glissée dans les cerveaux de la masse par la propagande de la *Ligue évangélique*, elle prit le rôle d'une idée-force, qui était prête à agir. 1914 sonna pour elle l'heure d'agir; et, comme en 1870, la préface de l'action fut un mensonge. On raconta que nos avions insultaient Nuremberg, et le grand branle-bas commença. Du fond de la lointaine Prusse, des corps d'armée s'engouffrèrent sur les routes de l'Ouest; et certains catholiques rhénans eurent une impression d' « amertume » et de « douleur » lorsqu'ils virent avec quelles mines « méfiantes, » avec quels évidens « préjugés » beaucoup de soldats évangéliques, marchant vers la Belgique, traversaient la région de Dusseldorf. Ils savaient, ces soldats, que la région

(1) Carl Hoffmann, *Wilhelm Hoffmann*, II, pp. 174 et suiv. (Berlin, 1880).
(2) *Revue chrétienne*, 1871, p. 225-262.
(3) Lisez en particulier les articles de M. Wilfred Monod sur le manifeste des quatre-vingt-treize (*Revue chrétienne*, 1914, p. 646-677), et de M. Henri Monnier sur le Dieu allemand et la Réforme (*Revue chrétienne*, 1915. p. 140-155).

était catholique ; on eût dit qu'elle était déjà, pour eux, une terre à demi ennemie (1). C'est que déjà la nocive équation, qui n'était jadis qu'un jeu de philosophes ou bien une interprétation d'historiens, faisait son œuvre au fond des têtes; c'est elle qui chargeait d'hostilité les regards de ces Prussiens de l'Est, habitués à suspecter les catholiques d'être de mauvais Allemands. On entra en Belgique : là, tout de suite, l'équation déchaîna des ravages; elle suscita l'incendie des sanctuaires, le massacre des prêtres. L'ivresse survenait, — ivresse d'alcool, ivresse de sang, — et rendait ces brutes accessibles à tous les bruits qu'on leur jetait en pâture : les catholiques belges finissaient par leur apparaître comme autant de francs-tireurs, dont les prêtres guidaient le bras. Un témoin protestant, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht, M. Grondijs, constatait que presque tous les régimens dirigés vers Louvain étaient composés d'élémens protestans; que la haine contre les prêtres était manifeste. Il entendait les soldats crier : A bas le catholicisme! Il voyait injurier les prêtres; il était là, à Louvain, lorsqu'ils furent arrêtés en masse. « Si je suis tué, déclarait l'un de ces prêtres, je meurs pour ma foi catholique ; car c'est à la fureur protestante contre notre clergé catholique que je succombe en victime (2). » « Attention, disait M. Grondijs au gouverneur militaire, vous ne pouvez justifier toutes ces arrestations, il serait impolitique de donner à la guerre le caractère d'uue guerre religieuse (3). »

Cependant les rumeurs qui taxaient les prêtres d'assassins prévalaient contre ces sages remarques et trouvaient accueil dans certains régimens catholiques. « Nous sommes catholiques, criait-on à un vicaire de Louvain ; mais vous êtes des cochons et des démons noirs (4). » Un roman militaire intitulé *l'Effondrement de l'ancien monde*, tiré à cent cinquante mille exemplaires, avait décrit d'avance, dès 1906, une entrée des Allemands en Belgique, et la résistance de la « turbulente population belge, excitée par des prêtres fanatiques (5). » Il y avait des lecteurs de ce roman, protestans et catholiques, parmi les hordes qui piéti-

(1) Pfeilschifter, *Religion und Religionen im Weltkrieg*, p. 87 (Fribourg, 1915).
(2) Pfeilschifter, *op. cit.*, p. 88.
(3) *Royaume de Belgique : réponse au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915*, p. 248 (Paris, 1916).
(4) *Réponse au Livre Blanc*, p. 361.
(5) *Réponse au Livre Blanc*, p. 53.

naient la Belgique : lorsqu'on leur parlait des crimes des prêtres, ils reconnaissaient ce qu'ils avaient lu, et ils se vengeaient.

Au reste, une voix s'élevait, une voix dont en Allemagne, mais seulement en Allemagne, on a l'habitude de dire qu'elle ne ment jamais : c'était la voix de Guillaume II. L'empereur évangélique, inaugurant par une inexactitude, qui ne devait pas être la dernière, la longue série de ses messages au président Wilson, lui télégraphiait, le 4 septembre 1914, que dans cette guerre de guérillas, des prêtres belges avaient commis des cruautés sur des soldats blessés, sur des médecins, sur des infirmières (1). Prêtres et religieux, dans Louvain, n'ont fait que prêcher le calme, rectifiait le 10 septembre, dans la *Gazette populaire de Cologne*, le prêtre Sonnenschein. Le Bureau allemand de défense ecclésiastique *Pax*, le délégué du cardinal-archevêque de Vienne (2), instituaient des enquêtes qui justifiaient à leur tour le clergé belge. Mais l'effet des légendes populaires et de l'affirmation impériale survivait aux démentis; dans la région d'Hildesheim, les ouvriers protestans insultaient leurs camarades catholiques; en Prusse orientale, dans l'Eifel, des prêtres étaient gravement outragés (3), et certains publicistes catholiques tremblaient que les foules évangéliques ne prissent bientôt argument des prétendues atrocités sacerdotales de Belgique pour conclure à une connexion entre le catholicisme et l'anti-germanisme.

Des publications se succédaient, en effet, où s'affirmait, avec une insistance de plus en plus pénible pour les catholiques, l'identité entre germanisme et protestantisme.

Un article intitulé : *La Transformation de la situation religieuse par la guerre*, paraissait en septembre 1914 dans une revue théologique protestante, sous la signature du pasteur Dietrich Graue : « Nous Allemands, expliquait-il, nous devons remplir notre mission historique. » Et il continuait :

Elle a nom protestantisme. C'est là un mot étranger, mais c'est une chose qui nous est à tous familière, une chose qui n'est pas le privilège de l'Église évangélique, mais qui est vivante dans tous les cœurs vraiment allemands. Son plus grand prophète fut Kant, avec son mot d'airain : Tu peux, car tu dois. Il y a protestantisme, là où un homme se dévoue pure-

(1) *Réponse au Livre Blanc*, p. 60.
(2) *Réponse au Livre Blanc*, p. 75-79.
(3) Incidens d'Elbing, de Sombrot, dans l'Eifel (Johannet, *op. cit.*, p. 78).

ment et simplement à son devoir, de sorte que sa conscience y dise oui. Protestante est la grandiose préparation de notre état-major, que nous admirions au jour de la mobilisation. Protestante est la solide tenue de notre peuple aux époques de menace pour son existence; protestant est l'esprit de nos combattans. Eh bien! que ce soit ensuite notre ambition de demeurer protestans jusqu'aux os. Tous les services divins. toutes les organisations ecclésiastiques des confessions existant chez nous, n'ont de valeur qu'autant qu'elles aident notre peuple à remplir cette mission historique qui est sienne : cette mission, je le redis, s'appelle protestantisme (1).

Les catholiques d'Allemagne étaient prévenus; ils savaient dans quelle mesure et pour quelles fins on accordait une valeur à leur Église. Quelques mois s'écoulaient, et dans un organe des missions évangéliques, M. Julius Richter écrivait :

Le peuple allemand a rendu au monde l'Évangile, au siècle de la Réforme; il a sûrement, aujourd'hui encore, cette destination mondiale d'apporter le christianisme à l'humanité, dans sa conception la plus profonde, dans sa plus riche plénitude. Aucun peuple n'a au même point que le peuple allemand laissé pénétrer toute sa culture, jusqu'à ses derniers principes, par l'esprit chrétien. En ce sens, ce n'est peut-être pas trop dire que d'affirmer que l'Allemagne évangélique est l'évangéliste des nations. Dans cette profonde conception du christianisme, l'esprit allemand et la foi allemande sont fondus en une indissoluble unité (2).

Mais un Dietrich Graue, mais un Julius Richter, n'étaient que des théologiens s'adressant surtout à des théologiens. Les catholiques d'Allemagne allaient connaître de plus pénibles affronts. Un Anglais qui s'est fait le théoricien du pangermanisme, M. Houston Stewart Chamberlain, eut la pensée de destiner aux soldats, dans leurs tranchées, un petit catéchisme semi-politique semi-religieux, qui leur prêcherait le culte de l'Allemagne; et dans cet opuscule de propagande patriotique, signé d'un favori de l'Empereur et qu'un bon Allemand ne pouvait accueillir d'un œil indifférent, les lignes suivantes s'imposaient aux regards des soldats catholiques :

Luther n'est pas un grand homme qui naquit accidentellement en Allemagne. Lui et l'Allemagne ressemblent plutôt à une pièce de monnaie,

(1) *Protestantenblatt*, 16 septembre 1914, p. 835 et suiv. (cité dans Pfeilschifter, *Religion und Religionen*, p. 89). « On devra se souvenir de ces paroles, ajoute mélancoliquement le professeur Pfeilschifter, pour pouvoir comprendre des hommes comme M. Frédéric Masson déclarant qu'à Louvain les protestans allemands ont voulu atteindre le centre de la culture catholique. »

(2) *Allgemeine Missionszeitschrift* (cité dans *Allgemeine Rundschau*, 5 février 1916, p. 77).

su r l'une des faces de laquelle sont représentées les aspirations mal défi nies d'un milieu de forces obscures, et sur l'autre se trouvent les traits d'un homme disparu, qui a donné une forme à toutes ces vagues aspirations, devenues, grâce à lui, des réalités. Luther et l'Allemagne ont grandi inséparablement... Chez Luther, Religion ne veut pas dire Église, mais englobement de la vie et de la patrie, considérée comme un don divin. C'est pourquoi on peut dire que la puissante *Allemagne* actuelle, c'est l'Allemagne de Luther. L'Allemagne parle ses discours, pense ses pensées, accomplit ses actes, comme il l'a voulu : les questions de dogme n'inquiètent pas l'esprit allemand. Qui connaît bien Luther connaît bien l'Allemagne (1).

C'est ainsi que la brochure de M. Chamberlain, ravitaillement intellectuel des armées en marche, rendait plus concrète et plus vivante, pour les cerveaux des militaires, l'équation entre protestantisme et germanisme : cette abstraite formule se transformait en une identification de l'Allemagne avec Luther, en une incarnation de l'Allemagne dans la personne de Luther.

Les civils, à l'arrière, voyaient leurs enfans leur rapporter de l'école ou des policiers leur présenter, pour qu'ils en fissent l'acquisition, un gros livre de M. Hintze sur les Hohenzollern et leur œuvre, publication à demi officielle, qui commémorait le cinquième centenaire de l'achat de l'électorat de Brandebourg par les Hohenzollern : ce bréviaire de leur gloire mêlait habilement l'hommage à la dynastie impériale et les attaques contre Rome; et perdant patience, un aristocrate catholique de Westphalie écrivait : « L'affaire doit être portée à la tribune. Si nous ne prenons pas notre défense en main, il arrivera ce qui s'est déjà passé au temps du *Kulturkampf* : on envoie nos fils sur le champ de bataille et, en guise de récompense, on nous foule aux pieds. »

On avait envoyé sur les champs de bataille de Belgique les enfans des familles catholiques, et ces familles apprenaient d'un autre publiciste, M. Karl Zimmermann, que l'Allemagne devrait tôt ou tard consolider sa conquête en engageant, sur le sol belge, une lutte contre le catholicisme (2). Des troupes bavaroises, ardemment catholiques, avaient pris leur part, là-bas, des victoires allemandes ; elles les avaient aidées de leurs bras et peut-être de leur sang, scellées par des violences et peut-être par des crimes; elles avaient obéi, jusqu'au bout, aux gestes homicides de la Prusse. Et voici qu'on leur laissait prévoir,

(1) Coppinger, *Un Catéchisme pangermaniste*, p. 35 (Paris, 1916).
(2) *Das Problem Belgien* (Iéna, 1915).

comme deuxième acte de l'occupation, une offensive politique contre le catholicisme. A l'avant-garde de cette offensive, une thèse historique s'échafaudait : elle soutenait que le germanisme, jusqu'au XVI[e] siècle, avait été le maître du terroir belge, et que l'Église romaine, en dérobant la Belgique à la Réforme, c'est-à-dire à la forme germanique de l'idée chrétienne, s'était rendue responsable de la décadence du germanisme sur la Sambre et sur l'Escaut.

Les conséquences d'une pareille thèse n'échappèrent pas à M. Julius Bachem, directeur de la *Gazette populaire de Cologne* (1); et l'on sentit qu'il devenait chagrin, à la pensée que pour germaniser la Belgique certains Allemands y souhaitaient une politique anticatholique. M. Bachem peut se rassurer; l'heure est proche où les catholiques belges n'auront plus besoin de la pitié des catholiques d'Allemagne. Mais je retiens ce fait, qu'un aussi avisé politique, qui a jadis vécu les heures du *Kulturkampf*, crut devoir passer outre à certaines consignes d'optimisme pour jeter le cri d'alarme. On s'est vivement scandalisé, au delà du Rhin, lorsque nous notions, dans les plus cruels épisodes de l'invasion allemande en Belgique, la survivance de l'esprit du *Kulturkampf* (2); et l'un des anciens collaborateurs de M. Bachem à la *Gazette populaire* a, dans la *Revue générale* de Munich, annoncé notre « suicide littéraire (3), » tout comme la *Gazette de Francfort* annonçait récemment le suicide philosophique de M. Émile Boutroux. Mais voici que l'invitation même de M. Bachem nous amène à ressaisir l'esprit du *Kulturkampf* dans les suggestions de M. Zimmermann, qui n'iraient à rien de moins qu'à battre en brèche, dans la catholique Belgique, la religion traditionnelle du pays.

M. Bachem, regardant de plus près, constatait que dès maintenant, et comme pour préparer le futur *Kulturkampf* belge, on publiait avec fracas la traduction d'un vieux roman historique dû à la plume d'un pamphlétaire anticatholique, Charles de Coster (4) : les Gueux y étaient exaltés; la Contre-Réforme du XVI[e] siècle, diffamée. On présentait ce livre comme une « créa-

(1) *Allgemeine Rundschau*, 18 décembre 1915, p. 975.

(2) *La culture germanique et le catholicisme*, p. 29 et suiv. du livre : *La guerre allemande et le catholicisme* (Paris, 1915).

(3) *Allgemeine Rundschau*, 15 janvier 1916, p. 30.

(4) Charles de Coster. *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel* (Bruxelles, 1860 et 1893).

tion magistrale provenant des terres allemandes reconquises, comme une œuvre qui, sans réserve, combattait dans le cléricalisme l'esprit welche. » M. Bachem relevait dans cette propagande un sérieux symptôme du « désir passionné, enflammé, » dont s'exaltaient en Allemagne « certains cercles radicaux-libéraux, » et qui les poussait à préconiser en Belgique une politique anticléricale. Il était même assez troublant de les voir se prévaloir, — à tort ou à raison, nous ne savons, — d'un article du jeune baron de Bissing, fils du gouverneur même de Belgique : « Cet article, disait joyeusement M. Zimmermann, a dû retentir aux oreilles du clergé belge comme une sonnerie de combat (1). »

Il y a quatre-vingts ans, une sonnerie de combat retentissait en Prusse Rhénane : l'archevêque de Cologne était jeté en prison, la Prusse traitait en parias les catholiques; et de Liége à Cologne s'échangeait l'idée d'une « fédération belgo-rhénane, » qui les protégerait. On se redisait alors, entre Rhénans et Belges, le mot de Montalembert : « La Prusse est nécessairement l'ennemie de la Belgique, car l'exemple de la liberté belge est le dissolvant du despotisme. » Par une sorte de contagion morale, comme l'indiquait en 1837 *le Conservateur Belge*, la Belgique influait sur les Rhénans : elle les aidait à se tenir droits devant Berlin (2). Et lorsque en 1848 les catholiques d'Allemagne formèrent des associations pour assurer contre toute menace nouvelle leurs libertés reconquises, c'est sur la méthode des catholiques belges qu'ils réglèrent leurs propres méthodes. Se doutaient-ils alors que, moins d'un siècle après, l'Allemagne embrigaderait leurs petits-fils pour l'essai d'une conquête qui viserait à ravir à la Belgique sa personnalité, et qui peut-être ensuite mettrait en péril sa foi ?

Car il ne s'agit de rien de moins, pour certains pangermanistes, que d'une expulsion féroce de toute la population wallonne francisée et de tout le clergé belge, coupable, disent-ils, d'avoir excité et aidé, contre les troupes allemandes, « les manifestations de haine et de brutalité bestiale de la population belge. » Ces mots et ces sauvages projets s'étalaient en janvier 1916, dans un *Mémoire sur la Belgique*, publié par *l'Association allemande d'Empire (Deutscher Reichsverband)*, « dont la ten-

(1) Jules Lebreton, *Études*, 20 mai 1916, p. 442-443

(2) Lukas Schwahn, *Die Beziehungen der katholischen Rheinlande und Belgiens in den Jahren 1830-1840* (Strasbourg, 1914).

dance essentielle est l'anti-ultramontanisme (1). » Observez qu'en janvier 1916 les démentis formels qui lavèrent le clergé belge des accusations infamantes portées contre lui pouvaient être considérés comme acquis à l'histoire; mais l'*Association allemande d'Empire* feignait de ne pas connaître ces démentis. Ils étaient la réfutation implicite d'un télégramme impérial : c'en était assez pour qu'on tentât de les laisser ignorer à la masse du public. Et l'on voyait, par ailleurs, le ministre de la Guerre de la catholique Bavière empêcher la diffusion d'un livre du P. Duhr, Jésuite (2), où les calomnies contre les prêtres belges, et quelques autres encore, étaient dûment réfutées.

Ainsi se multipliaient d'étranges signes de malveillance à l'endroit du catholicisme, tandis que soldats catholiques et soldats protestans, confondus sous les mêmes drapeaux, étaient jetés à la boucherie par la volonté impériale, cruelle comme la Fatalité, aveugle comme elle.

V

D'expérience, les catholiques d'Allemagne savaient qu'après Sedan la Prusse évangélique avait prétendu consommer sa victoire en jetant à l'Église de Rome un défi persécuteur. Et des indices nouveaux les avertissaient qu'après la victoire nouvelle qu'ils escomptaient pour leur Empire, ils devaient s'attendre, comme en 1870, à être derechef des victimes. On vit bientôt cette morose certitude induire un certain nombre d'entre eux à une politique de fléchissement, de concessions, de capitulations, suprême ressource, pensaient-ils, pour amortir le choc du futur *Kulturkampf*. L'esprit qui leur dictait cette attitude n'était d'ailleurs que la sanction naturelle des évolutions dont au cours des vingt dernières années le Centre avait offert le spectacle.

Plusieurs publications catholiques se succédaient, pour justifier en face des neutres les déloyautés de la diplomatie allemande ou les brutalités des armées allemandes. Deux d'entre elles, même, groupaient une élite de collaborateurs; l'une s'intitulait : *Culture allemande, catholicisme et guerre mondiale;* l'autre : *Le catholicisme allemand dans la guerre mon-*

(1) Jules Lebreton, *Études*, 20 mai 1916, p. 439-440.
(2) *Koelnische Volkszeitung*, 30 mai 1916.

diale. Le premier volume se terminait par une conclusion d'évêque ; une préface d'évêque ouvrait le second (1).

Voilà donc des sources autorisées : les aspirations qui s'y dessinent, les tactiques qui s'y essaient, les thèses qui s'y ébauchent, méritent d'être observées.

Il y a quelques années, une librairie protestante d'outre-Rhin publiait deux volumes sous ce titre : *Nos éducateurs religieux.* Moïse et le Christ ouvraient la galerie ; Bismarck la fermait. Il semblerait, à lire certaines pages catholiques de l'heure présente, qu'un nouvel éducateur religieux a surgi pour le peuple allemand : il n'est autre que Guillaume II. J'en atteste un prêtre de Paderborn, qui par ailleurs, — je tiens à le dire, — multiplie charitablement ses efforts pour venir en aide à nos prisonniers : c'est M. le chanoine Rosenberg. Étudiant « l'idéal religieux chez l'Empereur et dans le peuple, » il s'arrête avec émotion devant la « profonde religiosité » de son Empereur, devant ses sentimens de piété. Il salue, en lui, une « force d'édification, » « une force d'enthousiasme. » Il se courbe devant cette « grandeur morale, » devant cette « conscience religieuse et morale : » ainsi se dresse la physionomie de l'Empereur, devant ses sujets catholiques, comme celle d'un héros de moralité chrétienne (2). Et de ce héros, insensiblement, on fait un docteur en christianisme.

Inaugurant à Jérusalem, en 1898, l'église luthérienne de la Rédemption, Guillaume se mettait solennellement en scène dans un bruyant procès-verbal. Il revendiquait pour ses ancêtres, Frédéric-Guillaume IV, Guillaume I[er], Frédéric III, la gloire d'avoir installé la Réforme dans Jérusalem ; il s'honorait, lui,

(1) Nous ne nous occuperons pas de ces pages épiscopales, non plus que des écrits pastoraux publiés depuis deux ans par les évêques d'Allemagne. M. le professeur Knoepfler, de la Faculté de théologie de Munich, a dirigé vingt-deux pages d'offensive contre les mandemens de notre épiscopat (Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 269-290) ; et M. le professeur Krebs, de la Faculté de théologie de Fribourg, reproche à nos évêques de faire « alterner la politique avec les outrages à l'ennemi. » Nous avons, en France, une autre conception de la hiérarchie catholique et de l'unité catholique ; nous estimons que ce serait mal venger des évêques français que de traiter irrespectueusement des évêques allemands, et que tous ensemble, chefs légitimes dans une seule et même Église, sont justiciables de l'Évêque des Évêques, et non de M. le professeur Knoepfler ou de M. le professeur Krebs. Ceux-ci pensent apparemment d'une autre façon : nous nous étions déjà laissé dire, au cours des dernières années, que certains professeurs des Facultés de théologie catholique allemandes étaient devenus assez ignorans des prérogatives du Saint-Siège.

(2) *Der deutsche Katholismus im Weltkrieg*, p. 1-3 (Paderborn, 1915).

d'avoir parachevé l'œuvre. M. le docteur Hœber, directeur au grand séminaire de Cologne, traite cette aventure avec sérénité : il nous explique qu'« en tant que roi de Prusse l'Empereur se considère spécialement comme défenseur de l'Église évangélique, comme gardien des richesses de foi de la Réformation, et que, comme tel, il demeure solidement attaché à cette croyance, que la maison de Hohenzollern et le royaume de Prusse sont solidement liés au protestantisme (1). » On ne saurait commenter l'éloquence palestinienne de l'empereur Guillaume avec plus d'exactitude que ne le fait ici M. Hœber; et respectueusement il ajoute qu'aucun catholique allemand n'a vu dans cette éloquence « une allusion méprisante ou polémique à la foi catholique. » C'est probablement qu' « aucun catholique allemand » n'aura lu la *Nouvelle feuille d'Église saxonne* se réjouissant, en 1898, que « le catholicisme eût été critiqué par l'Empereur devant les pasteurs évangéliques de l'Orient, en un langage vif et qui portait. » L'Empereur d'ailleurs, à Bethléem, parlait d'une intelligible voix : « C'est à nous le tour, » déclarait-il. Il marquait ainsi que c'était à la Réforme et à l'Empire que revenait la tâche de montrer à l'Islam la religion chrétienne. Le Patriarcat catholique de Jérusalem, la Custodie Franciscaine, s'imaginaient avoir rempli cette tâche : « C'est à moi le tour, » signifiait l'Empereur allemand. Et le journal du pasteur Stoecker interprétait : « Ce que chercha par de sanglantes croisades le moyen âge catholique, le protestantisme actuel l'obtient par un pacifique pèlerinage; » et la *Nouvelle feuille d'Église Saxonne* constatait que « la Réforme avait été désignée comme la seule confession chrétienne qui eût en elle la force de renouveler l'Orient; » et le *Messager d'Empire* célébrait l'impériale équipée comme une victoire « du protestantisme, tombant à pic, à la façon d'un clair rayon de lumière, sur l'obscure hiérarchie romaine. » Il y a treize ans, les feuilles catholiques d'outre-Rhin firent bon accueil au livre où nous groupions et commentions ces textes (2). Les temps sont changés, et M. Schroers, de Bonn, témoigne maintenant à toutes les manifestations palestiniennes de son Empereur et Roi une admiration respectueusement ingénue : il salue même, dans l'un de ces augustes prêches

(1) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 349.
(2) *Vieille France, Jeune Allemagne*, p. 195-226 (Paris, 1903).

faits au nom de Luther, « une profession d'authentique croyance au Christ, à laquelle le plus rigoureux des catholiques peut trouver édification, une profession de généreuse charité chrétienne, de généreuse tolérance (1). »

Sous d'autres plumes ce culte de l'Empereur prend un aspect plus systématique encore ; il semble s'étendre à tous ses actes, à tout son être. J'en atteste M. Pfeilschifter, qui forme à Fribourg les futurs prêtres badois. Il a publié, sous le titre : *Religion et religions dans le conflit mondial*, un livre informé. « En notre héroïque Empereur, écrit-il, sont merveilleusement personnifiées les forces religieuses d'aide céleste et la foi religieuse dans la divine destination mondiale du peuple allemand (2). » Et sur ces mots, le livre s'achève, faisant avenue vers cette définition mystique de l'Empereur, hommage du professeur catholique à l'évêque suprême de l'Église évangélique prussienne.

Lorsqu'on trouve de pareils termes pour la glorification religieuse du souverain, il est naturel qu'on s'attache à vouloir croire — et faire accroire à Rome — que la confession dont il est le chef a cessé d'avoir des sentimens inamicaux à l'endroit de l'Église romaine. On masque d'un sourire et d'un air de sérénité la peur intime qu'on éprouve d'avoir bientôt à subir un second *Kulturkampf;* et l'on épie, ou bien l'on élabore, certains motifs de se rassurer. M. le doyen Kiefl, de Ratisbonne, est passé maître en cet art; il dépense beaucoup de curiosité intellectuelle à rechercher les indices précurseurs d'un certain esprit de paix religieuse, et beaucoup de bonté d'âme à les trouver (3). Mêmes tendances chez M. le curé Rieder de Bonndorf (4) : il lui faut bien peu de chose pour que son âme s'ouvre à l'optimisme, très largement, très candidement. Il prend un livre sur la vie spirituelle allemande, œuvre d'un professesur protestant; il constate que l'édition récente est moins hostile au catholicisme que ne l'étaient ses devancières. Le professeur est devenu plus clément : pour désarmer, il ne demande plus à l'Église romaine que trois petits sacrifices : elle devrait expliquer que ce n'est pas le fait de lui appartenir, à elle, mais d'appartenir au Christ, qui est la condition du salut; elle devrait

(1) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 59.
(2) Pfeilschifter, *Religion und Religionen im Weltkrieg*, p. 105 (Fribourg, 1915).
(3) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 319-342.
(4) *Allgemeine Rundschau*, 29 janvier 1916, p. 63-65.

reconnaître que là où existe la foi protestante, le Christ est effectivement vivant, et que la foi catholique n'est qu'une simple adhésion à une doctrine ecclésiastique; elle devrait enfin cesser d'insister pour le rappel des Jésuites. M. le curé Rieder prend acte de ce triple ultimatum, non sans une gêne un peu chagrine, mais il laisse entrevoir cependant, en se rappelant les précédentes éditions, qu'un arc-en-ciel commence de resplendir. « Quelques agitations haineuses et offensantes : » c'est à quoi paraît se réduire, pour le P. Lippert (1), l'action profonde et constante exercée par la *Ligue évangélique;* et lorsqu'il s'agit de haines qui, en Belgique, se sont révélées homicides, incendiaires, et qui déjà concertent des persécutions pour le lendemain, on peut trouver que le P. Lippert pratique avec complaisance l'art des euphémismes.

VI

De l'indulgence à la coquetterie la route est brève. Pour apprivoiser la *Ligue évangélique*, dont on sent intérieurement qu'elle est en train de s'armer, ne pourrait-on lui faire le sacrifice de certaines habitudes de piété qui lui déplaisent? Et savamment on prépare le sacrifice, et on l'accomplit.

Une certaine philosophie allemande, pour laquelle, au dire d'un professeur du séminaire de Pelplin (2), les Français se montrent depuis quelque temps trop sévères, aboutissait à supprimer toute notion de vérité transcendante et à faire de l'homme lui-même la source de tout ce qui, *pour lui*, est vérité. De là à ramener la religion allemande à n'être que le produit et l'expression d'une certaine collectivité humaine qualifiée peuple allemand, il n'y avait qu'un pas. La religion allemande doit être, en quelque mesure, fille du germanisme : voilà l'idée qui peu à peu, au cours du XIXe siècle, s'insinua dans les esprits. L'apologétique protestante s'en empara : Luther fut célébré comme l'homme foncièrement allemand *(kerndeutsch)*, comme représentant l'assimilation du christianisme par l'âme germaine, l'adaptation du christianisme à l'immanence germanique, et comme ayant créé, par son émancipation à l'endroit de Rome, une façon authentiquement teutonne d'être chrétien. Et l'hommage même

(1) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 87.
(2) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 117-132.

qu'on rendait à Luther tournait au préjudice d'une autre gloire, celle de saint Boniface : celui-ci, tout Allemand qu'il fût, était couvaincu de lèse-germanisme, pour avoir fortifié les liens entre l'Allemagne et Rome, ce qui était le contraire d'une œuvre *kerndeutsch*, d'une œuvre foncièrement allemande. La confession de saint Boniface relevait d'un Évangile « sémitique » et d'une organisation « romaine ; » la confession de Luther relevait encore d'un évangile « sémitique, » mais avait proscrit, du moins, cet autre élément exotique, l'influence de Rome. Là-dessus, certains pangermanistes raffinèrent (1) ; et ce qu'ils reprochèrent, eux, à saint Boniface, ce fut tout simplement d'avoir fait l'Allemagne chrétienne, d'avoir créé un lien religieux entre l'âme allemande et la lointaine Palestine, d'avoir détruit les vieux arbres sacrés qui, seize siècles avant la statue d'Hindenburg, satisfaisaient la religiosité allemande, et d'avoir renversé la gloire d'Odin, dieu foncièrement allemand *(kerndeutsch)*. Le Christ était encore un dieu etranger : ne pouvait-on proposer aux consciences allemandes une divinité plus authentiquement allemande, une divinité qui fût autrefois issue de leurs propres aspirations, qui fût éclose du terroir indigène? Oui certes, ce parachèvement pouvait encore s'imaginer ; il suffirait de substituer au Dieu étranger, à Jéhovah ou à son fils Jésus, un Dieu allemand. Odin retrouva des adorateurs ; et contre Boniface un nouveau grief s'éleva, celui d'avoir autrefois acheminé l'âme allemande vers un ciel qui n'avait plus rien d'allemand.

Voici maintenant que parallèlement à cette apologétique protestante dont les protestans des autres pays déclarent hautement qu'elle diminue Luther en localisant la portée religieuse de son œuvre, parallèlement à ces bizarres essais de renouveau païen qui font du ciel lui-même une sorte de *Hinterland* allemand, certains catholiques, heureusement protégés contre les suprêmes outrances par la rigueur de leur dogme, esquissent à leur tour d'attristans mouvemens de condescendance. Puisqu'ils ne peuvent songer, eux, à exiger un Dieu *kerndeutsch*, hôte du Walhalla, ou un christianisme *kerndeutsch*, sorti de la Wartburg, ils aspireront du moins à conduire les pèlerinages allemands aux pieds de quelque madone qui soit vraiment allemande. Rien de plus frappant, à cet égard, que le sérieux avec

(1) Voyez notre livre : *Vieille France, Jeune Allemagne*, p. 261-269. Paris, 1903.

lequel un prêtre de Munich explique, dans une revue bavaroise, que par égard pour le protestantisme il faut se garder d'une dévotion exagérée pour la Vierge de Lourdes (1). Vise-t-il, d'aventure, les adhésions données naguère par sept archevêques et évêques d'Allemagne à la supplique par laquelle l'évêque de Tarbes sollicitait du Saint-Siège l'extension à l'Église universelle de l'office commémoratif des apparitions de Lourdes? Quelles que soient les démarches, — actes épiscopaux ou pèlerinages populaires, — auxquelles s'appliquent les patriotiques censures de notre ecclésiastique bavarois, c'est vers les madones de la patrie allemande qu'il veut détourner les hommages de ses ouailles. L'Allemagne catholique, depuis le début du XX[e] siècle, se sentait attirée vers les Pyrénées, pour y prier la Vierge : une association s'était fondée, pour organiser ces pieux exodes ; ils avaient lieu deux fois l'an ; le dernier qui précéda la guerre, en mai 1914, amenait plus de trois mille pèlerins. Et ce même mois de mai 1914 voyait s'acheminer vers Lourdes le neuvième pèlerinage bavarois, le sixième pèlerinage du diocèse de Trèves, le troisième pèlerinage wurtembergeois, le premier pèlerinage badois. Un usage se propageait à travers le Wurtemberg : on y faisait choix de certains sites pittoresques pour y aménager des reproductions de la grotte pyrénéenne. Halte-là! signifie la catholique *Revue générale* de Munich : elle craint que cette émigration des prières, que cet accueil fait à une dévotion française, ne choquent les protestans de l'Empire, avec lesquels elle espère bien qu'après la guerre l'harmonie sera meilleure. « Une lutte inouïe se livre, grondent les *Feuilles mensuelles de l'Allemagne du Sud :* l'existence entière du germanisme est en jeu; il s'agit de savoir si nous ne prierons pas plus volontiers notre madone *allemande* d'Altœtting : certainement, elle ne nous écoutera pas moins que la madone de Lourdes, si nous voulons déjà faire un retour vers notre Seigneur Dieu allemand, qui si visiblement a écouté et béni la prière de notre Empereur protestant et des Allemands de toutes confessions (2). » Pesamment et naïvement, le baron catholique qui signe ces lignes, fait à cette vieille madone, authentiquement indigène, et au « Seigneur Dieu allemand, » l'injure de vouloir rehausser leur piédestal, du même geste fier, et jalousement « germanique, »

(1) *Allgemeine Rundschau*, 11 mars 1916.
(2) *Süddeutsche Monatshefte*, décembre 1915, p. 452.

dont certains autres redressent l'effigie d'Odin. Cette crise passera, j'en ai confiance; elle aura son terme, au jour où l'orgueil germanique aura connu les humiliations décisives.

VII

Que, par égard pour les susceptibilités nationalistes, les catholiques d'Allemagne songent à changer l'adresse de leurs prières et à rompre avec certaines habitudes de piété, c'est un fait qui déjà mérite surprise. Mais là ne s'arrêtent point leurs concessions : lorsque des verdicts d'ordre moral doivent être portés, la conscience catholique allemande vacille et dévie. Elle souscrivit au début de la guerre le manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels : on vit parader parmi eux quelques théologiens catholiques estimés jusque là. Elle adhère, aujourd'hui, avec une allègre désinvolture, aux paradoxes qu'ont inventés, pour justifier la violation de la Belgique, les docteurs politiques de Berlin. M. le professeur Ebers, juriste catholique de Munster, ose écrire : « La France a abaissé la Belgique jusqu'à en faire l'instrument de sa politique de revanche, l'Angleterre a abaissé la Belgique jusqu'à en faire sa contrescarpe. L'Allemagne n'a fait aucun usage du droit qu'elle avait de marcher contre la Belgique parjure; elle lui a tendu la main pour sauver son autonomie et son indépendance. La Belgique a repoussé cette main, elle n'a qu'à en subir les conséquences (1). » De telles formules consacrent cette hypocrisie en vertu de laquelle l'Allemagne, opprimant un peuple, lui signifie qu'elle le libère, et prétend lui tendre la main même dont elle le frappe. Que les catholiques de Prusse se reportent à trente-cinq ans en arrière, la presse bismarckienne qui voulait alors sceller leur oppression tenait exactement le même genre de propos. « Nous vous tendons la main, leur disait-elle, nous voulons vous libérer de Rome. » C'est parce que leurs prêtres repoussèrent alors cette main, qu'ils subirent la prison, la déposition, l'exil. Et voilà qu'aujourd'hui leurs professeurs sont complices dans cette comédie, tragique s'il en fut, que l'Allemagne déroule en Belgique : à leur tour ils cisèlent l'argument à la faveur duquel l'oppression se présente comme une libération.

(1) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p. 116.

Il semblerait que leur catholicisme même, que la santé intellectuelle qui en devrait être le fruit, dussent les élever au-dessus de ces sophismes artificieux, et leur faire abhorrer cette étrange sanction politique de l'identité des contraires. Que leurs intelligences se soient laissé contaminer, je le comprends et l'excuse, mais leurs consciences elles-mêmes, au lieu de demeurer des consciences catholiques, fidèles à la notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du oui et du non, sont devenues des consciences « allemandes; » et c'est là, pour des consciences, une triste épithète, depuis le jour où l'Allemagne s'est fait connaître comme systématiquement dédaigneuse des « chiffons de papier. »

M. le professeur Sauer, de Fribourg-en-Brisgau, ne parle point en prêtre assurément, ni en archéologue, mais en interprète de la conscience allemande, quand il s'essaie à justifier par des motifs militaires les ruines de nos cathédrales. « La guerre, écrit-il, ne connaît, dans l'entrée en scène et dans l'action des forces dont elle dispose, aucunes barrières et aucun autre intérêt que les siens (1). » Nous voilà loin du droit des gens chrétien, édifié par les papes du Moyen Age, — par des papes contre lesquels d'ailleurs s'insurgea constamment l'esprit d'absolutisme des empereurs de Germanie.

Et c'est au nom de la conscience allemande, mais non point, certes, de la conscience catholique, que la *Revue générale* de Munich fait l'apologie d'une guerre sous-marine ne s'imposant aucunes réserves *(rücksichtslos)* (2). Mais la conscience allemande a des heures de subtilité : elle s'habille, parfois, d'une phraséologie catholique ; elle fouille alors la théologie, le droit canon, les livres ascétiques, pour faire le procès d'un cardinal. M. Julius Bachem, M. Contzen et leurs confrères d'Augsbourg appuient formellement de leur « blâme théologique, » d'un blâme « qu'on ne saurait formuler assez énergiquement, » les menaces et les mesures du gouverneur Bissing contre le cardinal Mercier. A les entendre, le primat de Belgique « fait de sa dignité ecclésiastique un abus inqualifiable, et des dommages peuvent en résulter pour les intérêts de la religion (3), » et M. Schwering se

(1) Pfeilschifter, *Deutsche Kultur*, p 182.

(2) *Allgemeine Rundschau*, 25 mars 1916, p. 203. De même, la *Gazette populaire de Cologne* a appuyé de toutes ses forces le programme du grand amiral Tirpitz, et approuve l'assassinat juridique du capitaine Fryatt.

(3) Voyez Lebreton, *Études*, 20 mai 1916, pp. 443-447.

lamente sur ces pauvres Flamands si maltraités, eux bons Germains, par cet archevêque hostile au germanisme (1). Le cardinal Mercier continuera d'incarner la fierté de son peuple, la liberté de son Église, la dignité de l'âme humaine, en face des verdicts théologiques élaborés par la conscience allemande.

Il est d'ailleurs frappant qu'aux heures où cette conscience affecte de vouloir s'abreuver aux sources mêmes de la Révélation, elle commence par y faire un choix audacieux : laissant de côté l'Évangile, elle se replie, elle se concentre sur certains textes de l'Ancien Testament. J'ai sous les yeux un petit livre de M. Peters, professeur de théologie à Paderborn, dont la couverture se pavoise des couleurs allemandes. Il s'appelle : *La Guerre du Seigneur, lectures bibliques, prières et chants pour le temps de guerre, tirés de l'Ancien Testament* (2). Il est dédié aux « lutteurs de Dieu. » « Nos soldats, y lisons-nous, sont en bataille, aujourd'hui, pour le maintien des idées fondamentales de la moralité chrétienne dans la vie des peuples. C'est une guerre de Dieu, un combat pour Dieu et pour la loi divine, pour le christianisme et la culture chrétienne... C'est une sainte guerre de Dieu, comme l'étaient les guerres du Seigneur, pour lesquelles le peuple de Dieu s'élança si souvent contre Égyptiens et Amalécites, Moabites et Chananéens, Madianites et Amorrhéens, Philistins et Assyriens, Babyloniens et Syriens. » Là-dessus, M. Peters aligne plusieurs passages des saints Livres sur les antiques guerres judaïques, et puis un certain nombre de psaumes ; et cet ensemble compose une sorte de manuel du croisé allemand, tiré de l'Écriture.

Bossuet pensait aussi, lui, qu'on devait rechercher dans l'Écriture certaines leçons pour les États ; mais Bossuet ne perdait pas de vue qu'à l'Ancien Testament l'Évangile avait succédé, et il écrivait : « On peut rabattre de cette rigueur ce que l'esprit de douceur et de clémence inspire dans la loi nouvelle, de peur qu'il nous soit dit, comme à tous ces disciples qui voulaient tout foudroyer : « Vous ne songez pas de quel esprit vous êtes. » (Luc, II, 55.) Un vainqueur chrétien doit épargner le sang, et l'esprit de l'Évangile est là-dessus bien différent de celui de la loi (3). » Le théologien de Paderborn est plus exclusif que

(1) *Allgemeine Rundschau*, 15 avril 1916, p. 264-265.
(2) *Der Krieg des Herrn*. Paderborn. 1914.
(3) *Politique tirée de l'Écriture sainte*, livre IX, art. 6, propos. 10.

l'évêque de Meaux : le dernier livre de l'Écriture auquel il se réfère pour l'instruction des soldats en guerre est le livre des Macchabées. L'Allemand catholique doit-il donc se battre comme si le Christ n'était pas venu?

VIII

La Réforme du XVI[e] siècle voulut revenir au pur Évangile et directement prendre contact avec le Christ; au terme de cet élan qui remontait quinze siècles d'histoire, il se trouva que certaines âmes avaient fait régression au delà de saint Paul, au delà même du Christ, et qu'elles s'étaient enracinées dans un certain esprit d'exclusivisme religieux, qui les amenait, comme autrefois le peuple d'Israël, à se distinguer de tout le reste des hommes, et à s'opposer à eux. L'Ancien Testament en main, puritains de Cromwell et Genevois de Calvin se considéraient comme les élus spéciaux de Dieu, comme les privilégiés d'une exceptionnelle vocation, comme formant des groupemens de choix, étrangers et supérieurs à l'ensemble de leurs frères humains : l'humanité, pour eux, apparaissait comme une sorte de gentilité; et la façon qu'ils avaient de lire la Bible abolissait en eux l'intelligence de l'Évangile et de saint Paul. L'Allemagne prussienne devint à son tour victime de ces mauvaises méthodes de lecture : ses pasteurs lui ont redit à satiété qu'elle était le peuple élu; l'évangélisme allemand a laissé prévaloir l'esprit d'exclusivisme de l'ancienne Alliance sur l'esprit de douceur et de paix dont l'Évangile demeure le messager. Mais si les origines exclusivement germaniques de la Réforme luthérienne la prédisposaient à un certain nationalisme religieux, pouvait-on s'attendre à ce que cet esprit d'orgueilleuse élection, qui érige la morgue nationale en vocation divine, se propageât parmi les dirigeans du catholicisme allemand?

Une des personnalités les plus notables de l'*Association populaire pour l'Allemagne catholique*, M. Brauns, compare nettement l'Allemagne au peuple d'Israël; et c'est du haut de la chaire qu'il esquisse le parallèle.

C'est le créateur et le maître du monde, dit-il, qui a donné aux Allemands des qualités et des talens spéciaux, et qui nous ordonne de pulluler avec ces talens pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de l'humanité. Chaque peuple qui a en lui la force suffisante, qui produit les

hommes nécessaires, qui a de hautes vertus morales et des qualités matérielles, a reçu de Dieu une mission comme il advint pour le peuple d'Israël. Quand la haine et l'envie nous dénient cette mission, nous avons le droit absolu et même le devoir strict de saisir l'épée.

Or il se trouve que le peuple pourvu par Dieu d'une telle mission est à l'étroit dans ses frontières : et de cette autre circonstance, M. Brauns, — toujours du haut de la chaire, — conclut que, pour le mettre plus au large, des conflits peuvent s'imposer.

Du fait de sa mission divine et du fait de sa richesse en population, l'Allemagne tient des droits, — droits supérieurs aux anciens principes qui réglaient les rapports des peuples.

Il n'a pas été donné à ceux qui ont posé ces principes, explique M. Brauns, de voir le grandiose développement de la culture de peuples d'importance planétaire indépendans et juxtaposés, la construction parfaite de l'organisme de l'État, l'enchevêtrement et la complexité de toutes ces questions. C'est le résultat de la dernière évolution. Les problèmes économiques et sociaux de l'avenir ne se posent plus comme dans le passé... Si l'on étudie à fond la vie des peuples et des États, si l'on recherche les conditions de leur développement, si l'on explore les débuts de l'évolution de la civilisation de l'humanité tout entière ainsi que ses tendances actuelles, on sera amené à reconnaître qu'un peuple peut être forcé de recourir aux armes, même pour un but d'agression, afin d'épanouir, librement et indépendamment des autres peuples, la vie à laquelle il a droit, grâce à la saine fécondité de sa population et à ses aptitudes civilisatrices et morales (1).

L'éloquence religieuse, ainsi maniée, devient un instrument d'État. Elle ne va pas jusqu'à dire, comme l'affirmait à l'occasion de la Pentecôte un organe conservateur de Berlin, que cette fête est la fête de l'esprit allemand, et que l'Esprit-Saint et l'esprit allemand sont inséparables (2). Mais si la correction théologique éloigne M. Brauns d'une phraséologie ridicule, je trouve peut-être plus dangereuse la subtile façon dont il sanctifie, à proprement parler, la mission de l'Allemagne et ses belliqueuses méthodes; et ce n'est point seulement des écrits philosophiques d'outre-Rhin, mais de certains sermons également, que l'on peut dire, avec le très regretté Victor Delbos, que la doctrine n'y est qu'« un vernis intellectuel dont l'Allemagne recouvre la simple affirmation de sa cupidité et de ses instincts. »

(1) Nous empruntons ces citations au périodique dirigé par M. le chanoine Gaudeau : *La Foi catholique*, janvier-mars 1916, p. 29-35.

(2) *Koelnische Volkszeitung*, 15 juin 1916.

IX

Voilà deux années, bientôt, que se prolongent et s'aggravent ces complaisances étranges qui tendent à faire de la théologie la servante de la politique, et d'une politique de proie. On ne remarque pas qu'en face de ces courtoisies excessives la *Ligue évangélique* se soit relâchée de son hostilité. Les suggestions de paix religieuse que développait dernièrement un théologien protestant d'Erlangen, M. Bachmann (1), ne trouveront assurément dans les conseils de cette *Ligue* aucun écho. Ne faisait-elle pas imprimer, au dernier mois de décembre, le discours médiocrement prophétique, mais éminemment significatif, par lequel le surintendant Brüssau, à la veille de la guerre, avait annoncé le commun triomphe de l'Allemagne et de Luther? Ce discours avait été un soufflet pour toute la fraction catholique de l'armée allemande : les catholiques furent péniblement surpris de voir que la *Ligue évangélique* en multipliait l'écho. Le professeur Dunkmann, en 1915, publiait dans une revue protestante un article qui faisait espérer aux catholiques que, pour lui tout au moins, l'équation entre germanisme et protestantisme avait cessé d'exister; mais les voici tout déçus, en 1916, parce que, dans un certain manifeste sur l'avenir du protestantisme, il affirme que ce n'est que par le « principe de civilisation protestante » que les puissances centrales pourront être victorieuses; et l'un d'eux, qui me fait l'honneur de penser à moi en lisant M. Dunkmann, avoue naïvement que je pourrais bien trouver en ces pages de quoi me repaître *(neue Nahrung)* (2). Mais non, je ne m'en repaîtrai point, non plus que de tant d'autres, plus acerbes, où se révèle une passion si violente, que la *Gazette populaire de Cologne* se laisse aller, elle-même, à d'anxieux pronostics :

Une telle passion, dit-elle, peut nous donner un avant-goût des luttes intensives après la guerre. Il est nécessaire que, du côté positif et chrétien, on se prépare dès maintenant aux chaudes luttes décisives qui nous attendent après la guerre avec la plus grande certitude (3).

(1) *Allgemeine Evangelisch-lutherische Kirchenzeitung*, 21 et 28 janvier 1916.
(2) *Allgemeine Rundschau*, 29 avril 1916, p. 298.
(3) *Koelnische Volkszeitung*, 15 mars 1916.

Déjà certains entrevoient le point de départ de ces luttes; déjà nous les voyons définir le tout prochain *casus belli*. Devant eux, un vaste plan s'étudie, à l'instigation d'un professeur d'Iéna, pour unifier toutes les Églises évangéliques allemandes sous l'hégémonie de l'Empire (1). Ils pressentent qu'une fois l'établissement évangélique dûment asservi, l'Empire se retournera vers l'établissement catholique pour le subordonner à son tour. Les aspirations du pouvoir civil à régner sur l'Église déchaînèrent le premier *Kulturkampf;* il leur semble que derechef ces aspirations s'éveillent, déjà prêtes à en déchaîner un second.

Les catholiques auront donc à lutter, ils le savent. Pour conjurer l'orage, ils veulent avoir fait tous les sacrifices, même parfois celui de leur devoir. Ils sont fils et petits-fils, pourtant, de ces vainqueurs du *Kulturkampf*, qui n'immolèrent jamais au désir d'une paix factice l'esprit d'intégrité chrétienne.

Plus heureuse que les Églises évangéliques, qui, de par leur constitution même, sont comme encerclées dans le cadre de l'État, et qui dès lors doivent régler leurs jugemens moraux et politiques sur ceux du maître impérial, l'Église catholique d'Allemagne trouvera tôt ou tard, nous l'espérons, dans le sentiment de ses liens supérieurs avec le reste de la catholicité, le remède aux aberrations inconscientes d'un certain nombre de ses fidèles, aux aberrations conscientes d'un certain nombre de ses professeurs. Égarés qu'ils sont par l'atmosphère de nationalisme religieux dans laquelle les fait vivre l'Empire évangélique, ils ont besoin de réapprendre, à l'école de Rome, que, sous le règne du Nouveau Testament, aucune des nations chrétiennes ne peut prétendre à cette sorte d'élection qui fut celle du peuple juif; et qu'elles sont toutes ensemble les membres d'un même corps; et que le rôle à jouer dans ce corps ne peut être qu'un rôle de membres. Obnubilés qu'ils sont par l'atmosphère de relativisme philosophique qu'a créée la pensée allemande, il leur faut s'imprégner à nouveau d'une doctrine conforme à la droite raison, d'une doctrine qui n'a pas renoncé à définir ce qu'est la vérité. Volontiers dédaignaient-ils la théologie romaine; un docteur de Rome, murmuraient-ils parfois, n'est qu'un âne en Germanie : *doctor Romanus, asinus Germanicus*. Tout fiers qu'ils soient, eux, d'être des docteurs de Ger-

(1) Reichmann, *Stimmen der Zeit*, XC (1916), pp. 421 et suiv

manie, ils agiront sagement en redemandant aux docteurs de Rome les principes absolus de morale, supérieurs aux caprices du souverain, supérieurs aux aspirations des peuples. Paralysés qu'ils sont, enfin, par une sorte de crainte angoissée d'un second *Kulturkampf*, c'est à l'école, encore, de l'intransigeance romaine, qu'ils reprendront l'habitude de considérer la persécution comme un honneur et de la préférer aux concessions intellectuelles qui lèsent la vérité, aux coquetteries politiques qui dérogent à la dignité. C'est seulement en redevenant pleinement catholiques, qu'ils se dégageront de cet immense fatras d'erreurs « nationales, » instigatrices de crimes « patriotiques, » auxquelles s'abandonne avec une sorte de délire la pensée germanique.

Les déviations de l'orgueil et le cynisme des maximes ont isolé le peuple allemand dans la famille humaine ; il s'est rendu comme étranger à cette famille ; et les révoltes de conscience qu'il a provoquées d'un bout à l'autre du monde ont ratifié cette sorte d'ostracisme qu'à force de jouer au surhomme il semble avoir, tout le premier, décrété contre lui-même. Ce n'est pas en voulant être plus Allemands que le commun des Allemands, ce n'est pas en se faisant les émules des plus extravagans pangermanistes, que les catholiques d'Allemagne aideront à la réintégration de leur peuple dans la famille humaine, et qu'ils avanceront pour leur peuple l'heure du pardon. Il faudra du temps, beaucoup de temps, dans l'Ancien Monde et dans le Nouveau, pour que le désarmement des consciences, atrocement froissées par les gestes de l'Allemagne, succède à la démobilisation des armées : les catholiques d'Allemagne s'en rendent-ils compte ? Prévoient-ils que la civilisation n'oubliera pas facilement l'attitude criminelle de la *Kultur ?* Leur catholicisme, s'ils veulent bien en prendre nettement conscience et déclarer humblement qu'ils en ont conscience, peut leur redevenir un lien avec une partie de l'humanité. Mais pour qu'ils puissent et qu'ils osent se prévaloir de ce lien, il faudra que leurs jugemens sur leur propre patrie, et sur les agissemens de cette patrie, s'inspirent désormais de la morale catholique, et non point de la morale impériale ; il faudra qu'ils renoncent à chercher à Berlin la science du bien et du mal. Et déjà peut-être, si nous en croyons certaines rumeurs, on voit s'éveiller au cœur des foules bavaroises, sous le regard gêné des chefs catholiques officiels, je ne sais quel regret du temps où

la Bavière, membre d'un Saint Empire catholique dont la cime était à Vienne, échappait à toutes les servitudes intellectuelles, à toutes les servitudes de conscience, qu'impose l' « évangélique » suzeraineté des Hohenzollern. L'avenir mesurera la force de ces regrets; l'avenir calculera de quel poids ils devront peser dans les décisions futures.

« Le nouvel Empire, écrivait dernièrement le professeur F. X. Foerster, est né de l'esprit païen, de l'individualisme purement national et égoïste qui a pris possession de l'humanité depuis la Renaissance, qui a trouvé en Bismarck son praticien le plus génial et le plus conséquent, et qui devait fatalement aboutir à une catastrophe, comme tout ce qui dans le monde essaie d'agir ou d'édifier contre l'esprit de la vérité chrétienne (1). »

La *Ligue évangélique*, ayant eu connaissance de cette définition de l'Empire, a fait instruire contre le professeur Foerster une sorte de procès en hérésie par l'Université de Munich, et l'a fait condamner. Un Mallinckrodt, dans les années qui suivirent immédiatement l'autre guerre, eût signé ces lignes délinquantes; un Ketteler les eût commentées. Mais pas un seul instant je n'ai cru que, sur les bancs du Centre actuel, quelqu'un pût se lever pour défendre contre la *Ligue évangélique* la liberté universitaire et pour partager avec M. le professeur Foerster l'honneur de préciser, au nom de la « vérité chrétienne, » ce qu'est en réalité l' « Empire évangélique. »

GEORGES GOYAU.

(1) *Friedenswarte*, juin 1916 (cité dans le *Temps*, 21 juin 1916).

UN GRAND ÉGYPTOLOGUE FRANÇAIS

GASTON MASPERO

La France vient de perdre, en la personne de Gaston Maspero, le maître le plus autorisé de l'égyptologie contemporaine, un de ses savans les plus illustres, un de ceux qui, par ses travaux, par son action, par sa vie entière, lui ont fait le plus d'honneur.

A l'émotion profonde des premiers jours, doit succéder maintenant, parmi ses confrères et ses amis, comme parmi tous ceux qui ont profité de sa science, le recueillement pieux du souvenir. Au moment où une vie si utile, si active, si bien remplie, vient de se terminer, il importe d'en rappeler sommairement les traits caractéristiques, afin d'en faire mieux apprécier toute la valeur. Elle a été, dans sa simplicité, dans sa rectitude, un bel exemple de volonté constante, de développement méthodique et continu, d'attachement passionné à un même labeur, poursuivi sans hésitation ni défaillance depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse. Elle a été aussi, par les qualités intellectuelles et morales qui l'ont honorée, une insigne manifestation de tout ce qui vaut chez nous aux véritables savans estime et respect. Qu'il soit permis à un des plus anciens amis de Maspero, à un des témoins attristés de sa fin subite, de dire ici, en ravivant ses souvenirs, ce qu'il a été, ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait.

I

Né à Paris, le 23 juin 1846, Gaston-Camille-Charles Maspero était, par sa famille, d'origine italienne. Peut-être dut-il à cette ascendance quelque chose des qualités que l'on attribue communément à nos voisins d'au delà des Alpes, la finesse et la souplesse de l'intelligence. Mais ce qui semble avoir prédominé en lui de bonne heure, ce fut la curiosité sérieuse, associée à une remarquable volonté de travail. Il était doué, en outre, d'une rare faculté d'assimilation et d'une mémoire excellente. Il fit ses études comme interne au lycée Louis-le-Grand, de 1853 à 1865. Il se destinait à l'École normale, et son goût très prononcé pour les études historiques pouvait faire pressentir de loin son orientation future. D'ailleurs, il ne négligeait rien et réussissait en tout. De bonne heure, il trouva sa voie. Lui-même aimait à rappeler plus tard comment sa vocation d'égyptologue s'était éveillée devant le simple spécimen d'écriture hiéroglyphique que donnait le *Manuel d'Histoire ancienne* de Duruy. Son esprit pénétrant et réfléchi, stimulé par un sens très vif de la réalité vivante, avait entrevu là autre chose qu'un objet de pure curiosité. Il se mit à fréquenter le musée égyptien du Louvre, il s'arrêta devant ces monumens et ces inscriptions auxquels la plupart des visiteurs n'accordent guère qu'un regard rapide en passant. Voulant absolument les comprendre, c'est-à-dire en somme se rendre compte de ce qu'avait été le peuple dont ils représentaient les idées et les croyances, les mœurs et les sentimens, il se procura, sur ses très modiques ressources, quelques mémoires des égyptologues les plus renommés alors, de Chabas, d'Emmanuel de Rougé. Il les étudia comme il savait étudier. En rhétorique, il déchiffrait déjà cette écriture dont le secret n'était encore connu que de bien peu d'adeptes. Cela ne l'empêchait d'ailleurs aucunement de posséder autant de grec et de latin que n'importe qui d'entre ses condisciples. En 1865, à dix-neuf ans, il était reçu à l'École normale dans la section des lettres.

Cette adolescence, austère et studieuse, l'avait mûri, sans lui faire perdre l'entrain ni la vaillante humeur de la vingtième année. Reçu licencié en 1866, il s'adonnait plus spécialement, dès sa seconde année d'École, à l'histoire, en vue de

préparer l'agrégation. Le travail énorme qu'exigeait alors cette préparation semblait léger pour lui. Non seulement il y associait ses études personnelles d'égyptologie, qui l'occupaient plus que jamais, mais son esprit demeurait ouvert à tout. Il faisait un jour, devant notre excellent maître, Jules Zeller, une leçon des mieux documentées sur la journée d'un empereur de Byzance, d'après les textes du temps; mais, simultanément, il lisait un peu de tout, y compris les poètes contemporains, dévorait notamment la *Légende des siècles* de Victor Hugo, dont il savait par cœur des morceaux étendus, et se complaisait fort aux romans de Dickens, qui lui offraient d'ailleurs l'occasion de perfectionner, en commun avec un de ses camarades, sa connaissance de l'anglais. Les joyeuses aventures de M. Pickwick le délectaient particulièrement; car il y avait, dans cette nature profondément sérieuse, un côté enjoué et une sorte de naïveté de jeunesse, qui lui prêtaient un charme très vif. Sans être musicien, il aimait la musique et il avait appris à lire une partition. Il fréquentait assidûment les concerts populaires que donnait alors, chaque dimanche, le vaillant Pasdeloup. C'était de plus, en ce temps lointain, un grand amateur de sports et de jeux. Aucun de ses camarades n'était plus assidu ni plus ardent que lui à la partie de barres ou aux exercices de gymnastique qui suivaient généralement le repas de midi, et aucun n'y avait plus de succès. Il se faisait ainsi le tempérament robuste qui, plus tard, devait lui permettre de supporter longtemps la fatigue, sous le climat de l'Égypte.

Une circonstance imprévue l'empêcha de se présenter à l'agrégation d'histoire en 1868, comme il en avait eu l'intention. A cette date, il avait quitté l'École depuis un an. A la suite d'une de ces manifestations politiques auxquelles la jeunesse s'est laissé entraîner de tout temps, il avait été victime d'une mesure répressive, de la part d'une administration timorée, qui aggrava l'importance des faits, au lieu de s'appliquer à les atténuer. Profitant aussitôt d'une occasion qui s'offrait à lui, il était parti bravement pour l'Amérique du Sud, et il servait d'auxiliaire, dans l'Uruguay, à un savant de Montevideo, qui prétendait démontrer qu'une des langues du Pérou était un dialecte sanscrit. Maspero, sans doute, fit intérieurement toutes les réserves nécessaires, mais il gagna du moins à cet exil temporaire ce qu'on gagne toujours à voyager, une plus ample expé-

rience ; et, en outre, il put ainsi jeter un coup d'œil sur le domaine, bien peu exploré alors, des antiquités et des langues américaines. Cette aventure le détourna de l'enseignement secondaire : il n'eut pas à le regretter.

Un an auparavant, une rencontre plus ou moins fortuite l'avait mis en relations avec le grand égyptologue français Mariette, de passage à Paris. Celui-ci, informé de ses études et de son savoir précoce, avait voulu le mettre à l'épreuve, en lui faisant traduire deux textes récemment découverts, notamment la stèle dite *du Songe*, trouvée par lui-même et encore inédite. Le succès fut complet. La traduction du jeune normalien parut dans la *Revue archéologique*. Elle le classa parmi les égyptologues, entre lesquels son éducation universitaire devait lui assurer rapidement un rang d'honneur.

II

L'École pratique des Hautes-Études venait d'être fondée en 1868 par Victor Duruy. Maspero, peu après son retour d'Amérique, y entra, en 1869, comme répétiteur de langue et d'archéologie égyptiennes. Quatre ans plus tard, en 1873, il présentait à la Faculté des lettres de Paris deux thèses qui lui valurent le titre de docteur ès lettres. Toutes deux, bien entendu, se rapportaient à ses études favorites : la thèse principale traitait du *Genre épistolaire chez les anciens Égyptiens*. C'était la première fois que l'égyptologie affrontait le jugement de la Faculté. Celle-ci n'eut qu'une courte hésitation. En accueillant la science nouvelle, elle lui reconnut droit de cité dans l'Université.

Cette science, qui avait dû, comme on le sait, son premier essor aux admirables découvertes de Champollion, avait pris pied avec lui au Collège de France dès 1831. Elle était française d'origine, elle recevait en France une investiture officielle. Bien que Letronne, qui occupa, de 1832 à 1848, la chaire laissée vacante par la mort prématurée de Champollion, ne fût pas à proprement parler un égyptologue, il rendit à l'égyptologie de réels services, en lui apportant le concours de sa grande érudition d'helléniste et de sa critique pénétrante. Il eut pour successeur Charles Lenormant, dont les connaissances archéologiques lui profitèrent aussi. Mais les progrès qu'elle avait faits pendant ce temps se manifestèrent surtout par l'enseignement

d'Emmanuel de Rougé, spécialiste éminent, qui professa au Collège, de 1860 à 1872. Quand sa mort rendit vacante la chaire qu'il avait si brillamment occupée, on pouvait être embarrassé pour lui trouver un digne successeur. Le choix de l'assemblée des professeurs se porta sur le jeune répétiteur de l'École des Hautes-Études, qui, depuis près de cinq ans, attestait, par ses leçons et par ses travaux, les progrès constans de son savoir. Il fut proposé en première ligne, à l'âge de vingt-six ans. Un peu effrayé d'un accès si rapide aux honneurs, le ministre réfléchit longuement, puis fit de lui un chargé de cours; ce fut seulement le 4 février 1874, que son successeur le nomma titulaire.

Maspero a donc été professeur de philologie et d'archéologie égyptiennes au Collège de France pendant près de quarante-deux ans, de 1874 à 1916. Ce long enseignement fut, il est vrai, interrompu à deux reprises par ses séjours en Égypte, dont l'un dura près de six ans et l'autre quatorze; soit, en tout, une absence d'une vingtaine d'années. Il reste qu'il a professé en personne au Collège pendant environ vingt-deux ans et, simultanément, à l'École des Hautes-Études pendant une durée presque égale.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce côté, par trop spécial, de son activité scientifique. Disons simplement que, grâce à sa double fonction de professeur et à son esprit d'organisation, il fut à même de donner un enseignement d'égyptologie plus complet et plus coordonné que cela n'avait été possible auparavant. Ses cours ont roulé sur l'archéologie, l'histoire, la grammaire, l'explication des textes, la religion. Il y manifestait au plus haut degré cette variété d'aptitudes et de connaissances qui l'a toujours servi merveilleusement. Visant avant tout aux résultats utiles, il n'a jamais cherché à grossir son public en lui présentant des exposés brillans, mais plus ou moins superficiels. Il s'adressait à un petit nombre d'auditeurs, qu'il se proposait d'instruire véritablement. Plusieurs de ses élèves sont devenus à leur tour des maîtres.

A l'École des Hautes-Études était réservé l'enseignement d'initiation, comprenant les élémens de la langue et les exercices de traduction faits par les élèves eux-mêmes sous sa direction. Dans ses leçons du Collège de France, il exposait en général soit les résultats de ses études personnelles, soit ceux des plus récentes découvertes, discutant les questions douteuses,

développant ses propres vues, à l'aide des textes qu'il traduisait et commentait. Ceux dont il avait à faire usage étaient souvent des textes non interprétés encore, dont beaucoup de parties étaient extrêmement obscures, sinon inintelligibles, pour les meilleurs égyptologues. Maspero s'attaquait hardiment aux difficultés, sans craindre de compromettre son autorité de savant dans des tentatives nécessairement conjecturales. Il croyait au raisonnement bien conduit. Sa méthode consistait à étudier successivement les diverses interprétations possibles, à éliminer, par une critique serrée, celles qu'il jugeait inacceptables, à mener ainsi les esprits, à travers une série de déductions coordonnées et progressives, vers la seule qui lui parût vraiment satisfaisante. Il y avait, dans sa manière de faire, de la loyauté, de la hardiesse, de la confiance en la raison. Il y mêlait souvent des intuitions heureuses. Et, à supposer que la solution proposée ne fût pas définitive, la démonstration en elle-même constituait une leçon excellente, qui, d'ailleurs, avait fait surgir, chemin faisant, quantité d'aperçus ingénieux, de suggestions profitables.

L'égyptien des anciens monumens, par l'obscurité de ses formules surabondantes, par l'indécision de ses constructions, offre au traducteur des difficultés toutes particulières, presque insurmontables parfois. Une exactitude rigoureuse est indispensable, et pourtant il faut bien s'arranger pour être compris. Maspero s'était fait, comme traducteur, une méthode, et il en a donné d'innombrables exemples, qui ont fait loi, en France du moins. Ce ne fut pas le moindre des services rendus par son enseignement.

III

Mais, quelle qu'ait été l'importance de son rôle comme professeur, ce qu'il a fait pour la science pendant ses séjours en Égypte fut encore, à n'en pas douter, supérieur en valeur comme en notoriété.

Au cours de l'année 1880, l'état de santé de Mariette, qui avait si glorieusement représenté la science française en Égypte, laissait prévoir sa fin prochaine. Il était à craindre qu'après lui notre influence n'y fût supplantée par celle de l'Allemagne. Pour prévenir ce danger, le ministre de l'Instruction publique,

grâce à l'initiative prévoyante de M. Xavier Charmes, conçut l'heureuse idée d'y établir, au Caire, une mission permanente. Maspero se trouvait naturellement désigné pour en être le chef. Il accepta ce titre avec toutes ses responsabilités, et, en décembre 1880, ayant tout préparé avec son activité coutumière, il partait, accompagné de deux élèves égyptologues, MM. Loret et Bouriant, d'un arabisant, M. Dulac, et d'un dessinateur, M. Bourgoin. De cette mission devait naître l'Institut français d'archéologie orientale.

La savante colonie arriva au Caire le 5 janvier 1881. Mariette était mourant. Il eut à peine le temps d'accueillir celui qui allait si heureusement continuer et développer son œuvre. Il succombait le 18 du même mois, laissant vacante la charge de directeur des fouilles et du musée de Boulaq. Elle fut donnée à Maspero le 8 février suivant.

C'était une grande joie pour cet égyptologue passionné que de se trouver ainsi transporté tout à coup au milieu de ces monumens qu'il n'avait pu étudier jusque là que dans des livres ou des documens écrits. Il allait enfin pouvoir les interroger par lui-même, en découvrir de nouveaux, faire connaissance directe avec les lieux où les anciens Égyptiens avaient vécu, s'expliquer le passé par une comparaison incessante avec le présent. Il lui devenait possible de vérifier ce qu'il avait pressenti, de compléter ce qu'il avait seulement ébauché. Aussi, malgré la lourde charge d'un service à organiser, malgré les difficultés et les dangers suscités par la révolte d'Arabi pacha en 1882, ce premier séjour en Égypte fut-il pour Maspero une période d'intense activité scientifique et de remarquables découvertes (1).

Il avait ses desseins. Il apportait avec lui d'importantes questions à résoudre. Sa première ambition fut de demander aux pyramides leur secret, entrevu seulement par Mariette dans les derniers mois de sa vie, à la suite de la découverte de la sépulture royale de Méthésouphis. A peine installé dans ses fonctions, il faisait attaquer, à Sakkarah, la pyramide du roi Ounas, et il avait la satisfaction de voir immédiatement se développer la

(1) Rappelé en France par un ordre du gouvernement au moment où l'explosion du fanatisme mettait en grand péril la vie des étrangers, il sut, par sa présence d'esprit, assurer le départ et le salut de tous ceux dont la sécurité lui était particulièrement confiée. Il revint en Égypte, quelques mois plus tard, dès que cela fut possible.

démonstration commencée. On y découvrait, non seulement le sarcophage royal, mais toute une série de textes hiéroglyphiques, contenant des formules de rituel, des prières destinées à préserver le défunt des mauvaises rencontres dans le monde infernal et à lui assurer une existence bienheureuse. On apprenait ainsi ce qu'on pouvait demander à ces antiques monumens, et, du même coup, apparaissait presque tout l'ensemble des croyances qui s'y rattachaient. Continuant ses fouilles révélatrices, il explorait successivement, dans le même lieu, les pyramides de Pépi Ier, Pépi II, Téti III. Le déchiffrement des inscriptions qui tapissaient les parois intérieures de ces vieilles sépultures lui permettait de reconstituer la série des rites en usage sous l'ancien Empire, au temps de la Ve et de la VIe dynastie. Rien encore n'avait projeté tant de lumière sur la religion de l'Égypte et sa première civilisation. Et, comme cette religion elle-même se montrait pleine de survivances des âges précédens, on pouvait désormais apercevoir, à travers ce passé si lointain déjà, un autre passé plus lointain encore, dont on n'avait eu jusque là aucune notion. Une telle découverte faisait faire un grand pas aux études égyptologiques. Elle aurait suffi, seule, à assurer le renom de son auteur.

Il est impossible, naturellement, de rapporter ici, année par année, les travaux d'exploration qui remplirent cette période de 1881 à 1886, où chaque saison de fouilles apportait à l'infatigable chercheur des résultats merveilleux. Il les a exposés lui-même, avec une exactitude et une précision qui ne laissent rien à désirer, dans une série de rapports annuels, qui sont autant de documens précieux. Publiés dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, en 1885 et 1886, ils y seront longtemps consultés par les spécialistes.

Pendant tout ce temps, malgré les circonstances défavorables signalées plus haut, il réussit à maintenir en pleine activité les chantiers ouverts par Mariette et à en ouvrir lui-même de nouveaux pour une exploration méthodique des vieilles nécropoles. On y travaillait soit à consolider les temples qui menaçaient ruine, soit à déblayer les édifices à demi ensevelis ou dont l'accès avait été peu à peu fermé par l'entassement confus des débris. Rien, du reste, ne se faisait au hasard. Il avait en tête tout un plan de travail méthodique, qui devait se développer peu à peu Et, pour le mener à bien, quand les res-

sources lui manquaient, il savait s'en procurer en faisant appel au public. C'est ainsi qu'avec le produit d'une souscription ouverte par le *Journal des Débats*, il put commencer le travail qui a dégagé en partie le Grand Sphinx de Gizeh du monceau de sable d'où émergeait sa tête mutilée. C'est ainsi encore qu'à partir de 1884, il entreprenait de rendre au jour le célèbre temple de Louxor, enfoui sous la butte où s'élève le village du même nom. Il s'agissait de faire revivre un des souvenirs magnifiques de l'antique « Thèbes aux cent portes, » de la ville des Thoutmès, des Aménothès, des Séti et des Ramsès. Grâce à lui, l'œuvre immense d'Aménothès III, le Memnon des Grecs, et de Ramsès II, leur Sésostris, fut, en partie au moins, rendue à l'admiration des visiteurs modernes. D'autres ont continué ce qu'il avait commencé; mais il est juste que la meilleure part d'une reconnaissance bien méritée remonte à lui.

Ce fut à peu de distance de là, sur l'autre rive du Nil, qu'il fit, en 1881, une de ses plus retentissantes trouvailles, celle des momies royales, actuellement exposées au musée du Caire. Celle-là fut vraiment due à son génie de chercheur. Depuis plusieurs années, avant même de venir en Égypte, son attention clairvoyante, à laquelle rien n'échappait, avait relevé certains indices qui lui donnaient lieu de soupçonner qu'une cachette importante devait se trouver dans cette région. Dès qu'il en eut le moyen, il entreprit une enquête en règle. Il la conduisit avec autant de fermeté que d'adresse. Pressé de questions et réduit aux aveux, un homme du pays dut enfin révéler l'existence d'un puits ignoré, près du sanctuaire de Déir-el-Bahari. Maspero le fit fouiller. On sait comment il en exhuma bientôt onze momies royales des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, ainsi que celles de reines et princesses du même temps, sans compter les restes d'un important mobilier funéraire. Cette découverte sensationnelle fit en son temps grand bruit dans le monde. Arrachés à la nuit de ce souterrain, où ils gisaient abandonnés, les vieux rois d'Ouasit revinrent à la lumière du jour en plein XIXe siècle, et ils trouvèrent, dans une vitrine de musée, le genre de popularité auquel, assurément, ils s'étaient le moins attendus.

Ces travaux assidus et les effets du climat de l'Égypte n'avaient pas été sans exercer une fâcheuse influence sur la santé de Maspero.

On a vu plus haut qu'il dut revenir en France en 1886 et y séjourna jusqu'en 1899. La seconde période de son activité archéologique en Égypte s'étend de la fin de 1899 jusqu'en 1914, date de son retour définitif.

IV

Cette seconde période eut un caractère un peu différent de la première. L'influence anglaise avait modifié déjà et modifiait de plus en plus l'administration khédiviale. La pacification du pays, l'ordre qui s'y établit, le mouvement de réorganisation qui s'y fit sentir à partir de 1886, le développement de ses relations commerciales, y attiraient une foule toujours croissante d'étrangers. Des entreprises s'organisaient pour y amener des caravanes de visiteurs et pour les promener à forfait parmi les monumens de l'antiquité. Le vieux musée de Boulaq, devenu insuffisant, avait été transporté en 1890 à Gizeh, dans l'ancien palais d'Ismaïl pacha, fort mal approprié à sa destination nouvelle. Mais on achevait, en 1901, de lui préparer un nouveau domicile sur l'autre rive du fleuve, dans le plus beau quartier du Caire, à Qasr en-Nil, et, en 1902, le nouveau directeur inaugurait l'édifice, élevé, un peu à la hâte malheureusement, sur les plans, excellens d'ailleurs, de l'architecte français Dourgnon. Lui-même s'installait, tout près de ses collections, dans l'élégante demeure, d'aspect oriental, où nombre de Français et d'étrangers ont trouvé l'accueil le plus hospitalier. C'est là qu'il a passé quatorze années d'un travail incessant, dont fait foi la seconde série de ses rapports annuels, publiés de 1899 à 1913.

Il était maintenant le chef très occupé d'un personnel nombreux, qu'il avait autrefois commencé à former, et qui, accru par ses successeurs, se complétait et s'organisait définitivement sous sa direction. Ce personnel, qui ne comprenait encore, en 1899, lorsqu'il arriva, que vingt-quatre fonctionnaires et agens subalternes, en comptait cent quatre-vingt-dix-sept en 1911.

Après l'accord anglo-français de 1904, l'Égypte fut répartie, quant au service des antiquités, entre quatre inspecteurs en chef, qui prirent résidence à Louxor, Assiout, Sakkarah, Mansourah. Grâce au patriotisme avisé de Maspero, il avait été stipulé que le directeur et deux inspecteurs en chef seraient

français. Chacun de ces inspecteurs en chef avait sous ses ordres plusieurs inspecteurs ordinaires, secondés eux-mêmes par des agens subalternes, préposés et gardiens. Deux directeurs des travaux s'y adjoignaient. Cette organisation, qui fut son œuvre, assurait un service indispensable; mais elle lui imposait une lourde tâche. Le directeur, assisté d'un comité consultatif d'archéologie, devait personnellement se tenir en relations constantes avec tous ses subordonnés, recevoir leurs rapports, leur donner les instructions nécessaires; et, en outre, traiter avec le gouvernement toutes les questions qui intéressaient le service. Fort heureusement, il y avait en Maspero un organisateur et un administrateur, qui n'étaient pas inférieurs à l'archéologue.

Tenant à voir tout par lui-même, il employait deux ou trois mois d'hiver, chaque année, à une tournée d'inspection. Il partait vers le 15 décembre, remontait le Nil jusqu'à Assouân sur une vieille dahabiyéh, construite une quarantaine d'années auparavant pour un prince de la famille khédiviale et, depuis lors, affectée au service du musée. Puis, abandonnant son remorqueur, il redescendait le fleuve à la rame, s'arrêtant partout où sa présence lui semblait utile. Ce voyage annuel, entre des rives historiques, était d'ailleurs pour lui un demi-repos. Il aimait cette navigation paisible, qu'il faisait avec M[me] Maspero et à laquelle il associait parfois des amis, des compagnons de travail. Elle lui procurait le plaisir de revoir des sites connus, pleins de souvenirs, des lieux dont l'histoire lui était familière, des aspects de la nature et de la vie orientale, qu'il observait toujours avec la même curiosité intelligente et le même intérêt. Il séjournait plus ou moins longtemps aux chantiers de fouilles, il allait voir les travaux en cours, il se faisait rendre compte de tout, et communiquait à tous, non seulement ses idées, mais ses conseils pratiques, son activité, son esprit. Vers le printemps, il rentrait au Caire, satisfait, comme administrateur, d'avoir embrassé d'un coup d'œil tout l'ensemble de son service, et, comme historien, d'avoir renoué commerce plus intime avec l'âme de l'ancienne Égypte.

Une grande administration ne va pas sans un gros budget. Maspero, doué au plus haut degré du sens pratique si nécessaire à la conduite des affaires, n'était pas homme à négliger ce point de vue. Soit en obtenant des augmentations de crédits

du gouvernement anglo-égyptien, soit en créant lui-même de nouvelles ressources, il réussit à grossir notablement les fonds disponibles de son service. Quelques chiffres ne seront peut-être pas inutiles pour témoigner de son influence et des résultats qu'il savait obtenir. Son budget, qui était, en 1899, de 265 464 francs, atteignait déjà en 1904 un chiffre de 536692 francs, et s'élevait, en 1911, à 679380 francs. En outre, les entrées au musée et les permis de visite des monumens apportaient un supplément de ressources qui augmentait rapidement. Le produit en était de 94 692 francs au mois de juin 1899; il atteignait 349 336 francs à la fin de 1910. Maspero attachait avec raison la plus grande importance à la partie financière de son administration, comprenant bien que tout le reste, c'est-à-dire le principal à ses yeux, en dépendait.

Cette chose principale, c'était, comme on le comprend, l'œuvre archéologique qu'il menait plus activement que jamais. Mais comme il sentait bien l'impossibilité de la réaliser entièrement par lui-même ou par ses auxiliaires réguliers, il avait, sagement, fait deux parts des terrains de fouilles : l'une, qu'il réservait au gouvernement égyptien, c'est-à-dire à sa propre direction, l'autre qui pouvait être concédée, par des autorisations spéciales, soit à des chercheurs connus, soit à des sociétés offrant les garanties suffisantes. Régime conçu dans un esprit vraiment pratique et qui, depuis lors, a trouvé sa justification dans l'expérience.

Sans entrer, ici non plus, dans une énumération détaillée de ce qui fut fait par lui ou d'après ses instructions, rappelons seulement la reprise des fouilles dans les pyramides de Sakkarah, la découverte du tombeau d'Amenhotp III à Déir-el-Bahari, le relèvement des colonnes écroulées qui avaient soutenu le plafond de la salle hypostyle du temple de Karnak, un certain nombre de trouvailles mémorables, comme celle de la *favissa* de Karnak, d'où furent retirées plusieurs milliers de statues ou statuettes, le redressement des colonnes formant le portique du beau temple ptolémaïque d'Edfou, le déblaiement de la nécropole civile de Thèbes à Cheik Abd-el-Gournah, celui du célèbre Ramesseum, temple funéraire de Ramsès II, enfin le désensablement du grand sanctuaire d'Abou-Simbel dans la Haute-Égypte.

Une de ses grandes préoccupations pendant cette période fut

de prévenir l'écroulement d'un certain nombre de temples anciens qui menaçaient ruine. Elles se portaient spécialement sur ceux de la Haute-Égypte, que le relèvement du barrage d'Assouân, décidé en 1906, condamnait à être submergés annuellement et exposait ainsi à une destruction rapide. Épris de ces grands monumens du passé, il voulait les sauver, s'il était possible, ou, à tout le moins, en retarder la fin.

C'est à cette œuvre de préservation que, secondé par ses deux chefs de travaux, MM. Barsanti et Bazaire, il consacra, pendant cinq ans, une bonne part de ses soins. Dès 1907, il obtenait du représentant du gouvernement anglais, sir Eldon Gorst, un crédit de 1 600 000 francs, pour essayer de prévenir les effets désastreux de l'immersion inévitable. Cette somme fut partagée entre les travaux de consolidation, habilement exécutés par M. Barsanti, et l'exploration des nécropoles nubiennes, qui fut commencée par M. Reisner. En même temps, il faisait photographier tout ce qui risquait de disparaître, voulant qu'il en subsistât au moins une image précise et détaillée.

Ces temples et ces nécropoles, il s'appliquait aussi à les défendre contre un danger d'un tout autre genre, celui du pillage mercantile et des dégradations intéressées. Dès 1901, il avait élaboré un projet de loi pour la protection des monumens en Égypte ; mais les difficultés résultant des capitulations avaient empêché qu'il ne fût accepté. Il ne se découragea pas. Il ne se décourageait jamais. Le mal, d'ailleurs, allait croissant. Dans son rapport annuel de 1910, il écrivait avec douleur : « La fouille illicite se poursuit sur tout le territoire, sans que nous soyons capables, je ne dis pas de la supprimer, mais simplement de la restreindre. Des nécropoles entières sont vidées, des chapelles sont dépecées, des murs sont démolis. Les statues trop lourdes sont brisées et les morceaux en sont achetés sous main par les marchands de profession, qui les revendent aux amateurs et aux pourvoyeurs de musées. » Ce ne fut toutefois qu'en 1912, grâce au très puissant concours de lord Kitchener, qu'il eut enfin la satisfaction de voir promulguer, le 16 juin, la loi si nécessaire qui était son œuvre. Il put se dire, ce jour-là, qu'il avait bien mérité de l'antique Égypte.

L'organisation des musées, dans un pays où se multiplient les découvertes et où affluent les visiteurs, a une importance capitale. Ils sont indispensables, non seulement pour la conser-

vation des objets dont la garde ne pourrait être assurée sur place, mais aussi pour offrir à ceux qui veulent s'instruire des séries de pièces bien choisies et bien classées. Maspero avait activement travaillé, pendant sa première direction, au développement du musée de Boulaq, créé par Mariette. Il eut tout le mérite de l'aménagement excellent du musée du Caire. Dès 1900, on avait commencé à en imprimer, sous sa direction, le *Catalogue général*. Continué depuis lors par ses soins, ce catalogue est devenu un répertoire de premier ordre, dont les planches reproduisent tous les objets qui offrent un intérêt à l'artiste ou à l'historien. Une même pensée l'inspirait dans la création des musées provinciaux dont il avait conçu le projet et qu'il a commencé à organiser. Destinés à recueillir surtout des objets déjà représentés dans les séries du Caire, ces musées devront faciliter aux visiteurs des localités célèbres l'intelligence des monumens de la région et de leur histoire.

Dans cette brillante carrière de chef de service et d'administrateur, Maspero a eu certainement de grandes satisfactions. Il a pu faire beaucoup pour la science à laquelle il s'était voué. Il a eu le plaisir de le constater par lui-même, de sentir son œuvre s'élargir et progresser d'année en année, et aussi celui de la voir comprise, admirée même, presque unanimement. Les honneurs qui lui ont été conférés ont dû prendre pour lui une valeur particulière parce qu'ils étaient vraiment les témoignages de services éclatans. Il était devenu membre de l'Académie des Inscriptions dès 1883, à l'âge de trente-sept ans. D'autre part, le gouvernement égyptien et le gouvernement anglais lui donnèrent, l'un et l'autre, les plus hautes marques de leur estime et de leur gratitude, Mais il eut aussi à subir, en raison de ses fonctions et de la conscience qu'il mettait à les bien remplir, des épreuves pénibles, au moins dans ses dernières années. Elles lui furent d'autant plus sensibles qu'il devait moins s'y attendre et qu'il s'efforçait d'ailleurs, par une discrétion qui avait sa fierté, de les dissimuler le plus possible. Cette amertume secrète, s'ajoutant aux fatigues physiques qu'il n'avait jamais voulu s'épargner, contribua sans doute à l'altération de sa santé, avant qu'il se décidât à quitter définitivement l'Égypte. Elle fut, à n'en pas douter, une des causes de sa fin prématurée.

V

Soit au bord du Nil, soit en France, Maspero a été, par ses nombreux écrits, l'interprète assidu de l'antique Égypte. En cette qualité, il a réalisé une œuvre dont la valeur égale l'étendue.

Elle se compose, pour une part considérable, de mémoires savans, qui, étant destinés aux spécialistes, ne peuvent être ni analysés, ni même énumérés dans une étude telle que celle-ci. Publiés d'abord dans divers recueils, bulletins ou revues, beaucoup sont aujourd'hui réunis dans la *Bibliothèque égyptologique*, qu'il avait fondée en vue d'y grouper les écrits, dispersés ou inédits, des égyptologues français. C'est en lisant là ses belles *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, qu'on peut se rendre compte du travail auquel il s'est livré sur la religion de l'ancienne Égypte. On y voit, en particulier, se développer ses idées personnelles à propos du rôle qu'il attribuait à la magie, et surtout sa conception, si juste, de la multiplicité primitive des cultes et des croyances, trop méconnue avant lui. Dans le *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, dont trente-six fascicules ont paru, de 1870 à 1914, sa part est fort grande aussi. On y trouve toute une série de mémoires se rapportant à la grammaire, et notamment à la question difficile de la vocalisation, qui a divisé les égyptologues. C'est sur ce terrain qu'il prit position contre l'école de Berlin et contre son chef, Adolf Erman. Il n'appartient qu'aux égyptologues de profession de se faire une opinion sur ce dissentiment. Toute cette partie de l'œuvre de Maspero, quelle qu'en soit l'importance, leur est d'ailleurs plus ou moins réservée. Ce sont d'autres ouvrages qui ont établi dans le grand public sa renommée de science et de talent.

Il est vrai que les uns et les autres ont des caractères communs. Aucun savant n'a été plus soucieux que lui du détail précis, de la documentation exacte et complète. Aucun ne s'est astreint plus résolument aux tâches ingrates, mais nécessaires, aux statistiques, aux classemens laborieux, aux descriptions scrupuleuses, aux mensurations patientes. Profondément convaincu que toute science repose sur l'étude la plus attentive

des faits, il a mis cette conviction en pratique toujours et partout. Mais, d'autre part, il se rendait parfaitement compte de l'insuffisance du fait qui n'est pas éclairé et comme illuminé par l'idée. Fidèle à l'esprit de la science française, il comprenait, aussi clairement que personne, que la fin de toute recherche historique est l'éternelle humanité, dont il s'agit de dégager l'identité permanente sous la série des aspects divers qui se succèdent dans le temps. Toutes ses études sur l'Égypte antique aboutissent en somme à nous montrer, derrière les témoignages écrits ou les représentations figurées, des hommes, qui, tout en ayant des traits à eux, ressemblaient à leurs descendans.

Sa grande *Histoire des peuples de l'Orient classique*, publiée, de 1895 à 1898, en trois magnifiques volumes, enrichis d'une admirable illustration, est le remaniement et le développement d'un ouvrage de même titre, mais beaucoup moins étendu qu'il avait fait paraître vingt-cinq ans auparavant. La variété de son savoir lui a permis d'y embrasser, dans un large exposé, l'évolution de tous les peuples de l'Asie antérieure et de la vallée du Nil, Égypte, Syrie, Chaldée, Judée, Assyrie, Médie, Perse, Mésopotamie, Arménie, Anatolie, jusqu'à l'époque des conquêtes d'Alexandre. En dehors même de son domaine propre, il a pu s'y montrer parfaitement informé de toutes les découvertes, et de tous les travaux qu'elles avaient suscités. Il s'était donné, par ses études personnelles, le moyen de les contrôler et le droit de les juger. Son ouvrage, lorsqu'il parut, représentait exactement l'état de la science à la fin du XIXe siècle. Mais ce n'était pas là son seul mérite. Ce qui en fait une des grandes œuvres historiques de notre temps, c'est qu'à cette solide documentation se superposent des qualités d'un autre ordre. Le premier, il a su faire, non plus une série d'histoires partielles et juxtaposées des vieilles nations orientales, mais une histoire vraiment une et synthétique de l'Orient tout entier. Le premier, il a saisi et mis pleinement en lumière les relations des peuples entre eux, leurs points de contact, le conflit de leurs vues et de leurs intérêts. Personne, d'ailleurs, ne les avait non plus caractérisés si nettement, chacun dans leur individualité propre. Voici l'Égypte avec ses dynasties, sa hiérarchie officielle, sa féodalité, ses sanctuaires, ses nécropoles, ses religions étranges et diverses, ses mœurs et ses ins-

titutions si particulières, l'Égypte de Memphis, de Thèbes, de Saïs, celle du Delta et celle du haut Nil. Nous voyons ses rois bâtisseurs de pyramides et de temples, ses rois prêtres, ses rois conquérans. Ses armées défilent sous nos yeux dans leur équipement authentique, sous la conduite de leurs princes, montés sur leurs chars de guerre. Nous assistons à leurs victoires sanglantes, aux massacres de prisonniers, aux cérémonies triomphales. Et nos regards se reportent cependant, par échappées, sur la vie des cités, sur leur commerce et leur industrie, sur les petits métiers et les petites gens, sur l'agriculture. Il en est de même pour la Chaldée, pour les pays syriens. Puis l'historien fait surgir devant nous le terrible empire d'Assour : l'ambition et l'orgueil des Salmanazar et des Tiglatphalazar se détachent en traits saisissans dans ce tableau plein de vie. Il nous explique le déclin de leur puissance et, plus loin, le relèvement de l'empire ninivite au VIIIe siècle. Sargon et Sennachérib, Asarhaddon et Assourbanabal passent devant nos yeux, tels que leurs sujets ont pu les voir dans leurs palais monumentaux ou dans l'appareil formidable de leur force guerrière. Ils tombent pourtant à leur tour. Les Mèdes leur succèdent. Et alors le récit nous retrace les étonnantes conquêtes de Cyrus, la constitution de l'empire perse, édifice magnifique et fragile, qui dure deux siècles, puis se dissout peu à peu, jusqu'au jour où il s'écroule enfin sous les coups d'Alexandre, qui ouvre l'Orient à l'hellénisme. Véritable et tragique épopée, féconde en péripéties émouvantes, si l'on ne considère les choses que par leur côté dramatique, mais histoire éternellement riche en enseignemens, si l'on s'attache à l'étude des causes et à l'enchaînement intime des faits. C'est le mérite de Maspero d'avoir su mettre en lumière ces deux aspects de son sujet.

Pour l'illustration de ce bel ouvrage, à laquelle il s'est attaché avec amour, il disposait de ressources abondantes, qu'il a su choisir et mettre en œuvre de la manière la plus heureuse. Dessins de paysages, photographies de bas-reliefs, statues et statuettes, bijoux, objets d'art, armes et ustensiles, dispersés dans les grands musées d'Égypte et d'Europe, tous ces documens lui étaient connus, tous étaient classés dans sa mémoire. Il se fit un plaisir de les adapter à son récit, de façon à faire passer sous les yeux de son lecteur les scènes et les personnages

dont il parlait. Son goût, sa science et ses connaissances techniques s'unirent pour constituer, à côté de l'œuvre proprement historique, une œuvre artistique, qui en est le meilleur commentaire.

Mais l'intérêt éclairé qu'il prenait aux choses de l'art est surtout attesté par deux ouvrages plus spéciaux, l'*Archéologie égyptienne*, publiée en 1887 dans la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, et l'*Égypte*, qui a paru en 1912, dans la collection *Ars una* (Bibliothèque générale de l'Art). Conçus en vue du même objet, ils sont cependant très distincts. L'*Archéologie* traite successivement de l'architecture civile et militaire, de l'architecture religieuse, des tombeaux, de la peinture et de la sculpture, des arts industriels. Chaque genre, considéré à part, y est étudié à son tour. Dans l'*Égypte*, au contraire, l'ordonnance de la composition est essentiellement chronologique. L'auteur y retrace, selon l'ordre des temps, les débuts de l'art en Égypte, l'art thinite, l'art memphite, l'art thébain, l'âge saïte et la fin de l'art égyptien. Cette simple différence en dit long sur l'évolution de l'égyptologie entre ces deux époques. Les distinctions de dates, qui apparaissaient, un peu incertaines encore, en 1887, s'étaient précisées en 1912. Les productions de l'art avaient pris leur place bien déterminée dans le temps, elles avaient été rattachées plus sûrement aux changemens dynastiques, c'est-à-dire aux époques de l'histoire, et elles s'étaient assez multipliées, par l'effet des découvertes, pour que chaque âge pût être caractérisé avec précision. Maspero était plus capable que personne d'en dégager tantôt les grands traits distinctifs, tantôt les nuances délicates. Dans ces deux ouvrages, il s'est d'ailleurs appliqué également à l'explication historique et technique, tout à fait indispensable, quand il s'agit d'objets aussi étrangers à nos habitudes. « Leurs mérites, comme il l'écrivait très justement, n'éclatent pas tout d'abord. On ne les saisit qu'après une étude patiente, et l'on doit les enseigner aux gens qui n'ont pas le temps de chercher eux-mêmes à les découvrir (1). » Il les enseignait donc, et il le faisait avec la clarté, la précision qu'on pouvait attendre d'un observateur très pénétrant, très habile à éclairer les choses du passé par celles du présent. Habitué à fouiller du regard les infinis détails des

(1) *Égypte*, p. 308.

stèles et des parois où étaient retracées les scènes les plus diverses, il n'en laisse rien échapper de ce qui peut et doit nous intéresser. Mais cet effort d'attention ne nuit en rien chez lui ni à l'intelligence de l'ensemble, ni à la vivacité des impressions. C'est le charme de son *Égypte* que les nombreux passages où il esquisse rapidement quelque aspect d'un site ou d'un monument qui l'avait frappé, et qu'il n'oubliait plus. Parlant, par exemple, des célèbres colosses d'Abou Simbel : « Je les ai étudiés, nous dit-il, de nuit et de jour, sous tous les angles et sous tous les jeux de la lumière. Le matin, dans la pâleur de l'aube, ils semblent sonder l'horizon lointain d'un regard sombre et dur : bientôt pourtant, quand le soleil, glissant sur le versant de la montagne, a gagné leur visage, leurs yeux s'éclairent, leurs lèvres frémissent et sourient, et l'on dirait, pendant un instant, qu'un frisson de vie contenue court sur leur corps (1). » Le plaisir est grand de voyager en imagination avec un compagnon de route qui voit si bien et qui analyse ainsi ce qu'il voit.

Ce jugement ne sera sans doute pas démenti par ceux qui ont lu ses *Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, dont quatre éditions ont paru, ou les feuilletons qu'il donnait, de temps à autre, dans le *Journal des Débats* et qu'il a réunis sous le titre de *Souvenirs d'Égypte*, ou encore ses impressions de voyage, adressées au *Temps*, et recueillies dans ses *Ruines et paysages d'Égypte*.

VI

Telle fut l'œuvre de Maspero.

Sa vie a été vraiment un bel exemple de volonté droite, intelligente, sûre d'elle-même. Le hasard des circonstances, qui fait presque seul les succès de tant d'autres, n'a eu qu'une part insignifiante dans les siens. Tout jeune, il a choisi sa voie, non parce qu'elle lui apparaissait comme facile ou avantageuse, mais parce qu'elle lui ouvrait l'accès à des régions de science peu explorées encore et qu'il jugeait dignes de l'être. Il a mesuré, dès ses premiers pas, tout ce que ce choix exigeait de lui, et, sans s'arrêter à aucune considération étrangère, il s'est

(1) *Égypte*, p. 197.

donné absolument à cette vocation réfléchie. Pour la réaliser, rien ne l'a rebuté, en fait de travail patient et d'efforts prolongés. A travers les péripéties de son existence, il s'est attaché, sans dévier, à ce qui en était à ses yeux la tâche principale, profitant des circonstances, non pour l'alléger, mais au contraire pour la développer, pour la compléter, pour l'achever, autant que cela était en son pouvoir. Une énergie puissante l'animait; énergie discrète, qui n'aimait pas à se manifester bruyamment, qui ne se dépensait pas en déclarations inutiles, mais qui se retrouvait toujours égale à elle-même, aussi incapable de découragement qu'étrangère à toute vaine exaltation.

Bien qu'il eût conscience, comme il était juste, des services éminens qu'il avait rendus à la science, il n'y avait en lui ni infatuation ni dédain. Il se considérait comme obligé en conscience de faire tout ce qu'il faisait. Et il savait trop combien sont lents les progrès de nos connaissances, en quelque genre que ce soit, et combien elles comportent de lacunes, pour s'imaginer, comme il arrive à d'autres, qu'il ne restait rien à faire en dehors de ce qu'il avait fait. Attaché à ses idées, tant qu'elles lui paraissent vraies, il ne prétendait s'imposer à personne. Il mettait ses élèves en état de travailler par eux-mêmes, leur montrait les routes à explorer, mais se gardait de les tenir ensuite en lisières. Il était attentif sans jalousie aux recherches de ceux qu'il aurait pu considérer comme des rivaux, rendait justice à leurs travaux, faisait volontiers connaître leurs découvertes. Sa grande autorité d'égyptologue n'a jamais été employée à empêcher qui que ce soit de se produire et de faire œuvre utile.

Ce savant éminent était un homme simple, bon et serviable, un ami sûr, délicat et dévoué. Son commerce était charmant d'aménité, de bonne grâce, sans aucune prétention. Sa conversation plaisait par un agréable mélange de souvenirs, d'observations fines, d'aperçus personnels, d'informations étonnamment variées.

Grâce à ces qualités naturelles, sa vie, à tout prendre, et malgré les épreuves dont personne n'est exempt, fut heureuse, jusqu'à la mort de son fils Jean, jeune savant plein d'avenir, tombé au champ d'honneur en février 1915. Ce coup terrible l'atteignit au moment où il venait de rentrer en France, très fatigué; et malgré son grand courage naturel, soutenu par son

patriotisme, il s'en fallut de peu qu'il n'y succombât. Il fut sauvé de cette crise par les soins constans, par le dévouement quotidien de la femme, aussi courageuse que distinguée, qui, après l'avoir aidé vaillamment dans sa tâche, sut alors surmonter sa propre douleur pour alléger la sienne. Il n'en était pas moins frappé à mort. Il survécut un an encore, affaibli physiquement, mais d'ailleurs en pleine possession de ses facultés, remplissant, avec son exactitude scrupuleuse et son intelligence administrative, les fonctions de secrétaire perpétuel, auxquelles un vote unanime de l'Académie des Inscriptions l'avait appelé en 1914, comme successeur de Georges Perrot. Sa vie, toutefois, était menacée à tout instant. Le 30 juin 1916, au moment où s'achevait une des séances hebdomadaires de l'Académie, il défaillit subitement. La mort l'avait pris en pleine activité, dans l'exercice de ses fonctions. Il succombait à son poste, comme un bon combattant.

La France gardera le souvenir du grand savant qui a largement développé l'œuvre de Champollion et de Mariette. Elle retiendra avec reconnaissance un nom doublement honoré, par le labeur et la science du père, par la mort héroïque du fils.

MAURICE CROISET.

QUATRE MOIS EN RUSSIE

PENDANT LA GUERRE

Sur l'autre versant des tranchées : ainsi pourrait-on, d'après la carte de la guerre, définir la situation géographique de la Russie par rapport à ses alliés d'Occident, qui sont séparés d'elle par toute l'étendue de l'Empire ennemi. Un voyage compliqué, moins difficile pourtant qu'il n'en a l'air, permet de tourner le barrage que les Allemands ont établi au centre de l'Europe. En sept jours, pour peu que les circonstances s'y prêtent et que le voyageur sache s'y prendre, il est possible de se trouver transporté de Paris à Pétrograd ou inversement. On a franchi deux mers, la Grande-Bretagne jusqu'à Newcastle, la presqu'île scandinave de bout en bout. On est passé tout près du cercle polaire arctique, dans les parages où Regnard s'émerveillait d'avoir rencontré des Lapons. On a vu les capitales de cinq États, soit neutres, soit belligérans, dans la diversité des conditions que la guerre leur a faites. Et l'on emporte de l'Europe septentrionale une image qui, malgré la rapidité de la vision, frappe l'esprit par la netteté des contrastes.

Nous débarquions à Bergen, à la fin du mois de janvier, quelques jours après qu'un incendie avait ravagé la ville. Les décombres fumaient encore. Pourtant la tristesse de cette catastrophe n'empêchait pas qu'on ressentît comme une étrange impression : celle d'entrer dans un monde qu'on aurait connu autrefois, celle de revoir des spectacles disparus. Des sensations abolies se levaient du fond de la mémoire. En vérité, c'était comme un fantastique conte du Nord... Nous commencions à oublier ce que c'est qu'un peuple qui vit en paix. En France et

aux portes de la France, tout évoque la pensée de la guerre. La Suisse elle-même a mobilisé, et nous y avions retrouvé, quelques mois plus tôt, l'appareil militaire, des armes, des uniformes, la voie ferrée gardée, les frontières défendues et soumises à une stricte surveillance. Mais Londres plein de soldats, Hyde Park devenu Champ-de-Mars, la libre Angleterre au régime des passeports et de la fouille, n'était-ce pas, quand on se rappelait le passé, quelque chose de plus surprenant encore ? C'est pourquoi l'on se trouvait reporté à des temps lointains, on serait tenté de dire à un autre âge, en pénétrant dans cette laborieuse Norvège et dans son atmosphère de tranquillité et de détente. Presque seul, le royaume des fjords peut se dire à l'abri des tempêtes qui assaillent le restant du monde européen. Il n'en reçoit que les dernières ondes, celles, surtout, qui viennent émouvoir ses sympathies. A ses portes, déjà, la guerre donne un ébranlement plus fort.

Stockholm est une ville aristocratique et de haute allure; c'est la capitale d'un pays qui unit, à un grand passé politique et militaire, une vie moderne, intense et développée : elle a des palais comme Versailles et des banques comme Berlin. La Norvège est une simple démocratie de pêcheurs et de négocians, la patrie des méditatifs « consuls » d'Ibsen. Mais Stockholm aime les arts et recherche le luxe. D'Allemagne même, en ce moment, y vient, qui le peut, jouir d'une existence confortable et manger à son appétit. Gœthe, qui connaissait les siens, leur a fait dire par la bouche du bourgeois de *Faust :* « Rien de meilleur, à mon sens, qu'une causerie de guerre quand les peuples là-bas s'assomment entre eux. On est à la fenêtre, on boit son petit verre, on voit les barques pavoisées filer au cours de l'eau... » Et, sans doute, cette disposition essentielle de la bourgeoisie allemande n'a pas changé. On est bien, dans la « Venise du Nord, » pour s'y donner, loin du régime spartiate des cartes de pain et des jours sans viande, le plaisir de s'asseoir à table en sécurité. Mais, depuis Gœthe, l'Allemand a renforcé quelques-uns de ses caractères. Il a relevé la devise : *Du fer, intus et extra.* Le dressage national est parfait, l'esprit politique et militaire a profondément pénétré les classes moyennes elles-mêmes. Les familles allemandes qui viennent à Stockholm faire de la suralimentation font en même temps de la propagande. Cette propagande est dirigée

par M. de Lucius, qui se flatte d'être le plus parisien des diplomates allemands, qui languit loin du boulevard, qui imprime ses cartes de visite en français, qui fait même des calembours dans notre langue, comme Frédéric II, toutes proportions gardées, composait des vers voltairiens, tandis qu'il se battait avec nos armées. A la tête d'une légation nombreuse, bien organisée, munie de moyens puissans, renforcée d'auxiliaires de bonne volonté qui vont porter dans tous les milieux la parole allemande, M. de Lucius a pu croire quelquefois qu'il arriverait à ses fins et qu'il convaincrait la Suède de s'allier à l'Empire allemand.

En repassant à Stockholm, à mon retour de Russie, j'ai pu porter le témoignage sincère que le prétendu danger russe était de pure imagination, qu'il était inventé par les Allemands, inventé de toutes pièces, et que personne, dans toute l'étendue de l'Empire russe, n'avait jamais songé une seconde à des difficultés avec la Suède, n'avait même eu l'idée qu'il en pût surgir. C'est de quoi est bien convaincu, d'ailleurs, M. de Wallenberg, le sage ministre des Affaires étrangères du roi Gustave V. Trop sage, cependant, au gré de certains Suédois, ceux qu'on appelle les « activistes, » ceux qui ne goûtent pas les bienfaits de la paix et qui voudraient tirer leur pays du repos, l'introduire dans la lutte glorieuse... Pour quels objets? Ils ont du mal à le définir avec précision, et c'est justement cette absence de véritables « buts de guerre, » comme on dit chez les Allemands, qui a fait avorter leur campagne. Mais l' « activisme » ne se rencontre pas seulement chez les officiers et chez les aristocrates. Les intellectuels, en grand nombre, en sont pareillement pénétrés. Les lettrés le propagent et il rayonne des universités : il y a un militarisme et un « activisme » de la chaire. Ainsi, par un étrange phénomène de contagion, l'appétit de la guerre s'est développé en Suède, le sentiment est né, au cœur de quelques-uns, qu'un pays qui n'aurait pas pris part à cette grande mêlée serait diminué aux yeux de l'histoire. Et puis, les souvenirs, les traditions militaires sont remontées à la tête de beaucoup de Suédois. Ce n'est pas en vain qu'ils ont dressé dans leurs cités les statues de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Ce n'est pas en vain que leurs fantassins portent encore le même chapeau galamment retroussé que les mousquetaires de Wrangel, pendant la guerre de Trente Ans. Mais les Suédois

qui rêvent d'un nouveau Lutzen voudraient le gagner avec les Impériaux et non plus contre eux.

La Suède, — en partie, du moins, — avait fini par croire, contre l'évidence et à force de se l'entendre dire, que la Russie pourrait bien méditer une agression de son côté, nourrir de noirs projets à son égard. Et la Suède a pris quelque temps des précautions militaires, de ces dangereuses précautions qui conduisent parfois à la théorie de la guerre préventive, c'est-à-dire à la tentation de se servir de l'instrument qu'on a forgé. Entre Stockholm et Haparanda, en janvier et en mai aussi, nous avons vu beaucoup de troupes suédoises, nous en avons vu beaucoup trop. Ainsi, jusqu'au seuil des régions polaires, se font sentir les effets de la guerre européenne, et la Laponie recueille encore, quoique affaiblies et presque mourantes, les ondes de cette électricité que les champs de bataille dégagent.

Entre Haparanda, dernière station suédoise, et Tornéo, ville frontière russo-finlandaise (prononcez Tornéa pour faire plaisir aux Russes), coule une large rivière, glacée pendant six mois d'hiver, également impraticable au moment où la glace n'est pas encore assez forte pour supporter les traîneaux et au moment où la débâcle commence. Sur les deux rives, la gare de Suède et la gare de Finlande se regardent sans communiquer. Jusqu'à la guerre, le trafic était si rare qu'on ne sentait pas même l'utilité d'un raccordement, qui, pour un mince profit, eût exigé la construction d'un pont coûteux. Aujourd'hui, ce pont est décidé et il sera le symbole de la paix assurée et de la confiance rétablie entre la Russie et la Suède. Cependant, sur les deux rives du fleuve, où le froid, en hiver, est cruel, où, l'été, les moustiques abondent, les voyageurs affluent, les marchandises s'entassent. Tornéo, du côté de l'Europe occidentale, est la véritable porte d'entrée de l'Empire russe, et non seulement de l'Empire russe, mais de ses énormes dépendances et des contrées de l'Extrême-Orient auxquelles elles touchent. De Londres, de Paris, même de Rome, le chemin le plus court qui conduise au Japon passe par ce Tornéo qui a tout juste les dimensions d'une de nos gares de banlieue. Dans ses bureaux de gendarmerie, où la sévère épreuve du passeport est imposée, on voit défiler toutes les races de l'Europe et de l'Asie lointaine. Tornéo est comme le goulot étroit de l'immense bouteille qui s'appelle la Russie...

*
* *

Ce serait une erreur de croire que la Russie ne s'aperçût que peu de la guerre. On est tenté de se l'imaginer, en raison des colossales distances de l'Empire, qui sont toujours censées changer les proportions des choses, et de ses ressources en hommes qui sont en effet les plus vastes dont dispose aucun État. La Russie a mobilisé des millions et des millions de soldats. Il lui en faut pour mener la guerre sur trois fronts, depuis Riga jusqu'aux bords de l'Euphrate. Il lui en faut pour assurer l'ordre jusqu'en Perse, veiller sur le ruban de ses frontières asiatiques, maintenir en respect les brigands de Mongolie. Et elle en trouve, elle en trouvera longtemps dans son énorme population masculine, si vigoureuse, où l'élément rural domine plus qu'en aucun autre pays. Cet hiver, nous avons vu appeler sous les drapeaux de nombreuses catégories (étudians, fils de veuves, aînés de familles nombreuses), qui, jusqu'ici, étaient légalement dispensées de servir. C'étaient de beaux et robustes jeunes hommes, qu'on instruisait et qu'on entraînait dans les rues, sur les places de Pétrograd, jusque sur la vaste Néva glacée, et dont le bon équipement, neuf et soigné dans les détails, frappait le regard : les officiers turcs, après la prise d'Erzeroum, n'ont-ils pas dit que les Russes avaient gagné la partie avec leurs bottes?... Ce sont ces solides recrues qui viennent de renforcer les armées de Broussilof et qui ont permis à l'armée russe de prendre sa brillante offensive d'été.

Ces levées ne se font peut-être pas sentir sur l'ensemble de la vie autant que la mobilisation l'a fait en France. Pourtant, à Pétrograd, l'*isvotchik*, le traditionnel cocher rembourré de plume, à la ceinture voyante, est devenu plus rare et plus exigeant aussi. L'hiver dernier, le chauffage a été un problème assez sérieux pour les habitans de la capitale : les bras ont suffi avec peine à abattre le bois nécessaire et, surtout, les moyens de communication, occupés par les exigences militaires, n'ont plus été en rapport avec les besoins d'une capitale excentrique. C'est ainsi qu'une certaine crise des approvisionnemens est survenue et qu'il a fallu recourir au moyen héroïque des jours sans viande dans un pays agricole qui produit toutes choses à foison.

La vie de société et la vie de plaisir, surtout, ont reçu des

restrictions sévères. Sans doute le théâtre, le ballet, conservent leur éclat et leur attrait. Plus que n'importe quel aliment, la musique et le spectacle sont le premier besoin des Russes. Il faut penser, pour savoir la place que la danse et le chant occupent dans leur vie, à ce grand seigneur qui, durant ses séjours à l'étranger, saisi d'une nostalgie soudaine, rentrait à Pétersbourg d'une traite, se rendait droit aux Iles et, pénétrant dans un restaurant, payait royalement pour qu'on vidât le jardin et que le concert tzigane jouât pour lui seul. Ainsi, l'on ne saurait, à cet égard, apprécier l'état d'esprit des Russes pendant la guerre d'après ce que nous voyons chez nous. La vie de théâtre est restée aussi brillante que par le passé parce qu'ils n'ont pas non plus notre conception du deuil, notre idée que la perte d'un parent ou qu'une épreuve nationale doivent faire qu'on se prive de plaisirs, même de plaisirs esthétiques. Kchesinska et Chaliapine ont donc gardé leur place au milieu des préoccupations du jour. D'ailleurs, l'une danse, l'autre chante généreusement pour les blessés de la guerre, pour les veuves et pour les orphelins. Et, dans la *Vie pour le tsar*, dans *Boris Godounof*, Chaliapine touche les fibres profondes du patriotisme russe.

Cependant, la vie nocturne, d'ordinaire si animée, est à peu près suspendue. L'impossibilité de souper à Pétrograd, la fermeture des restaurans à onze heures en hiver, à une heure pendant les nuits blanches, c'est une prodigieuse nouveauté. Surtout l'interdiction du vin et de l'alcool est un signe des temps, le plus grand, peut-être, du sérieux avec lequel le gouvernement russe a conçu la guerre. La suppression de la *vodka* a été l'indiscutable bienfait de l'autocratie, une mesure radicale que, seul, pouvait prendre un pouvoir plus fort que toutes les résistances des intérêts privés et qui se détermine librement d'après l'intérêt général. Le lecteur sait déjà ce qu'a été cette immense réforme, les conséquences économiques qu'elle a portées. Il nous suffira de dire ici que ces conséquences sautent aux yeux du voyageur, non pas seulement par la disparition des scènes d'ivresse, mais par les symptômes de richesse publique qui apparaissent de toutes parts et qui en sont la conséquence. Peu de temps après notre arrivée à Pétrograd, nous exprimions devant M. Bark notre heureuse surprise d'avoir vu, malgré la vie chère, malgré les bas cours du rouble, tant de

signes d'aisance, tant d'argent circuler. Et le ministre des Finances n'hésitait pas à rapporter ces effets à l'interdiction de l'alcool qui, en libérant le monde rural d'une passion tyrannique, permettait, pour la première fois en Russie, la formation d'une épargne paysanne. Cette épargne s'est immédiatement traduite par un accroissement de l'activité commerciale. Partant d'une vue très juste et que l'événement ratifiait quelques semaines plus tard, le ministre nous annonçait même que cette épargne rustique, bien que naissante, viendrait collaborer aux emprunts de l'État et renforcer les finances de l'Empire...

Mais, à la suppression de la *vodka* populaire, devait répondre une mesure équivalente pour les classes supérieures. Il ne serait pas dit que, seul, le riche pourrait boire. De là l'interdiction des vins de luxe, du champagne, des liqueurs de choix, interdiction appliquée et maintenue sans défaillance, en dépit des habitudes et des mœurs. On retrouve là une tradition de la Russie impériale, celle des réformes et du progrès imposés par en haut. C'est ainsi que, jadis, Pierre le Grand avait inculqué à son peuple la civilisation occidentale et fait trancher par voie d'autorité les longues barbes de ses boyards.

Il va sans dire que l'on n'a pas manqué de tricher un peu dans les restaurans de Pétrograd. Les délinquans, surveillés, ont pu s'en tirer parfois à bon compte. On se racontait l'histoire de ce traiteur qui, ayant imprudemment consenti à servir, au fond d'une tasse, de l'eau-de-vie à un fonctionnaire de la police, s'en était tiré avec de l'esprit. « Qu'est-ce que ça sent? » avait demandé d'une voix sévère le représentant de l'autorité. Et le coupable de répondre : « Excellence, je crois que ça sent trois mille roubles d'amende. » Cependant, des récidivistes, qui ne croyaient pas que la répression pût être vraiment sérieuse, ont tâté de la prison, et l'exemple a instruit les autres. A Moscou, autrefois, les orgies étaient coutumières et célèbres. Elles faisaient partie des usages et passaient pour inoffensives. Là aussi, pourtant, elles ont disparu, ou, du moins, elles ont dû se cacher, échapper aux regards d'une autorité vigilante. En sorte que la Russie qui se bat est une Russie sobre, qui respecte sa dignité. N'oublions pas d'observer, au surplus, que l'interdiction du vin a eu pour conséquence de faire apparaître sur toutes les tables une vieille boisson russe, le *kvas* populaire et rustique de pain ou de pommes. Ainsi, par un curieux choc en retour, jusque

dans les détails de la vie ménagère, la Russie se « renationalise. » C'est un des effets généraux les plus sensibles de la guerre. Nous en retrouverons plus d'un exemple.

C'est à un phénomène du même ordre que l'on a assisté dans la question des langues. L'interdiction de parler allemand, qui est affichée sur tous les murs, a peut-être rencontré plus de résistance que l'interdiction de boire du champagne. L'habitude est ancienne : elle tenait, dans la capitale surtout, à de nombreuses causes, où les origines historiques et ethniques, les relations commerciales, le voisinage, une immigration qui finissait par ressembler à une colonisation véritable, multipliaient leurs influences. La langue allemande se croyait droit de cité dans la capitale de l'Empire russe. Intellectuels, gens du monde et des affaires la parlaient également, étaient également cliens des universités, des villes d'eaux ou des Bourses d'Allemagne. Mille circonstances, grandes ou petites, traduisaient ce qu'en d'autres pays on a nommé l'emprise germanique. On remarquait que, sur les bords de la Néva, les pharmaciens, pour ne parler que d'eux, portaient tous des noms allemands. La presse allemande locale, rédigée et imprimée sur place, avait un tirage considérable. Mais quoi! Pétersbourg, Cronstadt, Péterhof, Oranienbaum, sont-ils des noms de Russie? Contre cette invasion, une réaction énergique s'est manifestée avec la guerre. Elle a montré la nature grave, le caractère nouveau de l'ample et profond conflit. Il y a soixante ans, pendant la guerre de Crimée, le théâtre Michel n'avait pas fermé ses portes, ni cessé un seul soir de jouer le répertoire français. C'est que cette guerre franco-russe était une guerre diplomatique, on peut même dire, du moins à cet égard, une guerre de cabinets, une guerre d' « ancien régime, » qui ne mettait pas les grandes passions nationales en action. Il n'en va pas de même du vaste choc de peuples et de nationalités d'aujourd'hui. Et voilà pourquoi le baptême nouveau de la capitale fondée par Pierre le Grand a une signification symbolique si remarquable. L'Allemagne a affecté de n'y voir qu'une passagère et naïve fantaisie du slavisme, une manifestation sans portée. Elle n'a jamais voulu croire à « Pétrograd. » Grosse erreur psychologique : ce changement d'un nom consacré a été l'expression d'un état de choses nouveau et d'un état d'esprit sérieux. Il faut s'en rendre compte, ou il le faudra tôt ou tard.

Si la guerre doit marquer, pour la Russie comme pour tous les belligérans, le commencement d'une autre ère, bien des symptômes permettent de croire que cet avenir s'ouvre sous le signe du nationalisme. La question des langues est digne d'attention à cet égard. Jadis, pour initier la Russie à la civilisation européenne, le pouvoir autocratique avait vaincu la xénophobie, brisé la haine native et atavique de l'étranger. Aujourd'hui, la Russie aurait tendance à se passer de ses éducateurs occidentaux, à concevoir ses idées, sa langue, sa littérature comme se suffisant à elles-mêmes. Ici, la guerre aura hâté une évolution qui, depuis quelques années, se laissait pressentir. L'allemand est proscrit, il ne peut plus être parlé dans les rues ni dans les boutiques. Mais voilà qu'en même temps, par mesure de sécurité générale et pour remédier à l'espionnage, l'usage des langues étrangères, celles des pays alliés eux-mêmes, a été interdit au téléphone, — et Dieu sait la place que tient le téléphone dans la vie des grandes cités de Russie : nous n'en avons en France aucune idée. Il faut donc de toute nécessité que le Français, l'Anglais qui résident là-bas, possèdent au moins les élémens de la langue russe. Ils ne peuvent plus se reposer sur le célèbre polyglottisme de leurs hôtes. Plus d'un, qui ne l'eût jamais pensé, a dû se mettre à parler le russe et ne s'en tire pas si mal. Et cela aussi est un fait qu'on ne saurait négliger parce qu'il semble accidentel. Par là, un coin de l'horizon apparaît, l'avenir dessine un trait de sa figure : la guerre de 1914 aura peut-être marqué pour la Russie le commencement d'un renouveau de vie nationale, personnelle et originale.

C'est d'ailleurs une idée qu'on entend exprimer souvent et sous des formes diverses, quelquefois très vagues, mais qui toutes reviennent à dire que la guerre de 1914 désignera en Russie la date d'une délivrance. Cette libération est conçue par rapport aux influences étrangères. Ce n'est pas, à vrai dire, que la conception philosophique du conflit soit toujours la même chez nos alliés qu'en Occident. Il faut se souvenir qu'on est de l'autre côté de l'Europe, de l'autre côté de l'Allemagne : le point de vue s'en trouve affecté. Les rapports de la Russie avec le monde germanique, au cours des âges, n'ont pas eu tout à fait le même caractère que pour nous Latins. L'Allemand n'apparaît pas comme le Barbare, dont les hordes, de siècle en siècle,

ont franchi le Rhin pour conquérir et dévaster nos campagnes. Les Germains sont pour nous ce que les Tatars-Mongols ont été pour les Slaves. L'Allemand, au contraire, a été connu du peuple russe sous la forme du « colon, » du parasite exploiteur, du maître impitoyable qui traitait le moujik comme du bétail : comme les nègres d'une sorte de « planteur américain, » disait Herzen. De là est née la haine du paysan russe pour le *Niemetz*, l'étranger, le « muet » qui ne parle pas sa langue, qui le méprise, qui le bat et qui l'exploite. « Tout ce qui est bon pour l'Allemand est la mort du moujik, » dit un vieux proverbe de la Russie rurale. Cette idée ancienne, toujours puissante sur le peuple, a réapparu avec la guerre de 1914, mais peut-être aggravée. Par les échos qu'ils ont eus de cette guerre, les paysans russes eux-mêmes ont compris qu'il s'agissait de la plus grande entreprise d'asservissement que l'Allemagne eût jamais tentée. L'un d'eux disait à son maître, surpris de voir s'éveiller tant de raison chez le rustre : « Il faut que les Allemands soient battus, barine, sinon, vois-tu, ils nous atteleront à la charrue, toi comme moi. » C'est de ce sentiment que sont parties, l'an dernier, à Moscou, les émeutes populaires dirigées, quelquefois d'ailleurs avec une absence de discernement regrettable, contre tout ce qui était suspect de représenter encore le patronat allemand.

On pense bien que les classes cultivées partagent de plus près nos idées sur le caractère général du conflit. Là encore, pourtant, il y a eu, si je puis dire, des révélations de la dernière heure. D'une part, dans le passé, la politique russe n'a pas toujours suivi, on le sait, une ligne uniforme vis-à-vis des affaires d'Allemagne. Il y a même eu longtemps une tradition d'entente entre la Russie et la Prusse qui ne pouvait manquer de laisser subsister des relations, de puissantes habitudes, des manières de voir les choses et de penser. Dans le monde de « l'intelligence, » il y avait quelquefois aussi (pas toujours) un préjugé favorable à l'Allemagne philosophique, une espèce de sympathie née de l'étude. Métaphysique allemande, musique allemande avaient créé de ces liens de la pensée souvent plus difficiles à rompre que ceux du cœur. Nous avons connu tout cela en France au milieu du XIXe siècle. Nous savons comment Michelet, comment Renan perdirent leurs illusions en 1870 et la peine qu'ils eurent à les perdre. A cet égard, la guerre de 1914

pourrait bien être capable de produire chez les intellectuels russes le même effet, d'exercer le même retentissement que la guerre de 1870 chez nous. La barbarie allemande, les cruautés allemandes ont révélé une Allemagne à laquelle on se refusait à croire. Le livre du colonel Rezanof, qui relate les atrocités commises par les armées de Guillaume II sur le front oriental, livre rempli de faits et de témoignages objectivement présentés, n'a pas pu laisser de doutes pour ceux-là mêmes qui habitaient loin des territoires envahis. L'heureuse propagande du « Comité Skobelef » a fait connaître aussi, par les preuves sans réplique de la photographie, ce que c'est que la guerre allemande : une vue de la maison de Chopin dévastée et souillée par des soldats allemands, les soldats du peuple qui passait pour incarner la Musique, aura fait mieux que tous les discours pour ruiner dans plus d'un esprit incrédule la légende d'une Allemagne artiste.

Les intelligences politiques s'élèvent plus haut encore. Devant nous, cet hiver, dans une maison de Pétrograd, la conversation s'était engagée sur les causes, les origines, la nature de la guerre européenne. Tout à coup, un témoin des événemens passés, un ancien ministre russe, M. de T..., homme de haute autorité et d'expérience, laissa tomber ces paroles :

— Cette guerre, pour moi, est une guerre de rédemption. Oui, laissez-moi le dire comme je le pense, moi qui ai vécu ces temps anciens ; la Russie et l'Angleterre rachètent aujourd'hui l'erreur qu'elles ont commise en 1870, en laissant la puissance prussienne grandir sur la défaite de la France.

Quelques jours plus tard, cette mystique réaliste de la guerre, cette vue profonde sur l'enchaînement des causes historiques, devaient s'illustrer d'une manière saisissante. Nous apprenions que le petit-fils du chancelier Gortchakof venait d'être grièvement blessé sur la ligne de feu. Et nous nous souvenions alors que, douze mois auparavant, le petit-fils de Gladstone avait été tué en Artois. Ainsi, les deux hommes qui quarante-cinq ans plus tôt, avaient tenu entre leurs mains les destinées de l'Europe, ceux qui, selon l'expression de M. de T..., avaient laissé la grandeur prussienne s'élever sur la défaite de la France, Gortchakof et Gladstone se trouvaient, après deux générations, frappés par le même ennemi dans leur propre des-

cendance, dans leur propre chair... Cette idée, qui réveille le dogme antique de la réversibilité, est aussi, en définitive, celle qui, traduite politiquement, a fondé la Triple Entente. Peut-être, comme Michelet l'a écrit dans son petit livre si curieux, daté des premiers jours de 1871, *La France devant l'Europe,* quelques-uns avaient-ils cru alors que le désastre de la France serait un événement heureux, qu'il ouvrirait toute l'Europe à la Russie. Mais l'empereur Alexandre II, qui avait bu à la victoire prussienne de Wœrth, avait été le premier à revenir de cette erreur, à distinguer le péril allemand. Dès l'alerte de 1875, il avait tracé l'esquisse de la coalition anglo-franco-russe, indiqué le redressement d'équilibre que l'avenir devait imposer. A cet égard, la doctrine politique de la Russie est aujourd'hui établie avec force. La guerre l'a solidement fixée et, la presse aidant, elle l'a vulgarisée aussi. C'est pourquoi l'on peut dire que cette conception d'hommes d'État est devenue une idée presque populaire.

Cependant, sur trois fronts, la Russie combat trois ennemis différens. Et cette diversité même donne à sa guerre des formes, des aspects et des caractères multiples. Au Caucase, c'est avec le Turc que le soldat russe est aux prises. Et le Turc est « l'ennemi héréditaire, » celui contre lequel il a toujours fallu se battre, contre lequel le peuple nourrit des querelles et des rancunes historiques. De ce côté, les objectifs aussi sont traditionnels. Ils sont compris et sentis de tous. Il s'agit d'achever le vieux programme national, d'arriver à la mer libre, besoin vital. Il s'agit d'ouvrir à la Russie une nouvelle fenêtre, l'issue de tout temps désirée : et cette idée, cet instinct, cette espérance donnent des ailes aux armées du grand-duc Nicolas qui envahissent l'Asie Mineure... Mais, sur le front autrichien, changement de physionomie. Là se trouve un adversaire bariolé, tantôt hongrois, tantôt croate, tantôt tyrolien, mais des rangs duquel sort parfois quelque Tchèque, quelque Triestin qui fraternisent. Nous avons vu, dans les rues de Kief, se promener, presque en liberté, des groupes de ces « prisonniers » volontaires qui semblaient avoir retrouvé une patrie. Sur ce front, plein de surprises, les soldats russes ressentent obscurément que la guerre qui se fait est une guerre politique, qui ne met guère en jeu les passions nationales, puisque, au contraire, il arrive que l'on se retrouve entre frères de même race. Et puis,

l'armée austro-hongroise, jusque dans ses élémens solides et attachés à leur drapeau, n'est pas encore parvenue, il s'en faut de beaucoup, à ressembler à l'impitoyable machine de guerre qu'a montée la Prusse. Dans le soldat autrichien, il arrive que le soldat russe retrouve un homme. Quant au soldat allemand, c'est, comme il dit, le « diable, » c'est-à-dire un ennemi cruel, orgueilleux, entêté, fécond en maléfices et en ruses, avec qui nulle communication n'est possible. Plus d'une fois, emportant d'assaut les tranchées allemandes, les voyant aménagées avec tant de soin, avec un esprit industriel si pratique, le soldat russe s'est étonné dans son bon sens : « Puisqu'ils ont tout ce qui nous manque, disait-il des Allemands, que viennent-ils chercher parmi nous, si ce n'est la domination de nos corps et de nos âmes ? » Et c'est ainsi que le paysan russe a conçu l'Allemagne méphistophélique.

* * *

J'ai entendu en Russie, surtout pendant la première partie de mon séjour, beaucoup de plaintes au sujet de la préparation de la guerre. Il va sans dire que « le gouvernement » était, neuf fois sur dix, rendu responsable de ces lacunes et de ces insuffisances. A quoi un Français ne pouvait s'empêcher de répondre :

— Ah ! prenez garde que vous reprenez exactement, de votre point de vue libéral, les reproches que l'opposition de droite, en France, adresse au Parlement.

La vérité est que l'Allemagne, par sa guerre « préventive, » a surpris la Russie en pleine réorganisation militaire, une réorganisation qui ne devait produire ses effets que des années plus tard. Ah ! certes, non, ce n'est pas en Russie qu'il faut venir, si l'on veut découvrir les traces du prétendu complot et de l'agression dont l'Allemagne s'est dite la victime. Comme la France, comme l'Angleterre, le conflit européen a trouvé la Russie en véritable état d'innocence. On ne savait pas ce que serait cette guerre. On ne calculait pas les efforts, surtout l'effort industriel, qu'elle exigerait. On a été trop long à reconnaître l'importance des munitions. Mais cette faute, est-ce que, à des degrés divers, ce n'a pas été celle de tous les Alliés ? Les Russes ont peut-être seulement commencé à la reconnaître et à la corriger plus tard que nous.

A ce sujet, on a beaucoup parlé de trahison en Russie : il ne faudrait pas en voir plus qu'il n'y en a eu. Il est à remarquer, d'abord, que toutes celles que l'on a connues l'ont été par les châtimens exemplaires qui les ont punies. Ce n'est pas un État faible que celui où l'on sait si énergiquement réprimer et où la sanction est si près du crime. Lorsque la méfiance et le soupçon se propagent, tourmentent et troublent l'esprit public, la peine capitale est le critérium qui fait distinguer les accusations vraies des fausses. On avait répandu le bruit, cet hiver, à Pétrograd, qu'une personne fort connue, appartenant à la société, avait été arrêtée parce que son salon était un centre d'espionnage. Comme les familiers de la maison, les curieux et les journalistes avides d'informations se succédaient au téléphone : « Répondez que je suis pendue, » commanda cette femme d'esprit à ses domestiques. C'est par des pendaisons effectives et impitoyables que la Russie a appris qu'en effet il y avait eu quelques traîtres : la sévérité et la promptitude de l'exemple n'auront pas encouragé les imitateurs. Quant au général Soukhomlinof, dont on connaît la triste aventure, je n'ai pas à prendre sa défense, ni même à plaider pour lui les circonstances atténuantes. Il y a, contre cet ancien ministre de la Guerre, des chefs d'accusation dont plusieurs sont graves. Et si des faiblesses domestiques, des entraînemens du cœur les expliquent, ils ne les excusent pas. Quand on lui reproche de n'avoir pas prévu le nombre d'obus qui devait être nécessaire, d'avoir même refusé certaines offres de concours pour la fourniture des munitions, il est permis de penser qu'il a pu être commis ailleurs, — et l'Allemagne n'est pas exclue, — des erreurs équivalentes dont les auteurs n'ont jamais passé pour des traîtres. Sans compter que le général Soukhomlinof était ministre de la Guerre avant et pendant les heureuses offensives de la première partie de la campagne, en sorte que, pour tout ce qui touche à l'organisation générale, c'est à lui, en bonne justice, que le mérite de ces succès devrait revenir. Mais le fait important et qui demeure, celui sur lequel l'attention doit se fixer, c'est qu'un général, la veille encore ministre de la Guerre, ait été arrêté et déféré à la justice, dès que des accusations précises ont pesé sur lui. Au moment où nous quittions Pétrograd, le général Soukhomlinof était détenu à la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, dans le même cachot de la même citadelle qui a

servi jadis pour le tsarévitch Alexis, le mauvais fils de Pierre le Grand. Un système de répression qui ne recule pas devant des manifestations aussi éclatantes, qui a derrière lui des exemples historiques aussi frappans, doit nous laisser sans inquiétudes. Peut-être ce système entretient-il dans l'imagination populaire la légende des trahisons. Encore vaut-il mieux que celui qui consisterait à laisser les trahisons ignorées et impunies, quand il vient à s'en produire.

Une période heureuse, des succès comme ceux qu'a remportés le général Broussilof suffisent d'ailleurs à dissiper les méfiances et les mécontentemens presque inévitables excités par des revers passagers. Si l'offensive d'été a pu réussir, c'est justement parce que les nouvelles armées russes ont recueilli les fruits de l'expérience et du travail silencieusement accumulés pendant les quinze derniers mois.

On a beaucoup travaillé, en effet, depuis l'évacuation de la Galicie et de la Pologne. L'administration, — couramment nommée la « bureaucratie » dans le langage péjoratif de l'opposition, — a fait des efforts que le public n'apprécie pas toujours avec assez de justice, parce qu'il ne se rend pas assez compte des obstacles et des difficultés. De leur côté, les commissions de la Douma et du Conseil de l'Empire ont donné une impulsion heureuse à maints rouages de la défense nationale. On a vu surgir, aussi, de la terre et du peuple russe, des institutions originales dont l'action a été bienfaisante. Telle est l'« Union des Zemstvos et des Villes. » Cette organisation, qui, dans la Russie proprement dite, groupe les assemblées locales de la quasi totalité des gouvernemens, n'était, à l'origine, qu'une œuvre d'assistance et de secours aux blessés. Elle a fini par compter dans ses hôpitaux plus de lits que la Croix-Rouge, plus que l'administration militaire elle-même.

Je revois encore, à Moscou, le prince Lvof, président de l'Union, m'en expliquant le mécanisme dans le bureau nu et sans luxe où il passe ses jours et ses nuits au travail : car on a peine à croire à la simplicité des Russes, à la facilité avec laquelle ils négligent l'apparat, le cérémonial, même le confort. Chez eux, le dernier souci d'un comité qui se fonde est bien de posséder un hôtel, des meubles, une livrée, un équipage... Rien de plus intéressant que la manière progressive dont l'Union est arrivée, un besoin en appelant un autre, à subve-

nir aux nécessités les plus diverses, équipant l'armée, lui fournissant des attelages, et, à la fin, des munitions même. On touche, par cette activité et par cette énergie, ce qu'il y a dans le peuple russe de plus décidé à vivre et à vaincre. On trouve là une haute expression du sentiment national. Pourtant, nos amis de Russie permettront-ils qu'on présente une observation et un regret? Entre les organisations diverses qui se partagent les besognes de la guerre, il y a une émulation qui va peut-être trop loin, qui, poussée jusqu'à la rivalité, nuit à la collaboration, disperse au contraire les efforts. Certaines manifestations nous ont fait penser parfois à nos divisions gauloises, qui, au cours de l'histoire, ont été funestes à la patrie, ont fait la joie secrète de l'ennemi du dehors. M. Stürmer a été conduit, en ces derniers temps, à prendre, à l'égard de l'Union des Zemstvos et des Villes, des mesures restrictives, à interdire les congrès des divers comités de guerre. L'observateur impartial doit reconnaître qu'il se faisait à ces congrès un peu trop de politique. De même la Douma, dont la bonne volonté est certaine, qui a bien mérité de la défense nationale, n'est pas sans avoir commis quelques imprudences. Malgré l'appel patriotique d'une partie des chefs socialistes, il s'est produit, dans l'industrie de guerre, quelques grèves regrettables. N'ont-elles pas, pour une part, été la conséquence de discours que l'ouvrier russe, encore bien jeune, bien sujet aux entraînemens, est toujours disposé à prendre au pied de la lettre? Les incidens de l'usine Poutilof ont coûté au général Polivanof le portefeuille de la Guerre. Ce n'était peut-être pas sans raison. Et le général avait-il assez calculé qu'une parole tombée de la tribune de la Douma peut avoir pour effet de ralentir la production de l'artillerie?

Mais ces accidens sont peu de chose si on les compare à l'ensemble des résultats atteints, à la marche générale du pays vers une exploitation méthodique et une application rationnelle aux besoins de la guerre de ses immenses ressources. Les vastes proportions de la Russie, sa diversité, ses distances, la dissémination de ses centres de travail, ont alourdi, ralenti la mise en train et ne permettent pas que son effort se manifeste aux yeux aussi nettement que dans les grands pays de concentration industrielle comme la France et l'Angleterre. Qui pourrait se flatter de rassembler d'un coup d'œil le labeur de l'énorme Empire? La guerre serait peut-être finie avant

l'enquête. Tout ce qu'on peut demander au voyageur, c'est de rendre compte des signes qu'il a été à même de recueillir. En voici deux, parmi d'autres, qui expriment, d'une façon presque symbolique, la volonté de la Russie résolue à forger les instrumens de sa victoire.

* * *

Lorsque Napoléon fut arrivé en vue de Moscou, il s'arrêta longuement sur une éminence d'où la ville aux innombrables églises apparaît. Le « Mont des Moineaux » est une des promenades préférées des Moscovites. De là, quand le soir tombe et que le soleil s'incline sur les tours farouches et bizarres du Kremlin, allumant les bulbes dorés des cathédrales, la vaste cité où bat le cœur de la Russie semble encore plus mystérieuse.

Naguère, au pied de cette colline où Napoléon a médité et peut-être aperçu pour la première fois la folie de son entreprise, une usine allemande s'élevait. C'était la succursale d'une célèbre maison de Francfort, une des plus grandes fabriques de produits chimiques qui soient au monde. L'installation en était parfaite, le laboratoire peut-être le mieux monté, le plus complet qui existât en Russie. La bibliothèque était composée avec un choix excellent. Là, tout se trouvait réuni pour produire beaucoup, pour travailler vite et bien. En pleine guerre, des chimistes allemands y travaillaient même encore, lorsqu'un officier français, membre de notre mission technique en Russie, à la recherche d'ateliers pour le chargement des obus, découvrit l'an dernier cette oasis scientifique. D'abord, il fit envoyer les chimistes au fond de la Crimée. Puis, exploitant l'organisation allemande avec le réalisme de France, il adaptait, en quelques semaines, à la fabrication des munitions de guerre, les bâtimens de la société de Francfort. C'est ainsi qu'au pied du Mont des Moineaux, où le souvenir de Napoléon vit encore, l'ancienne usine de nos ennemis est devenue, par la collaboration franco-russe, un des centres d'approvisionnement les plus actifs de l'artillerie de nos alliés.

Depuis, sur un autre point de la banlieue de Moscou, une autre usine, élevée, elle aussi, par les Allemands, a été mise sous séquestre et réservée pour la préparation des explosifs. Une troisième sert à composer des gaz asphyxians. L'Allemagne n'avait pas prévu ces représailles lorsqu'elle avait installé à

Moscou, avec ce coûteux déploiement de luxe scientifique, et pour mieux s'emparer du marché russe, des succursales de son industrie. C'est un acte de bonne guerre où l'on distingue un grain d'ironie française. C'est aussi un indice de l'activité, de la décision, de l'esprit pratique avec lequel notre mission militaire a aidé la Russie à résoudre le problème des munitions. D'autre part, du côté russe, il a fallu une intelligence élevée de la situation pour adopter les procédés de nos spécialistes, se mettre à leur école, suivre leurs conseils et s'en rapporter à leur expérience : il s'est formé une collaboration que les Russes ont eux-mêmes appelée « fraternelle. »

Nos officiers étaient arrivés avec des méthodes nouvelles et aussi avec des habitudes, une façon de voir les choses qui risquaient de ne pas s'accorder avec les habitudes et les idées de la Russie. Pourtant, il n'y a eu ni heurts, ni sérieuses difficultés, Après les hésitations inévitables de la mise en train, tout a marché à souhait. M. Albert Thomas, pendant son voyage d'études, a pu encore constater l'importance des résultats obtenus. La mission, dès l'origine, ne comprenait pas moins de vingt-quatre officiers, techniciens remarquables, dont le chef, le colonel P..., est une des autorités de nos arsenaux. Ces officiers français, que d'autres peu à peu sont venus rejoindre, demandés par les autorités russes elles-mêmes, on les trouverait à l'œuvre sur les points les plus divers de l'Empire. On ne les rencontre pas seulement à Moscou, à Pétrograd, dans les grandes usines métallurgiques du Donetz. Il y en a jusqu'au Caucase, jusque dans le lointain Oural. Quelle grande idée donne de lui-même notre pays quand on le voit assez riche en talens et en hommes, assez généreux, assez intelligent des nécessités d'une guerre de coalition pour se priver de pareilles forces, ou plutôt pour comprendre qu'en les prêtant à ses alliés, qu'en aidant ses alliés à développer leurs moyens d'action, il avance le succès de la cause commune ! Tel est l'esprit qui vivifie les alliances. En même temps, ce sont des germes semés pour l'avenir. Aux industries de guerre créées sur son propre sol, la Russie devra, à la paix, de pouvoir se passer de l'Allemagne, dont elle était tributaire pour les produits chimiques. Ce sont même, en partie, des chimistes alsaciens, engagés volontaires ou officiers de notre armée, qui auront apporté à l'industrie russe le moyen de s'affranchir des chimistes

allemands. Tels sont les fruits que la Russie tirera de cette collaboration qui fait également honneur aux deux pays alliés. Mais cela, ce ne sont pas seulement les autorités militaires impériales qui l'ont compris. L'initiative privée s'en est aussi mêlée. Je sais tel riche marchand de Moscou, un de ces *kouptzi* dont l'audace dépasse souvent celle des hommes d'affaires américains, qui a fourni des fonds considérables pour l'installation d'une usine de guerre conforme au plan français, et la hardiesse de ce négociant moscovite a permis de réaliser d'un seul coup ce qui, sans lui, eût demandé des formalités, peut-être de longs délais.

Le *koupetz*, qui avance plusieurs millions de roubles pour la fabrication des explosifs selon la formule française, fait peut-être une affaire. Pourtant, il a confiance dans son pays, un sentiment national l'anime, il désire, il veut aider la victoire. La même passion, la même volonté se retrouvent dans une tout autre sphère. Deux moines, l'an dernier, deux dignitaires du clergé noir, se présentaient au colonel P... « Nous avons dans notre monastère, dirent-ils au chef de la mission française, des tours, de la main-d'œuvre. Nous pouvons produire tant d'obus par jour. Nous venons nous mettre à votre disposition. »

Ces moines étaient les supérieurs du couvent fameux de Serghiévo-Troïtsa (on dirait, à peu près, en français, la Trinité-Saint-Serge), qui se trouve à soixante verstes de Moscou. La « laure » de Troïtsa est assurément pour le voyageur une des plus remarquables curiosités de l'Empire, quelque chose de plus frappant que la laure de Saint-Alexandre Nevsky ou que celle de Kief, quelque chose, peut-être, de plus étrange encore que le Kremlin lui-même. Illustre à travers la Russie orthodoxe, ce monastère est une ville. Il est même une citadelle. Sans doute, ses tours et ses murailles ne tiendraient pas longtemps contre l'artillerie de notre siècle. Mais, au temps des faux Démétrius, les Polonais l'ont vainement assiégé. En 1812, les Français, dit-on, se seraient mis en marche pour s'emparer de ses richesses, et la légende veut qu'une intervention miraculeuse les ait égarés dans les forêts voisines. « En sorte, disait avec énergie le successeur des moines militans qui nous montrait l'étrange forteresse, en sorte que jamais l'étranger n'a foulé ce sol sacré. Depuis l'expulsion des Tartares, cette terre a toujours été russe, ces sanctuaires n'ont jamais été pro-

fanés. » Par là, Saint-Serge est un lieu d'élection et de privilège, et c'est ce qui le désigne entre tous à la vénération des pèlerinages. Dans ce réduit national, les empereurs de Russie ont trouvé parfois un refuge, toujours une retraite pour la méditation. On voit, sur les remparts, les dalles qui marquaient la promenade de Pierre le Grand, et c'est là que le fondateur de la Russie moderne a médité son œuvre. A son tour, trois fois en trois années historiques, Nicolas II sera venu se recueillir, sera venu écouter « la voix de la terre russe » dans l'ermitage impérial qu'enferme Troïtsa : en 1912, après les cérémonies du centenaire de l'invasion napoléonienne, en 1913, pour le troisième centenaire de l'avènement des Romanof, — et enfin, au mois d'août 1914, quelques jours après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.

Avec ses souvenirs, ses reliques, ses miracles, ses richesses, Troïtsa est un des points vitaux de la religion orthodoxe, un des lieux sacrés du patriotisme et de la foi russes. Quand on découvre l'amas de ses constructions multicolores, ses dômes et ses clochers inimitables, on serait tenté de se croire en face d'une ville chinoise. Quand on voit ses cloîtres et ses thébaïdes répandues aux solitudes d'alentour, on se trouve reporté à l'ascétisme des antiques églises d'Orient. Or, cette cité de moines, de théologiens et d'ermites est, en même temps, une grande cité industrielle. Qui croirait que, près de la châsse et des restes de Saint Serge, deux mille ouvriers travaillent pour la guerre? Derrière les murs qui ont résisté aux Polonais et abrité Pierre le Grand contre les Strélitz en révolte, grâce aux richesses accumulées au cours des âges et qui, plus d'une fois, déjà, ont aidé à sauver l'Empire, on tourne aujourd'hui des obus qui serviront contre un envahisseur nouveau, contre l'envahisseur allemand. Serghiévo-Troïtsa remplit encore son rôle historique. Ainsi continuent de s'allier dans la guerre présente ces traditions nationales et ces traditions religieuses dont l'union fait comprendre ce que les Russes veulent dire quand ils parlent de la « Sainte Russie... »

*
* *

La Sainte Russie a trouvé la Russie libérale à ses côtés dans la guerre, comme les « deux Frances » dont a parlé un jour un écrivain suisse, s'y sont rassemblées. Un fils de M. Milioukof,

l'homme peut-être le plus « représentatif » du parti constitutionnel-démocrate, a été tué sur le front : ce sang aura scellé entre Russes un nouveau pacte. Et c'est un autre chef cadet qui a prononcé ce mot qui est plus qu'un mot d'esprit, qui est peut-être un mot historique : « Trois choses ont sauvé l'Europe : la France en gagnant la bataille de la Marne; l'Angleterre en assurant la liberté des mers; les libéraux russes en ne faisant pas de révolution. »

Cependant, il arrive en Russie que l'on entende encore parler de révolution. C'est même un propos de conversation courante. Il impressionne d'abord. Très vite, on s'aperçoit mieux qu'il ne correspond guère à la pensée des classes les plus éclairées ni des personnes les plus influentes. On remarque aussi que, là même où l'on paraît appeler un profond changement politique, on ajoute toujours que le moment serait mal choisi, que les circonstances ordonnent la tranquillité et l'union à l'intérieur. Quiconque envisage une révolution ne conçoit jamais qu'une révolution « à terme, » une révolution qui devra être, à tout le moins, reportée après la guerre. A la longue, l'observateur est tenté de conclure que l'idée de révolution, en Russie, pourrait bien se survivre à-elle-même, être en voie de passer à l'état d'habitude verbale. Il évoque même quelquefois le « mythe révolutionnaire, » dont la théorie a été faite par un sociologue français. Selon la nature des esprits, selon le degré de culture ou les intérêts des classes, selon les points de vue régionaux, toujours importans en Russie, le mythe conserve plus ou moins de netteté et d'action, il subsiste à l'état plus ou moins pur. On peut constater qu'il s'altère davantage chez les hommes que leur situation ou leurs fonctions ont mis à même d'apercevoir les réalités et les difficultés des problèmes politiques nationaux. Le mot, digne d'un esprit véritablement politique, que nous citions tout à l'heure, montre qu'un certain nombre de réflexions ont fait leur chemin. Quoi! l'absence de révolution en Russie a sauvé l'Europe au même titre que notre victoire de la Marne? Mais comment une révolution qui ne serait pas bonne pour la Russie pendant la guerre le deviendrait-elle après? Et l'idée, passant de l'absolu au relatif, le prestige n'en est-il pas atteint?... Voilà ce que l'on peut se demander.

L'esprit de modération et d'opportunisme qui se manifeste

chez les hommes les plus distingués parmi ceux qui représentent les idées libérales est assurément l'une des choses qui nous ont le plus vivement frappé. Un véritable esprit gouvernemental paraît vouloir se former là. On en est déjà à « sérier les questions. » C'est que, en Russie comme ailleurs, la guerre a déterminé bien des réflexions, corrigé bien des points de vue. A la Douma, la constitution du bloc progressiste, qui exclut seulement l'extrême-droite et l'extrême-gauche socialiste, a eu pour effet de former une sorte d'opinion moyenne. Cette opinion s'exprime par des formules dont la bénignité surprend, indigne quelquefois les libéraux de l'âge héroïque, ceux qui en sont restés au programme des revendications intégrales. Un cadet comme M. Milioukof, par exemple, a renoncé pour le moment au principe du ministère responsable devant la Douma. Partisan du possible, il se contente de la formule du Bloc : « Un ministère composé d'hommes jouissant de la confiance publique. » Lorsque M. Milioukof est venu à Paris, au mois de mai, il a beaucoup surpris le rédacteur d'un de nos journaux socialistes en manifestant cette modération. Mais, parmi les Russes eux-mêmes, l'étonnement n'avait pas été moins vif. Et, dans l'opinion radicale, les troupes sont peut-être restées plus intransigeantes que les états-majors. Même il m'est arrivé d'entendre tels grands seigneurs un peu anarchistes, — et lorsque le grand seigneur incline vers l'anarchie, il n'est pas rare qu'il y verse, — se plaindre des professeurs et des avocats, traîtres à l'idéal de la liberté. Ces professeurs, ces avocats, ont seulement acquis de l'expérience, ce qui jusqu'ici manquait le plus au monde brillant de l' « intelligentsia. » J'ai été frappé de la simplicité et du naturel avec lesquels un des députés les plus remarquables du parti cadet me dit un jour qu'il s'était trompé pendant toute une partie de sa vie en admettant que l'ère belliqueuse fût close pour l'humanité et qu'il regrettait amèrement son erreur. Rien dans notre conversation ne sollicitait un aveu de cette nature. Ce qu'il y avait de spontané, de libre, de sincère dans ces paroles, ce dédain de toute tricherie, de toute explication avantageuse, me donnèrent l'impression rare de la virilité et de la maturité intellectuelle. Le même levait les bras au ciel en parlant de ceux qui croient pouvoir, en Russie, négliger le fait monarchique, négliger aussi la puissance de sentiment, l'immense pouvoir de suggestion historique que le nom seul de

l'Empereur représente... A notre avis, le nombre des partisans de l'idée constitutionnelle qui commencent à accepter l'idée d'une évolution régulière dans le cadre des institutions de l'Empire, peut être, en définitive, regardé comme accru et comme renforcé par les événemens de la guerre. Chez les « progressistes » eux-mêmes, doctrinaires plus entiers, théoriciens sévères, j'ai distingué quelquefois une hésitation. Oh! sans doute, ils gardent une foi, une confiance inébranlable dans la vertu des institutions libres. Tout s'arrangera par la liberté, tous les problèmes seront résolus par elle, même les plus difficiles qui se posent à la Russie, celui des nationalités et des « allogènes » par exemple. De quel ton j'aurai entendu parler de donner « un *Home rule* à la Pologne! » Cette admiration de la Constitution britannique, cette ardeur à l'imiter vont si loin qu'on serait parfois tenté de se demander si, pour achever la ressemblance avec le modèle anglais, il ne faudrait pas encore de l'eau tout autour de la Russie. Mais l'ironie ne serait pas de mise. On ne la comprendrait pas. Et les progressistes sont bien loin d'être seuls à rendre ce culte à la « Mère des Parlemens. » Peut-être justement ce culte, en dépit du caractère théorique de leur opposition, serait-il capable de les incliner, à la longue, à admettre la possibilité d'un accommodement aux institutions existantes. J'ai retenu la netteté avec laquelle M. E..., un des chefs les plus écoutés du progressisme, me dit un jour que, tout en n'étant pas certain que l'avenir dût voir cette évolution paisible sur laquelle d'autres comptent, il tenait au moins pour exclue l'hypothèse d'une « révolution sérieuse. »

Au fond, quel est le grand débat politique de la Russie d'aujourd'hui? Il semble que, là-dessus, la guerre ait produit quelque clarté. S'agit-il d'obtenir le régime parlementaire intégral, avec ministère responsable? Nous avons vu que, dans la gauche elle-même, les hommes politiques les plus clairvoyans ont rejeté au second plan cette partie de leur programme. Le « Bloc progressiste » est d'accord pour se borner à demander la présence au pouvoir d'hommes qui jouissent de la confiance de la nation. La formule est séduisante peut-être. Elle est assez captieuse aussi. Mais où sont ces hommes? Qu'est-ce qui les désigne? A quelles marques les reconnaître? Et puis, des personnalités assez populaires auprès de tant de millions de Russes pour posséder leur confiance existent-elles? Peuvent-elles même

exister? C'est, dit-on, l'objection qui s'est élevée jusqu'ici dans les cercles du pouvoir contre cet article fondamental du Bloc. Et l'objection n'est pas sans force. En réalité, la vraie question est une question de contrôle, et c'est à cela que se ramènent la plupart des conflits véritablement sérieux qui surgissent entre la Douma et le gouvernement.

Il est de mode d'accabler la bureaucratie russe, de la rendre responsable de tous les mécomptes et de tous les maux du pays. Il est vrai qu'elle a eu, qu'elle a encore à remplir une tâche immense et qu'elle se refuse à partager. Il est vrai qu'elle n'est pas infaillible, qu'elle a ses défauts, après avoir eu jadis ses tares. Mais pourrait-on se passer d'elle? Et par quoi la remplacerait-on dans sa fonction historique ? Voilà peut-être le vrai problème. On devine ce que peut peser aux administrés l'omnipotente hiérarchie instituée par Pierre le Grand. Mais que deviendrait l'État russe privé de l'épine dorsale que son créateur lui a donnée ? On doit se le demander aussi et il serait imprudent de répondre à la légère. « Ne médis pas du *tchine*, il n'y a que cela de bien fait en Russie : » ce sont des paroles que Dostoïevski a mises dans la bouche d'un de ses personnages. Elles font réfléchir autant que ces suggestions d'un observateur attentif de la vie russe : « Avant de médire des *tchinovniki*, pensez au succès de l'œuvre énorme d'administration qu'ils ont réalisée et qu'ils continuent. Ces incommensurables pays soudés les uns aux autres, sans doute, à certains points de vue, il était plus aisé de les embrasser que s'il se fût agi de colonies éparses. Mais il faut dire qu'à d'autres égards leur juxtaposition rendait leur résistance plus périlleuse et que le frémissement de l'un d'eux menaçait toujours de se propager parmi tous. A travers cet immense Empire, un peu grâce à l'effort ininterrompu des *tchinovniki* aux casquettes multicolores, règne, analogue à la paix romaine, la paix russe (1). »

On est sensible aux abus, aux lacunes du système. On néglige les services rendus. C'est une disposition d'esprit assez générale en Russie et nous avons longtemps connu la même en France. Nos penseurs, nos intellectuels, au XIX[e] siècle, ont commencé à réhabiliter l'État et ses organes du jour où ils ont été plus frappés de la protection et des avantages que la nation

(1) Louis Arqué, *Les modifications dans l'équilibre des classes sociales en Russie.*

en retire que de la discipline à laquelle l'individu est astreint. Telle a été, chez nous, la leçon philosophique de 1870. La Russie n'a encore trouvé ni son Renan ni son Taine. Et nous savons bien qu'on reproche justement à la bureaucratie ce qu'elle n'a pas fait dans la guerre de 1914. Mais quel esprit dressé aux bonnes méthodes voudrait faire l'expérience de ce qui se fût passé si la Russie, au moment où elle devait affronter cette tourmente, eût été privée d'un des instrumens historiques de sa vie, de son développement et de son expansion nationale?

Nous avons beaucoup entendu dire qu'on verrait « du nouveau » en Russie après la guerre. « Du nouveau, » c'est un mot qui se prête à bien des interprétations. Une rénovation peut se concevoir de bien des manières. Et souvent nous avons pensé au grand patriote russe qui, au commencement du xxe siècle, avait entrepris de rénover son pays et de réformer au lieu de révolutionner. Stolypine avait prévu les orages européens. Il avait voulu mettre la Russie en état de résistance et, pour cela, il l'avait réorganisée et fortifiée à l'intérieur. Avant lui, la Russie avait eu un empereur à l'esprit vaste et au cœur généreux, qui avait commencé une œuvre semblable à la sienne : Alexandre II a été assassiné. Avec Stolypine, la Russie a eu un ministre qui, ainsi que le proclame, à Kief, l'inscription de sa statue, a mérité la reconnaissance de la nation russe : il a été assassiné encore... Contre Stolypine, dont on oublie les services, et qu'on accuse d'avoir « consolidé la réaction, » il subsiste des rancunes qui n'ont pas désarmé. Ce serait à désespérer de la raison et du progrès, si cet homme d'État n'avait laissé aussi des admirateurs et des élèves. Et nous avons été frappés de voir son portrait à la place d'honneur dans bien des maisons : chez un octobriste comme M. Goutchkof ou chez un nationaliste comme le comte Bobrinski. Son école est celle de la politique nationale et du bon sens. Ceux qui la représentent, c'est par exemple M. Sazonof qui vient de quitter, vaincu par la fatigue, un poste où il s'est montré à la fois patriote russe, fidèle ami de la France et bon Européen. C'est encore M. Krivochéine qui a été au pouvoir et qui sans doute y reviendra. Il semble qu'il y ait là une précieuse réserve pour la nation.

Les Russes aiment citer ce mot d'un de leurs poètes : « Avec l'esprit, on ne comprend pas la Russie. Avec une

archine on ne la mesure pas. Pour connaître la Russie, il faut croire et avoir la foi. » Plus qu'aucun autre, la Russie est le pays des surprises. On en éprouve à chaque pas, et de tous les genres. On y rencontre des libertés qui étonnent d'abord sur cette terre de l'autocratie, qui choquent même un peu les Français accoutumés à la centralisation et à l'omnipotence de l'État. C'est ainsi qu'il existe à Pétrograd une vaste et riche Université réservée aux femmes. C'est une institution privée, dont le conseil d'administration est indépendant. Pourtant, le recteur choisi par le conseil reçoit des appointemens de l'État. Les diplômes obtenus par les étudiantes de cette Université libre ont la même valeur que ceux de l'État. Le professeur qui me montrait les salles de cours et les bibliothèques était un vieux libéral, un élu de la première Douma, et qui jadis avait fait de la prison pour la cause : je pus lui dire qu'en France on ne concevait pas la liberté d'enseignement poussée à ce point. S'agit-il d'institutions populaires ? Notre démocratie n'a pas l'idée de ce qui a été tenté, — à quelques pas de la célèbre forteresse de Pierre et Paul, — par un membre de la famille impériale, et avec quel succès ! Le *Narodni Dom*, la maison du peuple, a été fondée par le grand-duc d'Oldenbourg pour donner à la population modeste et ouvrière de Pétrograd un lieu de réunion et des récréations artistiques. C'est aujourd'hui un palais, qui renferme plusieurs théâtres, où, pour quelques kopeks, trente mille personnes peuvent chaque soir entendre l'opéra, le drame, la comédie, où les plus illustres chanteurs, ceux dont le cachet se paye plusieurs milliers de roubles, ne dédaignent pas de se faire entendre. On mange aussi, au *Narodni Dom*, et des cuisines gigantesques y préparent des repas appétissans, quoique économiques. M. Poincaré, à l'un de ses voyages officiels en Russie, a visité ce palais du peuple. C'est en effet une des curiosités de la Russie contemporaine qu'une pareille institution, dont l'équivalent n'existe pas ou bien végète dans les pays de démocratie à tendance socialiste, et qui prospère dans l'Empire des tsars. Mais la Russie n'est-elle pas la terre de ces apparentes contradictions? N'a-t-elle pas la République et le régime des assemblées à ses origines et dans son passé, avec *Monseigneur Novgorod la Grande* et la *Vetché?* Est-ce que le servage, au lieu d'être une survivance, n'a pas été chez elle une fondation des temps relativement modernes?

Est-ce qu'elle n'a pas pratiqué le communisme bien avant qu'il eût été prêché en France et en Allemagne ? Est-ce qu'enfin la hardiesse de ses législateurs n'a pas étonné bien souvent, au point qu'on a pu dire du code de Catherine II qu'il contenait des axiomes « à renverser des murailles ? »

Je n'ai jamais eu l'impression que la Russie pouvait se définir le pays de l'inattendu autant que le jour du mois de février 1916 où l'Empereur est venu « prier avec la Douma. » C'était un coup de théâtre, en effet : pour la première fois depuis que l'institution existe, le souverain paraissait au palais de Tauride. L'assemblée, prorogée, puis convoquée de nouveau, revenait en session d'assez mauvaise humeur. Une heure à peine avant la séance de rentrée, le président était officiellement averti que Sa Majesté en personne allait venir. J'étais dans la salle des Pas-perdus du palais jadis construit pour Potemkine, et où se réunissent aujourd'hui les représentans du peuple russe, lorsque cette nouvelle imprévue se répandit. Elle illumina aussitôt les visages, et si quelques démocrates notoires s'éclipsèrent, ce fut pour aller revêtir la redingote qui leur paraissait convenir à la solennité de la circonstance. Bientôt, Nicolas II, sans apparat, en simple uniforme de campagne, avec une suite peu nombreuse, entrait au milieu d'une double haie de députés dont beaucoup portaient la chemise paysanne et qui acclamaient avec enthousiasme le *Gossoudar Imperator*. Pour le témoin étranger, il y avait là une inestimable manifestation de loyalisme et d'union nationale, qui détruisait les spéculations intéressées que l'ennemi de Berlin fondait de longue date sur les divisions de la Russie. On lisait la satisfaction du patriotisme sur le visage rayonnant du président Rodzianko qui, dans son incarnation nouvelle, garde sa belle prestance de colonel de cavalerie. Quelques instans plus tard, l'assistance entière s'agenouillait, priait avec les prêtres devant les saintes images, pour le tsar, pour la famille impériale, pour la Russie, remerciait Dieu pour les succès que les armées russes venaient, peu de jours auparavant, de remporter sur les Turcs. La voix puissante du président de la Douma dominait les autres, donnait le ton à ce chœur des classes et des partis. Et ce qui frappait peut-être le plus vivement le spectateur venu d'Occident, c'était ce mélange des pompes religieuses à la vie politique. Des chants sacrés dans cette Douma dont l'esprit est si libre!

C'était pour nous comme un paradoxe. C'est un fait, pourtant, que l'anticléricalisme, en Russie, n'est pas une opinion politique et que l'on voit, — sauf chez les progressistes et à l'extrême gauche, — des popes siéger parmi les groupes les plus avancés...

A part les socialistes, dont les bancs d'ailleurs étaient vides, tous les députés, debout, chantèrent l'hymne national, tandis que l'Empereur, affable et grave à la fois, traversait la salle des séances. Parmi les circonstances tragiques qu'a déjà connues son règne, au milieu d'événemens nouveaux dans l'histoire de Russie, de problèmes que n'ont pas eu à résoudre ses prédécesseurs, Nicolas II a toujours su prendre les décisions et les initiatives nécessaires. Nous avons, pendant cette journée du palais de Tauride, suivi avec un intérêt puissant l'expression, les regards, les mouvemens de ce souverain qui commande à 175 millions d'hommes. Sur son visage, avec quelle rapidité succédaient, aux signes d'une émotion contenue, ceux d'une attention clairvoyante appliquée aux moindres détails de cette scène historique ! On sentait que, parmi les dons qui aident l'Empereur à venir à bout de sa tâche, il possède ceux de l'observation, du jugement et de la mémoire. Il a aussi la volonté. Au cours de cette guerre contre l'Allemagne, Nicolas II, invariable dans ses résolutions, aura été le centre vivant de la résistance de l'Empire. Par son ferme propos de vaincre Guillaume II, à qui il ne pardonnera ni ses outrages, ni sa félonie, il fait penser à ce qu'un historien russe a écrit d'Alexandre Ier. « Convaincu par l'expérience de longues années que ni les pertes infligées à Napoléon ni les traités conclus avec lui ne pourraient arrêter son ambition, Alexandre résolut de poursuivre la guerre jusqu'au renversement de son ennemi. » Ce qu'a fait le tsar de 1814, le tsar de 1914 le recommence, mais contre l'héritier de celui que ses prédécesseurs du XVIIIe siècle avaient nommé « l'outrecuidant voisin. » Et si les Hohenzollern ont été le « rocher de bronze » de l'État prussien à travers les péripéties de l'histoire, le granit des Romanof n'est pas moins dur. Le sentiment de l'intérêt national et la tradition dynastique s'unissent chez Nicolas II pour le déterminer à conduire la guerre jusqu'au bout. Quand il n'y aurait pas sa parole loyale donnée aux Alliés, sa conscience lui interdirait encore de laisser à son fils un Empire plus petit que celui qu'il a reçu de son père. Partie du trône, cette inébranlable volonté anime les

ressorts de l'État, se propage aux extrémités de la nation. Elle est, pour la Russie en guerre, une de ses plus grande forces, une de ses sécurités.

***

L'Allemagne, pourtant, a pu croire qu'elle trouverait en Russie des influences favorables et qui agiraient pour elle. Elle espérait, par exemple, avoir convaincu une partie de l'opinion conservatrice que l'Empire allemand représentait à travers le monde les principes de l'ordre et de l'autorité. S'il existe des conservateurs, en Russie, qui nourrissent une illusion pareille, il faut croire qu'ils évitent la société des Français, car je n'en ai pas rencontré. Au surplus, il est notoire que l'Allemagne souhaitait à ses adversaires de l'Est une révolution qui les eût affaiblis, voués au désordre et à la défaite. Longtemps, ses journaux ont eu une rubrique de « la fermentation en Russie » qui, depuis quelques mois, a disparu faute d'alimens. Car l'Allemand est conservateur pour lui-même et révolutionnaire à l'usage des autres. C'est une vérité d'expérience qu'a encore démontrée la machination allemande de Dublin et la tentative de « République irlandaise. » La Russie conservatrice a été sensible à cette preuve. Il n'en est pas moins vrai que la propagande allemande sait très bien souffler le chaud et le froid et, quand l'extrême droite lui manque, se rabattre sur l'extrême gauche. Ainsi, une partie du monde socialiste russe s'est germanisée par l'influence de Karl Marx. Par lui, a été acquise l'indulgence à tout ce qui était allemand et, jusque dans la guerre, c'est la monarchie autoritaire et militaire des Hohenzollern qui aura bénéficié des doctrines marxistes chez leurs dociles élèves de la démocratie sociale russe. Il est à remarquer que les groupes libertaires ont réagi tout différemment. Indépendans par les idées, ils sont même, on peut le dire sans raillerie ni paradoxe, les héritiers d'une certaine tradition nationale : la passion des peuples slaves pour la liberté, leur goût pour l'égalité de partage n'a cessé de se manifester au cours de l'histoire... Du fond de l'exil même, les libertaires les plus illustres ont élevé la voix contre l'Allemagne. Leur protestation a été comme l'écho de celle que Bakounine, adversaire de Karl Marx, avait fournie dès 1871 : « L'Empire knouto-germanique, écrivait Bakounine, que le patriotisme allemand

élève aujourd'hui sur les ruines de la France, promet de surpasser en horreur l'Empire de toutes les Russies. Voyons, l'Empire russe, tout détestable qu'il est, a-t-il jamais fait à l'Allemagne, à l'Europe, la centième partie du mal que l'Allemagne fait aujourd'hui à la France et qu'elle menace de faire à l'Europe tout entière? » Il y avait du prophétisme dans ces paroles d'un révolutionnaire qui avait déjà soutenu contre les socialistes allemands des luttes pénibles. Et l'on y découvrirait aussi, peut-être, les traces d'un nationalisme nouveau, qui, conjugué avec l'idée libérale et appuyé sur elle, commençait du temps de Bakounine, à se répandre en Russie.

L'école historique contemporaine, dont Albert Sorel aura été l'un des maîtres, a fait une découverte qui, dans le domaine de la politique et de la sociologie, peut être regardée comme équivalant à celles de la science dans le monde physique. Grâce à cette découverte, nous pouvons comprendre aujourd'hui les formidables mouvemens dont l'Europe a été agitée au cours du XIXe siècle. Tour à tour, en s'éclairant, en se libérant, en prenant conscience d'eux-mêmes, les peuples contemporains se sont élevés à l'idée de nationalité et à l'idée de race. Un instinct puissant les a poussés à rompre l'ancienne organisation de l'Europe pour s'agglomérer selon leurs affinités. De là, les guerres pour l'indépendance et pour l'unité que l'Allemagne, l'Italie, puis les populations balkaniques, auront successivement entreprises. Et puis, un jour est arrivé où les États formés, comme l'Empire allemand, au nom du principe des nationalités, se sont sentis à l'étroit entre leurs frontières. L'expansion est devenue pour eux un besoin. Le droit des nationalités voisines a été méconnu. Il a même commencé à leur apparaître comme une menace. Alors naît la tentation de briser par la force les aspirations à l'indépendance et à l'unité de ces races, détestables rivales, qui veulent s'affranchir et vivre leur vie à leur tour : telle a été la cause profonde de la guerre de 1914, l'existence de la Serbie faisant obstacle à l'expansion allemande. Ainsi s'est produit le choc du monde germanique et du monde slave que Renan avait annoncé, où la fatalité devait entraîner la France. En Russie et dans les pays balkaniques, l'opinion publique se sera éveillée plus tard qu'en Italie et en Allemagne à la conception des nationalités. Elle s'est passionnée pourtant, à son heure, pour le principe idéal qui a déterminé de nos jours

les grandes luttes des peuples. Eh bien! la guerre de 1914 aura-t-elle eu le même caractère de croisade que la guerre de 1877, la guerre sainte du slavisme pour la délivrance des frères opprimés? C'est un des points que, pendant notre voyage, nous avons cherché à éclaircir.

Il est bien remarquable que le règne d'Alexandre II, rempli par tant de réformes généreuses à l'intérieur, ait été marqué à l'extérieur par une grande tentative pour réaliser le programme slavophile. L'affranchissement des paysans au dedans avait ainsi pour corollaire au dehors la libération des chrétiens encore soumis au joug des Turcs. Dans une certaine mesure et sous une forme nouvelle, ce parallélisme se sera revu de nos jours. Assoupi depuis les déceptions du congrès de Berlin, remplacé par l'attrait des conquêtes d'Extrême-Orient, le mouvement slave n'a repris de vigueur qu'à partir de 1905. Il a accompagné le renouveau libéral, suivi les premiers pas de la vie constitutionnelle. En même temps que la Douma, ont reparu les congrès du slavisme. On les a appelés « néo-slaves. » C'était une renaissance, en effet, à laquelle manquaient seulement peut-être les apôtres, les excitateurs et les poètes de l'école primitive, une renaissance qui n'aura trouvé ni un Katkof ni un Ignatief. Plutôt qu'une doctrine, c'était une opinion diffuse qui s'exprimait par des désirs ou par des doléances, et non pas par un programme. Le gouvernement russe, profondément attaché à la paix, soucieux de ne pas troubler l'Europe, de ne soulever aucune cause de conflit, sachant surtout très bien que c'était par l'Orient que viendraient les complications redoutables, s'appliquait à apaiser les esprits, à atténuer les chocs. Il écartait les excitations, et, d'autre part, il s'abstenait de relever les provocations des deux Empires germaniques. Non seulement dans les comités slaves, mais dans la presse, dans le grand public, cette attitude n'était pas toujours approuvée ou, en tout cas, n'était pas comprise. Cette prudence paraissait de l'effacement. Plus d'une fois, la Douma a demandé que la Russie suivît, en Orient surtout, une politique plus résolue et plus active. En 1909, lorsque, pour éviter la guerre, le gouvernement russe, quoi qu'il lui en coûtât, reconnut l'annexion de la Bosnie, l'opinion publique fut certainement froissée dans une fibre profonde. Aurait-il été possible, en 1914, d'aller plus loin dans la voie des concessions, de laisser tomber le nouveau défi

de l'Empire allemand et de livrer aux Puissances germaniques, avec les Serbes, tout l'Orient chrétien? En admettant même que, par ce moyen, on eût évité la guerre, détourné l'agression préméditée de l'Allemagne, qu'eût pensé cette fois le peuple russe de cet abandon sans retour de ses frères de race? Il y aurait eu un mécontentement profond, des manifestations populaires, qui sait? peut-être des émeutes, ont répondu plusieurs députés libéraux à la question que je leur posais sur ce point. L'un d'eux me dit même ce mot qui, semble-t-il, éclaire beaucoup de choses : « En politique étrangère, le parti libéral n'a pas de doctrine. Mais il a des sentimens. »

C'est un sentiment, en effet, et un sentiment presque irrésistible, qui a poussé la Russie à prendre la défense des Slaves de l'Orient contre l'Allemagne, comme elle l'avait prise autrefois contre les Turcs. Mais c'est un sentiment populaire, un instinct confus des masses, qui n'aura pas trouvé de doctrinaires dans les partis. Jadis, le slavisme n'avait été pour le peuple russe qu'un des aspects de sa tradition nationale, monarchique et religieuse. Il semble que, de nos jours, il ait trouvé pour se réveiller, un autre levain. Libéralisme et nationalités : un demi-siècle avant, ces deux élémens réunis avaient travaillé l'Italie et l'Allemagne, où le patriotisme unitaire, le patriotisme de race, avait commencé par être libéral et, comme disait Metternich, jacobin. Sous une forme nouvelle, sans doute, plutôt comme une association de forces que comme une association d'idées, la rencontre des deux principes se sera reproduite de nos jours dans le monde russe. En tout cas, le problème des nationalités slaves de l'Orient se sera posé pour lui dans la première phase de sa vie constitutionnelle, et il l'aura résolu par l'intervention. Telle est la comparaison que l'on peut faire de ce mouvement national avec les grands mouvemens nationaux du XIXe siècle qui, eux aussi, avaient eu pour conséquence de vastes guerres. En tenant compte de la différence considérable des situations, il est possible, à l'aide de ce rapprochement, de commencer à comprendre la marche des esprits dans la Russie contemporaine.

Cependant, l'idée slave a subi une déception amère. La trahison bulgare a profondément troublé les cœurs. La Bulgarie, fille chérie du slavisme, où tant de Russes avaient des amitiés, des liens, des sympathies, à qui, souvent, allaient même leurs

préférences, avait déjà désobéi bien des fois, manqué gravement à l'union de race, laissé pressentir son ingratitude. En 1913, en se livrant, malgré l'avertissement solennel du Tsar, à sa passion de *vendetta*, elle avait annoncé la rupture. Cette fois, elle l'a consommée. Ses plus fidèles amis, ceux qui avaient encore voulu excuser la « nuit perfide » du 17/30 juin 1913, ont dû se détourner d'elle. Le coup a été douloureux pour les slavophiles. Il rappelle la première désillusion que les précurseurs du slavisme avaient ressentie lorsque, au congrès de 1867, ils avaient dû s'apercevoir que la langue, la religion, les mœurs, les intérêts nationaux divisaient les Slaves, empêchaient de concevoir non seulement l'espérance d'une unité à peu près comparable à celle des peuples italiens et des peuples germaniques, mais l'espoir d'une simple fédération. L'irréparable rupture de la Bulgarie aura définitivement conduit à reconnaître que cette triste réalité, vaguement entrevue en 1867, gouvernait la politique balkanique. C'est pourquoi elle aura engendré peut-être plus de tristesse que de colère.

L'expérience pourrait bien avoir refroidi, chez les Russes, le sentiment de la fraternité slave. Elle n'a rien changé, pourtant, à leur haute estime ni à leurs sympathies pour les Tchèques, dont le sort futur les intéresse vivement. Elle a renforcé leur amitié pour les Serbes et leur détermination de rétablir la Serbie dans ses droits. Plus d'un slavophile, au nom du principe des nationalités, avait admis, jusqu'à la défection des Bulgares, la thèse des théoriciens et des politiques de Sofia quant à la Macédoine. Aujourd'hui, leur point de vue est retourné. Le président du plus important des comités slaves nous disait qu'il avait longtemps jugé que, selon l'ethnographie et le droit, la Macédoine devait appartenir aux Bulgares, mais que, maintenant, il pensait résolument qu'en vertu de l'histoire et de la justice de la guerre, elle devait faire retour aux Serbes. Enfin, la Pologne elle-même a bénéficié de cette revision générale des idées. A la faveur des événemens, bien des souvenirs irritans sont tombés. Un rapprochement s'est fait, précisément, sur le terrain commun de la lutte contre le germanisme. Il m'a été donné, par exemple, de voir l'accueil empressé que l'aristocratie moscovite réserve aux réfugiés polonais. C'est par milliers que les Polonais du royaume sont venus chercher un asile à Moscou, où le consul général de France à Varsovie les a accom-

pagnés. La Pologne aura encore, dans cet exode, au milieu d'épreuves nouvelles, montré sa vitalité, attesté sa volonté de renaître. A Moscou, l'élite polonaise, qui entretient la tradition et le feu sacré de la nationalité, a reconstitué ses œuvres, réouvert ses cercles, où le Français de passage est toujours cordialement reçu. Aux vœux et aux espérances des Polonais, que fortifient les déclarations de l'empereur Nicolas II, le voyageur français, en 1916, peut répondre que jamais, depuis les partages, l'horizon de la Pologne n'a été si clair. La Prusse elle-même n'a-t-elle pas rompu le vieux pacte des trois Cours qui, si longtemps, avait réduit à l'impuissance le bon vouloir de la Russie ? C'est pourquoi l'avenir de la nationalité polonaise se trouve lié à la défaite du germanisme et à la victoire des Alliés.

*
* *

La guerre a produit à peu près les mêmes effets chez tous les peuples qu'a surpris l'agression de l'Allemagne. Menacés dans leur indépendance et dans leur être, ils se sont repliés sur eux-mêmes. Ils ont soumis à un sévère examen leurs idées anciennes. Ils ont attaché plus de valeur à leurs intérêts nationaux. La Russie n'a pas échappé à cette règle. La guerre, en particulier, a éveillé son attention sur les dangers que la pénétration et la colonisation allemandes présentaient à l'intérieur. De là sont parties les campagnes d'épuration du *Novoie Vremia*, qui, à la Douma, ont trouvé leur écho. Quant au dehors, la Russie s'est mise à désirer une politique active et positive, propre à lui apporter les réalisations que les efforts et les sacrifices qu'elle a faits dans la guerre lui permettent d'espérer.

Ici encore, il est bien remarquable que le programme maximum de la politique étrangère russe soit le plus souvent présenté par les élémens libéraux. M. Milioukof, par exemple, qui est, pour les questions extérieures, le spécialiste le plus distingué et le porte-parole ordinaire des partis de gauche, a témoigné, en plusieurs occasions, ses tendances à une sorte d'impérialisme radical. Sur maints sujets, ses idées paraissent aller beaucoup plus loin que celles du gouvernement russe, telles que les exprimait en particulier M. Sazonof. Il y a là, pour l'historien, quelque chose d'assez semblable au nationalisme qui se développait dans le libéralisme français sous la monarchie de Juillet et en opposition avec elle.

Il pourra devenir important d'observer de très près le caractère, les manifestations et le développement de ce nationalisme libéral. Nous ne pensons pas qu'il doive se former une Russie des Jeunes-Russes. Et l'on s'avancerait peut-être avec imprudence dans les voies de l'analogie, en affirmant que des Jeunes-Russes apporteraient nécessairement à la France la même désillusion que les Jeunes-Turcs lui ont ménagée. On s'étonne cependant, on éprouve un certain malaise chaque fois que l'on découvre dans les milieux de gauche les traces d'une rancune inapaisée contre la France. Cette rancune, on en connaît l'origine. On sait de quelle erreur d'optique, de quelle injustice elle procède. Beaucoup de libéraux russes reprochent à la démocratie française d'avoir manqué à ses principes et à ses devoirs en se désintéressant de la politique intérieure de la Russie, en ne les appuyant pas contre le gouvernement qu'ils combattaient. Seuls, parmi eux, les esprits politiques consentent à reconnaître que la France devait se faire scrupule, s'interdire même d'intervenir dans les affaires intérieures de son alliée, que les convenances et les usages le voulaient, que, sans cette condition essentielle du « chacun maître chez soi, » l'alliance n'eût pas duré. Mais le propre de l'esprit de parti est d'étouffer les autres sentimens. En Russie, il a conduit souvent les milieux radicaux à l'iniquité vis-à-vis de la France. C'est ainsi que les journaux avancés ont parfois tenu un langage peu sympathique à l'égard de notre pays, attaqué des personnalités françaises. L'organe des Cadets, la *Retch*, pendant les jours décisifs de la fatale semaine de juillet 1914, est allé jusqu'à insinuer que la France hésitait à remplir les obligations de l'alliance. Sans doute, la communauté des batailles a chassé ces mauvais souvenirs et renouvelé l'atmosphère. Mais les partis ont quelquefois, comme les nations, des rancunes traditionnelles plus fortes que la raison elle-même. On peut espérer que, chez les libéraux russes, la tradition changera de nature et de place. Pour le moment, il faut bien tenir compte d'un préjugé que j'ai encore entendu exprimer, toujours avec courtoisie, mais pourtant avec force.

Cette observation doit nous rappeler que, si l'alliance franco-russe s'est nouée par l'accord réciproque et la convenance des intérêts, un autre élément y a eu sa part. C'étaient les liens de la civilisation et de la langue. Il serait enfantin de

s'imaginer que Russes et Français fussent nés et dussent toujours naître doués d'amour les uns pour les autres. L'histoire est là pour montrer que cet attrait mutuel ne s'est manifesté qu'à la longue. En dehors des nécessités d'État, des lois de l'équilibre européen, et peut-être, si l'on y tient, de la ressemblance de quelques traits superficiels du caractère, ce qui a servi au plus haut point le rapprochement franco-russe, c'est que, depuis au moins un siècle, l'élite de la Russie était devenue française de langage et de mœurs. Cela n'empêchait pas qu'on se battît. Mais cela formait comme un pont, même en cas de bataille. Dans la grande cour du Kremlin, on est surpris de voir l'inscription qui commémore la prise des canons de l'armée napoléonienne rédigée d'un côté en russe, de l'autre en français. Cette vieille et forte habitude a puissamment agi pour nouer l'alliance. Les hommes qui l'ont faite, du côté russe, empereurs, ministres, aristocrates, possédaient notre langue et nos usages, connaissaient et aimaient nos lettres et nos arts. C'est par là qu'ils étaient surtout nos parens. L'alliance franco-russe n'aurait jamais été si intime, si elle n'avait bénéficié de ce qui subsistait en Russie de la société de l'ancienne Europe, fondée sur l'universalité de notre langue et la prééminence de notre civilisation.

Dans la *Dame de Pique*, nouvelle de Pouchkine dont l'action se passe à la fin du XVIIIe siècle, et d'où l'on a tiré un des opéras les plus populaires du répertoire russe, on voit une gouvernante reprocher à des jeunes filles de bonne éducation de danser « comme des servantes » des danses de leur pays. Danse, costume, idiome national : c'étaient alors, ce furent longtemps des choses qu'il convenait de laisser aux paysans. Mais, au cours des années, on a vu se réhabiliter ce qui était proprement russe. La Russie s'est créé une littérature, un art, les instrumens d'une éducation capable de se suffire à elle-même. Un observateur renseigné comme M. Émile Haumant, dans son bel ouvrage sur la *Culture française en Russie*, a pu noter que l'étudiant russe perdait de son aptitude célèbre au polyglottisme, à mesure qu'il sentait moins vivement, pour le développement de son esprit, le besoin de posséder à fond les langues étrangères. Quant au français, en particulier, indépendamment de la concurrence que l'allemand a pu lui créer parmi les marchands comme chez les intellectuels, il reste une distinction de la nais-

sance, le signe d'une éducation supérieure, en un mot une marque aristocratique. Presque tous les libéraux auxquels nous faisions allusion tout à l'heure le parlent à la perfection. Beaucoup ont étudié en France. Toutefois, ils représentent des classes qui sont russes et ne sont que russes. Mandataires, ils ne pourront manquer de subir à la longue l'influence de leurs mandans. Leur personnel même ne se recrutera peut-être pas toujours dans la même élite. Si une classe nouvelle se développait, si des élémens, qui, jusqu'ici, se tenaient à un niveau intellectuel et social trop bas pour prendre part aux affaires, y apparaissaient, y faisaient sentir leur influence, il faudrait évidemment compter avec la possibilité d'un changement d'esprit, et les relations dont la fréquentation d'une Russie francisée nous a fait prendre l'habitude pourraient revêtir alors un caractère différent.

Ce sont d'ailleurs les vues d'un avenir lointain. Les vraies préoccupations du jour sont et doivent aller à la guerre, la guerre qui, selon la parole énergique de sir Edward Carson, « avale tout. » Et la guerre aura très certainement pour effet de précipiter et de cristalliser les tendances nationalistes qui, en Russie comme dans la plupart des pays européens, s'annonçaient déjà si nettement depuis quelques années. Ce nationalisme, nous croyons en avoir montré les formes et les manifestations diverses. Il représente, à coup sûr, dans la lutte que la Russie soutient en ce moment contre trois adversaires, un élément qui, joint à ses forces traditionnelles, constitue pour l'Empire un gage d'endurance et, par conséquent, de victoire.

JACQUES BAINVILLE.

L'APPEL DU SOL

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV. — UNE ÉTAPE

Un soir, le bataillon, reconstitué comme par miracle, fut embarqué dans un train militaire. On voyagea toute la nuit; les hommes hurlaient dans les wagons, pour tuer le temps; peu à peu ils s'apaisèrent, s'assoupirent. L'allure lente du convoi était exaspérante; à chaque gare il s'arrêtait : on croyait qu'il n'allait pas pouvoir continuer sa marche. Le nom des villages était inconnu : de petites bourgades lorraines. On s'éloignait de la frontière, on se dirigeait vers l'Ouest : le chef de train ne savait rien. Les stations étaient endormies et désertes. On ne voyait que les lanternes de la locomotive trouant la nuit. La machine sifflait, démarrait péniblement, et c'était un nouveau bond jusqu'à la prochaine gare.

Au matin, on s'arrêta en pleine voie : on n'allait pas plus loin. Il fallait faire vite, pour laisser repartir le convoi, pour en laisser avancer d'autres. Il y avait dans ce paysage sévère, encadré de hautes collines et de bois, une animation extraordinaire. Des automobiles surtout filaient sur la route. Au loin, on entendait le canon.

Les compagnies à peine formées, le bataillon était déjà en marche. Personne ne savait où l'on se trouvait, où l'on se dirigeait. On s'était engagé dans un chemin, à travers bois. Le commandant, en tête, était en grande conversation avec un

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

officier d'état-major qui était venu à sa rencontre. On sortit de la forêt sur un plateau d'où l'on pouvait découvrir une assez vaste étendue : des falaises à gauche, dont la craie mettait seule une blancheur dans le jour gris et le paysage, des croupes de plus en plus hautes et boisées vers la droite.

— Nous devons être en Champagne, déclara Vaissette.

On calcula la distance parcourue, en tenant compte de la vitesse du train et des heures de route. Ce qui étonnait tout le monde, c'était le bruit de la canonnade.

— C'est certainement le camp de Châlons, expliqua Fabre.

Un paysan passait dans une charrette. Il regardait avec étonnement défiler les bérets bleus.

— Ou sommes-nous? lui cria l'officier.

— A Lauquois, répondit l'homme, en arrêtant sa bête.

— Mais où ça, dans quel pays?

Le malheureux ouvrit de grands yeux. Il était abasourdi. Il fit : « C'est à une lieue. » Puis il reprit sa route en haussant les épaules.

Mais un officier d'artillerie rattrapait la colonne, au trot de son cheval. Fabre lui fit signe de s'arrêter. C'était un petit sous-lieutenant; il n'avait pas vingt ans. Lucien prit l'animal par la bride et chemina à côté du cavalier.

— Où sommes-nous, je vous prie? lui demanda-t-il. Nous venons de débarquer.

— Dans la Marne, répondit ce dernier. La rivière est à cinq kilomètres. C'est là où sont défilées mes batteries que je rejoins et que vous entendez.

— Mais sur quoi tirez-vous? demanda Fabre.

L'artilleur crut à une plaisanterie du fantassin. Puis voyant son sérieux, il se demanda si l'émoi de quelque engagement précédent ne lui avait pas troublé le cerveau. Il se contenta de sourire, de tout son visage imberbe et gras. Il ajouta :

— Vous avez reçu l'ordre du jour? On ne doit plus reculer.

Fabre s'arrêta brusquement, tirant sur la bride du cheval, qui encensa de l'encolure et fit un écart.

— Mais où sont les Prussiens? cria-t-il.

— Ce matin on dit qu'ils ont pris Paris, répondit l'artilleur. Mais, puisque nous ne devons plus battre en retraite, nous les aurons.

Il avait dit cela si tranquillement, et sa figure poupine avait une expression si puérile que cela augmentait encore le tragique de la nouvelle. Puis, en s'excusant, il avait repris le trot.

— A Paris..., à Paris..., répétait Fabre, comme frappé par un coup de massue.

On avait obliqué à droite, et l'on avançait de nouveau dans la forêt. Lucien avait fait appeler Vaissette, qui accourait.

— Vaissette, dit-il, savez-vous où sont les Prussiens?

Le sergent comprit qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Il demanda :

— Ils ont pris Liége?

L'officier répondit :

— Ils sont à Paris...

Le sergent fit : « Ah! » Ce fut tout. Les deux amis marchèrent en silence le long de la colonne, sans oser échanger leurs impressions, courbés dans le brouillard et sous le poids de leur pensée. A présent, on suivait une large chaussée. Comme quelques jours auparavant, on croisait des files lamentables fuyant devant l'invasion. L'exode de toute une population vers l'intérieur : des familles entières dans une voiture centenaire, des isolés restés avec entêtement jusqu'au dernier instant dans la maison, des femmes à peine vêtues ou endimanchées comme pour la noce, des paysannes lamentablement drôles dans leurs atours à la mode des villes provinciales, un vieillard conduisant son bétail, une grand'mère tirant par le bras un gros garçon qui souffle dans son mirliton.

La nouvelle a circulé d'un bout à l'autre de la colonne. Elle n'émeut pas les hommes, car il faut du temps à ces montagnards pour réaliser les choses. Du reste, le soldat en campagne accepte tout sans étonnement et sans murmure, les joies, les douleurs et la mort : la fatigue l'a dompté. Pourtant, le caporal Gros est pris d'un immense et universel dégoût. Voilà qu'il ne croit plus à rien, lui qui était le canal de toutes les nouvelles et l'écho de tous les bruits. Et Bégou ne peut pas lui remonter le moral. Ils n'ont plus foi dans les Japonais, ni dans les obus de Turpin qui tuent à trente kilomètres, ni dans le rouleau compresseur des Russes.

— C'est la faute de nos artilleurs, gronde le caporal. Ces fainéans, tu ne les vois jamais.

— On est mal gouverné, conclut Bégou.

Ces explications leur suffisaient. L'une indiquait la cause immédiate et précise de la défaite : la faiblesse de l'artillerie. L'autre leur en fournissait les raisons générales et vagues.

Les chasseurs se portèrent sur le côté de la route. On criait : « A droite ! à droite ! » Un convoi automobile défilait à toute vitesse, les rattrapait. Fabre et Vaissette se retournèrent en se rangeant. C'était une théorie d'autobus parisiens. Ils passaient, dans la brume, couverts de boue; on n'avait pas eu le temps de les repeindre : ils étaient tels que quelques semaines auparavant sur les boulevards : seule, la plaque indicatrice du parcours avait été enlevée. Fabre les revit traversant avec fracas les rues et les avenues; il se rappela les heures d'attente sous l'averse, les grosses lanternes de couleur se croisant dans les carrefours, les soirs d'hiver pluvieux de la capitale, les lumières de la place Clichy, ces deux mots « Madeleine-Bastille, » la gloire des couchers de soleil sur la Seine et le Louvre, et la pompe des crépuscules faisant flamboyer l'arche immense de l'Étoile. Les autobus se perdaient au loin sur la route, s'enfonçaient dans le bois.

— Paris !... Paris !... songeait Lucien.

Cependant la colonne marchait toujours.

Les hommes avaient faim. En Lorraine, on avait, pendant les étapes, du blé pris à pleines poignées le long des routes, des pommes de terre qu'on faisait cuire au moindre arrêt, qu'on mangeait presque crues et brûlantes, ces mirabelles dont l'or parsemait les vergers ; un homme en emplissait son béret, rattrapait en courant la colonne, distribuait les fruits à toute l'escouade. Sur ces confins de la Champagne et de l'Argonne, il n'y avait rien à glaner; on n'avait pas touché de vivres; on avait faim. Tout le long de la route, les chasseurs avaient ramassé des morceaux de bois, les avaient mis sur leur sac, pour faire un feu et le café : cette eau chaude et sucrée, qui n'a guère que le goût de fer-blanc de la gamelle et des quarts, est l'huile qui fait marcher la machine humaine qu'est un régiment. Mais on n'avait pas fait de halte assez longue pour allumer les brindilles, on avançait presque sans arrêt.

— Faut croire qu'ils ont besoin de nous le plus tôt possible, déclara le caporal Gros.

— Heureusement que nous sommes là, répondit Angielli.

C'était un Marseillais, employé dans les docks, un colosse

à la voix énorme, un meneur de grèves. Il avait rejoint son corps à la première heure ; il donnait l'exemple de la discipline et de l'entrain. Il était bavard, mais il agissait. Il annonçait par avance les exploits dont il était capable; mais, depuis qu'il était au feu, il n'avait pas eu une seconde de défaillance. Naguère, il avait joué du couteau dans bien des bars marseillais; mais, chargeant avec Fabre et Nicolaï, il avait été à l'assaut comme à une réunion publique.

— Encore un petit kilomètre, dit Angielli de sa voix claironnante. Coquin de sort, c'est pour la Sociale!

Et la section faisait un grand effort, continuait. Les chasseurs franchissaient ce kilomètre, puis un autre. Vaissette leur tenait des discours, Angielli poursuivait ses tirades. Ils ne les comprenaient pas; ils ne pensaient guère à la Sociale, vraiment; ils ne pensaient qu'à leurs reins où pesait le sac, au fusil qui sciait l'épaule, aux ampoules des pieds.

Rousset aussi était bavard. Malgré sa gorge sèche, le souffle court provenant de la vitesse de la marche, il parlait aux camarades qui l'entouraient, à Servajac, le plus silencieux et le plus docile. Rousset se plaignait toujours; il était doucement paresseux. C'était un de ces paysans des plaines provençales, de ces riches vallées indolentes qui s'ouvrent des Alpes vers le Rhône, endormies sous leurs oliviers et leurs vignes, et dont les ravins sont fleuris de lauriers-roses et de figuiers. On l'avait promu cuisinier : il se montrait à la hauteur de sa fonction.

Servajac était Cévenol : âpre et dur comme le roc de ses cimes déboisées, sauvage comme ses torrens ou comme le vent qui souffle sur les causses.

— Il vaut encore mieux, dit Rousset, être étendu dans un champ sous les balles que de tricoter ainsi avec ses jambes.

Vaissette avait entendu; il intervint :

— Souviens-toi qu'on fait la guerre autant avec nos jambes qu'avec nos fusils.

Car Vaissette se rappelait que c'était là une des théories de Napoléon. Et comme tous les Français, et comme l'État-major lui-même, il en était encore aux dogmes du grand vainqueur d'Austerlitz.

— Si c'est pas malheureux ! conclut Rousset.

— Qu'on marche ou qu'on soit arrêté, qu'est-ce que ça fait? déclara Servajac.

Son corps était incapable de ressentir aucune fatigue, ses muscles étaient de fer : alors, que lui importait? Il ne savait qu'une chose : il avait quitté son champ de seigle, ses moutons et ses châtaigniers ; il ne pouvait les retrouver encore, puisque c'était la guerre. Que lui importait donc qu'on l'employât à telle chose ou à telle autre ? Il se disait cela confusément.

— Et toi, tu t'en f... aussi ? demanda Rousset à Diribarne.

Mais Diribarne ne répondit même pas. C'était un Basque. Il parlait mal le français et ne comprenait pas le provençal qu'employaient entre eux la plupart des chasseurs. Fabre n'avait jamais pu se rendre compte si cet homme savait pourquoi l'on était en guerre, et contre qui : il était la servitude militaire dans sa plénitude, mais aussi dans toute sa grandeur. Sa docilité était la même, qu'il s'agît d'exécuter une corvée ou d'avancer sous le feu.

A mesure que se prolongeait l'étape, les conversations particulières avaient cessé. Personne ne parlait, personne ne pensait. Il n'y avait plus, défilant sur la route, qu'un troupeau conduit par les officiers comme par des bergers.

De temps à autre, on traversait un village. La nuit tombait. Le bruit de la bataille s'était apaisé. Derrière les murs des habitations, on devinait que des êtres se reposaient. En apercevant la lumière des fermes ou des maisons dans les hameaux, les chasseurs se représentaient un intérieur comme celui qu'ils avaient laissé là-bas, au pays : il y avait un chien qui aboyait sur la porte, des poules que rentrait une femme, un enfant qui pleurait dans la maison. Les hommes se disaient que là des gens s'attablaient autour de la soupe, qu'ils avaient un feu, qu'ils auraient un lit : ils sentaient plus cruellement leur ventre vide, l'humidité pénétrant leur vareuse, le voyage en fourgon et les kilomètres interminables dont leur corps était tout courbatu.

Vers minuit, on s'arrêta; mais il était interdit d'allumer le moindre feu : impossible de boire quelque chose de chaud. On n'avait pas de vin dans les bidons. Avec la permission de l'officier, les hommes se partageaient, par camarades de combat, une boîte de conserves. Beaucoup s'étaient endormis sans manger, dans le fossé ou à même la route. Quelques traînards rejoignirent les compagnies.

On repartit. Ce fut plus pénible encore : les lourds souliers

traînaient sur la chaussée, la rabotaient : il n'y avait plus de rangs; on marchait pêle-mêle, en sommeillant, lentement. Tous les kilomètres, un ou deux chasseurs quittaient la colonne et s'effondraient, anéantis. Angielli, pour se réveiller et ranimer les courages, avait voulu chanter une chanson de marche, mais il n'avait pas rencontré d'écho; alors, il s'était tu. La compagnie, pourtant, était plus compacte que les autres : la volonté de son chef la galvanisait. Ce gamin de Fabre allait à pied, sans parler non plus, à cause de la fatigue, mais partout présent, tantôt près de l'un, tantôt près de l'autre.

Peu à peu, le paysage s'éclaira. Une magnifique lumière d'été emplit l'air : le soleil séchait la route, buvait l'eau des pèlerines et des vareuses. Le bruit courait, on ne sait pourquoi, qu'on arrivait au cantonnement. Les derniers kilomètres furent les moins durs. En effet, le bataillon pénétrait dans un village. Les fourriers avaient à peine eu le temps de reconnaître les secteurs. Les habitans s'étaient presque tous enfuis. Un régiment de fantassins était déjà cantonné; c'étaient des réservistes : ils regardaient passer le bataillon de chasseurs. Ils étaient en manches de chemise, le képi sur l'oreille, le pantalon rouge tout neuf, éclatant, arrêté aux hanches.

— Une garde nationale ! dit Angielli.

D'eux-mêmes, les chasseurs avaient redressé le torse, pris une allure militaire. L'esprit de corps et la longue habitude d'une discipline sévère faisaient quand même un bel outil de ces troupes éreintées. La quatrième compagnie s'arrêta devant une maison et son grenier à foin qui lui avaient été désignés. La gaîté du jour s'était emparée de la troupe. Les chasseurs faisaient flamber un peu partout des foyers sur lesquels bouillait déjà le café. Rousset et quelques camarades surveillaient dans le verger un grand feu. Les marmites, posées par couples, chantaient : on avait trouvé des légumes en abondance dans le champ : l'odeur de la soupe chaude emplissait l'air, attendrissait ces hommes.

Soudain, un cri mit la compagnie en émoi : un chasseur venait de voir déboucher dans le village les fourgons de ravitaillement. Vaissette courut à la distribution. Il voulait tout surveiller, comme s'il eût été le capitaine. Les hommes de corvée s'offraient en masse. Ils revinrent avec la viande, des pains, du sucre, du café, du lard. Une joie immense illuminait

la scène. Toute la compagnie par sections, par escouades, était allongée dans la prairie, derrière la grange. Des pruniers et des cerisiers y laissaient pleuvoir une ombre légère. On mangeait. Les rires et les cris emplissaient l'air. Nul ne songeait aux camarades fauchés quelques jours avant et dormant dans les plaines lorraines, nul ne songeait aux périls de demain. On mangeait. Vaissette voulait goûter de toutes les soupes, de tous les ratas; on l'appelait à droite, à gauche; il avait la bouche pleine. Il tenait entre les doigts des morceaux de viande chaude; il se brûlait. Il jouissait d'une volupté physique aussi large, aussi rustique que celle de ses hommes. Il évoqua par l'imagination les repas que font les héros d'Homère; et ce n'était pas simplement une comparaison littéraire, mais il songeait que l'aède grec avait su dépeindre les héros tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont dans tous les temps, et qu'en tous les temps aucun plaisir ne vaut celui de manger.

Et, debout au milieu de la prairie comme un pasteur gardant son troupeau, le lorgnon pendant sur sa chemise fripée, car il avait quitté sa vareuse, le béret tiré sur les yeux pour les protéger du soleil, Vaissette déchirait à belles dents une tranche de viande bouillie. Il se dit, toujours songeant à l'*Iliade:*

— Une œuvre n'est éternelle que si elle est traversée par un large souffle d'humanité...

Une clameur arrêta le cours de ses pensées. Le sergent rajusta son binocle pour en saisir la cause. Angielli et Diribarne débouchaient d'un cellier, suant, leurs muscles d'acier raidis, pliant sous le poids d'une barrique de vin ! Ce fut du délire. Tous les hommes se précipitaient autour du tonneau, ivres avant d'avoir bu. Le vin ruisselait dans les quarts, dans les marmites encore grasses de soupe, dans des seaux de toile dérobés à des cavaliers, dans les bidons. Angielli, à cheval sur le tonneau, dépoitraillé, hurlant, tapant des mains, semblable à un Bacchus antique, criait :

— Au vin ! Au vin, troun de l'air !

Il tapait comme un sourd sur la barrique et jurait :

— Il y en a des *otres*... Il y en a des *otres*...

Et sa voix et sa joie et ses gestes évoquaient les autres barriques de la cave. Il insistait :

— Ce n'est pas cher, bougre de bon sang ! Au vin... Au vin !

Et les chasseurs tendaient leurs récipiens à Diribarne, grand

dispensateur des voluptés, avalaient d'un trait le liquide et s'essuyaient d'un geste brusque de la main la moustache ruisselante. Leurs yeux riaient de plaisir. Ceux qui avaient déjà bu se mirent à chanter. Vaissette voulait avoir sa part. Puis il s'inquiéta : « D'où vient le tonneau? » Le respect de la propriété s'éveillait en lui; il murmura à mi-voix : « Ce n'est pas bien honnête. » Mais comment résister à cette énorme liesse de toute une compagnie? Il vit le vin dont le jet, sortant de la tonne, était éclairé par un maléfique rayon de soleil : il prenait tous les tons du carmin, de l'incarnat, de la pourpre, de l'écarlate. Et le sergent tendit son quart, attendant son tour. Mais Rousset avait rempli une cruche pour verser quelques litres dans le bouillon; car ce breuvage donne du cœur au ventre et ranimerait les morts, nul soldat ne l'ignore. Il offrit la cruche au sergent. Et celui-ci, la tenant par les côtés rebondis comme ceux d'une amphore antique, faisait couler le vin dans sa gorge, buvait à même le goulot, jouissant de tout son être.

— C'est la bonne vie, déclara Rousset.

— T'en fais pas, répondit Gros. Quand on sera rentré chez nous, il faudra pas que les autres nous embêtent.

Servajac répondit par un juron énergique.

Le sens de ces paroles n'était peut-être pas très clair. Mais les hommes se comprenaient entre eux. Ils affirmaient leur camaraderie, l'union qui distinguerait « ceux qui y avaient été, » leur volonté de pouvoir parler haut pour avoir été à la peine.

Angielli, enroué à force de crier, chantait, tandis que Diribarne tournait devant le tonneau, sautait, avançait, reculait, exécutant une danse de son pays. La voix du débardeur marseillais dominait le tumulte :

En passant près du moulin
Et ton-ton-taine...

Et le sergent Vaissette, rouge comme un ivrogne, ruisselant de sueur, les yeux vagues d'ivresse et de myopie, tenant sa gamelle dans la main droite, agitant son béret de l'autre main, le sergent Vaissette reprenait le refrain...

Puis le calme revint. Les chasseurs tombaient sur l'herbe comme des masses, terrassés par la fatigue, et s'endormaient. Toute la compagnie allongée par la prairie, à l'ombre des

arbres fruitiers, s'abandonnait au sommeil. Les ronflemens se fondaient en un bruit sourd et continu.

Le premier, Diribarne s'éveilla. Ce corps d'acier ne pouvait jamais se reposer que quelques heures. Servajac, lui aussi, ouvrit les yeux. Ils s'étirèrent. Ils regardèrent leurs camarades étendus par le champ.

— On dirait, fit Servajac, qu'ils se sont couchés pour laisser passer les obus.

— Je ne croyais pas, déclara Diribarne, qu'à la guerre on aurait du bon temps.

Servajac réfléchit longuement et lui dit :

— C'est selon : il y a du bon et du mauvais.

Puis il se tut. La conversation entre ces deux êtres était lente et rare : ils ruminaient leurs paroles; ils ne trouvaient pas facilement les mots pour exprimer leur pensée profonde. Et du reste, ces mots leur apparaissaient si précis, quand ils s'agençaient pour former une phrase, qu'ils leur semblaient trahir plutôt que traduire des sentimens encore obscurs et vagues. Servajac avait allumé une courte pipe; Diribarne mâchait voluptueusement une pincée de gros tabac de cantine; il demanda :

— Tu y pensais, toi, à la guerre?

— Et toi? demanda Servajac.

Diribarne remua la tête négativement. Il expliqua :

— Chez nous, c'est loin d'ici.

Et son bras montrait le lointain horizon où le chasseur entrevoyait les côtes, les gaves, le ciel des pays basques, puis, à l'opposé, la direction de la frontière.

— Et vous, sergent, vous vous attendiez à la guerre? demanda Servajac à Vaissette qui s'était levé et mettait un peu d'ordre dans sa toilette.

— J'espérais qu'ils n'oseraient jamais nous attaquer, répondit le sergent.

Toute la compagnie s'était réveillée. Une grande activité s'emparait d'elle. Les hommes se brossaient; ils enlevaient la boue de leurs lourdes chaussures, bandaient leurs molletières, nettoyaient leurs fusils, lavaient leurs gamelles. Un groupe s'était formé autour de Servajac et de Vaissette : les hommes admiraient leur sergent parce qu'il parlait bien.

— Il sait vous tourner les choses! affirmait Bégou avec enthousiasme.

Et Bégou s'y entendait : il tenait un café dans une sous-préfecture provençale où il était conseiller municipal. Servajac remarqua :

— Ça cesse de paraître terrible, dès qu'on n'est plus sous le feu. On se croit en manœuvres. On n'y pense plus.

Et c'est bien, en effet, la grâce accordée à ceux qui sont engagés dans ce drame : pendant les intervalles qui en séparent les actes, il semble ne plus exister pour ceux mêmes qui le vivent.

Le Cévenol insista :

— Non, on ne pense plus à la guerre. On se laisse vivre...

Les autres l'approuvaient. Certes, il n'était pas capable de se faire l'interprète du sentiment commun : ses paroles étaient tout de même l'écho de ce qu'ils éprouvaient confusément. Vaissette, qui était psychologue, démêlait ces nuances.

— Ce qui t'étonne, observa-t-il, c'est de ne pas te dire à chaque instant : « Je me bats pour la France. » Que ce soit pendant la bataille ou dans ce moment, tu n'en reviens pas de n'êtes pas plus ému, plus inquiet.

— C'est vrai, dit Servajac.

— Je vais t'expliquer cela, fit Vaissette. Le jour où tu as revêtu cet uniforme, tandis que la cloche de tous les villages de France et les tambours des crieurs publics annonçaient la mobilisation, tu t'es donné tout entier à la nation. Elle te possède. Elle nous possède tous. Nous ne réfléchissons plus à rien : ce serait inutile. Nous sommes un instrument de l'énorme machine, nous ne sommes plus nous-mêmes. C'est le pays qui a pris ton âme. M'as-tu compris ?

Ils n'avaient pas tous compris, mais tous donnaient leur assentiment. Vaissette continua :

— Pourquoi te bats-tu, Diribarne?

Diribarne eut un geste vague. Il ne pouvait expliquer. Il savait bien pourtant. Rousset intervint :

— Puisqu'on nous a attaqués... dit-il.

— Sans doute, répondit le sergent. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi ce pays attaqué veut-il se défendre jusqu'à la mort?

— Pour la fin des guerres, déclara Angielli.

Diribarne avait trouvé :

— Oui, pour qu'ils ne nous embêtent plus, et qu'on soit les maîtres chez nous.

Le caporal Gros eut un mot sublime de simplicité, de candeur, de vérité :

— Il faut bien se battre, coquin de sort, pour être les plus forts et qu'on ne soit plus un peuple de vaincus.

— Moi, je me suis engagé pour reprendre l'Alsace, assura Pluchard.

Il venait de Montmartre et, dans le civil, était mécanicien.

— Qu'en penses-tu, Servajac? demanda le sergent.

— Il y a du vrai dans tout ce qu'ils disent, répondit le chasseur. Moi, je ne me suis pas demandé pourquoi nous nous battions, mais une voix me criait : C'est nous qui avons raison, puisque c'est nous la France. Alors, je me ferai tuer s'il le faut. C'est mon idée.

« Les braves gens! » pensa Vaissette. Et il se sentait l'âme redevenue aussi simple que celle de ces hommes, aussi humble, aussi résolue dans le sacrifice et dans le dévouement.

V. — « MORITURI TE SALUTANT »

— Vaissette, dit Lucien Fabre, j'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Je viens de voir le commandant : j'ai tout un lot de nouvelles. Allons fumer une pipe un peu plus loin.

L'aube se levait, la forêt s'emplissait d'une clarté confuse et verte. Depuis la veille au soir, le bataillon avait repris sa marche : il allait au canon. Maintenant on approchait de la ligne de feu : ce n'était plus seulement le grondement de la bataille qu'on entendait, mais l'éclatement des obus ennemis et l'explosion de nos pièces. On distinguait les coups; les batteries tiraient régulièrement et sans arrêt; ce devait être un grand combat d'artillerie. Sur la chaussée, les échelons se succédaient sans intervalle. On faisait une folle dépense de munitions.

Pendant toute la nuit, les chasseurs avaient cheminé dans le bois, par des layons où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles : il ne fallait pas encombrer les routes réservées au passage des trains, des ambulances, des voitures allant au feu ou en revenant. A présent, on s'était arrêté. Les hommes, assis sur la terre mouillée, regardaient le jour nouveau découper les arbres, les animer de sa lumière grise; ils étaient fatigués : certains mangeaient leur pain, ou bien s'endormaient, appuyés épaule contre épaule, dos contre dos, comme des enfans.

Fabre et Vaissette firent quelques pas en avant, s'écartant du chemin : les arbrisseaux du taillis leur cinglaient la figure et la mouillaient. Le terrain s'affaissait brusquement; un ravin de plus en plus profond creusait le sol. Il y avait là de vieux arbres, des chênes centenaires, des troncs étendus sur la terre par une coupe de bois entreprise quelques semaines auparavant. Ils s'assirent sur un de ces troncs que la mousse entourait déjà. Fabre rompit le silence.

— Vaissette, le commandant vient de recevoir les plis de la division. Nous faisons ici une halte de deux heures. Je dois vous annoncer d'abord que vous êtes nommé sous-lieutenant.

— Oh! mon lieutenant, répondit Vaissette.

Il ne trouva pas d'autre mot... Il était rouge de plaisir.

— Ne me dites plus : mon lieutenant, répondit Fabre. Nous voici camarades après avoir été amis. C'est ainsi que vont les choses dans l'armée : tout y est à l'inverse de ce qui se passe dans la vie.

— Pas tout, protesta Vaissette.

— Vous voilà déjà militariste, parce que vous avez un galon d'officier... Aussi bien, ce que je disais n'était qu'une boutade.

— Ce qui m'effraye, reprit Vaissette, ce sont mes nouvelles responsabilités : jamais je ne serai à la hauteur de ma tâche.

— Vous voulez rire. Notre métier d'officier de compagnie est aussi humble que grand. Il vous suffira de veiller aux détails matériels dans votre section, demain comme hier : avec cela, gardez votre courage calme au feu, votre ascendant moral sur vos hommes; c'est tout ce que je vous demande. Car la volonté de vaincre ou de mourir qui mène au combat une centaine de soldats est dans l'âme de l'officier subalterne qui les commande. De même notre décision est dans le cœur de notre commandant. C'est ainsi que le grand chef gagne d'abord la victoire en lui-même, puis dans la poitrine de ses millions d'hommes, avant de la gagner sur le terrain.

Lucien Fabre s'était mis à fumer comme un vieux troupier. Il frappa sa pipe contre son talon, pour en faire sortir la cendre. Puis, il emplit de tabac le fourneau. Il reprit :

— Seconde nouvelle : je suis promu lieutenant et je garde le commandement de la compagnie. Et maintenant, voici qui est plus important : le gouvernement est parti pour Bordeaux,

mais les Prussiens ne sont pas à Paris. La bataille décisive est engagée. Dans quelques heures nous allons donner.

Il ajouta plus gravement ,

— Nous allons donner jusqu'à la mort. J'ai répondu de ma compagnie au commandant. Je n'ai pas à vous en dire davantage.

Ces paroles étaient dites simplement, à mi-voix ; nulle mise en scène, ni dans le décor, ni dans les mots, rien de théâtral : la canonnade poursuivait son bruit monotone, les chasseurs ronflaient, inconsciens. Et soudain, pourtant, un frisson venait de s'emparer de ces deux êtres. Leurs yeux brillaient. Ils avaient pâli un peu. La plus froide, la plus implacable décision habitait en eux. Ainsi, depuis quelques heures, un souffle immense passait sur tous ces soldats appelés à mourir.

— J'ai un ordre du jour du général en chef, dit Fabre. Allons le lire aux hommes.

Ils se levèrent tous deux et rejoignirent, à travers les fourrés, la compagnie. Il leur semblait avoir vieilli, être grandis. Leur démarche était plus pesante et plus volontaire. Fabre appela son ordonnance.

— Tiens, voici du galon d'argent. Tu vas en coudre un second près de celui qui se trouve déjà sur ma tunique. Tu en coudras aussi un, en enlevant les galons de sergent, sur la vareuse du sous-lieutenant Vaissette.

Le chasseur semblait frappé de stupeur. Tant d'événemens étaient pour l'abasourdir. Il ne dit mot, cherchant dans son sac une aiguille, du fil, et dans sa poche son énorme couteau. Il s'acquitta rapidement de sa tâche. Ce n'était point élégant, mais c'était solide. Le nouveau galon, sur la veste de Lucien, étincelait de blancheur à côté du galon gris et passé. Le mince galon sur celle de Vaissette soulignait la place où la large sardine de sous-officier s'était étalée.

La nouvelle s'était répandue parmi les hommes. Du coup, tout le monde s'était réveillé. La compagnie était assemblée. Fabre fit signe qu'il avait à parler. Les chasseurs se serrèrent, se bousculant, tendant la tête, formant un cercle comme pour écouter la théorie. Le lieutenant s'exprima en termes tout unis, sans élever la voix. Il ajouta :

— Camarades, je vous présente votre nouvel officier, le sous-lieutenant Vaissette. Pour moi, je prends le commandement

de la quatrième compagnie. J'attends de vous ce qu'en aurait obtenu le capitaine Nicolaï.

Et voici que soudain tous les hommes avaient senti que cette minute était solennelle. Ils revoyaient la charge de l'autre jour, ils se rappelaient leur capitaine. Angielli murmurait :

— Nom de D... nom de D...

— Maintenant, ajouta Lucien Fabre en haussant un peu la voix, écoutez-moi bien. Les Allemands sont arrivés jusqu'ici. Ils ont envahi une partie de la France. Depuis hier est engagée la bataille dont dépend la destinée du pays...

La voix de l'officier tremblait un peu. Tous les hommes étaient haletans. Il dit encore :

— Mes enfans...

Lucien avait vingt ans. Tel chasseur, dans la compagnie, aurait pu être son père. Mais sa parole avait, ainsi, tout son sens de tendresse et d'autorité. En d'autres circonstances, il eût prononcé un discours plus long. Il savait par expérience que les paroles enflammaient ses hommes. Mais ce jour-là, c'était différent. Toute emphase eût détonné. Il allait, d'une voix sourde, contenue, étouffée, qui remuait, dans leurs profondeurs, les âmes des chasseurs. Ils se pressaient autour de leur chef, angoissés, la bouche ouverte. La brume et le rideau d'arbres cachaient les autres compagnies; la solitude était complète : le silence n'était coupé que par la voix des batteries.

Fabre poursuivit :

— Nous allons être engagés de nouveau, dans quelques heures. Ce sera plus dur qu'aucun des combats où nous avons déjà donné. A ce moment-là, vous ne penserez plus qu'à tenir en vous protégeant, à avancer en vous défilant, à bien viser, à charger, à obéir à vos chefs. Vous ne songerez plus qu'à remplir votre devoir de soldat. C'est maintenant qu'il faut que vous décidiez que votre sacrifice ira jusqu'à la mort.

Ces paroles simples ne dépassaient pas ces âmes simples, qui en saisissaient le sens et le rythme. Et sans doute Lucien n'était-il ainsi que l'obscur interprète de la patrie. Par lui parlait la voix de la nation qui allait frapper l'oreille de ces hommes. C'était l'appel autoritaire du sol de France, de ses collines et de ses brouillards, de ses plaines, de ses bois, de ses fleuves et de ses montagnes, de sa lumière ardente, des faubourgs de toutes ses cités, des fermes de tous ses villages.

C'étaient vingt siècles d'histoire qui soufflaient sur ces têtes, et des centaines de générations dont renaissaient les martyrs, depuis les soldats des cohortes de Marius, qui écrasèrent les Cimbres, jusqu'aux régimens de Wimpfen, qui furent anéantis dans le charnier de Sedan. C'était tout cela qui se respirait dans l'air de la journée, dans le frisson des feuilles agitées, dans la voix du jeune officier, dans le bruit continu des détonations. Un frisson courait dans cette compagnie. Et c'était le même qui soulevait le bataillon, tous les bataillons de tous les régimens, toutes les divisions, toutes les armées sur cette ligne de feu où ils allaient s'élancer.

— Camarades, poursuivit Fabre, vous avez senti, je le vois, qu'on est heureux de mourir pour la France.

Ce fut tout. Les hommes avaient compris. Servajac avait revu une haute prairie cévenole et le vent dans les châtaigniers; Angielli, les tavernes des quartiers marseillais enfiévrées de disputes politiques; Rousset, le champ d'oliviers et de vignes dormant au soleil; Pluchard, les cabarets de la Butte, le Moulin de la Galette et les dimanches populaires au bord de la Marne; Diribarne, le vol des palombes sous les verts ciels d'automne des côtes et des cimes pyrénéennes : ce qui était vraiment pour chacun d'eux la France, ce pour quoi ils l'aimaient. Et c'était très vague, aussi vague que le souvenir des parens, des amours laissées là-bas; tout était indistinct en eux comme l'appel de la patrie; mais leur détermination était précise et nette : ils mourraient, s'il le fallait, ce soir ou demain. Et c'est pour cela que la France ne pouvait pas être vaincue.

Alors, le lieutenant Lucien Fabre ajouta :

— Camarades...

Mais il se reprit. C'était en chef qu'il devait parler. Il parlait à ceux qui allaient mourir, aux élus de la Patrie.

— Soldats, dit-il à ses chasseurs, je vais vous lire l'ordre du jour du général en chef.

Il s'arrêta pour respirer et déplia le papier où il avait inscrit les quelques phrases que tout à l'heure lui avait dictées le commandant. Sa voix était devenue plus coupante, sa parole plus martelée : il était dans l'exercice de sa noble fonction. Les chasseurs soumis à l'étroite et magnifique discipline du bataillon s'étaient redressés, les mains dans la position réglementaire. Et quand leur officier annonça : « Ordre du jour aux Armées, »

ils portèrent tous, d'un geste brusque, la main au béret pour saluer l'ordre du général.

Et Lucien Fabre lut :

« Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer... »

Le sous-lieutenant Vaissette, qui avait essuyé les verres de son binocle, remarqua que tous ses chasseurs pleuraient.

VI. — LA BATAILLE

La troisième et la quatrième compagnie attendaient derrière la lisière d'un petit bois. Profond était le silence, comme la nuit était profonde. Mais on dormait mal : à l'aube on devait donner l'assaut. L'ennemi était là, à douze cents mètres, sur la crête : on n'en était séparé que par un terrain vallonné et par un ruisseau que tenaient, aux avant-postes, les deux premières compagnies, formant la première division. Peu à peu pourtant le sommeil invincible avait gagné les hommes. Beaucoup seraient tués dans quelques heures; ils le savaient : ils dormaient.

Les officiers de la division, troisième et quatrième compagnie, s'étaient réunis, pour attendre ensemble les événemens : Fabre et Vaissette, le lieutenant d'Aubres et le capitaine de Quéré.

Le capitaine de Quéré commandait la troisième compagnie du bataillon, celle qui devait être engagée en même temps que la compagnie de Lucien. Il était assis, à cette heure, à côté du jeune homme. Il tremblait de fièvre. Une crise de ces fièvres, rapportées des colonies, terrassait son corps maigre, mais ne venait pas à bout de sa volonté.

Une étrange figure de soldat. Il avait voulu être prêtre. Une soif d'activité, d'action physique, avait fait de lui un officier; mais il était resté un moine avec les plus rudes chastetés du corps et de la pensée. C'était un esprit d'une haute culture. Rien ne lui était étranger au royaume des lettres et de la philosophie; mais il n'aimait vraiment que les poètes du dix-septième siècle et les écrivains latins. Le dix-septième siècle,

il en revivait l'esprit, il en sentait en lui les passions : il était de ceux qui parmi nous peuvent encore éprouver une haine passionnée contre Pascal. Au surplus, il aimait la discussion. Admirable cerveau dogmatique, il manquait de sens critique. Les choses pour lui étaient absolues, nettes et sans fêlure, comme sa science et comme sa foi. Il était violent, autoritaire et têtu. Ses yeux de mystique évoquaient une société et un ordre de choses qu'il se créait à l'image de son âme. A la lettre, il vivait en des temps révolus depuis deux cents ans. La France était pour lui celle du traité de Nimègue, dans l'apogée pompeuse du règne de Louis le Grand. L'armée, plus que tous les autres grands corps de l'État, avait à ses yeux l'ordonnance des jardins de Versailles: ses chefs, à l'instar du prince de Condé et du maréchal de Turenne, la mèneraient au passage du Rhin aussi glorieusement que le 12 juin 1672.

Le capitaine de Quéré était Breton : quinze ans de commandement à la légion étrangère, sous tous les ciels d'Afrique, n'avaient point brûlé le brouillard rêveur de ses yeux. Breton comme Chateaubriand, il conciliait comme il pouvait le romantisme du vicomte avec ses idées et son tempérament de classique. D'ailleurs pénétré d'une ardente sympathie pour la Compagnie de Jésus, à laquelle appartenait un de ses frères, quelques camarades l'accusaient plaisamment d'être un jésuite en robe courte et ceint d'une épée.

Il était sans crainte par cette nuit, et presque sans inquiétude : il ne craignait ni pour lui, car il faisait bon marché de sa vie labourée par les mortifications, ni pour le pays, car il ne doutait pas de l'issue de la bataille. Il croyait à l'invincibilité de nos armes, à la purification par le feu et le sang de nos propres tares, à notre mission rédemptrice, *ad majorem Dei gloriam*.

— Ils vont être écrasés, prononça-t-il.

Son lieutenant, d'Aubres, était, lui aussi, de cet avis.

— Je parierais, dit-il, que les Cosaques sont aux portes de Berlin. Et les escadres anglaises ont déjà dû mener les cuirassés allemands par quelque mille pieds de profondeur dans les eaux de la Baltique et de la mer du Nord.

Ainsi le lieutenant d'Aubres et le capitaine de Quéré avaient même opinion. Mais, chez le premier, ce n'était que l'effet d'un optimisme irraisonné. Chez l'autre, c'était peut-être un défaut de sens critique, c'était sûrement, par delà les modalités du

temps, une claire vision mystique des réalités vivantes de l'avenir.

Les quatre officiers étaient assis sur la terre ; leur pèlerine les protégeait du brouillard qui tombait ; ils parlaient à voix basse, pour ne pas déranger les hommes qui dormaient et pour ne point troubler le silence nocturne. Lumineuse, une fusée lancée par l'ennemi jeta sur la lisière de la forêt les éclairs limpides de ses feux. Quéré se leva. Sa longue silhouette osseuse le faisait ressembler à don Quichotte. L'obscurité revenue, il se rassit.

— C'est long, ces heures qui précèdent l'attaque, remarqua Vaissette.

Le capitaine eut un geste pour signifier : Qu'importe ?

— Vous pensez qu'ils seront écrasés, mon capitaine? demanda Lucien Fabre.

— Me croyez-vous capable de douter des destinées de la Patrie? répliqua fièrement de Quéré. Je m'en voudrais de me poser cette question, surtout au moment de l'assaut.

— Moi, je ne sais pas, dit Vaissette, mais je fais mienne dans les graves circonstances la parole de Guillaume de Nassau, qu'on appela le Taciturne. Il pensait que point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

— Et moi, répondit le capitaine, qui ai peut-être l'âme d'une trempe moins solide, — ce dont, au reste, je m'excuse, — j'ai besoin de croire pour commencer et poursuivre toute action. Aussi bien le ciel a voulu que jamais la foi ne m'ait manqué : et c'est la grâce que je vous souhaite.

Il se tut. Il rêva. Tous rêvaient comme lui. Fabre revoyait sa jeunesse, de petits incidens de son enfance, la figure de sa mère.

— Ma mère, confia-t-il à Vaissette, était très blonde. J'avais l'âme si tourmentée, quand j'étais petit, que je pleurais le soir à l'idée qu'elle pouvait mourir. Et voici que je mourrai sans doute avant elle. Un jour...

Il ne poursuivit pas, tout à ses souvenirs. Ainsi ces hommes rudes redevenaient des enfans. Et ils passaient des plus graves pensées à la puérilité de propos naïfs. Le capitaine de Quéré, lui-même, se rappelait avec émotion la lande bretonne, son âpre désert, son peuple d'ajoncs au bord des marécages, les cris lugubres des grenouilles et des crapauds, toutes les terreurs du vent et de la nuit dans les salles du manoir paternel.

— Nous étions très pauvres, raconta Vaissette. Quels sacrifices pour m'élever! On ne se passait aucune fantaisie à la maison. Une fois, c'était ma fête, mes parens n'avaient même pas pu m'acheter un souvenir. On m'expliqua la dureté de la vie, la nécessité des petites économies. Ce fut une sévère leçon, et j'avais le cœur bien gros. Ma mère plus que moi. Et puis, quand je fus couché, elle vint m'apporter quelque chose : un petit porte-cartes à elle qu'on lui avait offert jadis, et dont, presque une paysanne, la brave femme ne pouvait se servir... Je n'ai jamais eu de ma vie une joie plus grande, ni reçu de plus beau cadeau... Fabre, si je meurs, prenez sur moi ce pauvre portefeuille et renvoyez-le à maman, qui le reconnaîtra.

— C'est tout cela, voyez-vous, ajouta le capitaine, qui compose notre Patrie : les souvenirs de notre enfance, le paysage où nous avons grandi, le sourire de nos mères, de nos épouses ou de nos fiancées, les autels de notre foi, ou l'école de notre incrédulité. Vaissette et moi, peut-être n'aimons-nous pas notre pays pour des raisons pareilles, mais nous l'aimons pareillement.

. . . .

— Voici le moment de se préparer, dit le capitaine de Quéré.

Les ordres circulèrent : « Allons, debout, debout!... Aux armes!... Faites former les sections!... » Les sergens s'affairaient, couraient de groupe en groupe. Certains chasseurs dormaient comme des masses, malgré le branle-bas. D'autres battaient le briquet, frottaient des allumettes : c'était à croire, ma parole, qu'ils allaient faire le café et allumer du feu. Le bois s'était empli d'un bourdonnement que troublait de temps à autre le cliquetis d'une baïonnette, le juron d'un homme qui ne retrouvait pas son sac ou son fusil.

A droite, dans une clairière, deux batteries venaient d'arriver : en quelques secondes, elles se mettaient en position. Les artilleurs coupaient des branches pour cacher leurs pièces; les conducteurs ramenaient leurs chevaux en silence; les servans, enveloppés dans leur manteau sombre, battaient tranquillement la semelle. Huit canons s'alignaient; on les distinguait dans l'ombre. L'éclairage vacillant des lanternes qu'on promenait faisait scintiller, comme un coffre d'or, les douilles des obus dans les caissons. Il n'y avait pas un bruit superflu, pas un geste de trop : on eût dit l'activité sage des abeilles autour de la ruche. De là une impression d'ordre se dégageait qui

réconfortait les chasseurs. Quelques-uns s'étaient approchés des artilleurs.

— Vous allez leur en envoyer, hein? pour nous soutenir, dit Bégou.

— On est ici pour ça, répondit un maréchal des logis.

Et il passait sa main sur le long affût gris, le caressant. Il y avait dans le ton de sa réponse un peu de pitié pour les fantassins; dans la voix de Bégou, il y avait eu un accent de supplication.

— Si seulement on avait assez de munitions, dit le sous-officier.

— Allons-nous donc manquer de munitions? demanda Bégou avec angoisse.

— Ce n'est pas qu'on en manque, déclara l'artilleur; mais il n'y en a jamais assez.

L'aube parut. Une lumière blafarde buvant la nuit, et très bas, vers l'orient, dans le brouillard, un soleil pâle. L'air parut éclater. Comme s'il y avait eu entente entre les adversaires, les canons allemands, là-bas, par delà les crêtes, et les canons français, ici dans la clairière, venaient d'envoyer une rafale, pour saluer, semblait-il, le lever du jour. Puis le silence absolu et la paix des matinées d'automne.

De Quéré se tenait avec Fabre à la lisière du bois. Ils observaient en face, sur la hauteur, les positions ennemies, qu'envahissait la clarté de l'aurore. Plus bas, dans un ravin, une partie du bataillon attendait l'ordre d'attaque. Un officier d'artillerie les rejoignit. Il expliqua :

— Je dois soutenir l'offensive de votre bataillon.

— Je ne comprends pas, dit le capitaine, que les Allemands ne soient pas déjà sur nous. Leur armée déclenchée est en branle depuis la Belgique, avançant toujours, chassant nos troupes devant elle. Elle a l'air de savoir que nous allons maintenant lui barrer le chemin de l'invasion.

— Le commandement ennemi doit être prévenu de nos mouvemens et de nos intentions, dit Lucien. Il attend sans doute d'avoir derrière lui des masses plus profondes pour donner l'attaque.

— Nos aéroplanes ont signalé ces dernières, qui arrivent, fit l'artilleur. Mais vous ne serez pas attaqués sans une forte préparation d'artillerie.

Il ajouta, en s'en allant :

— Vous savez où est mon poste. Prévenez-moi, si je puis vous rendre service.

En effet, quelques instans après, des obus allemands tombèrent en avant de la lisière du bois. Un percutant, en explosant au milieu d'une escouade qui se tenait au bord d'une allée forestière, avait fauché un orme et trois pruniers sauvages, tué cinq hommes, les enterrant dans l'immense entonnoir qu'il avait creusé, aspergeant la tombe d'une averse dorée de petites prunes mûres.

Le capitaine de Quéré courut vers la fosse ouverte. La terre remuée dans ses profondeurs se tachait d'une nappe de sang. Il leva les yeux vers le ciel où s'épanouissait la lumière, comme pour le prendre à témoin du sacrifice de ces enfans. Il se signa. Après une seconde de méditation, semblant répondre aux paroles du prêtre invisible, qui absolvait ces martyrs, humble servant ainsi qu'en son enfance et tout pénétré de son sacerdoce, il murmura :

— *Et lux perpetua luceat eis!*

Il se hâta de rejoindre Lucien qui observait devant lui la chute des engins de l'ennemi et tâchait de reconnaître ses mouvemens. Après l'orée du bois, il y avait à franchir un terrain dénudé qui s'infléchissait d'une pente de plus en plus rapide vers un ruisseau. Pour descendre, on pouvait se défiler : il y avait des arbustes, deux ou trois chemins encaissés, des haies, des ravins, quelques meules de paille. Mais ensuite, il fallait remonter la pente jusqu'au village de Laumont, l'objectif de l'attaque : une véritable falaise, pas le moindre accident sur ce sol, un terrain tout à fait découvert, pas le moindre pli, pas même sur un espace d'un kilomètre un bouquet d'arbres : un véritable glacis. Près du ruisseau, des prairies, puis des champs dont les paysans avaient coupé et rentré le blé.

Le soleil levant faisait luire le clocher de Laumont, éclairait de rayons obliques le champ de bataille.

— Ceux de nous qui dîneront là-haut ce soir pourront s'estimer heureux, déclara le capitaine de Quéré.

Il s'obstinait à étudier avec ses jumelles les tranchées allemandes, en haut de la crête, en avant du village, et toutes les défenses de l'ennemi.

— Il faudrait savoir, dit-il, s'ils n'ont pas eu le temps d'établir un réseau de fils de fer.

Et il expliquait à Fabre :

— A droite votre secteur. A gauche le mien. Vous essayerez de rester en liaison avec moi. Il s'agit d'avancer, quelles que soient les pertes. Cette fois-ci, c'est pour tout de bon.

— Je suis sûr de ma compagnie, répondit Fabre. Quand même elle serait réduite à dix hommes, ces dix hommes arriveront à Laumont.

— Nous tâcherons de progresser aussi rapidement l'un que l'autre, reprit le capitaine. Nous nous engagerons dès que les deux premières compagnies auront franchi le ruisseau et monteront le glacis. Nous formons la seconde vague. Il y en a une troisième derrière nous, si nous ne pouvons aborder.

En effet, les deux premières compagnies, éparses en tirailleurs, attendaient de franchir le filet d'eau. Elles étaient cachées en bas dans les sillons, dans les terres ravinées, derrière les boqueteaux. L'ennemi ne pouvait les voir. Mais, prodigue, son artillerie envoyait de temps à autre des obus sur leurs abris comme sur la forêt où se tenait la deuxième division.

Le fracas de la bataille s'accentua. La crête de Laumont, les maisons du village, les fermes brillaient d'éclairs rapides. Par momens une lueur soudaine embrasait une vitre. Le plus souvent, c'était le feu de batteries allemandes mal défilées; parfois c'était un de nos obus qui explosait. Mille flèches de lumières différentes se croisaient, blanches, métalliques, dans la clarté rose de l'aube; on aurait cru que des projecteurs étaient en action : cela fatiguait le regard.

En même temps, un bruit étrange assourdissait les oreilles. Ce n'était plus le fracas des explosions et le bruit des obus ou des balles trouant l'air. C'était un son plus lointain, plus ample, plus dense, plus compact. Toute l'atmosphère vibrait. Les tempes et les dents en étaient énervées. Et ce son-là ne croissait, ni ne diminuait, car c'était le tumulte immense et régulier de la bataille.

— Mon capitaine, c'est à notre tour, dit Fabre.

Il avait retrouvé ce calme, cette lucidité qui ne l'avaient pas quitté pendant l'attaque de Vassinville.

En effet, la première division s'ébranlait. Le fanion jaune du fourrier agité un instant avait prévenu Lucien. Et les

chasseurs, ayant franchi le ruisseau, escaladaient le glacis.

— A Dieu vat! fit le capitaine de Quéré, fils d'une lignée de marins bretons.

Il tendit la main au jeune homme, qui l'étreignit. Puis ils se séparèrent en courant, pour prendre leur place en tête de leur compagnie. Lucien trouva la sienne qui attendait, toute prête. Il n'eut que le temps d'échanger un regard avec Vaissette : ils se comprirent. L'angoisse leur serrait la gorge ; mais ils sourirent.

Quelques secondes après, la quatrième compagnie déboucha du bois. Les sections formées en lignes de tirailleurs couraient sur le plateau. A leur gauche s'engageait aussi la troisième, de Quéré en avant, la tête haute, son grand corps maigre se détachant dans la lumière, agitant un bâton, sa seule arme, en larges moulinets.

Un bond, puis un autre. Un autre encore. Bientôt on aurait franchi tout l'espace découvert. Les sections, enlevées par leurs gradés, ne sentaient point l'horreur de s'offrir sans abri à la grande clarté limpide du jour. Les uniformes bleus se levaient de terre, couraient le dos baissé, le béret enfoncé, se recouchaient, se dressaient encore pour franchir quelques mètres. On eût dit les courtes lames successives de la marée qui monte, les vagues bleues de la Méditerranée.

Les obus allemands, rares d'abord, tombaient à présent sur le terrain en une averse régulière : il y avait des morts et des blessés dans chaque section. En avant, les projectiles éventraient la terre, s'y enfonçaient en laissant rejaillir, comme l'eau d'un bassin, des gerbes de poussière. C'était un tir de barrage si puissant qu'il était impossible de passer...

Depuis une heure la compagnie était allongée, sans un mouvement, dans la prairie. Les chasseurs d'abord n'avaient pas été trop émus. Maintenant, on trouvait que la plaisanterie se prolongeait, durait trop. Plus le temps passait, plus la crainte de la mort grandissait chez les hommes. Ils suaient à grosses gouttes. Le soleil et le roulement des obus leur alourdissait le cerveau. Un immense halètement d'angoisse contractait et dilatait leurs poitrines. Des blessés hurlaient.

— Aussi, c'est pas la guerre, c'est la boucherie, fit Rousset.

— Imbécile, tais-toi, cria le caporal Gros.

Rousset s'obstinait :

— C'est la boucherie.

L'ennemi était si près, sur la crête voisine, qu'on entendait le grincement des mitrailleuses qui crachaient sur la première division.

— Ce moulin-là fait du sale café, cria Angielli.

Il clignait de l'œil au caporal, au sergent, à tous les gradés : il fallait distraire les camarades. Mais ses lazzis n'avaient aucun succès. Les camarades restaient immobiles dans l'herbe, comme des lézards. Servajac coupait du foin avec ses dents. Un éclat venait d'atteindre Diribarne, le décapitant; la tête était presque détachée du tronc, le sang sortait en bouillonnant.

Rousset répéta :

— C'est la boucherie.

— As-tu fini, cria Gros, ou je te tape dessus?

Il ajouta :

— C'est les meilleurs qui sont tués, et c'est les autres qui se plaignent...

— Bon Dieu, regardez l'officier !

Le lieutenant Fabre était debout. Sous l'avalanche des shrapnells, des éclats et des balles de plomb, il restait impassible, regardant avec ses jumelles vers la position ennemie, consultant sa carte, crayonnant des notes. Le déplacement d'air provoqué par les obus était tel que son béret s'envola. Il courut après lui, le ramassa par terre, comme si un coup de vent le lui eût enlevé sur le boulevard, le battit contre sa jambe pour faire partir la poussière, et le remit sur sa tête. Il avait aperçu de Quéré, arrêté aussi par le tir et lui envoyait des signes d'amitié.

Douze pièces allemandes se trouvaient à mille mètres. Une batterie de canons lourds était à peine plus distante et pas mieux cachée. On voyait les éclairs secs et blancs au départ de chaque coup. Deux fois depuis une heure, Fabre les avait signalées à notre artillerie, dans le bois. Vainement. Cette fois encore, le commandant lui répondait que ses renseignemens étaient trop vagues pour permettre de régler le tir. Alors il s'était levé, repérait la place exacte sur sa carte d'état-major, dessinait un croquis, appelait son ordonnance.

— Porte ça aux artilleurs, dit-il.

Le chasseur se mit à ramper, puis, pour aller plus vite, se dressa, détalant vers la forêt. Un obus explosa, juste au-dessus

de sa tête, à quelques mètres de hauteur. La gerbe de balles et d'éclats s'arrondit, comme une ombrelle. L'ordonnance s'était arrêté, cloué au sol; l'averse tomba : il disparut dans le nuage blanc de l'éclatement. Quand la fumée se dissipa, l'homme était debout, sans une blessure, sans une contusion. Tout étonné de se sentir encore vivant, il riait. Il tendit le bras, la main ouverte, en un geste large, comme on fait pour constater qu'il ne pleut plus, et, rassuré, reprit sa course.

Une demi-heure passa : dix siècles. Le tir ennemi se poursuivait. L'ordonnance revint : l'officier d'artillerie lui avait donné un mot : « Il me fallait un renseignement précis. Nous manquons de munitions. Je n'ai pas assez d'obus pour arroser sans un objectif nettement défini. »

— Bien, bien, dit Fabre. Les sacrifices de l'infanterie rachètent le manque de matériel. Le sang de mes hommes ne leur coûte pas cher!

Il était furieux. C'était encore la faute des états-majors! A quoi pensaient-ils d'envoyer ces compagnies à l'assaut sans préparation d'artillerie? Il se leva encore une fois, contempla ses hommes étendus par le champ, le dos rond, prosternés, tels des musulmans pour la prière.

— Qu'importe, dit-il, nous vaincrons!

Un agent de liaison lui apportait un mot de Vaissette.

« Qu'attendons-nous? » demandait celui-ci.

Il ajoutait une réflexion plaisante : « Je songe sous ce bombardement que le Fabrice de Stendhal a assisté à la bataille de Waterloo sans s'en douter. Je vous assure que, pour l'instant, je me doute que nous participons à une bataille qui comptera dans l'histoire... »

En *post-scriptum*, le sous-lieutenant avait griffonné : « Si nous ne devons pas nous revoir, songez à mon portefeuille. »

Mais la figure de Lucien se rasséréna : nos batteries avaient ouvert le feu. Quelques flocons de fumée venaient d'éclater sur Laumont, s'étaient joyeusement dissipés dans l'air : on réglait le tir. Puis, avec une rapidité folle, les rafales se succédaient. On entendait les obus passer. Ils explosaient en même temps sur les pièces allemandes, et tout de suite arrivait une nouvelle rafale. Les maisons du village s'effondraient; des morceaux d'acier et de bois sautaient en l'air, pulvérisés. Nos obus pénétraient dans les positions ennemies comme une faux dans les

blés. Les batteries prussiennes s'étaient tues brusquement.

— Ces braves soixante-quinze! murmura Lucien.

Il s'était dressé. Profitant du répit, il enlevait sa compagnie, la lançait vers les ravins qui descendaient au ruisseau, lui faisant franchir par surprise tout l'espace découvert. On s'engageait sur le terrain protégé par des mouvemens du sol, des fourrés et des pépinières de jeunes poiriers. Pour un moment, on était sauvé.

Mais on ne devait pas rester longtemps dans le ravin. Les premières compagnies d'assaut remontaient le glacis en rampant sous la fusillade continue de l'ennemi. A gauche, de Quéré continuait sa progression. A droite, des fantassins surgissaient d'un petit bois, d'autres d'un village. Plus loin encore, des zouaves débouchaient d'un talus. Cela formait une chaîne ininterrompue. On sentait les bataillons soudés aux autres bataillons. On avait l'impression d'une masse. Les chasseurs suffoquaient sous l'ardent soleil. Ils gardaient dans les oreilles le bruit des détonations, le souvenir de l'horreur subie en silence, pendant l'heure précédente. Ils savaient que ce n'était qu'un commencement. Plusieurs avaient pâli. Servajac se taisait farouchement; il songeait à son camarade Diribarne, décapité à côté de lui. Tous, ils se savaient condamnés à mort. Mais tous, une force immense, qu'ils ne comprenaient pas, s'était emparée d'eux, les poussait à l'action. Nul ne songeait à marchander son sacrifice; ils étaient le jouet des événemens et du destin : ils obéissaient à l'appel du sol.

Rousset répétait machinalement :

— C'est la boucherie, c'est la boucherie.

— Mais oui, c'est la boucherie, répondit Angielli, puisque c'est la guerre.

Il ajouta :

— Ça ira.

Et il fredonna l'air révolutionnaire.

Cependant ils regardaient les fantassins qui entraient dans la zone de feu. Plusieurs tombaient. Les pantalons rouges parsemaient, comme des fleurs d'été, les sillons et les champs.

A leur tour, ils allaient pénétrer dans la fournaise. Du regard, ils reconnaissaient le terrain devant eux. Un peu d'eau à franchir, un lit presque desséché, et l'on serait dans la région infernale. A quelques mètres, une ligne de tirailleurs

était étendue, tous les hommes correctement alignés; on les eût dits à l'exercice; ils ne bougeaient pas : la même mitrailleuse les avait allongés et raidis. Il faudrait les franchir. Après, c'était le vide, le vide immense, le vide épouvantable du champ de bataille. Quelques cadavres épars se distinguaient à peine, se confondaient presque avec les mottes de terre ou l'herbe. Rien. L'immensité déserte. C'est cet espace qu'il faudrait traverser, tout ce glacis, interminable, jusqu'à la ligne ennemie.

Les chefs des quatre sections s'étaient mis à la tête de leurs hommes dispersés en tirailleurs. Brusquement, Lucien Fabre enjamba le ruisseau, courut par le terrain uni. Le déclenchement s'opéra. Toute la compagnie, comme une machine, suivait. Les balles faisaient frémir l'air, comme si du vent sifflait. Quelques hommes s'écrasèrent à terre. Les autres suivaient, de leurs regards enivrés, les gestes de leur sergent. Le bond était terminé : ils se couchèrent.

Il fallut se relever. Vingt mètres à franchir. On s'allongea de nouveau. Se redresser, c'était narguer la mort. Le caporal Bégou, la gorge traversée par une balle, étouffant, s'était assis, battant l'air de ses bras. D'autres projectiles lui trouèrent les poumons. Au troisième bond, Rousset s'effondra. Un obus l'avait scalpé, faisant voler le crâne et la cervelle. Même lorsqu'on s'aplatissait, les balles ricochaient, vous couvraient de terre et de cailloux, vous frappaient. Les bidons et les gamelles traversés rendaient un son métallique et sec : quelques-uns étaient percés comme une écumoire. Et c'était aussi le bruit sourd des balles entrant dans les sacs, pénétrant dans les chairs.

Cependant les rafales d'artillerie se suivaient, se croisaient dans un infernal tapage. La terre semblait tressaillir. Tout le ciel grondait. L'air flambait.

Vaissette, au début, essayait de suivre les indications de Fabre. Il tâchait de rester en liaison avec ses sous-officiers et, à sa gauche, avec une section du capitaine de Quéré. A présent, ce n'était plus possible. Il avait la tête en feu, il sentait vaciller sa raison, il ne savait qu'une chose qu'il répétait machinalement :

— C'est trop long... c'est trop long...

Et il n'avait plus qu'un désir, impérieux et violent : arriver coûte que coûte sur l'ennemi. La colère grondait en lui contre ses hommes qui n'avançaient pas.

Lucien Fabre sentait également la folie le gagner. Mais il conservait encore toute sa présence d'esprit. Il fallait progresser plus vite ; sinon, pas un homme n'aborderait aux défenses prussiennes. Derrière lui, il voyait d'autres échelons, d'autres vagues qui suivaient sa compagnie. On était à présent trop près de l'ennemi, pour que le mouvement continuât d'être si lent : c'était lui offrir une cible par trop facile.

— Il faut en finir, dit Lucien.

Il regarda derrière lui. Il avait un clairon, son ordonnance, un caporal-fourrier : il les envoya tous trois recommander aux chefs de sections de faire activer les bonds. Lui-même se porta auprès de Vaissette pour donner ses ordres.

— Par bonds de vingt mètres. Un bond toutes les minutes. Dans un quart d'heure, nous serons assez rapprochés pour l'assaut.

Les serre-files, derrière les sections, poussaient les hommes.

— Attention: pour un bond jusqu'aux betteraves, hurla Vaissette... en avant!

La section, hypnotisée, se soulevait de terre, ondulait, débouchait dans le champ.

— Pour un nouveau bond de vingt mètres... en avant!

Un blessé hurlait. Un autre labourait la terre avec ses pieds.

— Attention... Jusqu'au sillon, criait Vaissette... en avant!

On obéissait, en pliant la nuque, en courbant la tête sous l'orage. Les balles, comme une pluie, cinglaient.

— Courez à toutes jambes, nom de D...! en rasant le sol. Comblez les vides, comblez les vides... Serrez sur moi. Serrez sur moi!

La voix de Vaissette tonnait au milieu de la fusillade et des détonations.

— Encore un peu de courage, et c'est fini... Garde à vous... Pour un bond... Jusqu'à la fin du labour... Garde à vous... En avant!...

Il franchit l'espace désigné. Mais il le franchit seul. La section n'avait pas suivi...

Du coup, il éclata.

Sans souci du péril, debout sous l'averse, il se démenait comme un possédé, revenant à sa section.

— Allez-vous me suivre, bougres d'animaux ?

Les chasseurs, terrifiés par le feu, ne bougeaient pas.

Vaissette continua :

— Je vais vous apprendre à bouffer la terre!... Je vais vous taper dessus!...

Et, du pied, il frappait un homme qui ne remuait pas. Vaissette se pencha sur lui : c'était un cadavre.

— Ah! dit-il, l'imbécile! il est mort.

Il eut un mot sublime :

— Si vous n'avancez pas, je vous abats à coups de revolver.

La menace de son arme était dérisoire, en présence du torrent de feu qui mugissait sur les têtes.

Il cria :

— En avant!

— Vive la Sociale! clama Angielli.

Le débardeur se leva et courut derrière Vaissette. Toute la section, en hurlant, s'ébranla, se précipita sur le terrain, franchit cent mètres.

— Nous y sommes! criait le sous-lieutenant.

Il triomphait. Un soulèvement léger du sol mettait ses tirailleurs à l'abri.

— Serrez sur le centre, disait-il... Baïonnette au canon... Faites aligner la section... Mon Dieu, j'ai cru que nous n'y arriverions jamais... Ah! je parie qu'il y a encore des traînards.

Il allait se lever. Mais il se sentit tiré par sa vareuse : c'était Angielli.

— Ne bougez pas, nom de D..., dit le Marseillais. Sans ça, vous êtes fichu.

Il se colla la face contre terre. Il n'avait plus notion de rien. Il ne savait plus où il était. Il savait seulement qu'il ne fallait pas faire de mouvement.

Soudain, un tressaillement agita son corps. Il se souleva sur le poignet, prêtant l'oreille. Là-bas, à gauche, il venait d'entendre l'appel d'un clairon. Cela semblait venir des sections du capitaine de Quéré... Mais non, le rythme des obus seulement, la fusillade, le crachement saccadé des mitrailleuses. Il avait été l'objet d'une hallucination...

Ah! cette fois, c'étaient bien les notes du clairon... Elles éclataient, lointaines encore, perçant le fracas de la bataille. Tous les hommes les avaient entendues. Ils les écoutaient, haletans. La musique cuivrée avait des ailes. La *Marseillaise* volait par les airs, comme un ordre impérieux de victoire.

Alors un frisson courut par toute la troupe. Là-bas, les derniers accens du chant national s'éteignaient; mais voici qu'ils renaissaient pour retentir de nouveau, plus proches. Le sous-lieutenant Vaissette se levait, transporté. Il était ivre de gloire. La lumière du jour flamboyait. Derrière lui des notes résonnaient. Il se retourna. Sans un ordre, le clairon Marsanne, debout sous la mitraille, ruisselant de sueur, les joues gonflées, écarlate, faisant passer toute son âme dans le souffle de ses poumons, sonnait aussi la *Marseillaise*.

— Serrez sur moi, clamait l'officier. Pour l'assaut... Pour l'assaut!...

Les chasseurs s'étaient tous levés. Plusieurs hurlaient. Ils répétaient :

— Pour l'assaut, pour l'assaut!

A droite, à gauche, partout, très loin, des autres bataillons, ou, tout à côté, des sections voisines, les appels du chant sublime se répondaient, se mêlaient, s'épanouissaient.

— En avant. À la baïonnette!

Vaissette courait à l'ennemi.

La section suivait. Les bérets bleus couvraient le glacis. Ils sortaient de chaque sillon, de chaque motte de terre, de chaque trou. A côté d'eux, les képis rouges surgissaient aussi des labours et des blés. C'était la plaine, avec ses fleurs, rouges et bleues, qui marchait.

L'immense vague humaine déferlait sur la ligne allemande.

ADRIEN BERTRAND.

(La dernière partie au prochain numéro.)

IMPRESSIONS

D'UN

BOURGEOIS DE PARIS

PENDANT LE SIÈGE ET LA COMMUNE (1)

CHARLES AUBERT-HIX

IX

Le 18 novembre, Aubert a une joie infinie : il reçoit des nouvelles ! C'est le soulagement de la pire douleur, l'absence, torture de tant de cœurs tendres dans la clôture du cercle de fer ! On la souffre en silence, mais peu à peu elle use les nerfs. Chaque lettre, par un mot, un trait, en laisse échapper le secret. Il y en a bien peu qui ne fassent mention du départ des ballons, avec tous leurs incidens. Aubert, après avoir porté lui-même ses lettres à la poste centrale, allait le plus souvent voir partir les ballons qui les emportaient, et qui prenaient leur vol soit de la gare d'Orléans, soit de la place Saint-Pierre, à Montmartre. C'est là, je m'en souviens, que je l'ai rencontré avec mon père, et plus d'une fois. Il s'imposait, pour ne point manquer à ces départs, des fatigues qui n'étaient guère dans ses goûts. « Le ballon doit partir ce matin, à sept heures, et je n'ai que le temps de vous donner en hâte quelques nouvelles. Il faut que je sois à six heures un quart rue Jean-Jacques-Rousseau. »

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

On s'enquérait ensuite de la destinée des ballons ; on observait les girouettes pour suivre le vent; on savait les accidens qui avaient abîmé certains ballons dans les lignes ennemies; on apprenait l'heureux passage de quelques autres par le retour des pigeons.

On rêvait, à chaque fois, que ces bienheureux pigeons porteraient avec eux une ligne, un mot, en échange des longues lettres qu'on avait écrites. Bien rares étaient les privilégiés, à qui l'assurance était donnée que les chers êtres du dehors étaient toujours en vie, — assurance toute sèche, mais où tant de joie était déjà contenue! Nul n'était prêt à goûter cette joie mieux qu'Aubert. Il a comme une fringale de cordialités de famille. Dans la suite de ses jours solitaires, les dates qui passent lui ramènent les anniversaires, tristes ou joyeux, un deuil ou bien une fête. Le 4 novembre, il écrit en *post-scriptum :* « Et c'est pourtant ma fête ! » Un autre jour, il voit passer l'échéance de ses cinquante ans. Mélancolique pensée. Un jour, il est de garde; c'est le 23 octobre, et c'est la date du mariage de sa fille, béni quelques années plus tôt par cet être angélique qui fut son élève, l'abbé Henri Pereyve. Cette fois, tant bien que mal, il a fallu qu'il en fit une fête, et, muni de deux bouteilles de Corton, tirées de sa cave et apportées à la barrière d'Italie, il a organisé une petite bombance, avec trois camarades, dans une guinguette près des remparts. On a bu, la larme à l'œil, aux époux lointains!

Et les petits-enfans! Un jour, place de la Bastille, il a vu, hésitant à passer la rue, une dame, avec une petite fille, grande comme une des siennes. Il dit : « Je me suis offert à porter la fillette, pour tenir un instant dans mes bras un être qui me rappelât mes petits chéris. »

Voilà où il en était, quand les nouvelles lui sont venues. La lettre que voici, la scène qu'elle évoque me semblent faire partie du tableau du Siège, de la psychologie du Bourgeois de Paris dans sa sinistre séquestration :

« Que vous êtes de bons et aimables enfans, mes chers amis! Quelle joie vous m'avez donnée au milieu de tant d'amertumes! Dans la soirée de mardi, j'étais blotti chez moi, bien tristement, et je m'étais endormi sur mon divan ; à onze heures, deux gros coups de sonnette me réveillent. Je cours à ma porte, et j'y trouve un employé du télégraphe, qui m'annonce une dépêche

d'Angers. C'était à n'y pas croire ! Vous dire avec quel singulier mélange de joie et d'angoisse j'ai brisé l'enveloppe, c'est bien inutile ; j'avais tant à espérer et tant à craindre ! Votre phrase si bien rédigée m'a ravi. J'ai remercié Dieu, qui m'envoyait ce soulagement ; la soirée s'est continuée assez longtemps, dans un bien-être moral que j'étais heureux de vous devoir. Lorsque, le lendemain, j'ai fait part de ma joie à Girard et à mes collègues, leurs complimens m'ont touché. En sortant de classe, il a fallu prendre son fusil et partir pour vingt-quatre heures aux remparts ; là encore, j'ai reçu bien des félicitations et fait bien des envieux ; en une heure, de bouche en bouche, la nouvelle a circulé, et on est venu me regarder rien que pour voir un homme qui avait reçu une lettre. Je n'exagère rien, ce que je vous dis là est la vérité pure. Souffrir au point de vue matériel est certainement douloureux, quoique, en somme, jusqu'ici, j'aie à peine éprouvé les tiraillemens d'une nourriture médiocre ; mais souffrir dans ses affections les plus vives et les plus profondes, ne pas oser penser même à ses enfans, de peur que le découragement et presque le désespoir ne vous prenne, c'est le supplice que je n'oserais pas souhaiter à mon plus cruel ennemi. Ce pauvre X... est venu, comme beaucoup d'autres, me complimenter ; lui aussi il a sa femme et sa fille en Touraine, son fils dans l'armée de la Loire. « Vous avez du calme pour deux mois, » me disait-il ; et en parlant ainsi, ses yeux étaient pleins de larmes ! Songez que, depuis le siège, c'est-à-dire en deux mois, cinquante personnes à peine avaient reçu des lettres, et que M. Thiers n'avait consenti à se charger que d'une vingtaine de billets. Vous pouvez donc vous dire, mes chers enfans, que vous avez fait un heureux, bien heureux. Comme toujours, vous avez été pour moi d'une affection attentive et fidèle dont je vous remercie bien profondément. » (18 novembre.)

Il avait « du calme pour deux mois ! »

X

Dès le milieu de novembre, s'effacent les lugubres souvenirs de l'émeute, du passage de Thiers, des espérances évanouies. On discute encore sur la capitulation de Metz, et l'on pèse les responsabilités possibles :

« Vous savez, sans doute, quels bruits circulent à propos de

la capitulation de Metz; l'honneur des généraux en serait fort maltraité; on parle de marché misérable, de trahison. Dans ces malheurs que nous traversons, il ne faut pas s'étonner de ces agitations. Qu'y a-t-il de vrai? Je ne sais qu'en penser. On se refuse à croire de pareilles monstruosités. Cependant, le passé du maréchal Bazaine n'est pas parfaitement net. Quant à moi, j'estime que les gens honnêtes doivent suspendre leur décision. On finirait par n'oser plus croire à la probité et à l'honneur. »

On travaille à la défense avec acharnement; on prépare la Garde nationale à un rôle plus actif. D'heureux bruits sont venus de province. Les âmes des braves gens sont solides. On s'attend à de graves événemens. Aubert profite de ses quinzaines de liberté pour continuer avec audace ses explorations de banlieue. Nous le retrouvons à Aubervilliers, où il couche chez un ami, aux Hautes-Bruyères, une autre fois à Nogent.

« Hier, j'étais aux Hautes-Bruyères et regardais tirer le moulin Saquet. Le tir est déjà bon, mais les pièces m'ont paru d'une portée faible. Pendant une heure au moins, il a défilé devant nous un convoi prussien, passant un peu au delà de Choisy-le-Roi par Rungis et Fresnes pour rejoindre Versailles. Il y avait quatre à cinq cents fourgons. Quelques pelotons de uhlans escortaient le convoi. On aurait pu tirer des Hautes-Bruyères, mais à cette distance le tir manque de précision et de réelle utilité.

« Lundi, j'avais pris la route de Champigny; on peut aller maintenant en chemin de fer jusqu'à Nogent, sur la route de Vincennes. Après une visite au fort de Nogent, je suis revenu à Joinville, pour voir où avait eu lieu l'engagement de Champigny. C'est la Faisanderie qui a attaqué le village et délogé les Prussiens. Une manœuvre de mitrailleuses bien dirigée a jeté bas bon nombre de fuyards. Quelques maisons incendiées attestent que la lutte a été rude. Pendant que je fouillais avec ma lunette tous les recoins du village et des environs, je voyais à travers la prairie les manœuvres des francs-tireurs, courant deux à deux et allant débusquer les sentinelles ennemies. Cette guerre est la seule qui soit possible encore autour de nos murs. » (18 novembre.)

Le lendemain il part pour le fort d'Aubervilliers et y reste deux jours. Tout va bien, en somme. La nouvelle de la victoire d'Orléans a ragaillardi les Parisiens. Car tout l'espoir raisonné

d'Angers. C'était à n'y pas croire ! Vous dire avec quel singulier mélange de joie et d'angoisse j'ai brisé l'enveloppe, c'est bien inutile; j'avais tant à espérer et tant à craindre ! Votre phrase si bien rédigée m'a ravi. J'ai remercié Dieu, qui m'envoyait ce soulagement ; la soirée s'est continuée assez longtemps, dans un bien-être moral que j'étais heureux de vous devoir. Lorsque, le lendemain, j'ai fait part de ma joie à Girard et à mes collègues, leurs complimens m'ont touché. En sortant de classe, il a fallu prendre son fusil et partir pour vingt-quatre heures aux remparts ; là encore, j'ai reçu bien des félicitations et fait bien des envieux ; en une heure, de bouche en bouche, la nouvelle a circulé, et on est venu me regarder rien que pour voir un homme qui avait reçu une lettre. Je n'exagère rien, ce que je vous dis là est la vérité pure. Souffrir au point de vue matériel est certainement douloureux, quoique, en somme, jusqu'ici, j'aie à peine éprouvé les tiraillemens d'une nourriture médiocre; mais souffrir dans ses affections les plus vives et les plus profondes, ne pas oser penser même à ses enfans, de peur que le découragement et presque le désespoir ne vous prenne, c'est le supplice que je n'oserais pas souhaiter à mon plus cruel ennemi. Ce pauvre X... est venu, comme beaucoup d'autres, me complimenter ; lui aussi il a sa femme et sa fille en Touraine, son fils dans l'armée de la Loire. « Vous avez du calme pour deux mois, » me disait-il; et en parlant ainsi, ses yeux étaient pleins de larmes ! Songez que, depuis le siège, c'est-à-dire en deux mois, cinquante personnes à peine avaient reçu des lettres, et que M. Thiers n'avait consenti à se charger que d'une vingtaine de billets. Vous pouvez donc vous dire, mes chers enfans, que vous avez fait un heureux, bien heureux. Comme toujours, vous avez été pour moi d'une affection attentive et fidèle dont je vous remercie bien profondément. » (18 novembre.)

Il avait « du calme pour deux mois ! »

X

Dès le milieu de novembre, s'effacent les lugubres souvenirs de l'émeute, du passage de Thiers, des espérances évanouies. On discute encore sur la capitulation de Metz, et l'on pèse les responsabilités possibles :

« Vous savez, sans doute, quels bruits circulent à propos de

la capitulation de Metz; l'honneur des généraux en serait fort maltraité; on parle de marché misérable, de trahison. Dans ces malheurs que nous traversons, il ne faut pas s'étonner de ces agitations. Qu'y a-t-il de vrai? Je ne sais qu'en penser. On se refuse à croire de pareilles monstruosités. Cependant, le passé du maréchal Bazaine n'est pas parfaitement net. Quant à moi, j'estime que les gens honnêtes doivent suspendre leur décision. On finirait par n'oser plus croire à la probité et à l'honneur. »

On travaille à la défense avec acharnement; on prépare la Garde nationale à un rôle plus actif. D'heureux bruits sont venus de province. Les âmes des braves gens sont solides. On s'attend à de graves événemens. Aubert profite de ses quinzaines de liberté pour continuer avec audace ses explorations de banlieue. Nous le retrouvons à Aubervilliers, où il couche chez un ami, aux Hautes-Bruyères, une autre fois à Nogent.

« Hier, j'étais aux Hautes-Bruyères et regardais tirer le moulin Saquet. Le tir est déjà bon, mais les pièces m'ont paru d'une portée faible. Pendant une heure au moins, il a défilé devant nous un convoi prussien, passant un peu au delà de Choisy-le-Roi par Rungis et Fresnes pour rejoindre Versailles. Il y avait quatre à cinq cents fourgons. Quelques pelotons de uhlans escortaient le convoi. On aurait pu tirer des Hautes-Bruyères, mais à cette distance le tir manque de précision et de réelle utilité.

« Lundi, j'avais pris la route de Champigny; on peut aller maintenant en chemin de fer jusqu'à Nogent, sur la route de Vincennes. Après une visite au fort de Nogent, je suis revenu à Joinville, pour voir où avait eu lieu l'engagement de Champigny. C'est la Faisanderie qui a attaqué le village et délogé les Prussiens. Une manœuvre de mitrailleuses bien dirigée a jeté bas bon nombre de fuyards. Quelques maisons incendiées attestent que la lutte a été rude. Pendant que je fouillais avec ma lunette tous les recoins du village et des environs, je voyais à travers la prairie les manœuvres des francs-tireurs, courant deux à deux et allant débusquer les sentinelles ennemies. Cette guerre est la seule qui soit possible encore autour de nos murs. » (18 novembre.)

Le lendemain il part pour le fort d'Aubervilliers et y reste deux jours. Tout va bien, en somme. La nouvelle de la victoire d'Orléans a ragaillardi les Parisiens. Car tout l'espoir raisonné

est dans l'action commune des assiégés et de l'armée de secours.

Mais la première lettre que nous ayons de décembre marque le premier coup de déceptions cruelles (1). Cette lettre commencée le 4 et finie le 8 est comme un écho vivant des événemens. Le 4, le Parisien est sous le coup des batailles sanglantes de la Marne, un peu déçu par les résultats, confiant encore; mais entre la première et la seconde partie de la lettre, sont tombées les mauvaises nouvelles. La victoire d'Orléans n'a pas eu de lendemain : dans une note d'une ironique courtoisie, Moltke a appris à Trochu la défaite. Voici, dans quelques lignes, la sensation de ces cruels événemens. Entre le premier et le second fragment de la lettre, l'écriture même est changée. Elle devient lâchée, hâtive, comme haletante :

« Depuis la lettre que je vous ai envoyée hier, rien de nouveau n'est survenu, et le *Journal officiel*, dont on attend le rapport avec impatience, ne s'est pas encore expliqué. Nous restons donc sur cette impression de deux bonnes journées, dans l'attente de celles qui suivront. L'opinion n'est ici ni exaltée, ni découragée; on est résolu, on a confiance; on sait cependant que de mauvais jours peuvent reparaître, et que l'heure de la délivrance n'est pas encore arrivée. Les combats du 30 novembre et du 2 décembre ont coûté cher, quoique les pertes de l'ennemi soient énormes en comparaison des nôtres. Le temps s'est subitement refroidi; il gèle fortement, et l'armée du général Ducrot est redescendue à Vincennes pour bivouaquer dans le bois. Nos braves amis devaient souffrir beaucoup, sur les hauteurs, d'une température aussi rigoureuse. Toute la question est dans l'arrivée plus ou moins prompte, plus ou moins opportune des armées de secours. Où est l'armée de la Loire? Où sont les troupes de Bourbaki? Quelles forces se sont détachées d'ici pour les arrêter dans leur marche? Quant à nous, il résulte de l'expérience tentée que l'armée du général Ducrot est bonne, que notre artillerie est notablement supérieure à l'armée prussienne; dans une situation où nous pouvions les atteindre, leurs boulets tombaient à deux cents mètres des

(1) Aubert a joint à sa lettre deux numéros d'une petite feuille imprimée qui paraissait le mercredi et le samedi sous ce titre : LETTRE-JOURNAL DE PARIS. *Gazette des absens* (imprimée par Jouaust et vendue au *Figaro*, rue Rossini). Plusieurs des lettres suivantes seront écrites sur les dernières pages de ces numéros, laissées libres pour la correspondance.

lignes françaises, ce qui n'empêche pas que la lutte ne nous ait coûté des pertes sensibles. Nos soldats ont montré tout le courage, toute la solidité des vieilles troupes, elles ont soutenu le feu avec autant de sang-froid qu'elles montraient d'élan et d'ardeur dans l'attaque à la baïonnette. Non seulement le gouvernement leur rend cette justice, mais les blessés eux-mêmes reviennent aux ambulances avec une fermeté et une satisfaction vraiment touchantes. Vous n'imaginez pas quel luxe de secours on a organisé pour les recueillir et les ramener; on ne rencontrait dans Paris que des voitures consacrées à ce service; d'abord les voitures des ambulances, très bien organisées; ensuite des omnibus, des voitures de déménagement, des voitures de maître, des fiacres, où le drapeau de la Convention de Genève, blanc avec une croix rouge, ou une simple croix rouge peinte sur les panneaux, devaient faire respecter aux belligérans le service des blessés. Hier encore ces transports continuaient. On a surtout apprécié le service des mouches, mises en réquisition pour transporter nos braves amis. Tous les médecins sont consignés et à leur poste; les sœurs de charité vont du champ de bataille aux hôpitaux; deux cents frères des écoles chrétiennes, sous la conduite du frère Philippe, accompagnent les... »

Le texte s'arrête brusquement et reprend après un blanc :

« ... Cette lettre était commencée dimanche et je comptais vous l'envoyer lundi; l'attente de nouvelles plus complètes m'a fait retarder mon envoi. Mardi et mercredi, j'ai passé ma journée aux remparts. Mais quelle triste soirée mardi, à l'annonce qu'Orléans était repris et notre armée battue! Une sorte de stupeur a accueilli cette communication; mais Paris s'est promptement remis de cet émoi. On s'est dit qu'en fait de nouvelles, la loyauté des Prussiens pouvait paraître suspecte; on a pensé ensuite qu'une armée comme celle de la Loire ne pouvait pas disparaître en quelques heures, que la perte d'Orléans n'entraînait que des conséquences limitées. Enfin, deux heures après, l'esprit public s'associait pleinement à la réponse du gouvernement. Vous savez mieux que nous, mes bons amis, ce qu'il y a de vrai dans ces communications. Depuis bientôt cinq jours, pas un pigeon n'est arrivé ici; on attend avec calme et courage; mais cette ignorance presque absolue est une épreuve dont vous ne pouvez pas mesurer l'amertume. »

Après cela, la correspondance est plus brève, moins fournie de détails; il paraît clairement que l'optimisme, désormais, représente à l'esprit un devoir plus qu'une opinion. La formule en revient brève, nette, très noble : « Personne ici ne songe à désarmer. Cette résolution inébranlable de Paris est-elle d'accord avec vos désirs, et voulez-vous la paix ou la guerre, c'est ce que nous ne voulons pas démêler. Dans les épreuves morales, alors qu'on ne peut pas s'entendre et se concerter à son aise, il suffit qu'à distance chacun fasse son devoir. Marcher devant soi est toujours la vraie route : on y retrouve ses vrais amis. »

C'est le ton de toutes les lettres.

Autour de la Noël, les combats furent très douloureux : un froid sibérien sévit pendant quinze jours. Il n'empêche pas notre curieux Parisien d'aller jeter un coup d'œil en banlieue :

« J'ai assisté à la bataille de mercredi des hauteurs de Belleville. Notre artillerie a fort malmené les Prussiens. C'était un feu roulant. Vous auriez été émerveillés comme moi du dévouement de tous. Malheureusement, l'attaque du Bourget n'a pas réussi, et quelques compagnies, entre autres un corps de marins, ont été fort éprouvées. Le lendemain jeudi, rien à signaler. La journée de vendredi s'est passée par un froid glacial. Pas un coup de canon du côté des Prussiens. On les voyait massés au Blanc-Ménil, deux grandes lignes noires, et en avant une série de pelotons échelonnés sur la côte, tout cela immobile comme des soldats de bois. De notre côté, on s'évertuait à travailler la terre pour ménager contre le Bourget une attaque moins périlleuse couverte par des tranchées profondes; mais le sol est si dur que nos braves amis n'avançaient guère. Cependant, le fort d'Aubervilliers, le fort de l'Est et la batterie de la Courneuve tiraient sur les Prussiens, et au mouvement de leurs lignes qui, de temps en temps reculaient, il était facile de penser que notre tir les inquiétait.

« Le lendemain samedi, j'ai pu sortir de Paris, et je suis allé coucher à Aubervilliers. J'ai visité nos batteries établies dans la plaine et je me suis approché à cent mètres des travailleurs à cinq cents mètres du Bourget. Nos travailleurs avançaient lentement, mais sans être inquiétés. A la Courneuve, j'ai vu les fameuses locomotives blindées et nos batteries de marine. Mais tout sentiment de curiosité cédait à la profonde tristesse

de voir nos soldats soutenir une si effroyable température. Des accidens graves se sont produits en assez grand nombre ; on a dû évacuer des hommes dont les pieds s'étaient congelés dans la tranchée. On a beau les couvrir, leur donner du bois et une nourriture solide; il serait impossible de prolonger la lutte active, si le temps ne devenait plus clément. Hier déjà il faisait moins froid; aujourd'hui, il y a une amélioration sensible. » (Lundi 26 décembre.)

Et le Parisien se soutient. Pourtant, on s'aperçoit que sa santé finit par souffrir, et que ses forces baissent. C'est de quoi il parle peu. Il ne s'attarde pas à gémir sur le jeûne forcé. Nous n'y pensions guère ! Il s'amuse çà et là à noter le prix fantastique des denrées, à titre de curiosité, et voilà tout. Dès septembre, le beurre vaut 6 francs la livre. En octobre, un poulet 18 francs et une oie 30 francs. (La même oie valait 100 francs à Noël.) Le charcutier du coin n'a plus en montre que quelques morues ; Aubert s'en paie une. Un jour, il achète un chou, un autre jour un pied de céleri. Il faut bien s'ingénier : dès le 13 octobre, on n'a plus que 100 grammes de viande par jour : « A peine pour sa dent creuse ! »

Qu'importe ? « On se serrera un peu le ventre, et vous nous trouverez un peu maigris. » Vers la fin, il dit : « Bah ! nous n'avons pas encore mangé nos semelles de bottes! » — et il fait cette réflexion philosophique : « Manger mal et mal dormir, on s'y fait, et pour mon compte, je suis confondu du peu qui est nécessaire à la vie ! »

Où est le gourmet d'autrefois? — Est-ce bien lui qui pousse vers les absens ce cri du cœur : « Je mangerais bien dix ans du cheval pour avoir un mot de vous ! »

XI

A la fin de décembre, la population ne doutait pas que Paris serait bombardé. Dans les grandes crises, le peuple a vite fait de deviner sans erreur la volonté des maîtres de l'heure. Ainsi voyait-il approcher ce que nos pédans et barbares ennemis appelaient le « moment psychologique. » Pourtant, Aubert croit devoir rassurer sa famille : il ne juge pas, jusqu'à nouvel ordre, le bombardement direct de la ville possible, « sauf du côté de Neuilly. » — Ce qui peut y faire croire, c'est que

l'artillerie ennemie bombarde les forts : « Plus de 3000 bombes ont été lancées sans résultat appréciable ; les obus portaient mal et tombaient le plus souvent en avant des forts. Nous avons eu huit morts et cinquante blessés, dont quatre officiers de marine. C'est à recommencer. Mais je vous défie d'imaginer une pareille musique ! De huit à dix heures, le bruit était formidable. C'est seulement à cinq heures qu'on a su le résultat. Paris ne s'est ému en aucune façon de ces menaces. On veille et on est sur ses gardes. »

On se plaint bien plus du froid. La misère du peuple est digne d'une grande pitié. Le 31 décembre, Aubert est de garde : il a devant lui la plaine morne et glacée : « C'est là, dit-il, que je verrai finir cette sinistre année. »

Pourtant le 5 janvier 1871, la douce âme poétique de l'empereur Guillaume s'était épanouie en ce billet fameux adressé à sa pieuse épouse : « Le bombardement de Paris a commencé aujourd'hui, par un splendide soleil d'hiver. »

Le bombardement fut accepté par la ville avec un calme et une gaieté que tous les historiens ont constatés. Le temps était beau, le froid beaucoup moins vif, et chacun voulait voir le nouveau spectacle inédit que l'ennemi nous donnait. Je me rappelle moi-même avoir fait des patrouilles pour empêcher les curieux de s'approcher des lieux où les obus tombaient le plus dru. Aubert écrit :

« Mes bons amis,

« Nous venons de traverser une rude journée ; le bombardement direct de Paris est commencé ; dans la nuit de mercredi, vers onze heures, les Prussiens ont ouvert le feu et jusqu'au lendemain six heures du soir, ils l'ont entretenu avec une régularité édifiante. C'est notre quartier qu'ils ont honoré particulièrement de leur attention ; par-dessus les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, ils faisaient pleuvoir des obus sur la rue Mouffetard, Montrouge, le cimetière Montparnasse, et une partie de Grenelle. Quelques projectiles sont tombés sur le boulevard Saint-Michel, à la hauteur de l'École des mines, et sur le Luxembourg. Comme tapage, c'était effrayant. Comme résultat, sur les édifices et sur les maisons particulières, il en reste à peine une trace ; quant à la population, trois ou quatre personnes ont été atteintes, malgré la curiosité qui attirait à ce

spectacle une foule innombrable de curieux. Ces obus sont de proportion énorme : 55 centimètres de hauteur, 33 de diamètre ; vous voyez que nos chers ennemis ne nous traitent pas légèrement.

« Aujourd'hui, tout est rentré dans le calme ; c'est à peine si, de loin en loin, un coup de canon se fait entendre. Pour avoir été bombardés, nous ne nous en portons pas plus mal. Décidément, c'est à recommencer. Un de mes élèves montrait ce matin en classe à ses camarades l'éclat d'obus qui était tombé dans son jardin ; l'épaisseur de ces projectiles est considérable ; mais quand on n'est pas surpris, il est facile de s'en garer, et un long sifflement avertit les promeneurs. En somme, à tout cela, rien de grave ; si l'incendie ne se met pas de la partie, nous en rirons tout à notre aise. Mais hier, avec nos fontaines gelées, une pluie de pétrole nous aurait beaucoup gênés. » (6 janvier 1871.)

Aubert s'inquiète bien plus des nouvelles menaces d'émeutes : « Quelques agitateurs ont voulu profiter de cette démonstration pour afficher leur éternelle Commune ; partout on a arraché leurs placards rouges, et si l'envie leur prenait d'aller plus loin, quelques coups de fusil régleraient le compte de ces misérables. » — Ce n'était pas encore le dernier mot de ses tourmens ! — « Voilà le dégel arrivé. Les pigeons se décideront-ils à reprendre leur vol vers Paris ? Ces chers petits oiseaux sont frileux, et dès qu'ils ont froid aux pattes, ils se remisent. C'est pourtant notre plus cruelle souffrance. » Après ces longs mois passés dans l'ignorance, l'angoisse se complique ; on n'ose même plus désirer savoir : « L'inquiétude me fait reculer à la seule pensée d'un nom. Où êtes-vous ? Qu'un mot me rendrait heureux ! Et encore, qui sait ? »

Le quartier Latin continua les jours suivans à recevoir un grand nombre d'obus. La Sorbonne, l'École normale, le lycée Henri-IV furent atteints, et nombre d'édifices des environs. Le lycée Louis-le-Grand fut épargné, ou à peu près (1). Mais l'École Sainte-Barbe qui lui est contiguë avait eu plus que sa

(1) La vieille supérieure de l'infirmerie, sœur Adrien, qu'ont connue tant de générations de lycéens, se rappelait nettement qu'un obus était tombé dans le jardin de l'infirmerie, après avoir ébréché seulement la corniche d'un bâtiment. On n'en parla pas. — Sur le bombardement de Sainte-Barbe, voir : *Histoire de Sainte-Barbe*, par Clovis Lamarre, 1900.

part. Le 9 janvier, M. Girard avait dû installer un dortoir, pour ce qui restait d'internes, dans une des caves, et s'était installé lui-même avec sa famille dans la cave voisine.

Le mercredi matin 11 janvier, sur ordre du Ministre, tous les lycées de la rive gauche durent fermer leurs portes. A huit heures, comme de coutume, ce jour-là (que je ne puis oublier), Aubert était venu faire sa classe. J'ai raconté ailleurs cette dernière classe (1), — comment Aubert, quand nous fûmes assis sur nos bancs, — nous étions six en tout, si j'ai bonne mémoire, — prit un livre, et, ainsi qu'il faisait souvent, se mit à lire et à commenter. Le livre était un Thucydide, et le passage choisi, le discours de Périclès sur les jeunes Athéniens morts pour la patrie. Jamais Aubert ne fut plus éloquent. Après qu'il eut fini cette magnifique leçon de patriotisme, il nous annonça sans phrases que le lycée, jusqu'à nouvel ordre, fermait ses portes, — et il nous embrassa tous les six.

Quant à lui, à peine libre, il reprit ses explorations. Voici, je pense, la dernière :

« J'arrive à l'instant d'Aubervilliers où j'ai passé deux jours, et j'apprends que l'ennemi a continué sur nos quartiers son œuvre de bombardement. Ma rue n'a pas été visitée de nouveau, mais à partir du boulevard Saint-Michel et de la rue des Écoles, c'est toujours la même pluie de projectiles. Je vous écris en toute hâte pour vous rassurer à mon égard. Demain, c'est-à-dire dimanche 15, je vous écrirai plus longuement. Les dommages matériels, quoique sérieux, ne mettent pas en danger le quartier. Malheureusement, il y a eu quelques victimes. C'est une œuvre de sauvages, qui ne restera pas impunie. Ma lettre de demain sera remise lundi à la poste, pour que son départ soit plus assuré. Ne vous inquiétez pas, et soyez certains que je prendrai pour moi toutes les précautions nécessaires.

« J'ai assisté cette nuit, dans la plaine Saint-Denis, à un engagement qui a duré trois heures. Les Prussiens ont attaqué la Courneuve et Drancy, avec force artillerie. Ils en ont été pour leurs frais. Ces combats de nuit ont un aspect terrible; mais l'obscurité rend le tir moins sûr et moins meurtrier. On s'attend toujours à une grosse affaire; mais tout est subordonné aux nouvelles que nous recevrons de vous. »

(1) *Le Correspondant*, 10 février 1915.

Enfin, il y a une dernière lettre écrite pendant le Siège. Il faut la lire tout entière pour se figurer au vrai la force d'âme incroyable des assiégés de Paris, exténués de faim et de froid, séparés du monde depuis quatre mois, bombardés à mort depuis trois semaines, — leur résolution inébranlable, et qui durait encore après la bataille de Buzenval, après l'émeute du 22 janvier. Il faut la lire avec fierté, avec respect :

« Mes chers enfans,

« Deux mots seulement. Nous venons de passer une triste semaine. A la journée du 19, le pauvre Trochu a perdu la tête, et sa dépêche désolée était une inconcevable exagération. Nos pertes sont peu sensibles; on les évalue à 1 500 hommes; c'est beaucoup, si l'on compte le deuil et les larmes; ce n'est rien en comparaison du sacrifice qu'il faut accepter. Quant à l'émeute de dimanche, elle a duré vingt minutes, deux décharges, quelques victimes, tout a été fini. La question des vivres seule est grave. — Je ne vous parle pas de Chanzy; vous en savez plus que moi... Le général Vinoy remplace Trochu. Il ne me paraît pas possible que ce brave général ait accepté seulement le triste devoir de signer la capitulation de Paris. On va donc se battre à outrance, Nous jouons notre dernière carte. S'il faut un miracle, d'honnêtes gens peuvent le demander à Dieu. La ville de Paris se doit à elle-même de ne pas offrir seulement à la patrie la résignation de son appétit aux abois. Ne nous dissimulons pas la gravité du péril; chacun de nous peut y tomber. — Vous savez si je pense à vous; pensez à moi, et priez Dieu pour la France... » (23 janvier 1871.)

Une semaine de plus. Toute cette fièvre, tout cet héroïsme s'éteint, et ne laisse plus vivant qu'un seul désir angoissé : avoir des nouvelles, — savoir : « Je n'ose penser. J'attends avec un sentiment d'angoisse que je n'ose exprimer. Je recueillerai tout mon courage pour ouvrir la première lettre. » (2 février.)

Cette première lettre arriva le 7. Aucune douleur personnelle ne s'ajoutait aux malheurs de la patrie. Tout allait bien. Les cœurs restaient brisés, les espérances confondues, l'avenir noir. Mais enfin on pouvait se reprendre à vivre, et la tragédie semblait finir.

Il restait le lugubre épilogue.

XII

Le 13 février, Aubert reprend ses classes par quinzaines, à la façon du Siège. La correspondance avec la province met longtemps à se rétablir régulièrement ; mais on se contente de peu, après de telles privations. On est au courant des faits et gestes des êtres chers, et c'est le principal. L'entretien se renoue, doux, familier, intime entre le père, les enfans, les amis, sur les santés, les projets, les détails sérieux ou plaisans de la vie de chaque jour. Il y a un tel ressort dans l'homme qu'il se reprend à sourire au sortir des ombres de la mort. La belle humeur d'Aubert reparaît et même son bel appétit. Il ne craint pas de corser sa lettre de quelques détails gastronomiques, pot-au-feu, rôtis, — une certaine dinde dont l'eau nous vient à la bouche. Cela se rencontre, dans ses lettres, avec les tristes souvenirs, et aussi avec les graves et doux conseils de travail, d'économie, d'amour du devoir.

Enfin, il retourne à Angers à la fin de février, et tous les liens de la vie de famille sont renoués. C'est un peu de joie. Pourtant, l'image des malheurs publics n'est pas loin. En revenant de son voyage, Aubert la retrouve péniblement sur sa route.

« D'Orléans à Paris, vous ne pouvez rien concevoir de plus triste. Aux Aubrais, les Prussiens sont encore occupés à déménager; mais des Aubrais à Paris, la ligne est encore sous leur surveillance. A Artenay, on nous a fait reculer d'un kilomètre pour rentrer en gare et laisser passer un général prussien. » — A Paris, l'encombrement est extrême : « Cinq fiacres pour trois cents personnes ; on loue une voiture à bras, et on suit à pattes son commissionnaire. » — Mais c'est Paris, vivant et renaissant. Quoi? Il y a même des théâtres et des concerts : « Pour moi, dit Aubert, cette idée ne m'est pas encore entrée dans la tête. Je ne blâme pas ceux qui s'amusent; je les laisse faire et ne leur porte pas envie. »

Mais il retrouve la vie qu'il aime, sa maison, son travail : « J'ai défait ma caisse, planté mes fleurs, déballé mes pommes. » — Et voilà que reprend la bonne et salutaire routine des devoirs professionnels, non plus à la volée comme pendant tant de mois, mais régulièrement. On a chanté la messe du

Saint-Esprit, et les classes régulières vont rentrer officiellement. Et comment rêver à de nouvelles misères?

Cette lettre est du 14 mars 1871.

La même semaine, les nouvelles misères ont commencé leur lamentable cours, et combien plus lamentable que celui des jours du Siège! Aubert va continuer à écrire pour informer sa famille des événemens; mais combien son ton est changé! « On vit tristement, et ce mélange de douleur et de honte est doublement pénible. » Mais sa sensibilité et son observation pittoresque ont vraiment de quoi s'exercer :

« Rien de nouveau, rien de plus que ce qui était hier. La nuit s'est passée en fanfares pour tenir le peuple éveillé. J'ai peu dormi et ma bougie a beaucoup brûlé. On ne sait à Paris rien du dehors. Où est l'Assemblée? Où est le gouvernement? On les dit à Versailles, on les dit à Tours. Vous en savez beaucoup plus que moi. Nos ouvriers ont recommencé leurs promenades qui, bientôt, les lasseront. A quel exercice passeront-ils? Contre une résistance qui ne se montre nulle part, ces barricades leur paraîtront insensées, je l'espère. Il y en a place du Panthéon, place Vendôme, place de la Bastille, rue Saint-Martin, tout autour de l'Hôtel de Ville. Ce matin, une longue proclamation expose la vertu et l'innocence du Comité central; une affiche convoque pour demain aux élections; vous comprenez que je n'y paraîtrai pas. Le bruit court que vingt bataillons s'étaient dirigés sur Versailles. J'en doute, la perspective d'y rencontrer quelques Prussiens les aura fait réfléchir. Nous sommes toujours dans la même disposition, attendant les ordres de l'Assemblée. Qu'elle agisse, qu'elle décide, nous obéirons. Mieux vaut prendre son temps et ne pas venir chercher ici une défaite qui aggraverait les choses. Que vont faire les Prussiens? J'espère qu'ils ne se réengageront pas dans la lutte qui, il est vrai, sera sans danger. Vous imaginez que toutes ces pensées sont bien noires. Ah! ma bonne quinzaine d'Anjou! » (20 mars.)

Il espère un instant que la population saine de Paris va résister, ainsi qu'elle l'avait fait au 31 octobre. C'est le jour où la Commune a versé le sang de braves citoyens sans défense : « On vient de tirer, place Vendôme, sur une manifestation sans armes, composée de bourgeois, et les plus tristes bruits circulent. Assurément, le sang a coulé. Les boutiques se ferment. Les gardes nationaux prennent les armes. On va se

XII

Le 13 février, Aubert reprend ses classes par quinzaines, à la façon du Siège. La correspondance avec la province met longtemps à se rétablir régulièrement ; mais on se contente de peu, après de telles privations. On est au courant des faits et gestes des êtres chers, et c'est le principal. L'entretien se renoue, doux, familier, intime entre le père, les enfans, les amis, sur les santés, les projets, les détails sérieux ou plaisans de la vie de chaque jour. Il y a un tel ressort dans l'homme qu'il se reprend à sourire au sortir des ombres de la mort. La belle humeur d'Aubert reparaît et même son bel appétit. Il ne craint pas de corser sa lettre de quelques détails gastronomiques, pot-au-feu, rôtis, — une certaine dinde dont l'eau nous vient à la bouche. Cela se rencontre, dans ses lettres, avec les tristes souvenirs, et aussi avec les graves et doux conseils de travail, d'économie, d'amour du devoir.

Enfin, il retourne à Angers à la fin de février, et tous les liens de la vie de famille sont renoués. C'est un peu de joie. Pourtant, l'image des malheurs publics n'est pas loin. En revenant de son voyage, Aubert la retrouve péniblement sur sa route.

« D'Orléans à Paris, vous ne pouvez rien concevoir de plus triste. Aux Aubrais, les Prussiens sont encore occupés à déménager; mais des Aubrais à Paris, la ligne est encore sous leur surveillance. A Artenay, on nous a fait reculer d'un kilomètre pour rentrer en gare et laisser passer un général prussien. » — A Paris, l'encombrement est extrême : « Cinq fiacres pour trois cents personnes ; on loue une voiture à bras, et on suit à pattes son commissionnaire. » — Mais c'est Paris, vivant et renaissant. Quoi? Il y a même des théâtres et des concerts : « Pour moi, dit Aubert, cette idée ne m'est pas encore entrée dans la tête. Je ne blâme pas ceux qui s'amusent; je les laisse faire et ne leur porte pas envie. »

Mais il retrouve la vie qu'il aime, sa maison, son travail : « J'ai défait ma caisse, planté mes fleurs, déballé mes pommes. » — Et voilà que reprend la bonne et salutaire routine des devoirs professionnels, non plus à la volée comme pendant tant de mois, mais régulièrement. On a chanté la messe du

Saint-Esprit, et les classes régulières vont rentrer officiellement. Et comment rêver à de nouvelles misères?

Cette lettre est du 14 mars 1871.

La même semaine, les nouvelles misères ont commencé leur lamentable cours, et combien plus lamentable que celui des jours du Siège! Aubert va continuer à écrire pour informer sa famille des événemens; mais combien son ton est changé! « On vit tristement, et ce mélange de douleur et de honte est doublement pénible. » Mais sa sensibilité et son observation pittoresque ont vraiment de quoi s'exercer :

« Rien de nouveau, rien de plus que ce qui était hier. La nuit s'est passée en fanfares pour tenir le peuple éveillé. J'ai peu dormi et ma bougie a beaucoup brûlé. On ne sait à Paris rien du dehors. Où est l'Assemblée? Où est le gouvernement? On les dit à Versailles, on les dit à Tours. Vous en savez beaucoup plus que moi. Nos ouvriers ont recommencé leurs promenades qui, bientôt, les lasseront. A quel exercice passeront-ils? Contre une résistance qui ne se montre nulle part, ces barricades leur paraîtront insensées, je l'espère. Il y en a place du Panthéon, place Vendôme, place de la Bastille, rue Saint-Martin, tout autour de l'Hôtel de Ville. Ce matin, une longue proclamation expose la vertu et l'innocence du Comité central; une affiche convoque pour demain aux élections; vous comprenez que je n'y paraîtrai pas. Le bruit court que vingt bataillons s'étaient dirigés sur Versailles. J'en doute, la perspective d'y rencontrer quelques Prussiens les aura fait réfléchir. Nous sommes toujours dans la même disposition, attendant les ordres de l'Assemblée. Qu'elle agisse, qu'elle décide, nous obéirons. Mieux vaut prendre son temps et ne pas venir chercher ici une défaite qui aggraverait les choses. Que vont faire les Prussiens? J'espère qu'ils ne se réengageront pas dans la lutte qui, il est vrai, sera sans danger. Vous imaginez que toutes ces pensées sont bien noires. Ah! ma bonne quinzaine d'Anjou! » (20 mars.)

Il espère un instant que la population saine de Paris va résister, ainsi qu'elle l'avait fait au 31 octobre. C'est le jour où la Commune a versé le sang de braves citoyens sans défense : « On vient de tirer, place Vendôme, sur une manifestation sans armes, composée de bourgeois, et les plus tristes bruits circulent. Assurément, le sang a coulé. Les boutiques se ferment. Les gardes nationaux prennent les armes. On va se

défendre. » (22 mars.) — Il y eut, en effet, des tentatives de résistance, avec bravoure, mais sans direction. Aubert endossa son uniforme, négligé depuis deux mois.

« J'aurais voulu vous écrire hier, mais il m'a fallu endosser mon uniforme et passer la journée entière sous les armes. Grâce aux efforts d'honnêtes citoyens, nous nous sommes réunis dans notre quartier même, et nous avons occupé en force l'École polytechnique. Le 21e et le 59e étaient massés là, au nombre de mille hommes environ. Vers cinq heures, deux bataillons dissidens ont demandé à se joindre à nous, et nous les avons accueillis. Notre quartier est désormais à l'abri d'un coup de main. A Saint-Germain-l'Auxerrois, treize bataillons du Comité central se sont présentés rue de Rivoli, en face du jardin; imaginez un pêle-mêle de fous, de coquins et d'imbéciles. Ils ont braqué et chargé deux canons en face de nos amis qui n'ont pas bougé; une heure après, de braves gens étaient intervenus. Le Comité central abandonné par sa troupe restait impuissant à engager le combat; d'un commun accord, on convenait de faire les élections jeudi, dans les termes prescrits ou acceptés par l'Assemblée nationale; c'était la proclamation de l'amiral Saisset qui avait enfin gain de cause. Le Comité maintient ses élections pour dimanche; on le laissera s'agiter. Ils vont se dissolvant chaque jour. La question semble donc se résoudre; la soirée a bien fini; la matinée est bonne. Nous éviterons une bataille, mais quel métier! » (25 mars.)

Ce beau mouvement tournait en désordre et confusion. « En quelques heures, revirement complet. Les élections qui pouvaient avoir lieu jeudi, avec assentiment de l'Assemblée, étaient maintenues à dimanche par ordre du Comité central. Bon nombre d'hommes d'ordre ont voulu tenir leur parole et se sont décidés à voter quand même, pour éviter l'effusion du sang. » Aubert n'en voulut rien faire : « Je me suis abstenu, décidé à me maintenir sur le terrain légal, d'accord avec l'Assemblée. D'ailleurs, ce n'est déjà plus un Conseil municipal que l'on prétend avoir élu, c'est une Assemblée commune. Toutes ces folies sont déplorables et honteuses. »

Après ces dérisoires élections, la tyrannie de l'émeute s'établit avec tous ses excès puérils et violens. Pendant les premiers jours, Aubert n'ose plus écrire, ou n'écrit que quelques mots, et recommande qu'on lui réponde seulement : « Nous allons bien, ou mal. »

XIII

Bientôt il trouva moyen de recommencer sa correspondance, et nous le suivons jour par jour. Le vieux lycée s'est ressenti, dès le début, du désordre public. C'est le grand souci d'Aubert. Ici, j'ai la bonne fortune de pouvoir recourir, en même temps qu'à ses lettres, à celles de M. Julien Girard : elles sont belles, vaillantes et touchantes. Il y est sans cesse question d'Aubert. C'est une noble chose de voir comme ces bons citoyens ont jusqu'au bout poursuivi sans trembler l'accomplissement de leur devoir. Le gouvernement légal ne leur avait pas ordonné de cesser les classes; il leur restait encore des élèves assez nombreux, « la valeur, dit M. Girard, d'un bon petit lycée de province. » A ceux-ci s'ajoutaient bientôt les élèves fugitifs du petit lycée de Vanves, chassés par la brutalité des fédérés.

Et les maîtres? Il en restait fort peu. Persévéreraient-ils jusqu'au bout? M. Girard s'efforçait de les retenir, sans savoir s'il y réussirait. Ils avaient leurs défauts naturels, que les circonstances n'avaient pas adoucis. Celui-ci se blesse de tout : « C'est un crin. » Un autre trouve difficile de faire une classe avec le tapage que font les fédérés logés dans une des cours du lycée; et peu à peu ils reprenaient leur liberté les uns après les autres. Aubert fut, jusqu'en mai, le plus ferme soutien de son proviseur.

Le lycée n'a guère un jour de calme. Ce sont sans cesse les visites des officiers fédérés, de la municipalité, d'autorités improvisées, de personnalités mal définies. Dès le 30 mars, la mairie réquisitionnait les grandes salles dont peut disposer le lycée pour tenir des réunions publiques. D'ailleurs, on n'en tint pas. Mais la crainte pesait, et devait s'aggraver encore.

Aubert n'eût pas été lui-même, s'il n'eût repris, malgré tout, ses habitudes du Siège, les sorties plus ou moins subreptices, les tournées de banlieue. Il eut la chance de trouver à Joinville-le-Pont une brave buraliste « fort polie, fort complaisante, » et quelque peu héroïque, qui lui fit passer ses lettres, et à laquelle nous devons de connaître ses beaux récits. Et l'on verra que sa bonne plume n'épargnera pas les membres de la Commune, « les uns violens, les autres faibles, tous réunis par le fait qu'ils sont compromis, et qu'une transaction ne pourrait avoir lieu sans qu'ils fussent soumis à l'action des lois. »

Voici le début de leur règne :

« L'entrée de Paris est interdite à toute troupe régulière; tous les citoyens valides sont enrôlés dans la Garde nationale. Ils ont nommé à tous les ministères; les scellés sont apposés sur la caisse des Compagnies d'assurances; les entrepôts de tabac saisis sont au pillage; la monnaie requise et frappée; les postes arrêtées, même pour Paris. Déjà des réquisitions frappent les marchands de denrées alimentaires, charcutiers, épiciers, cabaretiers. Corazza, au Palais-Royal, nourrit par jour cent frères et amis. Ils prennent partout où ils peuvent prendre, mais ce grattage ne saurait durer longtemps; l'administration de Versailles, en suspendant tous les services, leur a partout coupé les vivres; l'octroi, sur lequel ils comptaient, ne fournit que des sommes relativement insignifiantes. Ce n'est pas cent ou deux cent mille francs qu'il leur faut par jour, c'est cinq ou six millions par semaine, pour payer le courant... De gré ou de force, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, le pillage leur est imposé comme une nécessité absolue. En auront-ils le temps? Là est toute la question.

« Quelle est au fond la situation vraie? ceci est plus difficile à déterminer. Moi qui ne suis pas dans les coulisses, je ne peux vous donner qu'une appréciatiation toute personnelle. Il n'est pas douteux que Paris ne soit las de cette servitude, et ne se sente profondément humilié; cette impression de la bourgeoisie commence à s'étendre au peuple; on rencontre plus de blouses et d'ouvriers en journée; les femmes d'ouvriers poussent leurs maris à rentrer dans les ateliers; les processions de gardes nationaux armés sont regardées par tous avec un mépris évident. Mais de cette désapprobation tacite à une résistance ferme, énergique au besoin, la distance est encore considérable. C'est toujours le danger qui retient : « Ils ont des canons, » voilà le grand mot, et cet épouvantail retient beaucoup d'honnêtes gens. On souffre, mais on ne veut pas courir le risque de mourir. — En attendant, le Comité arrête ceux-ci, ceux-là, sous les prétextes les plus futiles; il veut des otages qui garantissent la sécurité des plus compromis. Du reste, il faut bien le dire, la division commence à se mettre parmi ces malfaiteurs, et déjà on peut distinguer chez eux trois partis tranchés, qui, par la force des choses, s'attaqueront et se détruiront. La question de temps seule est grave, et il importe que cette

extermination mutuelle ne soit pas achetée par de grands malheurs publics. Quoi qu'il en soit, on compte parmi eux trois opinions tranchées : les partisans de la Commune, qui exagèrent les franchises municipales ; ceux-là ne sont que des imprudens ; les socialistes, dont la doctrine va droit à bouleverser la société en attaquant les seuls principes qui la soutiennent ; enfin, une véritable horde de misérables qui n'ont des anciens Jacobins que la paresse et les vices. C'est à eux que la société devra son salut par l'imminence du péril qu'ils lui feront courir. Déjà, ils sont les plus forts ; la terreur qu'ils inspirent au Comité central commence à se faire sentir ; on les reconnaît à ces visages sinistres dont l'aspect ne frappe les regards qu'à certaines époques de trouble profond et de commotion violente. Un peu de patience encore, et la population ne les confondra plus avec personne ; l'action des lois pourra s'exercer sur eux sans que personne se sente menacé. Voilà, autant que j'en puis juger, l'état réel de Paris, état grave, qui semble appeler la guerre civile et rendre une collision armée inévitable. Mais à côté du mal, on commence à voir et à pressentir le remède ; entre les égarés et les méchans, la distance s'élargit. Vienne l'engagement matériel, et ceux qu'on croit si forts seront livrés par leurs excès mêmes.

« Hier, une démonstration violente a eu lieu dans mon quartier, sous mes fenêtres. De midi à trois heures, les clairons, les tambours appelaient aux armes la garde du Comité ; il faut bien le reconnaître, leur nombre était encore considérable, mais il ne s'agissait pas d'une bataille. Par un beau soleil, tout honteux, j'imagine, d'éclairer ces turpitudes, une trentaine, une quarantaine de bataillons se rassemblaient pour célébrer, autour du Panthéon, le triomphe de la Commune. Le drapeau rouge flottait déjà sur trois pavillons de l'Hôtel de Ville, aux Tuileries, au Palais de Justice, au Tribunal de Commerce, à tous les ministères ; Notre-Dame n'avait pas même été épargnée. On a voulu l'arborer sur le dôme du Panthéon ; à trois heures et demie, la croix a été sciée, une salve d'artillerie a annoncé la grande joie, l'heureuse nouvelle, et les bataillons ont défilé autour du monument. Beaucoup de fracas et de politique déclamatoire ; au fond, un gros désordre, une pensée de sang, l'excitation à la guerre civile. » (1er avril.)

Le 4 avril, une troupe de fédérés envahit le lycée. Un

délégué de la Commune somma le proviseur de livrer les armes qu'il tenait cachées. On fit une perquisition minutieuse, et l'on ne trouva rien. Les bataillons de la Garde nationale qui ne voulaient pas servir l'émeute s'étaient dispersés : les hommes et les fusils avaient disparu. La Commune prétendait les retrouver. Elle avait décrété la « levée en masse, » et tous les hommes de dix-sept à cinquante ans devaient par force prendre part à la guerre civile. Un fédéré ivre vociférait dans la figure du proviseur et des professeurs : « Je vous tiens pour responsables ! »

M. Girard savait fort bien que, du lycée, les serviteurs, les maîtres, les élèves que leur âge exposait à la levée étaient partis, — et parmi eux son fils. Il sut rester calme, ferme, courtois. La perquisition se renouvela deux fois. Entre temps, aux portes du pacifique lycée, des factionnaires montaient la garde. Et ce n'étaient pas là des plaisanteries ! La chasse aux réfractaires se faisait dans le quartier. Ceux qui ne voulaient pas obéir assez vite étaient poussés à coups de baïonnette dans le dos. M. Girard l'a vu de ses yeux.

« Le gâchis augmente, dit Aubert, et se tourne en violences. La Commune, furieuse de ne pouvoir réussir dans ses attaques contre Versailles, essaie d'organiser à Paris une sorte de terreur. On a arrêté l'archevêque de Paris mardi dernier ; le matin, on arrêtait, rue de Sèvres, les PP. Olivaint et Caubert. Hier, c'est au curé de Saint-Sulpice qu'on s'en est pris ; il a été arrêté dans la sacristie. Notre curé de Saint-Séverin est aussi à la Conciergerie, ainsi que plusieurs chanoines. Des perquisitions ont été faites, aux Dominicains, sous mes fenêtres, chez les Jésuites de la rue des Postes et de la rue de Sèvres. Ce sont des gages que l'on cherche, et les personnes arrêtées doivent servir d'otages. » (7 avril.)

Au milieu d'avril, il reste deux cent cinquante élèves rue Saint-Jacques, presque tous externes. Le soir venu, « le lycée est triste, et ce vide est sinistre avec les bruits de fusillade et de canonnade. » — « Pourtant, dit M. Girard, nous faisons toujours la classe ! »

Aubert est resté seul des quatre professeurs de rhétorique. Il a réuni les deux divisions en une, et cela lui fait une quinzaine d'élèves. Il passe le meilleur de son temps avec son cher Girard, dont la sérénité souriante lui inspire une haute admiration.

Leur parti est pris de garder et d'occuper, jusqu'à la dernière limite, les pauvres enfans qui leur restaient confiés. Ils sont résignés pour cela à accepter des insurgés tout ce qu'il est impossible de refuser, mais de n'avoir avec le soi-disant gouvernement que les rapports strictement nécessaires ; ils ne consentiront jamais à reconnaître son autorité.

On reçoit toujours des visites ; c'est un « colonel » chamarré de galons, un problématique « ingénieur » qui pue l'eau-de-vie à dix pas. On leur fait l'accueil le plus poli et le plus calme. On s'en tire. Au départ, l' « ingénieur » prend Girard par le bouton et l'appelle : « Mon cher ami. »

Il faut bien aller à la mairie, pour débattre les intérêts du lycée. On y voit s'étaler, magnifique et familier, le citoyen Régère, tout à fait bon prince. Il dit au proviseur : « Vous ne connaissez pas le citoyen Vaillant ? Vous avez tort. Allez le voir de ma part. C'est mon ami ! » En rentrant, M. Girard écrit à son fils : « Je n'irai pas. S'il m'invite, je n'irai pas. S'il me somme, je lui exprimerai mon refus. Ce sera ma retraite, celle des professeurs, la fin des classes. » Telle était la ligne que s'étaient tracée, au péril de leurs jours, ces maîtres si sages, si braves, l'honneur de l'enseignement français.

Ils n'allèrent pas jusqu'à l'extrémité qu'ils avaient prévue. La Commune sans doute les oublia. Girard tiendra bon jusqu'au bout. Aubert hésitait un peu.

« N'étant utile à rien ici, je suis quelquefois tenté d'aller vous rejoindre ; mais, à moins qu'une nécessité plus grande me chasse, il me semble que mon devoir est de rester. Toujours mêmes rigueurs contre les prêtres, sans que jusqu'ici elles aillent au delà de l'emprisonnement, accompagné d'une nourriture misérable et du système cellulaire. On arrête ces malheureux, on les détient et on les relâche, quitte à les reprendre.

« Hier, la Commune a supprimé quatre journaux : *le Soir*, *la Cloche*, *l'Opinion nationale* et *le Bien public*. Vous comprenez qu'ils n'ont pas pour cela cessé d'exister. Quelques gamins les colportent dans la rue en criant : *l'Avant-Garde* ou *le Cri du Peuple*, et on a encore quelques nouvelles. D'ici deux à trois jours, la mesure qui atteint ces feuilles sera sans doute étendue à tout ce qui n'est pas communeux.

« C'est l'affaire d'Asnières qui a exaspéré la Commune : les

Fédérés y ont subi un rude échec, tant tués que blessés et noyés; si le Dombrowsky n'avait pas couru au grand galop de son cheval pour faire fermer les portes, tous ses bataillons rentraient à Paris. Hier, on a enlevé Bécon, qui domine la Seine entre Courbevoie et Asnières, et cette position bien fortifiée gênera étrangement les insurgés. Les Ternes, Levallois, Asnières deviendront inhabitables, et, comme les troupes occupent toute la presqu'île de Gennevilliers, de ce côté Paris sera sans défense. Le voisinage des Prussiens qui tiennent Saint-Denis ne permet au delà aucun mouvement de troupes à la Commune.

« Quant à la vérité sur les pertes des Fédérés, elle commence à transpirer : Neuilly est encombré de blessés et de morts. Pour les blessés, on les ramène quand on peut, et, comme les chirurgiens même de troisième ou de quatrième ordre sont écartés des ambulances avec le plus grand soin, vous pouvez juger quelle assistance ils rencontrent. Les morts sont cachés dans les caves et dans les écuries, où on les entasse; et, sous prétexte de rendre la défense plus rapide et plus sommaire, comme dit Cluseret, on brûle les habitations, afin de faire disparaître ces traces compromettantes. On fait, cependant, quelques enterremens à Paris : hier, c'était le convoi d'un pauvre garde national; des immortelles à toutes les boutonnières et même au sein des femmes (c'est l'expression fédérale); quatre drapeaux rouges flanquant le corbillard; dans la bière, un malheureux qui s'est fait tuer sans savoir pourquoi. Triste temps, passions bien aveugles; en haut, des coquins capables de tout; en bas, un peuple de moutons qui a entrepris de faire savoir au monde jusqu'où peut aller la patience, pour ne pas dire la lâcheté, qui est le vrai mot!

« Quel rôle jouons-nous ici? En réalité, arrêtés ou non, nous sommes les otages de ces gens-là. Il va falloir subir un nouveau siège et achever le peu qui reste de pain noir. Que faire? Mon ami Girard ne songe pas à fermer la maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne serons pas payés ce mois-ci. J'ai prévu ce cas, et vous n'avez pas à vous inquiéter. Mais beaucoup n'auront pas eu la même prévoyance et pourront être embarrassés.

« Je vous écrirai encore samedi, mes bons amis, et je porterai ma lettre à Clichy pour qu'elle vous arrive plus tôt.

Adressez-moi toujours mon courrier à Joinville; dans cette direction, je suis toujours sûr de pouvoir sortir. Allons, de la patience et du courage; tenons ferme contre l'orage; ce qui arrive était inévitable. Quant à cet insensé de Jules Favre, qui stipulait que la Garde nationale resterait armée, il organisait d'avance la guerre civile. Du reste, quelle que soit la part de Paris dans ce crime national, souvenez-vous que nos murs sont le théâtre du combat, mais qu'en réalité, tout ce qu'il y a de taré et de perdu en France s'est donné rendez-vous ici; sans compter ces bandits italiens et ces misérables Polonais qui sont venus faire ici la chasse à l'homme. Dire qu'une population n'a pas honte de ce servage, qu'elle n'en voit pas l'odieuse évidence! Comme je souffrais mardi, à Joinville, quand je voyais, du fort de Gravelle, les Badois armés de longues-vues, et contemplant la bataille! Où sera la fin? Où est le remède? Que faire pour le présent? Comment préserver l'avenir? On s'y perd, et la raison n'est pas moins troublée que le cœur. » (20 avril.)

A la fin d'avril, nouvelle descente des Fédérés au lycée. Le 30, ils sont venus arracher de la porte cochère le drapeau tricolore qui avait continué d'y flotter, et ils ont ordonné au proviseur de le remplacer par le drapeau rouge. Girard est bien décidé, et Aubert l'approuve. Il le laissera mettre par force, comme il a été fait au lycée Saint-Louis. Mais il ne le fera pas placer lui-même, quoi qu'il arrive. L'ordre ne se renouvela pas.

Ces dangers retiennent Aubert auprès de son ami, encore qu'il ait été fort souffrant. Il poursuit ses observations en banlieue, assiste à des combats, voit s'accumuler des ruines : « Les progrès de nos amis, dit-il, sont sensibles, mais lents. Ils prennent un village, un pâté de maisons, un pli de terrain. Leurs ouvrages se dessinent autour des remparts. Deux pensées les dominent : épargner leurs troupes et ménager Paris. » Et cependant, quel est, dans la ville, l'état des esprits?

« Quant à l'intérieur de Paris, les nouvelles ne sont ni bonnes, ni mauvaises; une lassitude générale se manifeste partout; le commerce s'épuise en frais sans profit; c'est pitié de voir les négocians sur le seuil de leurs maisons, regardant passer les acheteurs qui n'achètent pas... Les gardes nationaux montrent chaque jour moins d'ardeur pour le triste métier

qu'on leur fait faire; un bataillon presque tout entier, celui de Ménilmontant, a été détruit il y a deux jours; c'est une désolation dans ce quartier; chaque jour amène de nouvelles victimes; il faut compter par jour un à deux cents morts.

« Les mesures soudaines ou violentes se multiplient. Avant-hier, la Commune a fait arrêter Cluseret. Les uns disent qu'il a réussi à s'échapper; les autres prétendent qu'on a pu mettre la main sur ce drôle. Des bruits très divers circulent; on parle de trahison; on parle d'orgies honteuses faites au ministère de la Guerre. En attendant, on enlève les jeunes gens dans leurs maisons, dans la rue, pour les conduire aux forts où ils sont gardés à vue; ceux surtout qui avaient servi sont saisis et emmenés sans pitié; il est vrai qu'on les nomme officiers, mais pour peu qu'ils bronchent, on tire dessus. Ah! ils voulaient nommer leur général en chef! Aujourd'hui, on ne leur permet même plus de nommer un caporal. Il faut voir les figures des chefs, colonels, commandans, officiers; au coin d'un bois, rien qu'à les voir, on cacherait sa bourse et on chercherait un revolver. Non! non! jamais pareille humiliation n'aura été infligée à une ville; la seule pensée d'une servitude aussi complète et aussi patiemment subie fait horreur.

« Ce qui frappe surtout, c'est que le retour à des idées sensées ne s'annonce pas comme prochain. Hier, sur les buttes Montmartre, j'entendais les conversations de toute cette foule; à chaque décharge d'artillerie, on entendait : « Ah! c'est nous qui tirons! » et quand le coup semblait bien tiré, on applaudissait. Je me disais en moi-même : « Non ce n'est pas *nous*, c'est un tas de coquins qui a réussi à armer des fous. » Tant que nous ne serons pas revenus au sentiment de la loi, Paris ne pourra être gouverné que par la force. Je ne vous parle pas du vertige d'idées irréligieuses qui s'est emparé de Paris; tous n'en sont pas atteints, mais outre un certain nombre de bourgeois, depuis les petits boutiquiers jusqu'aux derniers de la classe ouvrière, cette fureur a tout entraîné. On a fermé les églises, on a fermé les ouvroirs, les maisons de secours, les écoles de sœurs; ce sont les femmes de gardes nationaux qui fonctionnent à 1 fr. 50 par jour. Vous imaginez ce que doit être un pareil enseignement. Défense d'y parler du nommé : Dieu. » (2 mai.)

Une seule diversion à ces tristes observations, le spectacle étrange du grand cortège des francs-maçons :

« Un dernier détail : vous avez pu lire dans les journaux que la société des Francs-Maçons devait faire une grande démonstration. Dans quel sens? Les uns prétendaient qu'il s'agissait d'adhérer à la Commune; les autres n'y voyaient qu'une démarche pacifique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les loges ont déclaré que le fait des individus n'engageait pas la société. J'ai assisté au défilé. Ce spectacle en tout autre temps eût paru curieux. Le cortège touchait déjà au Cirque, lorsque les dernières députations n'avaient pas dépassé la tour Saint-Jacques. De la Bastille, on voyait la tête et la queue; jamais vos processions n'ont eu autant de bannières; les hommes appartenant à toutes les conditions avaient fort bonne tenue; la foule regardait, avec grande curiosité, les rubans bleus, rouges des maçons, ainsi que les emblèmes dont ils étaient chamarrés. On prétend que la Commune s'était servie d'un certain nombre d'individus dont elle avait grossi le cortège des vraies loges. Je n'en sais rien. »

Le 3 mai, Aubert se décide brusquement à partir. Il n'y tient plus. Le courage ne manque pas, mais les forces. Et d'ailleurs il n'a plus d'élèves. M. Girard le comprend, l'approuve et ne le retient pas. Aubert parti, il sera seul, car aucun professeur ne reste, — seul avec un employé, et un vieux maître d'étude, M. Toussaint, que les élèves ne connaissaient que sous ce nom : *le père Flan.* — Il réunira ce qui reste d'enfans d'âges divers dans une salle unique : « Je ferai une étude, dit-il, avec l'économe et le père Toussaint (1). »

En tout cas, il donnait à ces enfans-là une belle leçon de stoïcisme.

XIV

Aubert avait écrit à Angers : « Je pense pouvoir m'échapper quelques jours, quitte à revenir pour l'assaut. » — Il tint parole et il revint « pour l'assaut. »

Le 24 mai, il était de retour à Versailles et remuait ciel et terre pour être autorisé à rentrer dans Paris en feu. Tout d'abord il essaie, sans y réussir, de s'adjoindre à M. Taschereau, que le gouvernement envoyait dans Paris pour tâcher de sauver

(1) Un souvenir à ce vieux brave, trente-cinq ans surveillant à Louis-le-Grand : Toussaint (Jules-Auguste), né à Toul en 1816, mort en 1874.

la Bibliothèque nationale. Il va demander à M. Thiers lui-même une permission, et le poursuit pour cela jusqu'à l'Assemblée nationale; M. Thiers vient de faire connaître les faits de la lutte abominable, les crimes, les incendies : « Chacun connaissait les nouvelles, dit Aubert; mais quand M. Thiers les a communiquées officiellement, on eût dit que chaque détail était nouveau pour tous. On est consterné. »

Le jeudi 25 mai, à neuf heures et demie, il écrit de Versailles : « On entend encore le son du canon. » Ce soir-là même, ou le lendemain matin, il trouve moyen d'entrer dans Paris, et, le samedi 27, il fait passer deux lettres pour rassurer ses enfans sur lui et sur ses deux sœurs, qui étaient dans Paris et qui ont vu la mort de près.

Girard l'a vue d'aussi près, lui, avec quelques élèves, avec l'économe et le père Flan, qui sont restés dans le lycée, tandis que le quartier du Panthéon, muni de barricades, miné, était enlevé d'assaut par les chasseurs à pied (1). Dans l'école voisine, Sainte-Barbe, quatre enfans, quelques surveillans étaient restés aussi, passant les nuits dans les caves, les jours sur les portes, dans les rues. L'angoisse de ces veillées, de ces furtives excursions entre les barricades, au sifflement des balles, tout cela a fait le sujet d'un admirable récit que tout le monde a lu : *Dans la bataille*. Car un des quatre enfans restés à Sainte-Barbe était Paul Bourget. Il était là, il a vu, il a souffert. Ce sont, dit-il, « les heures affreuses de ma jeunesse, où j'ai eu, adolescent, une trop précoce révélation de la férocité de la vie. »

Quoi de plus poignant que son tableau du quartier Latin, dans les « lumineuses, tièdes journées de douceur printanière, » de mai 1871 ? Ce sont ces sortes de vacances générales, les rues vides de voitures, mais pleines de promeneurs, — de filles qui chantent en se donnant le bras, — les cafés pleins à déborder, — et tout autour le canon, le sifflement des balles. Aubert est arrivé vers la fin de ces scènes et quand les saturnales avaient tourné en sombre et sanglante tragédie.

« Grâce à Dieu, mes sœurs sont en sûreté et j'ai trouvé ma maison debout. On s'est battu deux jours autour de la maison de Caroline et, pour échapper aux balles, la pauvre femme a dû rester tout le temps sur un fauteuil, dans le coin de la salle

(1) M. Girard a fait la classe jusqu'au 22 mai.

à manger; on lui a passé du pain dans un sac. Une heure plus tard, on mettait le feu à sa maison, et l'incendie de la Croix-Rouge la menaçait, quand la ligne est arrivée. Ses fenêtres, son balcon et par derrière sa cuisine ont été criblés de balles. Vous voyez que mes craintes n'étaient que trop fondées. Quant à Élisa, elle a vécu un jour entier ayant, au pied de sa maison, une barricade sur la rue Godot-de-Mauroy, une autre sur la rue Caumartin, et entendant la fusillade et les obus qui partaient sous ses fenêtres. Ici encore, les troupes sont arrivées à temps. Quant à ma pauvre rue Thénard, on s'y est battu six heures; une barricade fermait le boulevard Saint-Germain, une autre, ou plutôt deux autres, défendaient la rue Saint-Jacques au boulevard Saint-Germain et à la rue des Écoles, sans compter quatre barricades du Collège de France au lycée. Du reste, hier depuis trois heures du matin, les obus ont commencé à pleuvoir sur notre quartier, et après trente heures nous les entendons encore; cette nuit, il a été impossible de dormir. Comme notre pâté de maisons se trouvait dans la direction de plusieurs obusiers, c'était un véritable déluge. Les Fédérés tiraient à toute volée du Père-Lachaise. Hier, de trois heures à cinq heures nous en avons compté soixante-treize; jugez du reste. Enfin la lutte touche à son terme; on entend encore le canon dans la direction de la barrière du Trône; c'est là que l'insurrection, acculée contre les remparts, succombera dans quelques heures.

« Tout ce que vous disent les journaux est vrai, et la réalité dépasse le récit qu'ils en donnent. C'est navrant et hideux. Les Tuileries n'existent plus; l'Hôtel de Ville n'est plus qu'un monceau de ruines; la partie du Palais-Royal qui donne sur la place est anéantie; toutes les maisons de l'avenue Victoria, y compris le Théâtre-Lyrique, sont incendiées; les magasins de Pygmalion s'écroulent; les Finances ne sont qu'une fournaise; la maison de la Société hygiénique, rue de Rivoli, n'a plus que les quatre murs; celle qui fait face, rue de Rivoli, à la colonnade du Louvre, dans l'alignement de Saint-Germain-l'Auxerrois, est effondrée; le Palais de justice et la Préfecture de police brûlaient encore hier soir; il m'a paru que la Sainte-Chapelle avait échappé; du moins la flèche et la charpente sont intactes. Une partie de la rue du Bac, la rue de Verneuil, une partie de la rue de Lille ne présentent plus qu'un monceau de pierres calcinées. Quant à la rue Royale, à l'endroit où la rue Saint-Honoré

et le faubourg se rejoignent, c'est un spectacle abominable. Six ou sept maisons du côté du faubourg, deux en face se sont écroulées, et on essaie en vain d'y étouffer le feu.

« Je vous parle seulement de ce que j'ai vu. Vous n'avez pas l'idée de la désolation publique. Aussi les terribles représailles exercées contre ceux qu'on trouve les armes à la main semblent-elles toutes légitimes. On ne sort pas de Paris; j'ignore si on expédie encore beaucoup de prisonniers à Versailles; dans tous les cas, la troupe, au moment du combat, passe par les armes tout ce qu'elle trouve derrière une barricade; bon nombre de membres de la Commune ont déjà subi cette redoutable justice.

« J'ai vu hier fusiller X... J'étais à déjeuner chez Foyot; un sergent l'a amené; le nom seul de cet homme prononcé dans la foule a été son arrêt de mort. Déjà, on l'avait placé sur le trottoir, au-dessous de l'horloge, et les spectateurs s'écartaient pour laisser passer le peloton; un prêtre s'est approché, mais X... a refusé son assistance; le général qui commande au Luxembourg est survenu; il a donné l'ordre que le condamné fût conduit au Panthéon et fusillé sur les marches en présence de tout le quartier. J'ai suivi ce triste cortège; on a fait monter le misérable jusqu'au haut des marches: là, il a dû se mettre à genoux et, en une seconde, justice était faite. Songez que cent barils de poudre avaient été, par son ordre, descendus dans les caves du Panthéon; le colonel Lisbonne avait pour instruction formelle d'y faire mettre le feu, et si un coup de fusil n'avait couché à terre ce drôle, tout notre quartier sautait... Convenez du reste que, pour mon compte, je l'ai échappé belle; les mêmes précautions et les mêmes ordres concernaient le théâtre Cluny; on a pu arrêter le feu avant qu'il eût pénétré dans les caves où la poudre était amassée. Mon voisin Rigault a été fusillé au coin du café Soufflet, entre la rue Racine et la rue des Écoles; celui-là encore ne l'avait pas volé. » (27 mai 1871.)

Pour le moment, la colère domine tout. Mais, le mouvement d'indignation passé, Aubert retrouve son bon cœur natif; ses yeux se troublent; le spectacle désolant de la répression de l'émeute l'afflige profondément. Pourtant, il ne peut pas écarter la pensée du châtiment nécessaire des meurtriers et des incendiaires.

« Tout cela est horrible! Mais si vous pouviez voir le spectacle de Paris, cette nappe de feu qui entoure la ville, les

incendies qui éclatent partout, à chaque instant, vous comprendriez l'exaspération publique. Il n'y a pas de quartier où, dans une heure, on n'arrête dix femmes portant du pétrole dans une boîte à lait, et jetant ce terrible liquide dans une cave; aussi tous les soupiraux sont-ils murés, ou bouchés avec du bois et de la terre; toutes ces misérables sont saisies accomplissant ces ordres sauvages...

« Encore le canon, toujours le canon! Ces misérables ont fusillé vingt et un Dominicains à la barrière d'Italie. La plupart des otages ont eu le même sort. On ne sait rien de précis sur l'archevêque. Les bruits les plus sinistres circulent sur la Roquette où on avait évacué bon nombre de ces malheureux. Il n'y a pas de châtiment qui égale ces abominations!... »

Et par momens, la pitié entre encore dans son cœur, et, déchiré entre deux sentimens contraires, il reprend : « Cela est horrible! »

Son esprit, cependant, ne trouve de refuge, de baume, de douceur que dans la pensée de ses enfans; parmi les horreurs et les terreurs, il retrouve encore place pour les doux soucis domestiques. Le contraste est délicieux. Qu'est-ce qui le préoccupe? Quand il a passé en Anjou, on parlait de chiens enragés : « C'est mon cauchemar, » dit-il, et il multiplie les prudentes recommandations. — Mais il supplie, en revanche, qu'on ne s'inquiète pas pour lui : « Soyez sans crainte! » — On aurait certes pu en avoir. Le dimanche 23, le dernier jour de la lutte, l'intrépide garde national est allé se joindre aux troupes qui achèvent la répression. A trois heures et demie, à l'heure où les derniers rebelles font leur soumission, Aubert est rue Oberkampf auprès d'une batterie d'artillerie.

XV

Telle est l'œuvre de guerre de notre ardent maître; il semblait assurément promis à des destinées plus pacifiques. Un des élèves qui ont vécu avec lui ces jours exceptionnels devait prendre la charge de faire connaître ses sincères et pathétiques récits.

Charles Aubert-Hix survécut dix ans à peine aux événemens de la guerre et de la Commune. Il devint en 1873 inspecteur de l'Académie de Paris, et ceux qui l'ont vu passer pendant

ses tournées, dans les classes, un peu comme la foudre, ont gardé, comme ses élèves de Louis-le-Grand, le souvenir de son œil étincelant, de sa voix, de sa verve d'éloquence.

Mais il n'était plus tout à fait le même. Il avait reçu un coup. Il s'en aperçut peu à peu, quoi qu'il en eût. A la fin de l'année terrible 1871, comme on s'inquiétait pour lui d'un hiver aussi froid que celui du Siège : « Bah! disait-il, le soleil viendra toujours assez tôt. Le froid sec est bon aux vieillards, et je m'en arrange parfaitement. Je crie mes douleurs. J'ai peine à lever le bras. Je tire l'aile. Mais je n'en respire pas moins à pleins poumons. »

Cependant, l'estomac avait faibli. Loin de lui, dindes, Corton, et même l'aimable vin d'Anjou qu'il trinquait à plein verre avec les gardes mobiles en septembre 1870. — « Je bois du lait. » — Ce mot est triste. Il ne remonta jamais tout à fait la côte. Quand il mourut le 29 décembre 1880, il avait tout juste soixante ans.

Il avait subi de trop fortes souffrances pendant les dix mois de son épreuve.

Oserions-nous bien y comparer les nôtres, celles des deux ans que nous venons de passer, où la honte n'a jamais eu place, et qui nous laissent inébranlés dans la confiance et dans l'espoir?

HENRY COCHIN.

LA VIGILE DU POÈTE

GABRIELE D'ANNUNZIO ET LA GUERRE

Du milieu des hantises de sa jeunesse, l'âme du prestigieux poète du *Feu* et de *Laus Vitæ* s'est, de tout temps, élevée, par élans fougueux, vers les régions sereines. Adolescent, il s'est éveillé des pires erreurs de son individualisme pour écouter ses compagnons et appeler « Aux armes ! » Lui aussi, comme notre Mallarmé, il était « hanté d'azur. » Il interrompait la strophe amoureuse pour clamer : « O mer ! ô mer ! ô mer ! » Parfois, il semblait au jeune homme que déjà le jour était venu et que la Nef du Salut abordait :

... A la voile ! à la voile ! Oh ! vents, au delà des sirtes infâmes, poussez ma voile. — Que ma honte reste derrière moi, avec mes délices mortes ! — Avec les fleurs, les fruits de poison sur l'arbre mort — Mon cœur rêve une vie plus large et une plus fière mort... A moi, gloire promise !

La religion de la mer eut, la première, la vertu d'arracher l'auteur des *Odes navales* à ses préoccupations personnelles. Avant les crises morales qui devaient le renouveler, cette mer Adriatique sur laquelle il était né, — non pas sur la côte, mais bien à bord d'une « paranzolla » aux voiles triangulaires et couleur d'ocre, — cette mer lui inspira des poèmes où frémissent les revendications de tout son peuple, tel ce souvenir à Trieste :

En longs habits de deuil, seule sur le rivage comme la veuve... debout sur le seuil désert, sans cris ni sanglots, tu regardes à travers ton voile funèbre. — Et tu vois loin, très loin, au delà de la mer, — en qui tu espères...

La triste sœur asservie veut continuer de croire à la réalisation de la promesse des siens : elle ne se lamente point ; elle

prépare les héros. Mais comment ne douterait-elle pas, à la fin? Elle demande si la honte sera éternelle, le servage éternel. Rien ne répond :

... Toi! ô toi, navire d'acier, glissant, rapide, vivant, palpitant comme si le métal enfermait un cœur terrible... premier messager de mort sur la mer disputée... toi, réponds! Le Destin est certain, et, pour ce jour, les feux s'allument sur les autels.

Alors, le poète bénit les navires, par lesquels l'Italie verra sa force première renaître; il glorifie la flotte éparpillée là entre la mer et le soleil, prête pour le conflit suprême, force nouvelle consacrée à la victoire.

Plus on avance à travers l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, plus on y voit se préciser, rayonner, le double rôle d'oracle et d'animateur, qu'il va jouer dans les destins de son pays. A l'heure de l'avènement du jeune roi Victor-Emmanuel au trône de la jeune Italie, le poète le sommera de faire sortir le pays de sa coupable apathie :

... Le destin t'a élu, rappelle-toi, pour la haute entreprise audacieuse! Tends l'arc! Allume la torche!... Exalte le fort!... Ouvre à notre force la porte des empires futurs, — car si le dommage et la vergogne durent — quand l'heure sera venue, parmi les rebelles, tu verras aussi celui qui, aujourd'hui, ici, te salue.

Des yeux de l'âme, d'Annunzio voit surgir dans le lointain, resplendissant au regard de son espérance, le héros libérateur, celui qui effacera le dégoût, l'écœurement, l'angoisse des âmes, rapportera, sur le sol de Dante, la beauté avec la gloire, toutes deux éclairées par les lueurs sanglantes des torches guerrières. Il chante *le Chant augural pour la nation élue :*

... Italie, Italie! Consacrée à la nouvelle aurore, un aigle sublime de race titanique ignorée, avec des plumes blanches, apparaît dans la lumière : et voici resplendir un peplum, ondoyer une chevelure. N'est-ce pas la victoire d'Athènes et de Rome? La Niké? La Vierge sainte? Italie! Italie!

Cependant, rares sont ceux dont, autour de lui, l'esprit vibre à l'unisson de son esprit. Il surprend des sourires de scepticisme sur les lèvres amies, des éclairs d'ironie dans les yeux de ses compagnons de plaisir lorsqu'il entonne *Le chant pour tous les hommes,* glorifie la guerre, honnit la vie qu'il a vécue. A son tour, il défie ses compagnons, il les appelle « Aux armes : »

... Allons, allons! si encore il y a, au monde, des actions à accomplir belles comme les plus belles promesses des songes virils; si encore il y a des monstres à vaincre, des énigmes à résoudre, des charniers à purifier, des cœurs humains à faire crier, des cris d'amour et d'orgueil vers la vie, allons, allons!.. S'il y a encore des sources où s'abreuver après les luttes, des collines silenciences soutenant des amphithéâtres de marbre consacrés aux tragédies, s'il y a des musiques, des hymnes, s'il y a encore des lauriers, allons!

On ne l'écoute point. Verra-t-il les siens s'enlizer jusqu'au cœur, dans la boue lâche du siècle? Verra-t-il la troisième Italie « s'étendre sous chaque ruffian comme une prostituée, et Rome, à l'ombre des chênes sacrés, faire paître les porcs? » Jusqu'à quand « l'oie sans ailes habitera-t-elle le Capitole et la taupe sans yeux le Quirinal? » C'est ainsi qu'en l'âme juvénile de Gabriele d'Annunzio, comme en son Italie au temps des Borgia, le bien s'était battu avec le mal; la plus dangereuse oisiveté avec le plus vif amour des lauriers; l'impétuosité irrésistible des plus mauvaises passions avec ce mysticisme qui monte vers le ciel, comme le plus pur encens.

Laquelle de ces Puissances triompherait à la fin? Qui vaincrait? L'angoisse moderne pénétrerait-elle cette âme profonde, ce vase de myrrhe, empli de tout le bien et de tout le mal?

***

Lorsque parut, — en 1910, — le dernier roman de Gabriele d'Annunzio, ces questions ne pouvaient plus se poser depuis longtemps, pour ceux qui, familiers avec la langue italienne, avaient médité l'œuvre entière, — non seulement du dramaturge et du romancier, mais surtout du poète.

Tantôt comme un filet d'eau à peine visible, tantôt comme un brusque torrent qui écume, partout, ils y avaient senti circuler cette spiritualité latine que les soucis matériels ne peuvent jamais entièrement dessécher, qui ne disparaît sous terre que pour rejaillir et refléter, avec plus de pureté, les clartés du ciel.

L'apparition de *Forse che sí, forse che nó* fut une révélation pour le public peu italianisant. Les cœurs sincères s'émurent, s'interrogèrent, s'exaltèrent. Les fatalités de la chair, les liens qu'elle noue entre les êtres, les déchirures qu'elle laisse dans les corps et dans les âmes, quand la magie du désir est abolie, voilà quelle avait été jusqu'alors la matière préférée des romans d'Annunzio. On y avait vécu comme en une géhenne où l'Idée

serait prisonnière et où le possédé d'amour s'épuiserait à la recherche de l'inconnu. Ce qu'avait poursuivi, à travers les licences de sa libre audace, ce héros des héros qu'est Gabriele d'Annunzio lui-même, ce n'avait pas été cette « cause première, » dont la sensation confuse occupe l'élite de l'humanité. Rarement le romancier avait paru se ressouvenir du Ciel. Quelle était donc la notion nouvelle qui traversait le dernier roman comme un rayon glissé dans des demi-ténèbres, et soudain éclairait l'invisible?

Pour se sauver de l'avilissement et de la destruction qu'une femme lui apportait, Paolo Tarsis, le héros du dernier livre annunzien se connaissait deux refuges : l'amitié virile et la mort. L'amitié venait de lui manquer. Dans son métier de constructeur d'ailes, il avait eu un cher compagnon qui avec lui avait poursuivi le rêve icarien. Il avait vu cette terrible chose : son ami tomber des nuages, s'écraser à ses pieds. Restait donc la mort. Paolo Tarsis va se tourner vers elle. Il veut la trouver au sommet de ce songe ancien, dont les bras d'une femme perverse l'avaient arraché. Dans son chantier déserté, il ira chercher l'aéroplane qui se rouille, il se lancera vers la voûte bleue ; il se laissera tomber du ciel.

Avec son appareil ailé Paolo Tarsis arrive au point de l'espace d'où le héros fraternel a été précipité. Il tremble à la pensée, peut-être impie, de surpasser l'Ombre chère. Perplexité sublime qui dure quelques secondes. Puis, avec sa douleur en croupe, il s'élève plus haut, toujours plus haut — vers la Victoire, supérieure à tout.

Et voici que, parvenu à cette hauteur de miracle et d'héroïsme, Paolo Tarsis, ou plutôt Gabriele d'Annunzio, sent les ailes qui le portent s'élancer avec une souplesse de prodige. Pourquoi résister? Aussi bien tomber plus loin, ailleurs. Mais l'oiseau divin est en humeur de conquête. Il plane, il avance, il est maître de l'Infini. La terre fuit sous son vol : les villes, les fleuves, les campagnes passent. Voici la mer, voici l'autre rive de la mer. Voici, belle et triste sur ses bords, la fière Sœur exilée.

C'est là que l'aviateur viendra, à la fin, par sa volonté reconquise, atterrir sans secousses. Il partait pour la mort? Il vient de découvrir la raison de vivre. Au delà de ce que l'homme connaissait, il a vu s'ouvrir, devant son énergie, comme aux temps prédestinés, le domaine des espérances illimitées, et son

bonheur est si profond, qu'il ne sent même pas la douleur physique que lui cause une brûlûre de l'essence répandue sur son pied.

* * *

Il est une vertu qui revêt aisément chez les hommes la couleur d'une Religion : c'est le Patriotisme. Il a, avec la religion, ce lien direct : au nom d'un idéal très élevé, il impose à celui qui s'y livre la nécessité du sacrifice. Comment les anciens Romains qui consultaient, avant d'aller se battre, les entrailles des animaux, et, après la bataille, s'annexaient les dieux des peuples vaincus, ont-ils pu pratiquer avec grandeur les plus hautes vertus militaires? C'est que, en dehors des temples, ils adoraient l'Idée même de la Patrie avec une force d'amour telle qu'elle leur faisait faire avec joie le sacrifice de leur vie.

Depuis sa vingt-cinquième année, par ces *Odes navales* sur lesquelles palpitent comme sur l'azur méditerranéen les trois couleurs, Gabriele d'Annunzio a aimé et ranimé les espérances de sa patrie d'une ferveur croissante. Avec ses los, — si splendidement inspirés qu'il faut remonter aux lyriques grecs pour retrouver avec une langue si châtiée une telle vigueur d'accent, — il est entré sur le terrain de la politique militante et, bien avant la guerre, il faisait « caviarder » par le ministère Giolitti des vers contre l'Autriche que son audace et sa passion pour son pays l'avaient poussé à écrire. D'Annunzio ne s'effraya pas de cette leçon ; au contraire. Dans les audacieux poèmes épiques nationaux que sont ses *Chants des gestes d'Outre-mer*, il clama prophétiquement, avec un rare sens héroïque de l'action, l'enthousiasme, la foi, les exploits futurs de l'Italie contemporaine guerrière. C'est l'âme même d'un peuple qui s'élance, éclate en puissance de vie, en passion d'énergie. On lit en exergue sur une page du volume cette presciente vision, empruntée à son *Chant augural pour la nation élue*, publié dès 1901 :

> ... Que tu voies un jour la mer latine se couvrir — de carnage à ta guerre, — et pour tes couronnes se plier tes lauriers et tes myrtes, — ô toujours renaissante, ô fleur de toutes les races, arome de toute la terre, Italie, Italie consacrée à la nouvelle aurore avec la charrue et la proue.

Le poète est sûr de la nécessité d'une « union latine. » Auguralement il la voit décidée et conclut : Hélène, duchesse

d'Aoste, Hélène de France, amazone intrépide et suave, n'est-elle pas déjà l'otage royal ?

Et il chante cette princesse, Italienne de sang français, aux pieds de laquelle l'Italie a le droit d'offrir un hommage d'encens, puisqu'elle a fait siennes les inquiétudes de sa nouvelle patrie, et que, sur le pont du navire guerrier, qui ramenait du carnage les morts aux tombes maternelles, cette douceur de femme latine s'est inclinée sur les lits, où saignaient les blessés :

... Bénie soyez-vous, Hélène de France, dans notre mer qui vit saint Louis armé de la croix et de la lance. Bénie soyez-vous, car le commandement d'amour revient sur les mêmes eaux en votre âme... Dame de France, vous savez ce que vous portez, Vous portez, avec votre navire, les Rêves et les Ailes, et les Roses futures et le Chant nouveau au milieu de ces âmes et de ces souffrances. O Hélène qui, au front de nos morts, voyez empreinte la vertu de Rome, pour le grand pacte latin, vous portez aujourd'hui la verveine augurale au milieu de votre chevelure.

« Pour le grand pacte latin... » Le poète lyrique qui, depuis tant d'années, nourrissait dans son âme une volonté immense de puissance, l'auteur enivré des *Odes navales*, de la *Laus Vitæ*, des *Chants du Souvenir et de l'Attente*, de *La Nef*, de *Plus que l'Amour*, prévoit enfin l'accomplissement de son rêve; il chante, en une vaticination presque sauvage :

... Douce France, ô sœur unique, par l'espoir muet qui se mire dans les eaux claires de ta Moselle..., par les champs mémorables d'où monte ta folle alouette en appelant, où les peupliers de la Meuse frémissent, où le sang crie dans le sillon, — France, reçois et garde la joyeuse promesse d'une plus grande vengeance que te fait toute cette chair sanglante. Coupe pour nous avec ta hache ancienne une branche au chêne lorrain sur la colline où Jeanne veille. Enroule, à la branche rude, la verveine qui jadis fut consacrée à nos pères, et envoie-nous l'offrande. L'éclair luit sur les statues voilées : pour nous aussi, l'éclair luit de ce côté. Sur le Capitole sans féciaux, nous suspendrons ta guirlande. Et toi, occupe le ciel de tes ailes, guerrière ailée. Nous, de nos chantiers, nous pousserons dans la mer de vastes vaisseaux...

Et tout ce prestigieux livre de *Merope* sonne comme un appel frénétique aux armes. Il retentit du choc des mêlées, des éclats des obus, de tout le fracas des batailles à venir. Tripoli qui en est le prétexte n'est, pour le poète des *Chants de l'Attente*, que la pierre à aiguiser où s'affilent les épées d'Italie pour le rachat suprême contre les fortunes inconnues :

... Celle-ci est notre veillée d'armes. Le soleil décline entre les cieux et les tombes. Entendrons-nous à l'aube sonner le clairon? Verrons-nous à l'aube le héros se lever?... Souviens-toi, mon âme, et attends... Il viendra en silence vainquant la mort, le héros nécessaire... Rappelle-toi et attends. Pour nous brille, dans le futur entrevu, un bien qui, pour se révéler, veut le martyre d'un nouveau Christ...

Il est, lui, d'Annunzio, celui qui annonce. Il sera, lui, d'Annunzio, le disciple de ce Christ auquel, avant de mourir, il voudrait un moment ressembler : il sera son « signe. » Et il est transfiguré. Une puissance occulte le hausse vers la lutte héroïque. Tout homme armé est son frère : « il cherche le fer et le feu qui tuent; le paradis est à l'ombre des épées. »

***

Il y a quatorze mois, à l'heure où l'Italie, devenue notre alliée, est entrée en lutte à côté de l'entente contre les Puissances germaniques, elle avait elle aussi un martyre à venger.

Malgré son magnifique « risorgimento, » malgré sa jeune puissance constituée fortement, malgré sa longue alliance forcée avec l'ennemi héréditaire, l'Italie moderne n'avait jamais pu oublier le demi-siècle pendant lequel l'atroce monarchie des Habsbourg, bourreau haineux, avait traité, avec la plus lâche brutalité un peuple dont le crime était de vouloir l'unité nationale.

D'autre part, ni la rébellion des « muratiens, » ni l'élection du pape Pie IX, ni le génie héroïque d'un Daniel Manin, ni la collaboration magnifique d'un Cavour, d'un Victor-Emmanuel et d'un Garibaldi, pas même Magenta, pas même Solférino, n'avaient pu rendre à l'Italie, mutilée et frémissante, ni Trente, ni Trieste, ni l'Istrie.

Or, pour les cœurs italiens, l'Istrie, Trieste et Trente sont ce que, pour nos cœurs français, est l'Alsace-Lorraine. De même, pour la sûreté des frontières italiennes, contre l'invasion, Trente et Trieste, sont ce que Metz et Strasbourg représentent pour les nôtres. S'il nous faut les rives gauches du Rhin, il faut à l'Italie les crêtes des Alpes, de la Suisse à la Carniole; la côte orientale, de l'Adriatique jusqu'au Montenegro. L'horrible besogne de dénationalisation, de viol moral que, depuis quarante-cinq années, l'Allemagne fait supporter à notre Alsace, l'Autriche en fait subir depuis quarante ans, avec cynisme, l'outrage, aux provinces qu'elle a ravies à son « alliée » l'Italie.

***

Taciturne, exilé volontaire, banni sans armes, abreuvé de loin de toute la souffrance et de tout l'opprobre de son pays, le poète du *Chant de l'Attente*, avait, pendant des jours sans nombre, épié en vain l'heure de la Revanche. Son divin mal s'était nourri de soi-même. Au moment tragique où sa seconde patrie, notre douce France, s'était levée, avec une seule âme, pour l'heure sainte du combat, sa volonté de vaincre brillant dans ses yeux clairs, Gabriele d'Annunzio avait senti trembler son cœur. Des pages magnifiques de fraternité et de prescience pour la sœur latine jaillirent de sa plume. Dès le 30 septembre 1914, Gabriele d'Annunzio écrivait un impétueux et splendide article, où il faisait appel au génie des races latines et adjurait ses compatriotes de se ranger, sans retard, à côté de cette France, dont la nature rend l'Italie solidaire, et de soutenir, avec elle, la lutte suprême contre la menace de servitude levée par les Barbares sur tous les peuples méditerranéens.

Celui qui, depuis des années, ne s'était jamais lassé de redresser les dieux sur les autels de l'Italie et de vénérer les choses saintes, de s'efforcer de rallumer, contre les vapeurs des marais, l'idée pure, vers laquelle sa race est conduite par la constance de son génie, celui-là ne manqua pas l'occasion propice d'enseigner aux siens la haine nécessaire, de les exciter contre le « Tedesco » qui serre toujours l'Italie du côté du cœur et « ne lui permet de respirer que d'un seul poumon. » À l'heure du risque, Gabriele d'Annunzio revendiqua l'honneur de ses prédictions. Il se donna le droit de parler haut, par-dessus les monts. S'il n'avait pas été entendu jusqu'alors, il était sûr d'être écouté, à la fin, par tous ceux qui, délivrés des mensonges, sentaient enfin leur courage renaître, et, haussés sur leurs talons solides, étaient prêts à fouler la terre ennemie. Il les exhortait :

... Jusques à quand le sort d'un grand peuple unanime pourra-t-il être retardé par les hésitations de quelques hommes qui se montrent incapables de mesurer la profondeur du drame auquel nous assistons avec de si hauts pressentimens? Pendant des années, notre vie civile fut corrompue par la fausseté d'une alliance qui, en offensant nos instincts les plus tenaces, semblaient nous plonger dans une sorte de barbarie inerte et morne... Le sort des Habsbourg est déjà fixé dans les desseins des Hohenzollern, ces parvenus! Le littoral de l'Adriatique, avec les ports de Trieste, de Pola, jusqu'à la pointe méridionale, et la Dalmatie, devien-

drait un « Reichsland » sous le régime d'un « statthalter » casqué, et servirait de base à la thalassocratie germanique dans la Méditerranée. Ce n'est pas là un vain songe impérial ; mais c'est l'énergie bien tendue de toute une race qui veut, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, modeler la matière humaine à sa ressemblance. Je crains que nous n'en soyons pas assez convaincus, même devant les horreurs récentes... L'idéal d'un peuple digne de vivre ne précède pas ces faits, — mais il est l'irradiation de ces faits; — jamais, même aux époques d'esclavage et de honte, jamais ne fut plus impérieuse la nécessité de l'action.

Toute la presse de la Péninsule publia, commenta, discuta, avec une fièvre contagieuse, les paroles de « l'Interprète de signes et de songes, du Révélateur de figures cachées. » L'Italie prenait feu à la flamme dont brûlait son grand citoyen volontairement exilé. A son exhortation formidable, formulée à Paris, en juin 1914, à notre Sorbonne, lors de l'émouvante séance de la « Confédération latine, » l'Italie répondit par des cris d'approbation jaillis du fond des consciences, et projetés à la manière dont les laves surgissent du cratère des volcans italiens et submergent les cimes.

Ainsi, dès les premières journées de la guerre, Gabriele d'Annunzio s'était acharné à livrer, à côté de nous, le grand combat pour la cause latine et l'accord des deux patries. Dès lors, il a vu poindre, se lever, pour son Italie, le jour de pourpre. Dès lors, il n'a cessé d'appeler le moment sacré, où délivré des cauchemars de la honte, il rentrerait dans sa patrie et, par sa parole, non plus lointaine, mais vivante, mais proche, — prophétique comme le songe des prophètes, — il donnerait au pacte latin qui devait s'accomplir la plus éclatante confirmation nationale. Et le voici à Quarto pour la *Sacra dei Mille*.

On est aux premiers jours de mai 1915. Le poète a quitté le sol de la France. Il a voyagé les yeux voilés par l'émotion, sans rien voir. Il a reconnu seulement le visage de la Patrie ; il en a bu seulement l'air enflammé. Il a senti les âmes tendues. Les villes n'y étaient plus de pierre, mais toutes faites d'humaine substance. Au bord de l'Adriatique, il a salué Gênes qui escalade le ciel par toutes ses terrasses. Il lui a apporté un don de vie, lui a annoncé une victoire. Il a imploré des siens un acte de foi :

...Haut les cœurs, plus d'hésitation, plus d'angoisse, plus de courroux, plus de honteux marchandages ! Nous ne laisserons pas déshonorer l'Italie, nous ne laisserons pas la Patrie périr en ce printemps douloureux ! Ici on renaît ! Ici on fait l'Italie plus grande ! Que le sort s'accomplisse ! Que ce

qui est nécessaire s'accomplisse! Que la résurrection de la Patrie s'accomplisse! Nous devons le vouloir! Nous le voulons! Vive l'Italie plus grande! Vive la juste guerre!

Et Gênes, tout entière debout cette nuit-là, Gênes conquise, poussa le cri bref de la volonté latine : « *Fiat! Fiat!* »



Rome devait répondre à Gênes d'un cri pareil et si haut que son écho déferla jusqu'à ce rocher de Quarto d'où Garibaldi veillait sur les destins de la Patrie. Ainsi, à l'heure décisive, unanimement, l'Italie avait choisi pour vivant drapeau son poète, l'un des plus grands du monde, celui qui représente l'incarnation de sa race. La nuit du 17 mai, chaude d'héroïques souvenirs, assemblé au Campidoglio, muet sous les étoiles aux pieds de son jeune Roi élu pour la gloire, le peuple de Rome palpita aux accens pathétiques de la « Voix » qu'il s'était donnée.

Avec son magnifique don verbal, avec sa puissance innée d'exalter la multitude, le grand citoyen Gabriele d'Annunzio parla au cœur de son peuple. Pendant des momens splendides, il réincarna à ses yeux l'âme des aïeux. Superbement, il fit resplendir pour lui l'idéal irrédentiste, le rappela à sa vraie tradition de colère contre l'ennemi « descendu du pays pluvieux et surgissant de l'Alpe pour se ruer dans les plaines ensoleillées de la Lombardie; » habilement, il suscita le courroux de la foule, et alluma sans merci son cœur innombrable, avec des paroles pour brandons :

... La Patrie est perdue, si aujourd'hui nous ne combattons pas pour elle avec toutes nos armes! Il faut gagner la suprême bataille contre l'ennemi intérieur, avant de s'élancer d'un élan unanime vers la sainte « Revanche. »

Avec le geste, le timbre, le rythme qui électrisent, l'Animateur rappela sans crainte, au Roi, la parole impérieuse de Cavour : « L'heure suprême pour la monarchie savoyarde a sonné. » Au peuple, il répéta, sans peur, la rude menace du Libérateur de Marsala : « Celui qui, aujourd'hui, ne s'arme pas, est un lâche ou un traître. »

Enfin, embouchant la trompette retentissante, Gabriele d'Annunzio jette le dernier appel héroïque, celui qui devait retentir des deux côtés des Apennins et soulever tous ceux qui étaient capables de sentir que, pour la justice souhaitée, il y

avait encore à mourir. Ivre d'amour et d'épouvante, transfiguré par une vertu maternelle qui le soulevait, le portait, le poète n'était plus qu'une offrande d'amour, un cri vers l'aurore, un clairon aux lèvres de la race élue :

Voyez, je tremble, voyez, je chancelle... Il vient, il vient le Seigneur invoqué. Il enflamme la nuit... Or, il dit : « Qui donc enverrais-je, ô annonciateur des choses saintes, qui donc ira pour nous ? » Je dis : « Me voici, envoyez-moi, Seigneur... Je n'ai plus de chair ni d'os autour de mon âme haletante pour franchir les fleuves et les montagnes ; déjà, sur la borne milliaire, à la clarté des Pléiades, je lis le nom ineffaçable et j'entends les chevaux des Dioscures hennir... O Victoire, sauvage comme la cavale qui paît l'asphodèle dans le désert romain... O désirable, si jamais, seul et anxieux, j'interrogeai tes vestiges, loin du peuple vêtu d'ignominie et de paix... O Vierge, accompagne mon message, affermis ma voix. »

Ce que le poète avait appelé avec des hymnes, ce qu'il avait annoncé dans la vigile et l'attente au milieu de l'amertume des larmes, ce qu'il avait hâté par les strophes vengeresses et par les strophes d'amour allait s'accomplir. A côté de la France guerrière, debout la face à la lumière, vêtue de pourpre et les doubles ailes attachées à ses pieds nus, l'Italie allait se dresser, elle aussi en armes, moissonneuse farouche, dans le soleil :

... O Italie, ô France ! J'entends par-dessus les sépulcres fendus et par-dessus tes lauriers hérissés, Victoire, le tonnerre des aigles qui se précipitent vers l'Est et de toutes leurs serres déchirent la nuit.

L'heure fatidique a sonné, non pas acceptée, mais voulue, voulue avec cet orgueil qui est la poésie de l'action, voulue, lourde de maux et de sacrifices inouïs. Pour la plus noble cause, il y a encore à combattre, et quand, lavée dans ses pleurs et dans son sang, la France resplendit plus belle que jamais, qui serait à côté d'elle, sinon la sœur latine ?

Le sort en est jeté. L'Italie n'est plus liée aux empires centraux. La déclaration de guerre a éclaté dans Rome enfiévrée. Autour de la colonne Trajane, on a chanté la *Marseillaise*. Les drapeaux français se sont confondus avec les drapeaux italiens. Le 23 mai 1915, Gabriele d'Annunzio a pu télégraphier à Maurice Barrès :

Nous avions deux patries, et ce soir nous en avons une seule, qui va de la Flandre française à la mer de Sicile. C'est la poésie qui fait le don réel et merveilleux à notre amitié militante : *Fidem signemus sanguine*. Votre frère.

Alors, dans l'âme délivrée de l'Annonciateur, éclate une joie

sauvage. D'inapaisés désirs se lèvent en lui : il veut voir sa patrie, ivre de force, ivre de gloire, dépasser en force, dépasser en gloire toutes ses alliées; que tarde-t-elle? pourquoi ces atermoiemens? pourquoi ces lenteurs? écouterait-elle encore, par hasard, les doucereux conseils de ses infâmes corrupteurs? que fait-elle? où sont ses sacrifices, ses héros, ses morts? Le poète la harcèle, la hante; il crie à ses frères :

... Où est votre gloire?... Avez-vous appris à vivre sous terre, enfoncés dans la fange jusqu'à la ceinture?... Avez-vous appris, placés sous une croix de feu, à vous y masquer comme les mimes, à chanceler dans les agonies sublimes, aveuglés par des larmes stupides et atroces? Qui vous dévaste? Qui vous affame? Combien de vos gens sont-ils sans foyer, dans les pleurs et les grincemens de dents? Comptons! Celui qui souffre le plus aura droit de primogéniture sur le grand héritage. Il aura la meilleure part!

L'Italie revendique à présent cette « meilleure part, » elle sent que chaque jour qui s'écoule sans lutte est perdu pour elle. D'un bond sauvage, elle gravit les hautes cimes où l'air pur, terni par les fumées du sang, est la solitude des forts : du Cherso glacé à l'Isonzo rapide, elle va éterniser la gloire de ses héros.

Gabriele d'Annunzio entame les hymnes vastes de jubilation : *Pour la Nation*, *Pour les Citoyens*, *Pour les Combattans*, *Pour le Roi*. Il élève des *Prières* au Dieu de l'Italie. En des « Odes » magnifiques, il verse des torrens de jeunesse, des torrens d'enthousiasme, des torrens de sang vers les Alpes, vers la mer. Mais tant de dons faits à la Patrie ne contentent pas l'âme brûlante du poète-citoyen. Il se souvient de l'inscription caractéristique qu'il a fait imprimer en tête d'un des volumes de ses *Laudi : Navigare necesse est*. Oui, naviguer est nécessaire, vivre n'est pas nécessaire. Il dépose sa lyre, il prend les armes. Il sera le compagnon et le pilote des héros qu'il a animés.

Monté dans l'avion choisi, il a la joie de survoler Trieste, de pouvoir lui jeter des cris d'espoir. Puis, comme son Paolo Tarsis, il aura la fière volupté d'escalader le ciel et, plus heureux que lui, il pourra disputer l'espace à l'ennemi féroce abattu.

Aussi bien, la grande ombre d'Icare hante le poète. Ne l'a-t-il pas chantée autrefois? Aujourd'hui, il la voit s'étendre, comme alors, par les golfes chauds de la Méditerranée; suivre, comme alors, le sillon de la nef dans les airs. Elle aime la voix

de l'homme avide de hauteur, avide d'abîmes, et qui commande dans la tempête. Gabriele d'Annunzio sera cet homme-là. Il écoutera d'en haut la voix des naufragés, il luttera, il vaincra, il apercevra une destinée nouvelle qui vaut que l'on vive et que l'on meure. Il ne songe plus à raffiner son intellectualité pour en faire l'instrument le plus subtil qui soit, ni à tendre sa sensibilité jusqu'à en faire la plus vibrante des harpes; c'est du côté de l'action que, ivre d'infini, il voit la route ouverte.

Déjà au temps où il s'abandonnait à toutes les sollicitations de sa nature, Gabriele d'Annunzio n'avait-il pas eu la fugitive vision de cette flamme de beauté qui éclaire le chemin, empêche de rouler au précipice? A présent, elle resplendit devant lui. Elle est comme un feu sacré sur l'autel de la Patrie. A cette clarté, l'Enfant de Volupté a retrouvé le chemin perdu. Aux combats des sens, aux joies matérielles, il préfère désormais la mystique activité du sacrifice. Il s'écrie : « Là où est le sacrifice, là est la déité! » Une puissance inouïe l'agite, l'exalte.

Et il s'offre à la mort.

*
* *

Mais la tâche de l'Animateur en vérité n'est pas finie.

Pour que se matérialisent les grandes destinées, que par une étrange divination, l'auteur adolescent des *Odes Navales*, — alcyon né sur la mer, — avait déjà prédites à son pays, il faut que, « soldat blessé sur la mer, » Gabriele d'Annunzio reprenne, réaccorde sa lyre. Il faut qu'en une ultime vaticination généreuse, plus large que les précédentes, plus surhumaine encore, il fasse appel au génie de sa race. Il faut que, par la magie du Verbe, il suscite une solidarité jamais connue sur la terre, une fusion telle du sang et des esprits entre les peuples alliés, qu'ils suivent d'une seule âme le sort de chaque bataille.

Alors, par un miracle suprême, le jour où se réaliseront ses prophéties, Gabriele d'Annunzio, — Homère de l'Italie guéri ou non de sa glorieuse cécité, — verra, de ses yeux extasiés d'aède et de héros, l'Italie, avec ses rudes chevaux des Maremmes et toutes ses bannières déployées au milieu des bannières fraternelles, célébrer la victoire des nations sur la horde et entrer en triomphatrice dans les villes impériales.

JEAN DORNIS.

LE SOUS-MARIN ALLEMAND DE BALTIMORE

Au commencement du mois dernier, le 9 juillet, des télégrammes d'Amérique annonçaient au monde entier qu'un grand sous-marin allemand, le *Deutschland*, venait d'arriver à Norfolk et, de là, se rendait à Baltimore. Ce sous-marin se donnait pour un navire de commerce. Il apportait une cargaison, — des substances tinctoriales, — et se proposait d'en emporter une autre, composée surtout de caoutchouc, de nickel, peut-être de métaux rares, en un mot de matières ayant une grande valeur sous un poids relativement faible et entraînant peu d'encombrement.

La question se posait aussitôt : quelle créance pouvait-on accorder à ces allégations ? Ne se trouvait-on pas en face d'une nouvelle fourberie de l'Allemagne et ce prétendu navire de commerce n'était-il pas ce qu'avait toujours été jusqu'ici le sous-marin, ce qu'il semblait devoir être toujours, un engin de guerre? Quel traitement convenait-il donc de lui appliquer? Fallait-il l'inviter à quitter les eaux américaines dans les vingt-quatre heures, comme tout navire belligérant; ou bien devait-on, l'acceptant comme navire de commerce, l'autoriser à séjourner à Baltimore et à s'y livrer en pleine liberté à ses opérations de trafic ?

Ces préoccupations n'étaient pas les seules qui agitassent les esprits des Américains et de leur gouvernement. Le jour où le *Deutschland* était apparu dans l'ancien port virginien des Sudistes, un problème s'était trouvé résolu brusquement qui, depuis le commencement de la grande guerre, depuis surtout le développement des opérations sous-marines à la mode alle-

mande, hantait tous les cerveaux de l'autre côté de l'Atlantique, Un sous-marin, un submersible de grande taille, pouvait donc le plus simplement du monde franchir 3 600 milles marins et, sans crier gare, — qu'on me passe le mot, — émerger au beau milieu d'une rade américaine !...

Ce n'était pas que les navires de plongée n'eussent déjà fait de très longues traversées, ni même qu'ils ne fussent passés d'un continent à l'autre, puisque des sous-marins construits au Canada étaient arrivés sans encombre en Angleterre. Mais il s'agissait de traversées fréquemment coupées par des escales, facilitées en tout cas par des ravitaillemens clandestins; et quant aux submersibles du *Dominion*, on savait qu'ils avaient été soigneusement convoyés dans ce voyage d'Amérique en Europe, beaucoup plus facile, tous les marins le disent, que celui d'Europe en Amérique. La difficulté vaincue dans le cas du *Deutschland* apparaissait donc grande et d'autant plus grands les mérites du bateau aussi bien que ceux de son personnel. Excellent effet moral à l'actif de l'Allemagne !

Au fond, pour être réelle, cette difficulté n'appartenait aucunement à l'ordre de celles que l'on considère, *a priori*, comme insurmontables, — sauf à les surmonter à force de patience, de volonté, d'ingéniosité, puisque aussi bien l'homme finit par venir à bout de tout ce qu'il entreprend.

D'abord, les escales qui reposent et ravitaillent étaient possibles, malgré l'apparence, à condition que l'on consentît à s'écarter sensiblement de la route directe, de la route la plus courte (qui n'est d'ailleurs pas la ligne droite, tracée sur une mappemonde, du point de départ, en Europe, au point d'arrivée, en Amérique). En été, — et c'est le cas, — on pouvait adopter un trajet jalonné par les Féroë, l'Islande et le Sud du Groenland, toutes terres danoises, neutres, où l'on avait licence de séjourner au moins vingt-quatre heures, si l'on était considéré comme navire de guerre et tant qu'on le voulait si l'on passait pour navire de commerce. Il restait à la vérité, du cap Farewell aux premières eaux américaines, un vaste espace de mers fort dures, dangereuses quelquefois, à cause des icebergs. Mais des Allemands ne pouvaient être embarrassés pour se procurer abri et combustible liquide dans une base écartée du Labrador, dans une crique à peu près déserte du New-foundland. On sait assez quelles complicités ils savent se ménager partout, et que, d'ail-

leurs, il n'est point sur le globe, à l'heure qu'il est, de coin si retiré où l'on ne puisse trouver du pétrole et de l'essence.

En hiver, pour être plus long, le trajet n'en était que plus facile, s'imposant à peu près par les routes de l'Atlantique tropical. Après un ravitaillement « discret » dans une des baies voisines du cap Finistère, on pouvait atteindre les Canaries ou, mieux, le point le plus au Sud du territoire espagnol du Rio-de-Oro, sur la côte d'Afrique. Là encore on trouverait, à point nommé, un trafiquant allemand ou « hispano-germain, » vendant d'habitude du pétrole aux tribus demi-nomades de la Mauritanie et, les réservoirs remplis, on affronterait sans préoccupations trop vives les 2 300 milles de la traversée de l'Atlantique jusqu'à la hollandaise et accueillante Paramaribo. Après quoi, un « raid » fort ordinaire de 900 milles conduirait le sous-marin à l'abri des petites Antilles, chez d'autres neutres, les Danois de Saint-Thomas, dont la bienveillance ne pouvait être douteuse. C'était au reste la dernière escale de ce long voyage, car, de Saint-Thomas, on n'était plus qu'à un millier de milles de la Floride, à moins de quatorze cents du cap Hatteras.

D'autre part, si l'on prétendait aller tout droit au but en acceptant bravement les risques de fâcheuses rencontres sur les routes usuelles de l'Atlantique Nord, il n'était que de donner des « rendez-vous à la mer » bien étudiés et bien déterminés à des *cargos* neutres très authentiquement chargés pour l'Amérique, mais à qui l'on persuaderait sans difficulté, — en y mettant le prix, — de cacher au fond de leurs cales quelques caisses de combustible liquide et de s'arrêter en pleine mer le temps nécessaire pour procéder à un transbordement relativement facile avec des manches bien disposées.

Et enfin la meilleure solution était peut-être encore de combiner ces deux-ci en fixant les rendez-vous, non plus au large et en plein Atlantique, mais à l'abri, — « sous le vent, » — de la côte d'une des escales que j'indiquais tout à l'heure.

En fait, le *Deutschland* n'a pas, de l'aveu du président de la société qui l'a fait construire, suivi la route directe d'Europe aux États-Unis. « Il ne la suivra pas davantage pour revenir, » ajoute M. Alfred Homann (1), et je le crois volontiers.

De plus, certains vapeurs qui traversèrent l'Atlantique à la

(1) Interview par le correspondant du journal hongrois *Vilag*, d'après le *Matin* du 18 juillet.

même époque que le sous-marin affirment l'avoir aperçu accosté à un navire qui semblait le ravitailler. Mais il se peut bien que l'imagination joue un grand rôle dans ces allégations.

*
* *

Quels qu'eussent été les procédés de ravitaillement adoptés et la route suivie par le grand submersible, le fait est qu'il se trouvait à Baltimore le 10 juillet, qu'il s'y présentait comme navire de commerce, et, donc, que le gouvernement des États-Unis allait être obligé de trancher une question toute nouvelle et fort délicate : le *Deutschland* était-il réellement un navire de commerce ? N'était-il pas plutôt un navire de guerre déguisé, et même, à prendre les choses à un point de vue absolu, un sous-marin pouvait-il jamais être considéré autrement que comme un engin de guerre ?

On sait que le Cabinet de Washington s'est tiré d'affaire en décidant, — après minutieux examen d'une Commission technique, — que le *Deutschland* était bien, lui, un navire de commerce, puisqu'il n'avait aucune arme, ni aucun dispositif apparent destiné à en recevoir, et qu'au demeurant il montrait une cargaison de matières tinctoriales, mais qu'il s'agissait d'un cas d'espèce et que les autorités des États-Unis se réservaient de procéder, chaque fois qu'un cas semblable se produirait, à un nouvel examen que suivrait une nouvelle décision.

Les Puissances alliées avaient peut-être compté sur une attitude qui s'inspirât moins du désir de ménager les deux partis, mais il ne semble pas qu'elles aient fait des efforts décisifs pour faire prévaloir leurs vues, qui tendaient à établir qu'un sous-marin ne peut être, n'est « en soi » qu'un navire de guerre.

Examinons ceci.

Tout d'abord, il est évident que le fait, pour un bâtiment quelconque, de *montrer une cargaison* ne suffit pas pour lui conférer la qualité de navire de commerce. Rien n'empêche un croiseur de prendre dans ses soutes, sinon dans ses « cales, » des matières ou des objets confectionnés ayant une grosse valeur sous un faible volume. Il n'en sera pas moins un navire de guerre. Oui, mais cessera-t-il de l'être et pourra-t-il se présenter dans un port neutre pour y rester plus de vingt-quatre heures, s'il fait la preuve que ses canons ont été débarqués ? Peut-être ; il faudra, toutefois, que les autorités du port en

question n'aient pas de bonnes raisons de croire que ces bouches à feu ont été, pour ainsi dire, *entreposées*, à bord d'un autre bâtiment, un simple « cargo, » qui se tient au large, tout prêt, sur un signal de T. S. F., à rallier le pseudo-navire de commerce, quand celui-ci sera hors des eaux territoriales et à lui rendre alors son armement.

Or, si cette opération n'est pas du tout impossible, ne s'appliquant du moins qu'à des canons de calibre moyen, bien plus facile encore est, évidemment, celle qui consisterait à restituer à un sous-marin ses torpilles automobiles. Nos amis d'Amérique en conviendraient certainement, si la question leur était posée. Ils pensent d'ailleurs avoir paré à toute difficulté de ce côté-là en s'assurant que le *Deutschland* n'avait point de tubes lance-torpilles. Malheureusement, cette garantie est illusoire, par la bonne raison que le grand submersible allemand peut être réarmé avec des *torpilles renfermées dans de simples tubes-carcasse*, qu'il disposera le plus aisément du monde sur son pont par des moyens de fortune étudiés et préparés d'avance.

J'ajoute qu'à ces torpilles automobiles rien ne l'empêche de joindre des mines automatiques. Celles-ci pourront encore être placées sur le pont, sous la réserve de ne pas se trouver dans l'axe des tubes-carcasse de lancement. S'il y a des difficultés à cela, pourquoi notre prétendu sous-marin de commerce n'embarquerait-il pas ces dangereux engins comme de simples colis (1)? Il trouvera bien le moyen de les mouiller, je veux dire de les jeter par-dessus bord, car ce seront sans doute des mines libres, aux endroits favorables qui lui auront été désignés.

Reste la question de l'artillerie. J'accorde qu'il ne serait pas aussi facile d'en installer à bord d'un sous-marin en pleine mer, et qu'en tout cas les dispositions indispensables, prises d'avance, n'auraient pas échappé aux yeux d'enquêteurs compétens. Mais, en fait, il paraît que le *Deutschland* a déjà, et très ouvertement, deux canons légers, de 57 millimètres, disent les uns, de 76, disent les autres. Seulement, affirme son capitaine, ce ne sont là que des « canons de défense » contre les navires marchands armés et, — pourquoi pas? — contre les submersibles anglais ou français, ceux-là mêmes que la nouvelle jurisprudence des États-Unis concède aux vapeurs ou voiliers de

(1) Je le suppose muni d'écoutilles susceptibles de laisser passer des caisses d'assez fortes dimensions.

commerce les plus incontestablement pacifiques. On ne saurait, sans injustice criante, refuser à l'innocent sous-marin allemand le privilège que l'on accorde aux bâtimens des Alliés. C'est entendu. Malheureusement encore, rien ne ressemble plus à un canon d'attaque qu'un « canon de défense : » « Qu'à cela ne tienne, s'écrient les pro-germains, le *Deutschland* n'a que des cartouches à blanc. Il ne veut faire que des signaux sonores, des signaux d'alarme, en cas de péril imminent. » Soit! mais, — à supposer qu'il n'ait pas réussi à dissimuler des cartouches à obus dans un double fond, — le *cargo* qui lui remettra ses tubes lance-torpilles lui fournira sans la moindre difficulté les munitions nécessaires à ses canons.

Or, remarquons-le parce que ceci touche au fond même de la question, placées à bord d'un *navire de plongée*, essentiel engin de surprise, qui peut émerger brusquement à quelques mètres d'un paquebot pris de court, ces pièces légères sont beaucoup plus dangereuses et ont un caractère beaucoup plus offensif que si elles arment un *navire de surface*. Celui-ci, en effet, on le voit venir de loin et l'on peut prendre à loisir ses précautions contre une attaque éventuelle. Et rien ne montre mieux quelle erreur commettent, de bonne foi sans doute, ceux qui consentent à assimiler le *Deutschland* à un navire de commerce ordinaire.

Mais je vais plus loin, et j'affirme que ce sous-marin, fût-il absolument dépourvu d'armes, pourrait encore avoir ce « caractère offensif » qui est la marque certaine de l'instrument militaire. Il suffirait pour cela que le constructeur l'eût doté d'une étrave renforcée, appuyée à l'arrière sur un « compartiment de choc » très cloisonné.

Ce submersible qui émerge brusquement, comme je le disais tout à l'heure, à quelques mètres d'un paquebot, qui l'empêche donc d'arriver au contact de cette carène mince et de la déchirer ou de l'enfoncer au-dessous de la flottaison? Oh! ce sera une collision bien accidentelle, certainement, et due à une fausse manœuvre, à une erreur d'appréciation, au caprice d'une machine qui s'est refusée à battre en arrière en temps opportun. En attendant, le malheureux *cargo* coulera à pic, entraînant avec lui les objets confectionnés, les matières, les munitions, les appareils particulièrement précieux pour les Alliés qu'il portait dans sa cale et qui l'ont recommandé à

l'attention du commandant du *Deutschland*, quand celui-ci séjournait dans les ports américains.

J'y insiste encore et je demande que l'on veuille bien ne pas perdre de vue ce point capital dans toutes les discussions relatives à l'application aux sous-marins des règles du droit international maritime : de par ses facultés mêmes, un navire de plongée est toujours, « en soi » et forcément, un engin offensif, qui peut être *immédiatement* utilisé comme navire de guerre. Il doit donc être considéré comme tel.

***

Affirmerai-je maintenant avec une égale assurance que le *Deutschland* fera effectivement œuvre de belligérant? Évidemment non. Le pourra-t-il, d'ailleurs, traqué comme il va l'être, ne pouvant plus bénéficier pour son trajet de retour du secret qui avait été soigneusement gardé sur le moment de son départ et sur le point d'origine de sa traversée d'aller? Et puis il faudrait encore qu'il tombât exactement sur un navire isolé appartenant aux Alliés et qu'il valût la peine de détruire, au risque de se compromettre soi-même. On ne peut demander de faire une croisière régulière, fût-ce seulement de quelques heures, à un sous-marin qui traverse l'Atlantique et qui n'aura jamais trop de combustible dans ses caisses.

Mais alors, quel est le but du voyage du grand submersible? Croirons-nous, vraiment, qu'il est venu faire du commerce à Baltimore? *Faire du commerce*, dans le sens utilitaire que l'on donne d'ordinaire à ce terme, évidemment non encore. On a prouvé sans contestation possible, — et ce n'était pas difficile! — que le *rendement économique* d'un sous-marin serait, dans les conditions actuelles d'établissement et de fonctionnement de ce genre de véhicule, tout simplement déplorable. Mais s'il ne peut être question de véritables transactions commerciales impliquant le transport de marchandises de toutes catégories, il est parfaitement admissible que le gouvernement allemand, — qui est certainement en rapports étroits avec la Compagnie de construction de Brême, — ait chargé le *Deutschland* de rapporter, en échange de ses substances tinctoriales et peut-être de ses titres financiers, des matières relativement précieuses, en tout cas indispensables à ses industries de guerre et qui commencent à lui faire défaut. On a parlé, à ce sujet, de nickel et

de caoutchouc. Il a été question aussi de vanadium et autres métaux rares. En ce qui touche le caoutchouc, qui est d'ailleurs assez encombrant (1), il semble que nos adversaires en aient encore, ne serait-ce que grâce à des procédés de revivification. Mais peu importe. Il ne manque point en Amérique de matières brutes ou demi-ouvrées, et d'objets confectionnés que l'Allemagne recevrait avec reconnaissance. Sans aller plus loin, que ne parle-t-on des poudres vives, des succédanés de la mélinite ou seulement de la poudre B? Pour une puissance engagée dans un tel conflit et à qui le coton n'arrive plus en suffisance, il ne serait certainement pas indifférent de recevoir, par quinzaine, 200 ou 300 tonnes de cellulose nitrée, toute prête à être employée, ou de trinitrotoluène, chargement ordinaire, affirme-t-on, de ses obus de grosses pièces, en tout cas de ses mines sous-marines et de ses torpilles.

Mais ceci nous conduit à essayer d'évaluer la capacité de transport du sous-marin allemand « commercial. »

Essayer, dis-je, car il est bien difficile d'arriver à des précisions sérieuses sur ce sujet, du moins avec les renseignemens fournis par la presse. Celle d'Amérique varie dans ses appréciations du simple au double et donne au *Deutschland* aussi facilement 1 000 que 2000 tonnes de déplacement total. J'avoue que je penchais d'abord pour le premier de ces chiffres, au moins en ce qui touche le déplacement en surface, qu'il convient de majorer de 25 pour 100 environ, si l'on veut avoir le déplacement en plongée. Mais un examen plus approfondi de la question et l'avis de certains techniciens m'inclinent maintenant un peu plus vers le second.

C'est d'abord qu'en dépit de la confiance qu'on peut mettre dans les ravitaillemens, — autorisés ou clandestins, — en cours de route, il vaut toujours infiniment mieux se suffire à soi-même ou au moins réduire au minimum, à une seule escale, par exemple, le nombre des interventions étrangères. Car enfin, les Alliés veillent. Leurs croiseurs, leurs *destroyers*, leurs appareils aériens ouvrent toujours de bons yeux. Avec cela, ils commencent à avoir partout leur police, leur contre-espionnage, leurs agences de renseignemens, et toutes les fois que l'on

(1) On affirme en ce moment que le chargement de caoutchouc a été mis « en vrac » dans les compartimens extérieurs de « water ballast. » L'eau qu'on introduira dans ces compartimens n'altérera pas la précieuse gomme.

touche terre, on risque fort d'être dénoncé au groupe de croisière le plus proche. A cet égard, les ravitaillemens en pleine mer valent mieux. Mais ils ne sont pas toujours aisés. L'Atlantique Nord est peu clément aux navires de faibles dimensions. Et puis on est vu, on est remarqué, et la T. S. F. joue aussitôt, si l'on reste accosté quelque temps à un *cargo-boat*. Les routes de cette mer si fréquentée sont un peu comme celles de terre. On s'y rencontre, on s'y salue et on échange des propos, ne fût-ce que sur la longitude et la latitude.

Qu'on ne pense pas, d'ailleurs, qu'un sous-marin, justement parce que sous-marin, puisse passer inaperçu beaucoup plus qu'un autre bâtiment. Je surprendrai peut-être les personnes qui ne connaissent pas la marine nouvelle, en leur donnant la définition usuelle et un peu ironique du sous-marin : « c'est un bâtiment qui navigue en surface. » On n'ajoute pas, chez nous, mais tout le monde le sait, que ce bâtiment combat en plongée et qu'au demeurant, il plonge toutes les fois qu'il se voit ou se sent poursuivi, toutes les fois aussi qu'il traverse des parages hostiles, toutes les fois même que, le long d'une côte, de simples pêcheurs le peuvent apercevoir.

Quoi qu'il en soit, au large, dans les vastes espaces de l'Atlantique, un *Deutschland* se tiendra toujours en surface, même après avoir rechargé ses accumulateurs au moyen de sa dynamo actionnée par le moteur à combustion interne et avoir ainsi recouvré ses facultés de marche en plongée. En user autrement et naviguer en plongée sans raison péremptoire, ce serait diminuer à plaisir, dans des proportions considérables, le rendement de la provision de force motrice, c'est-à-dire le rendement du combustible liquide emmagasiné à bord, puisque, je le répète, c'est au moyen de celui-ci que l'on revivifie les accumulateurs d'électricité, que cette transformation d'énergie cause déjà une perte sensible et qu'en dernière analyse la propulsion en plongée est évidemment beaucoup plus coûteuse que la propulsion en surface, à vitesses égales (1).

Tant il y a qu'un accroissement marqué du poids du combustible emmagasiné est d'autant plus désirable pour un sous-marin qu'il ne s'agit pas seulement pour lui d'augmenter son rayon d'action, mais surtout de se donner de plus grandes

(1) On peut admettre la proportion de 3 à 1, *grosso modo*.

garanties de sécurité. Il n'y a que la plongée qui sauve...

S'il en est bien ainsi, comme on n'en peut douter, et que d'ailleurs il soit très désirable, pour un véhicule de transport, de diminuer le poids total de l'appareil moteur, sans rien sacrifier du rayon d'action en surface et en plongée, ne se pourrait-il pas que les Allemands eussent substitué un type de moteur relativement léger à celui dont je viens de parler tout à l'heure, qui est bien le type courant dans la navigation sous-marine et qui présente beaucoup d'avantages, mais auquel on reproche avec raison sa complication et le poids considérable des accumulateurs nécessaires pour la marche sous l'eau?

Quelques techniciens croient que le *Deutschland* est mû par une machine qui ne comporte qu'une seule source d'énergie, celle que fournit une chaudière à pétrole que l'on chauffe à la manière ordinaire dans la marche en surface et qui, emmagasinant pendant cette période, grâce à d'ingénieux artifices, une quantité considérable de calories, les restitue pour la propulsion pendant la période de plongée.

C'est d'ailleurs encore une idée française et qui a été appliquée en France. Malheureusement, certaines « questions à côté » ont fait abandonner trop tôt des expériences qui ont été reprises en Allemagne au grand chantier de *Germania*, à Kiel, succursale de l'usine Krupp. Et il existe maintenant, là-bas, une chaudière d'E... — Krupp, très proche cousine de celle qu'inventa, ici, l'ingénieur M...

N'insistons pas. Aussi bien les données que nous avons sur le *Deutschland* et sur la série qui doit le suivre sont encore trop incomplètes, trop imprécises pour conclure à autre chose qu'à la préoccupation bien certaine des Allemands d'arriver à augmenter dans la plus forte proportion possible le « disponible » de leur nouveau submersible en tonnage utilisable pour des cargaisons de nature spéciale. Je pousserai même jusqu'à croire qu'ils n'ont pas donné à ce bâtiment une vitessse maxima en surface dépassant quatorze ou quinze nœuds, la vitesse en plongée n'allant pas au delà de huit ou neuf. On avait parlé de 20 nœuds en surface. C'est beaucoup. Appliquée à une coque de 1500 tonnes seulement, cette vitesse exigerait le développement d'une puissance de 6000 à 7000 chevaux représentant un poids de 250 tonnes, au moins, quelque remarquable que pût être le rendement du moteur employé.

En somme, en tenant compte de tous les élémens évaluables avec une certaine approximation, on arrive à cette conclusion que le *Deutschland*, s'il pèse en tout 2 000 tonnes, peut en consacrer 700, au moins, à son chargement. Répétons-le, si nos adversaires réussissaient à organiser un service régulier — bi-mensuel, par exemple — de transport entre l'Amérique et l'Allemagne avec des bâtimens de ce type, ils auraient résolu un problème fort intéressant au point de vue de leurs industries de guerre et de leur armement.

Oui, mais un service régulier! Comment y songer quand on n'est même pas assuré que le *Deutschland*, — qui laisse, au moment où j'écris, les bords de la Chesapeake, — atteindra jamais ceux de la Weser ou de l'Elbe! Et s'il y arrive, à quelle époque sera-ce? Il a mis vingt-sept jours à faire son voyage d'aller, quand l'attention n'était pas encore attirée sur lui et que nul croiseur ne pensait à le rechercher.

Mais aujourd'hui!... On a vu de quelles précautions le capitaine Kœnig s'entoure pour franchir même les eaux territoriales américaines où, déjà, il aperçoit des mines, des filets, des pièges de tout genre. Et ceci m'entraînerait, si je pouvais penser à entreprendre une telle étude, à exposer les moyens d'action des marins alliés contre les submersibles, en général, et contre le *Deutschland* en particulier. Il n'y faut pas songer. Je rappellerai seulement deux faits qui peuvent servir de base à l'établissement de mesures rationnelles pour la capture des bâtimens de ce type. Le premier, c'est que leur rayon d'action en plongée est, comme je le disais tout à l'heure, nécessairement réduit, malgré tous les progrès que l'on a pu faire en ce qui touche le poids des moteurs et celui de l'approvisionnement de combustible qui leur est réservé. Si ce rayon d'action ou, qu'on remarque bien ceci, l'*intervalle qui sépare deux émersions consécutives* est à peu près connu, on sent quel parti peuvent tirer de ce renseignement des chasseurs avisés, pourvu qu'ils soient assez nombreux pour battre l'estrade sur les divers secteurs de cercles ayant pour centre commun le point bien constaté où s'est produite la dernière plongée.

Le second fait est que ces très grands submersibles, — j'ai eu déjà l'occasion de le dire ici même, — ne peuvent prendre leur plongée et naviguer avec quelque sécurité dans cette situation que par des fonds assez élevés. Il leur faut « de l'eau sous

la quille, » d'abord parce que leur hauteur même ne laisse pas d'être considérable, relativement, ensuite parce que, en raison de leur longueur, la moindre inclinaison accidentelle peut les conduire à « raguer » fort dangereusement le fond de la mer (1). Alors qu'un petit sous-marin navigue assez facilement par 10 mètres de fond, il en faut au moins 20 pour un submersible de 1 500 à 2 000 tonnes. Or la limite des fonds de 20 mètres est assez éloignée du cordon littoral des dunes de la Frise orientale pour que des destroyers ou des croiseurs légers puissent y aller attendre un *Deutschland* sans risquer grand'chose, soit au point de vue des canons de côte, soit au point de vue des mines. Ce *Deutschland*, qui aura navigué en plongée pendant presque tout son parcours dans la mer du Nord, à partir du parallèle du Firth of Forth, du moins, sera donc forcé d'émerger un peu avant de se trouver dans la zone de protection de la défense fixe allemande.

« Peut-être, me dira-t-on ; mais il y a la défense mobile. Ce précieux submersible, si attendu, sera *recueilli* et protégé au moment de son émersion par les flottilles de *Hochsee torpedo-boote*... Soit! Mais alors il y aura bataille, et cela ne saurait nous déplaire, d'autant mieux que, dans le conflit, le submersible émergé recevrait probablement des coups fâcheux.

Je m'arrête là. Le sujet est de ceux qui, si on se laissait entraîner, fournirait la matière d'une forte brochure. Je ne ferai plus qu'une observation et, celle-ci, de portée générale.

Le *Deutschland*, accueilli d'abord, de l'autre côté de l'Atlantique, avec une stupeur peu bienveillante, — car enfin, il était aisé de sentir la menace de cette apparition soudaine de la « puissance allemande » au cœur de la Grande République, si peu préparée à la guerre ; — le *Deutschland*, dis-je, a fini par être l'objet des manifestations répétées, bruyantes, tendancieuses, évidemment, grâce aux menées des pro-germains, d'une curiosité plutôt sympathique. Que les Américains du Nord, avec leur mentalité anglo-saxonne, fussent surtout frappés de la valeur de *l'effort sportif*, si l'on peut ainsi dire, accompli dans une traversée si chanceuse, à tous égards, nul doute pour qui les connait. Il n'en reste pas moins que l'empereur allemand, a atteint l'un des buts qu'il se proposait. Il a su frapper des

(1) Ce danger, toutefois, est atténué, si les hélices sont dans l'axe médian, ou à peu près, comme celles des torpilles automobiles.

imaginations qui commençaient à se montrer rebelles à l'admiration du *Deutschthum*.

Il ne compte pas s'en tenir là, sans doute, et déjà il fait annoncer un prochain voyage de Zeppelin au delà de l'Atlantique. N'en discutons pas encore la possibilité. Ce ne serait, après tout, que l'affaire d'une « bonne série de vents d'Est, » pour prendre les choses au seul point de vue de la marine d'autrefois. Ce que je veux dire, c'est que, du côté des Alliés, on néglige peut-être un peu trop certains moyens d'action sur les neutres qui ne sont pas inutiles autant que nous le persuade notre belle foi dans la justice de notre cause et dans le succès final de nos armes. Est-il donc impossible, pour ne parler que des sous-marins, de faire exécuter par l'un des nôtres, ou plutôt par un groupe des nôtres, non pas une opération purement sportive ou dont l'utilité militaire n'apparaît pas immédiatement, mais une véritable action de guerre d'une haute importance en même temps qu'un exploit sensationnel? Certes, si nous le voulions bien, et avec persévérance, et avec cette belle ingéniosité que ne nous a pas fait perdre le souci des opérations quotidiennes d'une guerre navale plus difficile, plus ingrate que brillante, certes! nous le pourrions...

De ces exploits où l'imagination se complaît volontiers, il en est un que nous avons essayé déjà de réaliser, mais auquel nous avons dû renoncer, desservis que nous étions par un certain nombre de circonstances défavorables, en particulier par quelques détails extérieurs de la construction de nos bâtimens de plongée : c'est la pénétration dans les rades défendues où se tiennent, jusqu'ici fort tranquilles, les escadres ennemies.

Je me garderai de rien dire sur les moyens d'obtenir ce résultat, mais on me permettra bien d'affirmer que ce résultat peut être atteint. Les difficultés à vaincre sont de l'ordre de celles dont l'étroite et intelligente collaboration du marin et de l'ingénieur doit venir à bout. Le jour où les « manchettes » des journaux de Baltimore porteraient en grosses lettres la nouvelle du torpillage des cuirassés allemands par des sous-marins alliés entrés, malgré tous les obstacles, dans la Jade ou dans l'Elbe, l'*exploit* du *Deutschland* serait assurément bien oublié.

Contre-Amiral DEGOUY.

LA FRANCE D'AUJOURD'HUI
JUGÉE
PAR LES ÉTRANGERS

II[1]

PENDANT LA GUERRE

Ne nous lassons pas d'interroger sur nous-mêmes les étrangers, surtout les neutres. Dans la grande crise que nous traversons, que pensent de nous ceux qui nous ont vus vivre?

I

Adressons-nous d'abord à la Suisse. La Suisse est admirablement placée pour avoir sur les belligérans une opinion précise et raisonnée. Véritable carrefour des nations, partagée entre diverses langues, diverses races et diverses influences, limitée et comme cernée par la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, elle connaît bien tous ses voisins, qu'elle a pratiqués et étudiés de longue date. Très jalouse, et à juste titre, de son indépendance non seulement politique, mais intellectuelle et morale, d'autant plus jalouse peut-être qu'elle est un plus petit État, et qu'elle a plus à se défendre contre certaines « infiltrations » étrangères, elle offre, par sa situation même, par ses traditions aussi, des garanties d'équité et d'impartialité qui rendent son témoignage particulièrement précieux pour les

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai

observateurs sans parti pris. Ajoutons à cela qu'elle a su se tenir à l'écart, mais non pas « au-dessus de la mêlée. » Si la Suisse officielle s'est prudemment abstenue de certaines manifestations et de certaines paroles qui auraient eu leur élégance morale et leur noblesse (1), si elle s'est enveloppée dans une neutralité un peu pharisaïque et vite intimidée devant les exigences de la brutalité allemande, il faudrait être un peu naïf pour s'en étonner et pour s'en plaindre : les hommes sont les hommes, et la force a toujours un grand prestige auprès des faibles; la France avait eu d'ailleurs le très grand tort de s'être fait battre en 1870, et ce sont là de ces fautes que l'on met du temps à oublier, et à pardonner; de plus, chacun sait qu'aucun pays, avant la guerre, n'avait peut-être plus fortement que la Suisse subi l'empreinte germanique, — si ce n'est la Belgique; et enfin, on ne saurait en vouloir à la petite Confédération suisse de ne pas s'être montrée plus héroïque que la grande Confédération américaine. On doit même lui en vouloir d'autant moins que le gouvernement fédéral a fait, au total, tout ce qui était en son pouvoir pour humaniser la guerre qui faisait rage à ses frontières, pour en atténuer les effets et pour en soulager les misères, et que le peuple suisse, dans son ensemble, a su exprimer très librement, et parfois non sans mérite, ses indignations et ses sympathies morales, et qu'il a déployé, pour remédier aux maux, — ou aux crimes, — des belligérans un véritable génie d'organisation humanitaire, de dévouement et de charité. L'Allemagne victorieuse n'aurait, suivant sa coutume, apprécié que faiblement ces services, si même elle ne les eût point payés d'une annexion, au moins économique. La France victorieuse, et ses fidèles alliés, sauront s'en souvenir.

Pour toutes ces raisons, l'opinion suisse sur la France en guerre est de celles qu'on ne saurait négliger. Et dès maintenant on peut signaler aux historiens de l'avenir plusieurs volumes où ils pourront puiser à pleines mains des informations précises et des impressions clairvoyantes.

Un certain nombre des pages qui les composent ont d'abord paru dans les deux plus importans journaux de la Suisse fran-

(1) N'oublions pas d'ailleurs que le Parlement suisse est le seul de tous les Parlemens d'États neutres qui, par la bouche de son doyen d'âge, M. Henri Fazy, président du Conseil d'État du canton de Genève, ait fait entendre une protestation contre la violation de la neutralité belge.

çaise, le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne*. Ces deux journaux, dont l'honorabilité et le désintéressement sont au-dessus de tout soupçon, car ils ne nous ont pas toujours été favorables, — et sans être au courant des tentatives de corruption germanique, j'imagine qu'on eût donné cher en Allemagne pour acheter leur complicité ou leur silence, — ces deux journaux ont, dès le début de la guerre, vu très nettement où tendaient les ambitions tudesques, et, sans se départir d'une rigoureuse impartialité, ils ont défendu avec un courage, une indépendance, une élévation de pensée qui leur font le plus grand honneur la cause des libertés européennes et de la moralité internationale. Le directeur du *Journal de Genève*, M. Georges Wagnière, a prêché d'exemple. Il a fait un premier voyage en France au mois d'octobre 1914 ; le mois suivant, en compagnie de divers correspondans de journaux étrangers, il a pu visiter les principales parties du front français ; il a consigné ses observations et ses souvenirs dans une série de « lettres » qui forment un très intéressant recueil intitulé : *1914 : Près de la Guerre* (1). Un rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, M. F. Chavannes, a réuni en les complétant dans un volume les *Lettres de France* qu'il adressait à son journal aux mois d'octobre et de novembre 1914, c'est-à-dire au moment même où M. Wagnière voyageait, observait et écrivait de son côté (2). Comme pour faire suite à ces « dépositions » de deux témoins oculaires, un dramaturge, chroniqueur et romancier suisse, M. Benjamin Vallotton, est venu en France et y a séjourné aux mois de décembre 1914 et janvier 1915 ; et les lettres que ce « sergent suisse » écrivait pour la *Gazette de Lausanne* composent aujourd'hui, grâce à l'initiative du directeur du journal, M. Ed. Secrétan, un très vivant petit livre, qui s'intitule : *A travers la France en guerre* (3). Enfin une femme de grand

(1) Georges Wagnière, *1914 : Près de la Guerre*, 1 vol. in-16 ; Genève, A. Jullien.

(2) F. Chavannes, *Lettres de France écrites à la « Gazette de Lausanne »*, 1 vol. in-8 ; Lausanne, Constant Tarin, et Paris, Georges Crès.

(3) Benjamin Vallotton, *A travers la France en guerre, Souvenirs d'Alsace*, lettres d'un sergent suisse extraites de la *Gazette de Lausanne* (se vend au bénéfice de la Croix Rouge suisse et française), 1 vol. in-8 ; Paris, Fischbacher, 1915. — M. Vallotton a publié récemment sous ce titre : *Ce qu'en pense Potterat* (1 vol. in-16, Paris, Payot), un fort intéressant roman dont M. André Beaunier a rendu compte dans la *Revue* du 1er mars. — Et l'on peut compléter ses *Souvenirs d'Alsace* par la brochure de M. Ed. Bauty, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*, *En Alsace reconquise, Impressions de front*, *1915*, in-8° ; Berger-Levrault.

talent et de noble cœur, le plus remarquable écrivain d'imagination, à mon gré, de la Suisse romande, Mme Noëlle Roger, a publié ces derniers mois une série d'émouvans *Carnets d'une infirmière*, notes prises du mois de septembre 1914 au mois d'août 1915 au chevet de nos soldats blessés (1). Car, en dépit d'une ingénieuse et trop modeste fiction qui voudrait égarer notre gratitude, c'est bien l'auteur de *Docteur Germaine* et du *Feu sur la Montagne*, et non pas une soi-disant « amie infirmière, » qui a rédigé ces notes d'hôpital, « recueilli ces bribes de vie héroïque. » Venue à plusieurs reprises en France au cours de la première année de guerre, non point en « écrivain, » mais en « infirmière, » pour soigner, consoler, guérir, bref, pour se dévouer et pour « servir, » Mme Noëlle Roger a assisté à de si touchans et si nobles spectacles, qu'elle a cru n'avoir point « le droit de laisser perdre ces choses. » Et elle nous a livré son « témoignage. » Et comme les bonnes actions sont parfois récompensées, même en ce monde, elle se trouve, presque sans l'avoir voulu, avoir ainsi composé le meilleur de ses livres, et celui auquel nous pouvons souhaiter la plus large diffusion.

On le voit, ces diverses publications se complètent les unes les autres. Elles forment, par leur réunion, un tableau d'ensemble très spontané et très sincère, très varié aussi et très vivant, de notre pays pendant la grande guerre. Il n'y a qu'à les lire, à rapprocher les uns des autres les innombrables « petits faits vrais » qu'elles renferment, pour voir s'ordonner et se composer sous nos yeux, dessinée par des mains étrangères, l'image morale de la France d'aujourd'hui.

*
* *

Chez un peuple en guerre, ce qui importe assurément, c'est le « moral » de l'armée. Mais quand l'armée n'est pas une simple armée de métier, quand l'armée, comme chez nous aujourd'hui,

(1) Noëlle Roger, *les Carnets d'une infirmière* (*Soldats blessés, — Silhouettes d'hôpital, — Figures de héros, — Héroïques femmes de France, — Entre camarades*), 6 fascic. in-8; Paris, Attinger, 1915. — Les *Carnets* ont été traduits en allemand.

Mme Noëlle Roger vient de faire paraître à la librairie Perrin, sous le titre *le Cortège des victimes : Rapatriés d'Allemagne*, un volume bien émouvant sur le passage des évacués à travers la Suisse, et elle a publié, il y a quelques mois, un remarquable roman, *le Feu sur la montagne*, qui pose avec beaucoup de force un curieux cas de conscience auquel les scènes et les souvenirs de la mobilisation suisse servent à la fois de cause occasionnelle et de cadre (Attinger, éditeur).

c'est toute la nation, il se fait de l'arrière au front une circulation ininterrompue, un échange perpétuel de sentimens, d'idées et de préoccupations par où s'effacent, ou tout au moins s'atténuent les divergences que, parfois, l'on a pu constater entre la population civile et les soldats. L'état d'esprit qui règne dans l'armée, c'est en somme, avec les nuances que comporte la vie de discipline et d'action, celui qui domine chez ceux qui sont restés au foyer, et pour bien comprendre l'un, il n'est pas mauvais d'observer l'autre.

Les journalistes suisses que nous étudions, comme il était naturel, ne se sont pas attardés dans la France de l'arrière; c'est le front surtout qui les attirait, les villages bombardés, les champs de bataille encore fumans; bref, ce qu'ils venaient chercher et recueillir, c'étaient, par-dessus tout, des « visions de guerre. » Pourtant, ils ont tous, plus ou moins rapidement, traversé Paris, et même la province. L'un a poussé jusqu'à Bordeaux, et jusqu'à la Méditerranée. Et ils notent sobrement, simplement ce qu'ils voient : scènes de mobilisation, comme nous en avons tant vu, départs de convois militaires, trains de blessés ou de malades. Çà et là des notations plus rares, et qui méritent d'être relevées. Voici, dans une petite gare du Midi, « un vieux à barbiche Napoléon III qui s'est fait amener dans un fauteuil roulant, et qui regarde les vengeurs de 70. » A Avignon, s'exerce un régiment étranger. Espagnols, Suédois, Polonais, Turcs, Italiens, Grecs, toutes les nationalités, sauf l'allemande, y sont représentées. Pour la plupart ouvriers ou employés qui étaient en France au moment de la déclaration de guerre, ils se sont engagés pour nous prouver leur sympathie et nous payer leur dette d'hospitalité. D'autres sont venus de bien loin, de Smyrne, de Beyrouth. Ils sont contens de servir, contens du sergent qui les exerce. Au repos, ils se groupent librement entre eux. Et M. Chavannes admire beaucoup cette liberté dans la règle qui lui paraît caractériser l'art français, le génie français héritier du génie romain, et qui fait non seulement les beaux palais et les beaux tableaux, mais aussi les belles armées et les vastes empires. Et il admire non moins vivement cette « attraction que la France exerce dans le monde, » « ce vaste empire colonial presque dégarni en ce moment et où personne ne bouge, d'où viennent au contraire tant de troupes, brunes ou noires. » En un mot, il a eu là la

claire révélation de la discipline et de la sympathie françaises.

Deux traits entre tous semblent avoir frappé ces divers témoins de notre France. Le premier est « une sorte de camaraderie générale, » une familiarité, une chaleur de fraternité qui rapproche les gens de toutes les classes dans « la communauté d'un immense intérêt. » La grande famille française a pris d'elle-même une conscience qu'elle ne perdra plus; jamais le sentiment de la patrie commune n'a été chez nous plus fort et plus vivace que depuis dix-huit mois, et le cas, — qui n'est point isolé, — d'un homme comme M. Gustave Hervé est, à cet égard, singulièrement significatif. Chacun sent, par toutes les fibres de son être, qu'il est une infime partie d'un tout, qu'il y a quelque chose qui le dépasse, et à quoi il a le devoir de sacrifier, s'il le faut, sa personne éphémère; et cette idée, ce sentiment, presque cette sensation a fait régner dans le pays qui passait pour le plus divisé de l'Europe une « union sacrée » sans précédent, et dont les heureux effets, selon toute vraisemblance, survivront même à la guerre. — Un autre trait, c'est l'esprit de décision que l'on constate partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, et qui « bien loin de faiblir, augmente de jour en jour. » « Personne en France ne voulait la guerre (1). » On l'a accueillie avec gravité, mais avec « un grand serrement de cœur, un universel regret. » « Soit que les instincts belliqueux de la race lentement se réveillent, soit que le sentiment de la menace se fasse plus fortement sentir, bien loin qu'on voie les marques de quelque lassitude, la passion guerrière va croissant. Le caractère même que l'Allemagne imprime à cette guerre, — et on en pensera ce qu'on voudra, *mais on ne saurait le nier après tant de faits qui vont tous dans le même sens,* — ce caractère de violence, d'extermination, comme s'ils voulaient faire la place nette pour y mettre autre chose, d'autres gens, d'autres villes, d'autres cathédrales, « plus grandes et plus belles, » ce

(1) Que la France n'ait pas voulu la guerre, c'est une vérité qui est aujourd'hui admise, non seulement chez les neutres, mais même en Allemagne, tout au moins parmi les esprits un peu cultivés et informés. A ceux qui hésiteraient encore, on peut dédier un mot, — dont je puis garantir l'absolue authenticité, si je n'en puis révéler ou trahir la source, — de l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schœn en personne. C'était au moment de son départ de Paris. On lui parlait du tragique conflit qui venait d'éclater. « Personne, dit-il, ne m'empêchera de dire la vérité. Et la vérité, c'est que le gouvernement français non seulement a fait tout le possible pour éviter la guerre, mais qu'il a même fait l'impossible. »

caractère même a exalté en France le sens de la guerre. De la guerre de défense, mais aussi de la guerre implacable et sans faiblesse. » C'est M. Chavannes qui parle ainsi. Mais M. Secrétan, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Vallotton, dit exactement la même chose, au nom de tous ses compatriotes qu'il a interrogés : « J'ai rencontré un grand nombre de Suisses qui avaient parcouru ou visité la France depuis le mois d'août 1914... *Tous, sans exception*, m'ont dit leur admiration et leur respect devant le calme, la fermeté, j'ose dire la sérénité des Français, autorités et peuple... *Ce peuple est là qui attend, avec une patience que rien ne lasse et une confiance que le temps grandit, l'heure où sonnera la délivrance.* Il sait qu'elle ne sera obtenue qu'au prix de sanglans et cruels sacrifices. Il est prêt à tout. Il veut venger l'outrage. Il veut la victoire. Il sait qu'il l'aura. » Nous autres, Français, nous savons bien que ces lignes, écrites en février 1915, sont au moins aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a plus d'un an; mais nous sommes heureux que des étrangers, — et des neutres, — nous rendent ce libre témoignage.

Suivons-les à Paris. Pendant la paix, il est probable, — ils le laissent parfois entendre, — que, tout en subissant son charme, ils ont dû, à l'instar de tant d'autres, penser et dire un peu de mal de la grande ville brillante et bruyante où le luxe et le plaisir éclaboussent si souvent le labeur modeste et le recueillement de la pensée. Ils ne reconnaissent plus leur étourdissant et gai Paris d'autrefois. « Paris, écrit M. Wagnière, est une ville grave et austère, où toute vie de plaisir est suspendue : plus de théâtres, plus de concerts, plus d'autres spectacles que les cinématographes où l'on représente des scènes militaires. Les restaurans et cafés sont fermés à neuf heures et demie. Et le soir, les grands boulevards, qui gardent pendant le jour l'animation réduite des temps de vacances, sont silencieux et abandonnés. » M. Chavannes nous donne la vraie raison de cette gravité nouvelle. Ce qu'on appelait jadis « le vrai Paris » n'était pas du tout le vrai Paris : c'était un Paris factice, artificiel, non français, un Paris cosmopolite, pour tout dire. Et la grande tempête a emporté tout cela. Disparu, tout ce clinquant, ces excentricités, ce luxe tapageur, cette agitation malsaine. « Disparus, les faux Américains et les pseudo-Anglaises de Munich, ou de Vienne... Et à la place, le vrai

Paris, que masquait et fardait le faux Paris, un peuple presque toujours élégant et joli, toujours modeste d'allures. Un peuple tranquille, laborieux, honnête, un peu badaud, modeste (ce mot revient toujours), modeste dans son air, dans sa tenue, un peuple charmant. » Et un peuple qui a le respect et le culte de ses morts, et qui sait être généreux, — M. Vallotton note qu'au cimetière de Pantin « les tombes allemandes sont aussi fleuries, et que rien ne les distingue des tombes voisines, » — et qui surtout sait être brave. M. Chavannes nous conte le joli trait que voici. Au moment où des avions allemands jetaient des bombes sur Paris, et où l'on s'attendait à un bombardement et à un siège, une dame charitable avait été chargée par une de ses riches amies de province de lui envoyer cinq familles pauvres ; tous les frais étaient payés ; elle n'en put trouver une seule ; une femme lui répondit : « J'aime mieux rester ; mon mari est à l'armée ; j'aime mieux avoir aussi ma part de danger. » Et ce peuple parisien qui n'a pas voulu quitter Paris est enchanté d'y être resté. « Il est à l'aise à présent, il est de bonne humeur, *heureux d'être enfin seul chez lui.* »

« Chez lui : » il faut donner au mot toute sa vigoureuse précision. Cette bravoure calme et modeste du peuple de Paris, elle a pour cadre naturel et nécessaire ces monumens, ces places, ces avenues dont la discrète beauté révèle un sens si exquis de la mesure, et qui, avec tant d'aisance, atteignent à la grandeur, non point par de « colossales » virtuosités, mais par la fine justesse des proportions et la simplicité de l'ordonnance. Entre les âmes et les pierres il y a comme une secrète et subtile harmonie. « On se tromperait, — dit excellemment M. Chavannes, — si l'on se figurait cet esprit héroïque très violent de ton, d'un lyrisme très monté. Ce ne serait pas français. Ce qui est français (regardez les vieux tableaux, les vieilles images religieuses d'Épinal, songez aux classiques), *c'est la tranquillité dans le tragique, presque l'immobilité, c'est la raison dans l'héroïsme...* Alors, dans la disparition de tout ce qui était factice et étranger, dans l'héroïsme simple du moment, cette grandeur du visage de Paris, épurée et ennoblie, s'élève jusqu'au solennel et au sublime, et une émotion vous saisit devant elle *comme devant une belle tragédie.* »

Oui, c'est bien là l'âme et le visage du Paris de la guerre, et jamais, je crois, nous n'avons été mieux compris.

*
* *

Rapprochons-nous de la ligne de feu. Ne nous attardons pas trop avec nos guides sur les champs de bataille où, hier, s'est déroulée la plus formidable action de l'histoire. Les impressions qu'ils en ont rapportées, ce sont celles que nous en rapportons tous, quand nous allons, même longtemps après, en pèlerinage à ces lieux sacrés où le plus noble sang français a coulé pour le salut de la France et du monde. A les visiter aujourd'hui, comme l'on comprend que la bataille qui s'est engagée là, dans ces plaines aimables, parmi ces coteaux modérés, au sein de ce clair paysage français, *devait* être la rencontre décisive de cette guerre inexpiable! En avait-il conscience, le généralissime qui, d'un geste, arrêtait là l'épuisante retraite de ses soldats et les lançait sus à l'ennemi? Se disait-il que, semblables au géant de la fable, ils reprendraient force et courage au contact de la terre maternelle, et qu'une sorte de *genius loci* allait désormais veiller sur eux et soutenir leur élan? Comme on voudrait connaître les pensées qui agitaient alors son âme, et les émotions, les alternatives de crainte et d'espérance par lesquelles il dut passer! Comme on voudrait le revoir des yeux du corps et le suivre par l'esprit dans ces journées suprêmes!... Il semble bien que personne, sur le moment, n'ait vu toute l'importance et toute l'étendue de la victoire française. Comme tous les grands événemens de l'histoire, elle n'a pris son véritable sens et sa portée symbolique que peu à peu, avec le temps, en venant d'elle-même se ranger dans la perspective historique. Mais cette confiance presque mystique dans la victoire finale que nous avons tous, et qui étonne et confond un peu l'étranger, c'est de la victoire de la Marne qu'elle date. Le jour où la redoutable infanterie de l'armée d'Allemagne a reculé devant les armes françaises, ce n'est pas seulement une puissante armée allemande, c'est l'Allemagne elle-même qui, sur un champ de bataille *français*, a été vaincue par la France.

De ce gigantesque effort, de cette lutte véritablement épique, les souvenirs matériels commencent à devenir rares. Des villages bombardés, des maisons incendiées et pillées, des églises détruites, — je ne sais guère de plus douloureuse vision que les ruines lamentables de la pauvre église de Barcy, — et,

çà et là, dans les champs, des tombes que surmonte une modeste croix, et où flotte un drapeau, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de cette mêlée effroyable. A l'époque où MM. Wagnière, Vallotton et Chavannes ont visité ces champs de carnage, les vestiges de la terrible bataille étaient plus nombreux et plus parlans, et ils ont pu les noter à l'usage de leurs lecteurs. Mais si les traces visibles de la grande tourmente sont destinées à promptement disparaître, les souvenirs moraux subsistent. Les trois écrivains suisses en ont recueilli d'une authenticité indiscutable, et qui tous confirment ce que nous ont appris les enquêtes officielles sur les « atrocités » de la guerre allemande. Leur témoignage, peu suspect, est bon à relever. « Je n'ai aucun parti pris, — écrit M. Wagnière, — aucune haine, aucune antipathie à l'égard des Allemands... Je compte parmi eux de bons amis, si hospitaliers et fidèles. J'aime leurs écrivains, leurs grandes villes si vivantes, leurs belles cathédrales où l'on fait de si admirable musique. *Ce que je vois, ce que j'entends n'en est pour moi que plus pénible.* Ils ont voulu mener la guerre durement, sans pitié. Et ce mot d'ordre des chefs (1) a suffi pour déchaîner chez certains de leurs hommes les pires instincts et produire d'horribles violences... Sur ces ruines, pour longtemps encore, la paix et l'amitié ne pourront pas fleurir. Il n'y aura place que pour le soupçon, la rancune et la haine. Le haut commandement de Berlin a pensé qu'il amènerait plus vite la France à merci par la terreur. *C'est le contraire qui se produit.* » Ces déclarations, si impartiales et si mesurées, et d'autant plus probantes, d'un honnête homme font plaisir à entendre.

Le terrorisme allemand a si peu affecté la résolution française que ni nos habitudes, ni notre caractère n'en ont été modifiés. L'invasion à peine repoussée, en pleine zone de guerre, la vie a repris son cours normal. M. Wagnière, qui a parcouru les environs de Reims en octobre 1914, s'émerveille

(1) Non seulement des chefs, mais de l'Empereur lui-même. Voyez, dans l'*Amende honorable* de l'Espagnol Francisco Melgar (Paris, Bloud et Gay, 1916), le texte de la lettre confidentielle de Guillaume II à François-Joseph : « *Mon âme se déchire*, — disait le document, — mais il faut absolument tout mener à feu et à sang, égorger hommes et femmes, enfans et vieillards, ne laisser debout ni un arbre, ni une maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper un peuple aussi dégénéré que le peuple français, la guerre finira avant deux mois... »

d'un spectacle auquel il ne s'attendait guère : « C'est le vignoble le plus célèbre du monde. Et malgré la guerre on n'en laissera pas perdre la récolte. Des vendangeurs et des vendangeuses, accroupis entre les ceps, coupent les grappes... Sous le soleil, dans cette claire matinée d'automne, la vendange s'accomplit en silence, à deux pas des batteries, sous le canon... » Et, pareillement, les atrocités allemandes ne nous ont point, par contagion, rendus cruels. Les prisonniers, les blessés allemands, — les témoignages recueillis sont unanimes là-dessus, — sont, à tous égards, fort bien traités, « avec une bonté, — écrit M. Chavannes, — je dirais même une affabilité (bien que strictement), qui a encore plus de prix. » Un prisonnier écrit aux siens : « Remerciez Dieu qu'il m'est permis de voir un si joli morceau de terre. » Et un autre : « Je vis en France tel Monsieur le bon Dieu. » Et il leur arrive de perdre les grossiers préjugés qu'on leur a inculqués contre nous. M. Chavannes conte qu'un blessé, qu'il n'interrogeait pas, se mêla à la conversation pour dire : « Les Français, ce sont des catholiques ! » Et insistant : « Ce sont des catholiques, des vrais catholiques ! » « Il disait le mot avec une force sourde, profonde, comme une protestation têtue et passionnée contre quelqu'un, et j'ai compris qu'on avait dû lui dire que les Français étaient tous des impies. » Hélas ! nous savons trop, et de source trop sûre, que si M. Chavannes et ses confrères avaient voyagé en Allemagne, et avaient pu interroger *librement* nos prisonniers et nos blessés, ils n'en auraient point rapporté des impressions aussi optimistes (1).

Ils ont tous trois visité Reims : la ville martyre, comme il est trop naturel, attirait leur curiosité et leur sympathie. Ils nous ont conté les étapes de son calvaire : premier bombardement, le 4 septembre, — « un malheur dû à une malheureuse [*sic*] hasard, » comme ils disent, les Boches, avec leur habituelle hypocrisie, — pour terroriser, en dépit des engagemens les plus formels, une ville qu'ils savaient ouverte et désarmée ; soixante civils massacrés ; puis occupation paisible, et enfin la retraite, accompagnée de sinistres menaces, et souillée des coutumières ordures. Et le 19 septembre, six jours après l'entrée des troupes

(1) Voyez, entre autres témoignages écrasans, celui de l'abbé Augustin Aubry, prêtre du diocèse de Beauvais, *Ma captivité en Allemagne*. Lettre-Préface de Mgr Baudrillart, 1 vol. in-16 ; Paris, Perrin.

françaises, le bombardement recommence. Il faut que Reims paye pour Paris, reçoive les obus incendiaires qui étaient destinés à la capitale. Bombardement systématique, sans aucune nécessité militaire, — il va sans dire que le soi-disant prétexte des canons français installés sur la place et des postes d'observation établis sur les tours de la cathédrale est, de l'aveu de tous les témoins, un mensonge et une absurdité, — et bombardement qui ne s'explique que par le désir d'assouvir une basse vengeance, l'espoir d'affoler un peuple brave et l'orgueil d'étonner le monde par une folle rage de destruction. Et depuis lors, ce sont les maisons qui s'écroulent, les incendies qui s'allument, les victimes innocentes qui tombent, c'est la vie dans les caves. Au mois de décembre 1914, on parlait d'un millier de victimes, d'un demi-milliard de dégâts; un tiers de la ville était rasé, un autre tiers très endommagé, le dernier tiers à demi indemne.

Quant à la cathédrale, l'impression qu'elle laisse, c'est celle d'un accablement morne et d'une infinie tristesse, comme devant quelque chose d'odieux, d'irréparable et d'inutile. « Devant le désastre, on demeure sans parole, » écrit M. Vallotton. Et M. Chavannes : « ... J'avais vu déjà bien des ruines... J'étais fait à l'épreuve, j'étais blasé et un peu fatigué, peu disposé à m'exagérer les choses : j'ai été frappé d'une stupeur incomparable. Pendant un long moment, je suis resté là, interdit. Cela dépassait tellement ce que j'attendais!... Ce n'est plus une cathédrale, une vivante œuvre d'art; c'est un corps, c'est un cadavre déformé de cathédrale. L'impression qu'on ressent devant un cadavre encore contracté par une mort violente, on la ressent seule ici : l'horreur. »

***

Suivons nos voyageurs directement sur le front, et recueillons leurs impressions sur la vie et le moral de nos soldats. *A Jove principium.* L'un d'eux, M. Georges Wagnière, a eu la bonne fortune d'être présenté au généralissime. Je suis sûr que ce dut être pour lui l'un des meilleurs momens de son voyage en France. Nous sommes, avec raison, très fiers entre nous de « notre Joffre; » nous le serions peut-être davantage encore si nous pouvions nous représenter avec exactitude l'extraordinaire popularité du général en chef à l'étranger. Le vainqueur de la

Marne y est passé à l'état de symbole, et nous savons qu'en Allemagne même on ne lui marchande ni le respect, ni l'admiration. La légende est là qui le guette, et je ne serais point étonné que l'on eût déjà transformé, simplifié, à l'usage des imaginations populaires, les principaux traits de sa personnalité morale. De ce méditatif, on a fait un « taciturne ; » de cet homme remarquablement équilibré et d'un si merveilleux sang-froid, on a fait un « impassible. » Ne nous en plaignons pas : c'est la condition et la rançon de la gloire, de la gloire militaire surtout, cette gloire dont l'auréole est faite de gratitude, d'affection, de confiance et de fidèle admiration. Mais il n'est pas mauvais, de temps à autre, de se remettre en face du modèle vivant, et de recevoir l'impression directe de cette puissante sérénité qui se dégage avec tant de force de ses moindres attitudes. « Ce que la photographie ne rend pas, écrit M. Wagnière, et ce qui apparaît tout de suite chez le général Joffre, c'est la distinction de sa personne, son extrême simplicité, son manque d'apprêt, l'autorité de son geste sobre, le regard sérieux d'un homme qui a conscience de ses responsabilités... Il parle lentement, d'une voix chaude, un peu basse, avec un léger accent du Midi. » Il a le temps de lire les journaux, puisqu'il félicite le directeur du *Journal de Genève* des chroniques militaires du colonel Feyler : « Sans posséder les élémens de fait qui sont dans les mains des états-majors, il a su, dit le général Joffre, deviner la vérité. » Et quand les journalistes rassemblés lui adressent leurs remerciemens, « le général écoute d'un air grave, le buste légèrement penché en avant, la main droite pendant le long du corps, la main gauche à la hauteur de la poitrine. Puis il prononce ces mots : « Nous n'avons pas voulu la guerre ; elle nous a été imposée. Mais la nation est décidée à tous les sacrifices ; elle fera tout son devoir jusqu'au bout, jusqu'au triomphe final. Et ce triomphe, nous l'aurons. »

Cette foi absolue dans la victoire finale est partagée par tous les soldats français, depuis le général en chef jusqu'au plus humble troupier. MM. Wagnière et Chavannes ont été présentés à plusieurs généraux, et ils se louent de leur simplicité, de leur bonne grâce, de l'amabilité de leur accueil. A Verdun, c'est le général Sarrail qui explique le rôle de son armée pendant la bataille de la Marne : « Je n'avais que trois corps d'armée. Les

Allemands en avaient le double. Nous avons tenu bon... Maintenant, nous sommes à forces égales. » Au quartier général de la 5e armée, M. Chavannes est reçu par le général Franchet d'Espérey, et par ses officiers d'état-major avec une camaraderie charmante : le déjeuner qu'il fait en leur compagnie lui laissera un délicieux souvenir, tant il fut « agréable, plein de bonne humeur et de gaîté. » Quant au général, voici son portrait : « Un homme encore jeune, noir de cheveux, trapu, au profil fin; je le comparais dans mon esprit à une courte hache, carrée, solide, au tranchant aiguisé. » Et le journaliste ajoute : « Je ne puis dire assez la bonne volonté qui m'a paru régner dans cet état-major, comme je l'avais vue d'ailleurs régner dans toute l'armée, une extrême bonne volonté de tous. Et une grande abnégation! Pas plus le général que ses officiers ne semblait penser à soi et à ses succès personnels : la France, voilà celle de qui uniquement ils ont souci, prêts, j'en ai eu l'impression, à faire abstraction de leur personne, s'il le fallait. Une parfaite confiance d'ailleurs. » Et sur l'entrain, le parfait naturel, la santé morale, la cohésion, la décision, l'intimité confiante qui règne à tous les degrés de la hiérarchie militaire, il ne tarit pas. « Deux ans de campagne comme cela, et la France sera de nouveau un peuple où la discipline s'accordera avec la familiarité, l'ordre avec la liberté, un peuple incomparable, le premier peuple du monde, une fois de plus! » Sachons à notre armée un gré infini d'inspirer à un étranger ces sentimens d'admiration et de réconfortant optimisme.

Venons-en enfin à nos modestes soldats, à tous « ces braves gens qui vivent dans le danger, l'affrontent sans cesse avec courage, avec gaîté et qui, agissant toujours, ne prononcent que des paroles simples et raisonnables. » Tous ceux qui les ont vus à l'œuvre souscriraient à ce mot d'un de leurs chefs : « Nos soldats? c'est à se mettre à genoux devant eux. » M. Vallotton, qui a parcouru quelque trois cents kilomètres du front, constate « partout, malgré la pluie, malgré le vent, malgré les champs délavés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, le même entrain, la même bonne humeur, la même volonté de vaincre, » et le même espoir et la même certitude de la victoire. — « Mot de passe : le sourire! nous dit une sentinelle transpercée jusqu'aux os par la pluie glaciale. Et l'on est confondu de tant de courage paisible, d'une si belle vaillance devant la tâche monstre. »

Dans les tranchées, dans les cantonnemens, au repos, dans les trains qui transportent les permissionnaires, le même mot est sur toutes les lèvres : « Il faut les avoir. On les aura. » M. Vallotton a voyagé avec un humble fantassin de première classe, qui a combattu cinq mois dans l'Argonne, et qui a été blessé ; il nous rapporte en quelques pages très pittoresques et très vivantes les propos de « ce magnifique garçon : » ils sont admirables de simplicité héroïque, de vivacité intelligente, de verdeur et de naturel, et ils symbolisent si bien le soldat français d'aujourd'hui ! Ne pouvant les reproduire ici, je veux au moins citer le nom de celui qui les a tenus : Charles Couet, du 346ᵉ régiment d'infanterie territoriale, de Bonny-sur-Loire (Loiret). A Gien, il descend, plus ému d'aller retrouver sa femme et ses enfans que « d'aller au feu. » — « J'ai regardé, écrit M. Vallotton, Charles Couet s'éloigner dans la nuit. Il marchait à grands pas. *Si j'avais osé, je l'aurais rappelé pour l'embrasser.* » Ah ! comme l'on comprend, et comme l'on partage ce chaud sentiment de sympathie admirative !... Sois béni, petit soldat français, pour avoir, sans y tâcher, et rien qu'en étant toi-même, si complètement représenté la France !

Ces enfans de France, si braves et si naturellement guerriers, ont des délicatesses de langage et d'attitude qui, parfois, surprennent ceux qui ne les connaissaient guère. M. Chavannes a voyagé longtemps avec une quinzaine de soldats rieurs et bavards. « Il y avait, dit-il, des jeunes femmes dans le wagon ; pendant les douze heures que dura le voyage, pas un de ces quinze garçons ne dit une parole ou ne fit une plaisanterie que n'eussent pu entendre les oreilles les plus chastes. » Et, si braves qu'ils soient, ils ne sont pas cruels. Écoutez Clouet parler des charges à la baïonnette : « Je vous dis que ça, c'est horrible. Il le faut, mais c'est horrible. C'est comme si on traversait des crapauds. Seulement, c'est pas des crapauds, c'est des hommes. Après, on n'ose pas seulement les regarder. On est fier d'un côté, sûr, et triste de l'autre, *triste à pleurer*. Il y en a un qui a dit à celui qui était assis devant lui, déjà tout pâle, les yeux à moitié fermés : « Mon pauvre ami, as-tu bien mal ? » — « J'ai vu, dit un autre, un des nôtres embrasser celui qu'il venait de tuer. Il faut, c'est sûr, il faut. On recommencera même. La cause est juste... Ça tenaille le cœur tout de même... »

Faut-il s'étonner que des cœurs si humains soient aussi des esprits justes et épris de justice? Un soldat disait à M. Chavannes à propos des prêtres : « Il n'y a pas, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres... Et ils savent nous parler... J'ai vu des rouges, — alors, des vrais rouges, — leur serrer la main et leur dire merci. Le moral de l'armée française leur doit beaucoup... » Et leur équité s'étend sans effort jusqu'à leurs adversaires. Certes, ils les détestent, non pas comme ennemis, mais comme auteurs de tant d'atrocités inutiles. Mais ils ne contestent aucune de leurs qualités militaires. « Tous, ils reconnaissent la valeur des Boches, l'habileté de leurs tireurs, leur ténacité, leur courage. » « Pourquoi, puisqu'ils sont courageux, font-ils tant de cochonneries? » se demande un clairon, qui ne parvient pas à résoudre cette énigme psychologique ; et le mot exprime à merveille la différence des deux mentalités. Ajoutez à cela que le soldat français aime le travail bien fait, et que, l'appréciant en connaisseur, il sait rendre hommage à ceux qui l'exécutent, ces derniers fussent-ils ses pires ennemis. Or, il est incontestable qu'il y a un « métier des armes, » et que les Allemands le connaissent et le pratiquent fort bien. M. Chavannes a finement noté ce trait du caractère français. « On sait, dit-il, à quel point le Français est homme de métier, à quel point il est ouvrier, bon ouvrier, habile ouvrier, formé par une tradition qu'il apprend, respecte, perfectionne... Un métier héroïque, voilà ce que c'est que la guerre pour les Français, et pourquoi elle leur convient si bien. Pour les deux raisons : le métier et l'héroïsme. Les récentes transformations de l'uniforme : le couvre-nuque bleu et le pantalon de toile bleue qui se met par-dessus le pantalon rouge accentuent encore cet air ouvrier du soldat français, cette jolie et libre tenue d'ouvrier français. Les uniformes trahissent sans doute un esprit profond : l'uniforme français est toujours plus une tenue d'ouvrier, l'uniforme anglais est une tenue de sportsman amateur..., et l'uniforme allemand est une tenue de parade (la grande tenue) ou (la petite) une tenue de forçat. »

Et si je voulais résumer d'un mot l'impression d'admirative et libre sympathie que ces trois témoins ont emportée de leurs visites à notre armée, je ne saurais en trouver d'autre, plus expressif et plus profond tout ensemble, que celui-ci, que

M. Vallotton a pieusement recueilli de la bouche d'un simple sergent français : « Car enfin, nous, on lutte pour la cause de la liberté, *de la gentillesse dans le monde.* » Vraiment, plus j'y songe, et plus il me semble que l'âme tout entière de la France d'aujourd'hui est dans ce délicieux mot-là.

***

Ce n'est pas quitter nos soldats que de nous asseoir, avec Mme Noëlle Roger, à leur chevet d'hôpital. La vie, — la vie active, insouciante et saine, — trompe souvent sur la qualité des âmes; la douleur et la mort ne trompent jamais. Elles sont la suprême expérience, l'épreuve décisive, la pierre de touche par excellence. Et il faut dire qu'à cet égard, rien n'est plus réconfortant, si rien n'est plus douloureux, que la lecture des *Carnets d'une infirmière.*

Ah! oui, certes, elle est douloureuse, cette lecture, si douloureuse même que, parfois, on laisse là le livre pour échapper à l'obsession de tout ce sang répandu, de ces hideuses blessures, de toute cette souffrance et de tous ces deuils. On y revient pourtant, et il faut y revenir, pour pouvoir maudire, en pleine connaissance de cause, les auteurs responsables de pareilles boucheries, et, surtout, pour bien sentir toute l'étendue de notre dette envers ceux qui se sont si simplement sacrifiés pour nous. Parmi toutes les scènes émouvantes ou tragiques dont Mme Noëlle Roger a été le témoin, ou la confidente, il en est deux qui symbolisent avec une force extraordinaire la double leçon qui se dégage de cette affreuse guerre. Dans la première, elle nous représente un malheureux père qui arrive trop tard pour revoir son fils. « Alors, dans la chapelle mortuaire, droit, immobile, il eut un grand sanglot qu'il refoula. Puis, ses deux poings serrés, les ongles entrant dans sa chair, il cria, les yeux fixés sur le cercueil, il cria le nom de celui qui aurait pu empêcher la guerre, et qui l'avait voulue : Ah! Guillaume... Guillaume!... Et cette protestation déchirante de ce vieil homme tout gris, tomba comme le plus effroyable des reproches. » — Une autre fois, on a transporté dans la salle d'opérations un pauvre petit soldat, Georges Laurent, au mince visage blanc, au regard douloureux et absorbé. L'opération commence. Tout à coup, on s'aperçoit que « la petite figure blanche, immobile, ne respirait plus. » On essaie de le ranimer. Vains efforts : tout est fini. Et

alors, dans la stupeur générale, dans le lourd silence apitoyé, une voix s'élève. C'est l'abbé, à genoux, dans sa blouse d'infirmier, qui récite les prières des agonisans : « Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le père tout-puissant qui vous a créée... » Lisez, dans les *Carnets d'une infirmière*, ces deux admirables pages : « Vous toutes les mères, qui pleurez, ne sentez-vous pas autour de vous cette compassion infinie? Elle monte à vous de toutes les villes et de toutes les campagnes, de tous les cœurs qui pensent avec douleur et reconnaissance à celles qui ont donné leurs fils... Tous les jours qui commencent et tous les jours qui s'achèvent vous apportent, dans votre chambre, cette compassion respectueuse et tendre, cette universelle compassion humaine; elle vous enveloppe silencieusement et peuple votre solitude... » Mais cette compassion ne doit pas être le facile, l'éphémère émoi d'une sensibilité oublieuse; elle doit vivre à jamais en nos cœurs et se traduire en actes de pitié fraternelle. De tous ces jeunes gens qui sont morts pour que la France vive, de ceux qui nous les ont donnés, nous sommes, nous, les survivans, les éternels débiteurs. S'ils n'avaient pas versé pour nous le plus pur de leur sang, nous n'aurions plus de patrie. Les heures lumineuses de notre vie seront désormais faites de leurs souffrances. Sachons nous souvenir et payer nos dettes. Si de cette guerre infernale le lien social ne devait pas sortir plus intime et plus fort, ce serait à désespérer de la race humaine.

En dépit des visions de douleur et de mort qu'a fixées pour nous Mme Noëlle Roger, ce n'est pas la désespérance qui se dégage de son livre. C'est bien plutôt comme un parfum d'héroïsme. Elle a conscience d'avoir vécu parmi des héros, et elle s'exalte à nous conter leurs « gestes. » C'est d'abord le radieux souvenir de la victoire de la Marne. Épuisés, démoralisés, n'en pouvant plus, battant en retraite, brusquement on leur jette l'ordre de s'arrêter, de faire front; et, joyeux, ils oublient tout, privations et fatigues, et ils courent à la mort comme à une fête. « Toute leur vie, ils garderont cette vision merveilleuse : les hommes las, tristes, se dressant tout à coup, transfigurés parce qu'on leur permettait de tenir, consciens de sauver le pays, enthousiasmés de mourir afin de refouler l'envahisseur. » Et l'on ne compte plus leurs traits de bravoure. « Eh bien! oui, j'ai fait mon devoir, s'écrie l'un d'eux, qui va mourir de sa blessure..

J'aurais pu me cacher, si j'avais voulu. Et ce qui m'est arrivé aurait été évité peut-être... Mais je ne l'ai pas voulu. J'ai marché en avant sur la première ligne. » Un autre a fait mieux encore. Sous la mitraille ennemie, il n'a pas voulu fuir, pour sauver de la mort un Allemand blessé; il a payé sa charité d'une terrible blessure et de la perte de sa jambe, et, sur la table d'opérations, comme pour s'excuser d'avoir eu pitié d'un ennemi qu'il avait surpris à terre, sanglant, la photographie de sa petite à la main, il murmure : « Ce sont de pauvres diables... des hommes comme nous. » Un autre enfin, la veille de sa mort, écrit à sa mère : « Ma pauvre maman, je suis entre deux haies et les balles sifflent derrière ma tête. Je te fais mes adieux. Peut-être que je ne te reverrai pas... Mais ne te tourmente pas... *Je suis gai... Je chante toujours... Je chanterai jusqu'au bout...* » Le brave enfant! Il ne s'est pas douté qu'il était sublime, et que ces simples lignes au crayon méritaient de passer à la postérité la plus reculée. Et ces officiers, si courageux et si tendres, qui s'avancent seuls sous les balles, et qui, le soir du combat, pleurent « comme des enfans » sur leurs bataillons décimés, et que leurs hommes trouvent « bien méritans, » et qu'ils pleurent, eux aussi, de toutes leurs larmes, quand ces chefs qu'ils aiment tombent à l'ennemi! Chefs et soldats, leur bravoure ne se limite pas au champ de bataille : elle les accompagne dans les trains sanitaires, sur leur lit de douleur, et jusque sur la table d'opérations. Et dans les grandes affres de la mort, elle ne les abandonne pas davantage. Croyons-en là-dessus Mme Noëlle Roger : « Chaque matin, en arrivant, je passe dans les salles du rez-de-chaussée, où l'on isole les agonisans. Elles m'apparaissent revêtues d'une sorte de grandeur poignante : c'est là que se consomme le sacrifice. Et ces hommes, dont la mort s'approche comme une délivrance, me semblent des héros plus pathétiques encore que ceux qui sont tombés d'un seul coup dans l'ivresse de la bataille. *Jamais une plainte, jamais une parole de révolte...* Leur chair gémit, mais ces âmes n'ont point de défaillance. *Nous n'entendons pas une invective contre cette guerre sacrée.* »

L'héroïsme ne serait pas l'héroïsme, s'il n'allait de pair avec la modestie. Et tous ces braves gens qui, tant de fois, ont risqué leur vie, et que, de temps à autre, la médaille militaire ou une citation à l'ordre du jour vient récompenser de leur tranquille audace, sont d'une modestie charmante. Ils ne parlent guère de

leurs exploits, et souvent même ils les cachent. « Madame, dit l'un d'eux, on n'aime point avoir l'air de se vanter. » — « Il y en a tant à récompenser, qui en ont fait davantage! » dit un autre qu'on félicite de sa croix de guerre. Et ils sont aussi d'une délicatesse exquise. Quand l'un d'eux va plus mal, ils sont touchans de discrétion, de sollicitude apitoyée. Et au contraire, quand un de leurs camarade entre en convalescence, ils accompagnent ses premiers pas d'une sympathie émue et prévenante que l'autre leur rendra en fines attentions, en encouragemens persuasifs, en consolations efficaces. Les soins que leur prodiguent de douces mains féminines, ils les payent en menus témoignages de gratitude attendrie. « On vous donne bien du mal, madame, » est un mot qui revient souvent dans leurs propos. Et si discrets, si timides même, si peu exigeans! « Ici, on est au paradis! » disent-ils, contens, malgré leurs souffrances, de ne plus être « là-bas, » de jouir d'une sorte de « trêve heureuse. » « Ils ont coutume, écrit Mme Noëlle Roger, de nous donner plus que nous ne leur donnons. Quelle nuance de respect délicat, presque filial, dans l'affection qu'ils nous témoignent! » Et elle conte un trait qui en dit long sur la qualité d'âme de ces simples. Une de ses amies, veuve, avait accueilli chez elle une douzaine de soldats convalescens. Un soir, au retour d'une de leurs sorties, elle apprend qu'ils ont longé le cimetière, et elle ajoute comme involontairement : « C'est dans ce cimetière que mon mari est enterré. » « Alors l'un d'eux répondit : — Oh! nous le savions bien, madame... Et nous sommes allés sur sa tombe pour le remercier... Après tout ce que vous avez fait pour nous, nous tenions à aller le saluer. » Elle fut bouleversée. L'acte de ces soldats, quel hommage adorable à celui qu'elle aimait! Elle murmurait : « Non, personne ne m'avait donné cela avant eux... » — Citons encore cet autre trait qui fera peut-être concevoir à quelques Allemands la différence de nos âmes. Dans une reconnaissance, une patrouille française rencontre quatre Allemands grièvement blessés, sans nourriture. Les Français s'arrêtent, donnent leurs provisions. Trois blessés se raniment, mangent et boivent avec avidité. Le quatrième fait signe qu'on ne peut plus rien pour lui. Alors « le plus jeune Français, un soldat de vingt ans, tout triste de ne pouvoir rien lui donner, se rapproche doucement, s'agenouille, et met un baiser sur le front mouillé du soldat ennemi. Le contact de la joue imberbe,

des lèvres fraîches amena comme une ombre de sourire sur le visage du mourant. Le petit soldat français avait trouvé moyen d'évoquer autour de cette agonie une présence aimée, une tendresse de femme, le visage maternel, peut-être... Il avait donné le bienheureux viatique... »

Jusqu'à quel point la guerre qui, par ailleurs, est une si funeste chose, a-t-elle fait éclore dans les âmes de nos soldats ces dispositions qu'on pourrait croire nouvelles? Il est certain que l'épreuve, le voisinage journalier des terribles réalités de la vie et de la mort, la douleur sous toutes ses formes, tout cela affine l'âme et l'ouvre à des préoccupations inattendues. Mais quoi! si ces préoccupations n'existaient pas, au moins à l'état latent, la guerre et ses misères seraient impuissantes à les faire surgir dans les cœurs; la guerre ne crée rien, elle développe et elle révèle. Mais précisément parce qu'elle met à nu, si l'on peut ainsi dire, le fond des âmes, elle détruit bien des conventions, et ruine bien des préjugés. Dans la fraternité des champs de bataille et des hôpitaux, les distinctions sociales s'abolissent ou s'effacent; la véritable égalité humaine apparaît; les méfiances s'évanouissent. Tous ces soldats d'une même chambre d'hôpital, ce sont comme les membres d'une grande famille, un moment séparés par la vie, qui se retrouvent et tâcheront de ne plus se perdre de vue. Et assurément, chez tous les peuples en guerre, cette fusion des classes doit s'opérer, plus ou moins complètement. Mais il est probable que, chez les Français, l'humeur volontiers égalitaire, l'instinct démocratique, l'esprit de sociabilité, le don de sympathie doivent rendre les rapprochemens plus nombreux, plus complets et plus intimes. Et c'est bien ce qui ressort du livre de Mme Noëlle Roger. « Aussi, maintenant que j'ai pu constater et juger par moi-même, écrit un soldat, jamais je n'oublierai. Et beaucoup feront de même, après avoir mal jugé auparavant. » Et l'écrivain suisse nous conte une délicieuse histoire, que je vais gâter en la résumant, mais qu'on lira, je l'espère bien, dans l'original. Il s'agit de deux jeunes gens, Pacard et Pascalin, l'un, enfant trouvé, l'autre, fils de millionnaire, que le hasard a rapprochés dans leurs lits de douleur, et qui sont devenus deux amis inséparables. Et rien n'est plus touchant que de les voir se rendre mille petits services réciproques, et mettre tout en commun, plaisirs et projets : leur plus grande joie est d'être assis en face l'un de

l'autre, sans rien se dire, avec l'intime satisfaction de se sentir naturellement compris. Évidemment, sans la guerre, Pacard et Pascalin se seraient éternellement ignorés, et, ce qui est plus grave, éternellement méconnus.

Il manquerait quelque chose aux *Carnets d'une infirmière*, si l'on n'y apercevait pas quelques silhouettes de soldats blessés et guéris qui repartent au front. C'est peut-être à ce moment-là qu'ils donnent la plus juste mesure de leur âme. Car enfin, après la longue épreuve qu'ils ont faite de la guerre, de la souffrance, qui leur en voudrait, au moment du départ, de connaître quelque défaillance? Or, ils ne montrent aucune faiblesse. Très droits, un peu silencieux, dans leurs uniformes remis à neuf, ils se sentent redevenus soldats. Mais ce n'est plus le radieux premier départ; ils n'ont plus le sourire aux lèvres. « Je les regardais, nous dit Mme Noëlle Roger, et je sentais bien que leur volonté n'est point ébranlée. Seulement, aujourd'hui, ils savent. Ils ont vu... Ils ne vont plus *là-bas* comme à une fête, en se grisant de paroles et de chansons. Ils ont vu les camarades tomber à leur côté. Ils sont tombés eux-mêmes. Ils connaissent l'effroyable risque. Alors ils sont graves. Ils partent. C'est le devoir. Ils l'acceptent d'un cœur affermi. Mais ils ne se sentent plus des enfans insoucians comme naguère. Ils sont des hommes clairvoyans et mûris. Et leur résolution silencieuse, leur sacrifice averti m'apparaissent d'une grandeur qui dépasse toutes les autres. L'admiration que j'éprouve remplit mes yeux de larmes... »

Ces larmes, cette admiration unanime, et qui, par delà nos soldats, s'étend à toute la grande patrie qu'ils symbolisent et qu'ils défendent, quel hommage plus spontané, plus glorieux, plus désintéressé la France pourrait-elle souhaiter?

II

Tournons-nous maintenant vers un autre peuple neutre. L'Espagne, — M. Louis Bertrand l'a bien montré ici même, — est assez divisée à notre égard, et la propagande germanique y a déployé ses plus « colossales » malices, y a exploité avec la plus sereine perfidie nos erreurs ou nos ignorances de vaincus. Pourtant, nous avons là-bas des amis : je n'en veux pour preuve

que ce petit volume de *Voix espagnoles* (1) où l'on a récemment rassemblé divers témoignages autorisés d'intelligente sympathie. Et il y a aussi en Espagne des gens qui, s'étant tout d'abord mépris sur notre compte et sur celui de nos adversaires, reconnaissent loyalement leur erreur : témoin ce Francisco Melgar, dont on vient de traduire pour notre édification la très instructive *Amende honorable* (2). Et enfin l'Espagne nous a envoyé un fort remarquable écrivain, dont divers ouvrages ont été déjà traduits en français, et qui, pendant plusieurs mois, depuis le début de la guerre, a visité les parties de la France qu'ont piétinées, que piétinent encore les armées combattantes. M. Gomez Carrillo a intitulé les deux livres où il a consigné ses impressions : *Parmi les ruines* et *le Sourire sous la mitraille* (3) : livres douloureux, parfois, mais livres sincères et vivans, et qui resteront sans doute comme l'un des témoignages étrangers les plus brillans et les plus précieux que nous puissions invoquer sur nous-mêmes.

Les Allemands, quand ils les connaîtront, — car j'imagine qu'ils doivent, pour la plupart, les ignorer encore, — ne pourront guère les utiliser pour leur apologie personnelle. Ce neutre, qui d'ailleurs sait rendre hommage, comme nous-mêmes, aux qualités d'organisation et de courage de nos adversaires; ce neutre a vu, de ses yeux vu, les beautés de la guerre allemande. Il a parcouru les champs de bataille de la Marne, de l'Argonne, de la Champagne, de la Lorraine et des Vosges; il a visité les charmans villages autour de Meaux, il a visité Senlis, Reims, Clermont-en-Argonne, Arras, Lunéville et Pont-à-Mousson; il a contemplé toutes ces ruines, ces destructions inutiles, et que les tristes nécessités de la guerre ne suffisent pas à expliquer; il a interrogé les témoins et les victimes survivantes de l'invasion étrangère; et de tous ces spectacles, de toutes ces enquêtes il a rapporté une commune impression de pitié, d'indignation et d'horreur. Ce sont partout, ou presque partout, les mêmes

(1) Pages d'histoire : *Voix espagnoles*, préface de E. Gomez Carrillo, 1 broch. in-16; Paris, Berger-Levrault.

(2) *En Desagravio*, par Francisco Melgar (Paris, Bloud et Gay, in-16, 1915); la traduction française, *Amende honorable*, a paru chez le même éditeur, avec un Avant-Propos de M. Morel-Fatio.

(3) E. Gomez Carrillo, *Parmi les ruines*, traduit de l'espagnol par M. J.-N. Champeaux, 1 vol. in-16; Paris, Berger-Levrault, 1915; — *le Sourire sous la mitraille*, traduction de Gabriel Ledos, revue par l'auteur, 1 vol. in-16; Berger-Levrault, 1916.

histoires : vols, pillages, incendies, scènes d'ivrognerie et de violence; et partout, sous les mêmes prétextes inventés de coups de feu tirés par les civils, ce sont, sur l'ordre des chefs, des exécutions en masse. En vérité, l'Empereur a-t-il songé, — car c'est lui, nous le savons aujourd'hui, qui a commandé cette guerre de bandits, — a-t-il songé qu'il légitimait par avance les plus terribles représailles, et qu'un jour peut-être il se repentirait d'avoir proposé à ses troupes l'exemple d'Attila? M. Gomez Carrillo nous rapporte les propos d'un général allemand à une vieille dame qu'il força d'assister au défilé de ses troupes; l'opinion allemande sur la France s'y étale avec une brutale et réjouissante naïveté : « En France, le bien-être et la richesse ont détruit les vertus nationales... C'est un pays dégénéré. Lorsque nous l'annexerons à notre Empire, nous lui rendrons sa force d'autrefois en croisant notre race avec la sienne. S'ils comprenaient leurs véritables intérêts, tous les Français célébreraient notre victoire comme un événement sauveur... C'est Paris qui gangrène la nation. Dans huit jours, lorsque nous entrerons à Paris, nous nous mettrons tout de suite à le purifier, à y établir l'ordre social. Notre Empereur a une mission sacrée à remplir : celle de sauver ce peuple désuni et efféminé. » — « Purifier » un peuple en le pillant, en le massacrant, en l'incendiant, en violant ses femmes et ses filles, c'est assurément une leçon de morale évangélique que seuls des pharisiens risquent de ne pas comprendre! Et qu'on ne dise pas qu'un peuple ne saurait être rendu responsable des excès de sa soldatesque. La soldatesque a agi par ordre, et l'exemple est venu de haut. Si ce n'est pas le Kronprinz, c'est une « Altesse » qui a dévalisé le château de Baye. A Raon-l'Étape, — et dans combien d'autres villes! — les femmes d'officiers sont venues participer au pillage et s'affubler des toilettes françaises qu'elles avaient volées. Voit-on les femmes d'officiers français « cambrioler » les luxueuses demeures de Cologne ou de Munich? Ce sont là, nous pouvons en être assurés, des représailles auxquelles nous ne nous livrerons pas. Quoi que fassent un jour nos soldats exaspérés en Allemagne, — et leurs chefs, hélas! pourront-ils les retenir? — il y a des infamies qu'ils ne commettront jamais, et qui resteront l'éternel privilège du pays où la guerre et le banditisme sont restés synonymes. On verra alors de quel côté sont les appétits de jouissance, l'amour du « bien-être et de la

richesse, » de quel côté « les vertus nationales; » et les neutres, comme M. Gomez Carrillo, pourront alors se livrer à d'instructives comparaisons.

En face de cette brutalité, de cette basse immoralité, de ce grossier matérialisme dont la nation « élue » a donné tant de preuves, quelle a été, quelle est encore, d'après l'écrivain espagnol, l'attitude des populations civiles françaises? A l'égard des envahisseurs, ce qu'elles éprouvent, c'est sans doute de la haine et de la colère, mais c'est peut-être surtout du mépris. Même sous la botte allemande, elles ont le sentiment profond, indéracinable, et qui se traduit de mille manières, de l'irréductible supériorité française. Elles sont d'une autre race que ces sinistres vainqueurs d'un jour; elles ont un autre idéal; elles ont une autre âme; bref, elles appartiennent à une humanité supérieure. Elles souffrent, mais elles sourient quand même : elles se moquent des grotesques combinaisons de couleurs que les lourdes Allemandes improvisent avec les élégans produits de leurs vols. « Je me rappelle encore, dit un médecin de Raon-l'Étape, la face d'une bonne Teutonne, grasse, imposante et blonde, qui se mit un costume de ma femme et qui s'en allait par ici, étouffant et demandant où elle pourrait trouver un corset parisien. » Et ce sourire, que M. Gomez Carrillo a failli trouver « presque criminel » parmi tous ces spectacles de deuil et de désolation, l'écrivain se rend vite compte que, bien loin d'être une preuve d'insensibilité, de légèreté ou de faiblesse, il est au contraire un signe de force, « le bon sourire qui cache les grandes douleurs et qui pousse aux grandes actions, » et ce que Rudyard Kipling appelle « l'invincible bouclier de la France. » « Peuple sublime, s'écrie-t-il, combien mal te connaissent ceux qui, en te contemplant parmi tes ruines, ignorent que le sourire est la fleur divine du véritable héroïsme! »

De fait, ce n'est pas à l'armée seulement que fleurit le véritable héroïsme. Dans les villes bombardées, les habitans s'obstinent à rester, enfans, femmes ou vieillards, sous mille prétextes, « curieux de vivre une perpétuelle vie de périls, d'émotions, d'effroi. » A Reims, c'est la propriétaire d'un hôtel qui refuse de partir, et les deux garçons de salle qui l'assistent, et qui voudraient bien s'en aller, restent eux aussi pour ne point l'abandonner : « Je ne sais, dit-elle, comment nous sommes encore en vie... Depuis des mois que cela dure!...

Moi, si mon mari n'était pas à la guerre, j'aurais déjà fermé l'hôtel et je serais partie, *mais puisque lui s'expose, moi aussi je veux m'exposer...* » Combien d'autres sont ainsi ! « Les Allemands eux-mêmes, d'après leurs déclarations, ne s'expliquent pas une telle obstination, un tel amour du terroir, une telle résistance à la menace perpétuelle, et, comme Gœthe, il y a cent ans, ils se demandent quel secret possède la terre de France pour enraciner ainsi les âmes dans chaque village, dans chaque campagne, dans chaque ville. » Sous le canon, en pleine zone de guerre, la vie normale a repris son cours : les boutiques sont ouvertes, les usines fument, des vieillards et des enfans labourent et sèment ; et cette activité sereine, nous conte M. Gomez Carrillo, est pour le journaliste américain qui l'accompagne un juste sujet d'émerveillement. A Sermaize, dont il ne reste pas pierre sur pierre, les villageois réunis projettent de reconstruire bien vite leurs demeures, pour que, l'été prochain, « après la victoire, les baigneurs puissent venir comme d'habitude » et que « lorsque les gars reviendront de la guerre, ils aient où coucher. » Et voici ce qu'à l'autre bout de la France, d'une petite ville de Savoie, une mère écrivait à son fils prisonnier à Strasbourg : « Je suppose que si l'on t'a pris, c'est que tu étais blessé et que tu ne pouvais te défendre ; viens bientôt pour que je puisse te soigner ; mais si tu n'es pas blessé et si tu t'es rendu, ne reviens jamais, parce que la ville aurait honte de toi. » Propos digne d'une Spartiate, et que nous sommes reconnaissans à M. Gomez Carrillo de nous avoir conservé. Lui qui citait Rudyard Kipling tout à l'heure, il est probable qu'il souscrirait entièrement à ce pittoresque jugement de l'écrivain anglais qui a visité après lui la France en guerre, et qui l'a très sincèrement admirée : « La France entière dirige son effort vers le front, absolument comme ceux qui font la chaîne pour combattre un incendie se passent les seaux d'eau de main en main. Quittez le feu et remontez à la source. Vous ne trouverez ni interruption, ni hâte apparente, mais un effort incessant. Chacun et chacune a son seau d'eau, grand ou petit, et personne ne songe à se demander comment il convient de s'en servir. »

***

Descendons jusqu'à l'incendie. M. Gomez Carrillo faisait partie de la caravane de journalistes étrangers et correspondans de

guerre que le gouvernement français avait, à plusieurs reprises, invités à visiter notre front ; sur bien des points, son témoignage corrobore donc celui de M. Georges Wagnière ; mais il a sa personnalité à lui, ses impressions à lui, et il n'insiste pas sur les mêmes choses que ses confrères. Il a rencontré plusieurs généraux dont il a tracé plus ou moins brièvement le portrait. Je regrette qu'il n'ait pas été présenté à deux ou trois des chefs qui, selon toute vraisemblance, sortiront le plus glorieux de cette guerre : au général Foch, l'un des principaux vainqueurs de la Marne, le vainqueur de l'Yser et de la Somme ; au général de Castelnau, le tenace et douloureux vainqueur du Grand-Couronné et de Verdun. Mais sans doute l'écrivain espagnol se réserve pour un volume ultérieur, car je crois avoir vu de lui un fort intéressant et vivant article sur le général de Castelnau. On trouvera du moins dans son premier volume un bref récit plein de verve des combats épiques du Grand-Couronné, qui durent laisser un si cuisant souvenir à l'orgueil de l'impérial vaincu. Et l'on y trouvera aussi une description du premier champ de bataille de Verdun, et le récit, par le général Sarrail, des combats livrés dans cette région contre les troupes du prince impérial. Le général s'est fait le guide de ses hôtes pour la visite des forts et des tranchées : guide aimable, souriant, familier, et qui s'arrête volontiers pour adresser à ses soldats, à « ses enfans, » comme il les appelle, quelques paroles d'amitié paternelle. Ces manières, si différentes de celles des officiers allemands, font l'admiration du correspondant danois. « C'est charmant, répète-t-il à chaque instant, c'est charmant... Quel peuple charmant ! » « Il ne peut concevoir avec sa tête d'homme du Nord l'idée de tant de familiarité et de tant de légèreté dans la tragédie, de tant de bonhomie unie à tant de courtoisie, en plein champ de bataille. » Et le général Sarrail, au dire de M. Gomez Carrillo, n'est point une exception. « Dans nos récentes visites aux états-majors, écrit-il, nous avons rencontré d'autres généraux, et tous nous ont produit des impressions identiques d'aimable simplicité. Nous avons vu Marjoulet, sérieux, cérémonieux et aussi distingué de manières sur sa terrasse hérissée de batteries que dans un salon parisien ; nous avons vu Palacot, à peu de distance de l'ennemi, dans un château seigneurial, où il paraissait nous recevoir pour une fête ; nous avons vu, parmi les buissons d'un bois, vivant comme un guerrier primitif, le

fameux Michelet, hirsute, couvert de peaux rustiques, et qui, lorsqu'il parle avec ses hommes, ressemble à un patriarche au milieu de sa tribu ; nous avons vu enfin Gérard, le soldat philosophe, toujours préoccupé de problèmes transcendantaux... Et chez tous, à toutes les heures, nous avons trouvé, malgré le labeur intense qui les accable, une grâce exquise et un admirable esprit de justice. »

C'est naturellement au général Joffre que M. Gomez Carrillo consacre ses plus longues pages. Lui aussi, il proteste contre la légende d'un Joffre « taciturne, mystérieux et lugubre, » que dément d'abord sa « bonne et franche figure. » « De terrible il n'y a, dans ce visage, que les sourcils, ces sourcils blancs, touffus et hirsutes, qui auraient suffi à Raffet pour faire une superbe paire de moustaches au plus fier de ses grenadiers. Le reste est fin et robuste à la fois. Fines et presque féminines, les mains, aux ongles de nacre minutieusement polis; fins, ses yeux verts, fins et malicieux, avec leur reflet d'émeraude, qu'adoucit un fond humide de tendresse infinie; fin, le profil, malgré la bouffissure pourprée de la face et l'épaisseur des moustaches blanches. Et les manières aussi sont fines. » Ce qui frappe surtout l'écrivain espagnol dans la personne du généralissime, c'est la carrure athlétique, en opposition avec la délicatesse des traits, et il voit dans cet assemblage « le contraste caractéristique de la race. » Le général Joffre lui représente « le type parfait du montagnard des Pyrénées » et lui remet en mémoire les infatigables et intrépides « héros pyrénéens » de la légende ou de l'histoire. Et peut-être a-t-il raison. Il cite un mot assez curieux du généralissime au colonel Echagüe : « Lorsque j'entends le catalan et le castillan, il me semble qu'on me parle la langue de mon âme. » « Nous sommes d'une noble famille espagnole, » avait dit sa sœur, et, s'il faut en croire M. Gomez Carrillo sur le grand chef, « il y a quelque chose de noble, de noble Espagnol, altier, grave, fier, dans son port et dans son regard. » Mais le père était tonnelier, et l'origine plébéienne se trahit dans la démarche et l'encolure. Sans être à proprement parler éloquent, le général « parle clair, cherchant les termes précis, et il ponctue ses discours par des mouvemens du bras, énergiques et larges. Sa main droite paraît s'emparer des idées, les presser et en exprimer le suc pour l'offrir, à la fin, en un geste net à ceux qui l'écoutent. Tout est action en lui.

Dans ses prunelles vivaces, les éclairs passent, brillent, illuminent la pensée et ensuite disparaissent comme pour alimenter le foyer intérieur des méditations. On dirait que son visage sévère méconnaît presque le doux repos des sourires. » Son langage, son attitude expriment la décision, la confiance, et en même temps la simplicité, la modestie. Il ne dit pas : « Nous aurons la victoire; » mais : « Nous l'avons. » Il souhaite que ses visiteurs voient tout, se rendent compte de tout : « Nous autres, dit-il, nous ne craignons pas la pleine lumière. » Et c'est à ses hommes qu'il rapporte toutes ses victoires : « Voilà ceux qui gagnent les batailles, et non moi... Le rôle du généralissime est presque terminé lorsqu'il a établi sa ligne d'attaque et qu'il a disposé en ordre les armées qui doivent combattre. » A l'un des journalistes qui le félicitent d'avoir gagné la plus grande bataille de tous les temps, il répond : « Ce que je sais, c'est que j'aurai bientôt gagné un repos définitif dans une maisonnette des Pyrénées... » Propos de Cincinnatus? Ou, comme le veut M. Gomez Carrillo, désir de fier isolement « pour vivre avec les souvenirs des heures sublimes? » Les deux peut-être; mais en tout cas, comme nous sommes loin là de la jactance tudesque!

*
* *

Pareillement, « les admirateurs exclusifs de la discipline prussienne » ne sauraient trouver leur compte à un contact prolongé avec les soldats de Joffre. Chez eux point de morgue, aucune différence de caste, rien de cette discipline rigide qui brise les volontés et les rend incapables d'initiative. « A condition que dans le combat tout soit impeccable et que le travail soit bien fait, le reste n'importe guère... Le généralissime inspire de la vénération, mais point de crainte, et les pioupious l'appellent joyeusement grand-père. » La bonne humeur, la gaîté enfantine ne sont point proscrites, mais recommandées, et les officiers en prennent leur part; ils ne partagent pas seulement les dangers, mais la vie de leurs subordonnés, et un journaliste japonais, que cite M. Gomez Carrillo, constate qu' « en France, un capitaine est très capable de dormir sur la paille au milieu de ses hommes, et que très souvent il boit à la même bouteille que ses soldats. » Aux yeux du soldat français, les grades symbolisent non point des différences sociales, mais des diffé-

rences d'études et de compétence. Toutes les professions sont confondues dans la cordiale uniformité du même esprit militaire et dans la plus savoureuse familiarité. « C'est plus qu'une armée, c'est une formidable famille qui a pris les armes pour défendre le foyer commun. » Les plus doux, les plus pacifiques dans la vie civile n'ont pas été les moins ardens à s'improviser soldats, et quelques mois de campagne ont suffi à les transformer en vieux grognards. « La bravoure et l'amour des aventures guerrières, qu'un demi-siècle de paix semblait avoir étouffés dans les cœurs, se réveillent à la voix du canon avec toutes les gentilles inconsciences et toute la générosité bon enfant des temps épiques. » Et cet instinct guerrier est tel qu'il s'adapte avec une étonnante souplesse à toutes les exigences, à toutes les modalités de la guerre moderne. Il est infiniment probable que l'une des raisons qui, après ses échecs de la Marne et de l'Yser, ont fait adopter à l'état-major allemand la guerre de tranchées est la pensée que le tempérament français ne saurait point s'en accommoder : il a voulu user notre patience. Il s'est trompé une fois de plus sur notre caractère. A cette guerre si dure et si longue, si obscurément meurtrière, sans rien perdre d'ailleurs de « son héroïsme chevaleresque, » le soldat français a su s'adapter, avec résignation d'abord, puis avec un souriant entrain, « donnant partout un exemple de sang froid que l'univers admire, non sans un peu d'étonnement. » « J'avoue, écrit le Japonais Bauno, que je ne croyais pas les Français capables de ce méthodique acharnement. » Et d'après tous les témoignages qui nous arrivent du dehors, cette surprise admirative du journaliste japonais et de M. Gomez Carrillo a été partagée par tous les étrangers, et plus peut-être encore que la victoire de la Marne, elle aura contribué à retourner en notre faveur l'opinion universelle.

C'est, semble-t-il, depuis que la guerre de tranchées sévit sur tout le front occidental que le mot « poilus » a fait fortune pour désigner le troupier français. Le mot est un peu vulgaire, avouons-le, un peu démocratique tout au moins; et je sais quelques délicats qui n'ont pu encore s'y accoutumer. M. Gomez Carrillo n'a pas de ces scrupules d'élégance aristocratique. « Les poilus! A dire vrai, je ne sais ni d'où est sorti ce sobriquet, ni ce qu'il signifie exactement. Mais je le répète avec plaisir, parce que je lui trouve une saveur âpre et gaie, mélange de badinage

et d'épopée, qui fait penser aux appellations que se donnaient les volontaires de Bonaparte... Poilus !... Depuis Joffre jusqu'à la dernière recrue, il n'en est pas un seul qui ne soit un poilu. Et il faut voir l'orgueil avec lequel chacun s'écrie : On est des poilus! Et il faut noter l'enthousiasme avec lequel tous, parlant d'un général fameux, murmurent : En voilà un poilu ! Dans le terme poilu se trouve résumée la gamme entière des vertus du soldat, avec son héroïsme, ses sacrifices, sa bonne humeur et ses misères. »

Les « poilus » ne sont peut-être pas tous des héros, mais les héros abondent parmi eux. Jamais, — les Allemands eux-mêmes en conviennent, après nous avoir tant méconnus et tant dédaignés, — jamais le mépris joyeux de la mort n'a été plus commun qu'aujourd'hui dans cette France qui passait pour dégénérée. Parmi tous les traits d'héroïsme français que nous rapporte M. Gomez Carrillo, il en est quelques-uns qui, ses livres une fois fermés, s'imposent à notre mémoire d'une façon particulière. C'est d'abord l'histoire de ce commandant « tout petit, rageur, mal embouché, tempêtant contre tout, » mais riant et plaisantant sous la mitraille, et qui, à Montfaucon, soutient toute une semaine, avec des forces très réduites, une terrible contre-attaque de la Garde prussienne. En tête de sa colonne, il tire comme un diable, et, à chaque coup, affirme avoir tué un général. Une balle lui casse le bras gauche; il refuse de se laisser bander et continue à tirer. Un fragment d'obus lui crève un œil. « Alors, horrible et superbe, la figure pleine de sang, il se mit à marcher en avant, comme un fantôme. » Il criait : « Frères, il faut mourir. En avant! » Tous le suivent. Et, contre toute espérance, l'unité est sauvée, la position est maintenue, et, à la fin, ce sont les Prussiens qui reculent. — Et ce sont ensuite les exploits de la « compagnie des audacieux. » Une nuit, ils se proposent d'aller couper un solide réseau de fils de fer. Ils sont arrivés en rampant et vont commencer leur travail. Tout à coup un énorme réflecteur électrique les éclaire comme en plein jour, et les mitrailleuses allemandes les déciment. Ils ne veulent ni se rendre, ni reculer, et ils décident de continuer leur besogne sous le feu de l'ennemi. Les hommes tombent en grappes : les autres coupent toujours. « Rendez-vous ! » leur crie-t-on. Pour toute réponse, un lieutenant de Marseille entonne un air provençal, tous les

autres reprennent en chœur. Hélas! peu à peu, le chœur faiblit, et plus d'un n'acheva pas le couplet commencé. Enfin, tous les fils de fer sont coupés, et les survivans reçoivent l'ordre de regagner en rampant, et sans chanter, les tranchées françaises. Le réflecteur et la mitraille ennemie les accompagnent, et plusieurs encore s'affaissent en chemin. Ils étaient partis deux cents, ils rentrent quarante. — Et voici enfin un épisode du siège du fort de Troyon. Une pluie de fer et de feu est tombée sur le fort et l'a réduit en ruines. Un parlementaire allemand s'avance pour demander la reddition; et le dialogue suivant s'engage entre lui et le commandant du fort : « Nous rendre! Jamais. — Toute résistance est inutile; nos forces occupent la région, et la forteresse n'est plus qu'une ruine. — Qu'importe! — Aujourd'hui on vous accordera les honneurs de la guerre, tandis que demain vous devrez vous livrer sans conditions. — Nous vous livrerons nos cadavres, mais jamais vous ne nous aurez vivans. — Pour la troisième fois, rendez-vous! — Pour la troisième fois, non! » L'officier allemand paraissait sincèrement et profondément ému. Immobile, contemplant les ruines de Troyon, il resta quelques instans silencieux. Puis, s'adressant à nous tous, il s'écria : « C'est terrible, mais c'est admirable. — C'est le devoir, et rien de plus, » acheva le commandant. Deux heures après, le bombardement recommence; puis, les Bavarois montent à l'assaut : mais fauchés par l'artillerie française, ils reculent, les renforts arrivent; la garnison et la position sont sauvées.

Comme tous les autres observateurs étrangers, M. Gomez Carrillo note que « la jolie bravoure française, faite de générosité et d'élégance, » reste humaine, même en pleine action, et qu'elle est toujours équitable pour l'adversaire. Chefs, soldats, tous ceux qu'il interroge, sans exception, rendent hommage au courage des Allemands. « Il n'en est pas un seul qui ne nous ait répondu : Ils sont admirables! » « Ah! les bougres, ce sont de rudes soldats! » s'écrie un vieux colonel que l'écrivain a interviewé au passage. Et un jeune lieutenant d'artillerie, racontant l'attaque d'un pont que défendaient deux batteries de 75 par un régiment de la Garde prussienne, disait : « C'était pitié de les voir tomber en masse, graves et solennels comme s'ils célébraient un rite... Moi, du fond de mon âme, je priais Dieu pour eux... Quelles troupes! » Les Allemands ne

diront pas que leurs ennemis, — leurs vainqueurs, — leur ont mesquinement marchandé les justes éloges.

Mais l'héroïsme français, par-dessus toutes ses autres qualités, en a une qui lui appartient bien en propre, et qui, véritablement, l'illumine : il n'est point guindé, il n'est point morose, il sait sourire. Ce trait a vivement frappé M. Gomez Carrillo, — ainsi qu'en témoigne le titre de son dernier volume, — et il a sur « l'incurable sourire de la race » plus d'une jolie page. Si celle-ci qui termine son premier livre, et qui doit donc exprimer son impression dernière, ne figurait pas, quelque jour prochain dans les anthologies de la littérature espagnole contemporaine, j'en serais infiniment surpris :

« Ceux qui ne connaissent Paris qu'avec sa fièvre perpétuelle et ses crispations permanentes n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la gaîté française, ingénue, bruyante, guillerette, galante, fraîche, loquace, saine et robuste. « Rire gaulois, » disent les étrangers. Je préfère évoquer le rire athénien, fin et plein de ces nuances délicates qui surprennent chez le peuple et qui surprennent encore davantage chez le peuple armé et en guerre. « Ces hommes, écrivait avec un peu de mauvaise humeur le vieil Aristophane, en parlant des soldats de son époque, ont des tendances à ne voir l'existence que comme une partie de plaisir. » Des soldats de Joffre on pourrait dire la même chose. Les Allemands les taxent de légers, de superficiels, d'irrespectueux. A leur point de vue, les Allemands ont raison. Chaque peuple a les défauts nécessaires de ses qualités. Sans cette légèreté superficielle, comment la France d'aujourd'hui et de toujours pourrait-elle supporter les malheurs que le destin lui a fait subir?... En riant et en chantant, elle a su traverser les plus tristes phases de son histoire. En chantant et en riant, elle est toujours arrivée à échapper à la prostration dans laquelle les peuples graves, comme l'Espagne, comme la Turquie, tombent aussitôt qu'ils se sentent abattus. Ah! si la pauvre France de 1870 n'avait pas eu son rire!... *Mais ceux qui ne voient pas ce qu'il y a de profond, de sérieux, de presque religieux sous cette légèreté, ne connaissent pas l'âme du pays.* Marcher à la mort en chantant et en plaisantant, c'est sanctifier la frivolité. Où y a-t-il au monde des héros comme ceux de cette race, si ce n'est dans les gestes épiques de la Grèce? D'autres peuples ont lutté par intérêt, par amour de l'indépendance, par vanité sacrée. Seule,

la France a lutté pour le simple désir de lutter, par pure volupté du péril, pour la noble joie du sacrifice. Cherchez la raison des plus brillantes batailles de l'ancienne France, et vous ne la trouverez pas toujours. Mais, en échange, vous trouverez, aux heures mêmes des désastres, la même chevaleresque élégance et la même joie héroïque. Contemplez une collection de portraits de héros européens, de héros anglais, de héros allemands, de héros espagnols, de héros français. Tous vous inspireront un égal respect. Dans tous, vous trouverez un air égal de force et d'énergie. « Ils sont d'une même famille, » penserez-vous. Mais, en examinant mieux leurs traits, vous noterez bientôt que c'est seulement sur les figures des Français qu'existe le sourire. Et cela, qui ne semble rien à ceux qui étudient les guerres au point de vue technique, c'est ce qui, à travers les siècles, donne à l'Histoire de France son éclat léger et discret, uniquement comparable à celui de la légende athénienne. »

Ah! oui, la fine, jolie, intelligente et piaffante page!

Voilà donc cinq témoins étrangers et neutres qui viennent de déposer impartialement devant nous sur la France d'aujourd'hui. Je les ai interrompus le moins souvent possible, et le plus souvent que j'ai pu je leur ai cédé la parole. N'ayant point « sollicité » leurs textes, je me garderai bien d'en dégager moi-même une conclusion générale qui risquerait, à des yeux prévenus, de paraître trop avantageuse. Mais il me semble que ce ne sera ni trahir, ni dépasser leur pensée à tous, mais au contraire la résumer sous sa forme la plus fidèle, que d'emprunter, pour finir, à Mme Noëlle Roger, ces quelques lignes si sobrement éloquentes :

« Souffrance oblige... A tous ces hommes qui ont répondu à l'appel, obéi à l'ordre, à toutes ces femmes, ces mères qui ont donné le meilleur d'elles-mêmes, à ce peuple entier qui se sacrifie avec une vaillance souriante, nous devons, tout le reste de notre vie, chaque matin et chaque soir, une pensée de tendresse reconnaissante. »

VICTOR GIRAUD.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA GRANDE RETRAITE RUSSE DE 1915 RACONTÉE PAR UN TÉMOIN ANGLAIS

On the Russian Front, par R. Scotland Liddell, un vol. 8°, illustré. Londres, librairie Simpkin, 1916.

M. Scotland Liddell est un journaliste anglais qui, au printemps de 1915, après avoir assisté à la chute d'Anvers, — et sans doute poussé surtout par la curiosité de « voir du pays, » — s'en est allé en Russie avec une lettre de recommandation pour Son Excellence Alexandre Goutchkoff, directeur du service impérial de la Croix-Rouge sur tout le « front » de Pologne. Dès le milieu de mai, M. Liddell s'est trouvé attaché, en qualité d'infirmier, à une grande ambulance occupant une demi-douzaine de tentes, dans une sauvage et magnifique forêt voisine de la ville de Staro-Radziwillow, mais plus voisine encore de la « ligne de feu. » D'heure en heure, un petit tramway amenait à l'ambulance des blessés, russes ou allemands, qu'un groupe nombreux d'infirmières de la Croix-Rouge, — ou, comme on dit là-bas, de « sœurs » volontaires, — soignaient avec une sollicitude et une efficacité merveilleuses. Mais les véritables « impressions de guerre » de l'écrivain anglais n'ont commencé qu'environ deux semaines plus tard, le matin du 31 mai, après une terrible canonnade allemande qui l'avait tenu éveillé durant toute la nuit. C'était la première fois que l'ennemi s'essayait, sur le « front » russe, à lancer des obus pleins de gaz asphyxians.

Une aube grise se leva, dont la faible lueur nous permit d'apercevoir un wagon s'avançant lentement vers nous, sur les rails du tramway. Il y avait là six soldats qui, la tête penchée en dehors du wagon, s'efforçaient

misérablement d'aspirer un peu d'air. L'ennemi venait d'attaquer leur armée avec des obus asphyxians, et ces malheureux étaient empoisonnés. Leurs poumons étaient affreusement brûlés. Nous les déposâmes, sur des brancards, dans l'espace sablonneux qui séparait la tente où nous couchions de celle où logeaient les blessés; et bientôt l'un des médecins accourut auprès d'eux. Impossible d'imaginer un spectacle plus atroce que celui de ces hommes en train d'étouffer. Trois d'entre eux moururent presque tout de suite, parmi des souffrances inoubliables. Mais cela même n'était encore rien, en comparaison de ce que nous allions voir au cours de la journée.

Car sans arrêt, maintenant, d'autres wagons nous arrivaient, pareillement chargés d'hommes empoisonnés. Un bon nombre de ceux-ci étaient morts pendant le trajet : dans un des wagons, trois cadavres gisaient sur les corps de trois moribonds. Au bout d'une heure, nous avions à soigner plus de 500 hommes. Vers la tombée du soir, nous avions reçu 2 100 hommes empoisonnés, sans compter des centaines d'autres qui n'étaient que blessés. De ce nombre, 143 sont morts dans notre camp, et près de 500 ont succombé les jours suivans, après que nous les eûmes envoyés dans les hôpitaux réguliers de Girardow et de Varsovie.

Tout l'espace entre les tentes était encombré de brancards. Infirmières et médecins s'épuisaient en efforts désespérés pour rappeler à la vie ces pitoyables victimes de la barbarie allemande. Des paysans polonais, hommes et femmes, voire des enfans, affluaient de tous les villages d'alentour et travaillaient avec nous sans un instant de répit : ils faisaient boire aux malades des tasses de lait ou d'eau, leur baignaient la tête, renouvelaient infatigablement des compresses d'eau froide sur leur front et leur poitrine. Mais, hélas ! dans bien des cas tout secours humain était impuissant. Nos tentatives de respiration artificielle, en particulier, n'avaient guère d'effet. Nous voyions les infortunés devenir tout à coup d'un rouge pourpre, nous les voyions tirer hors de leurs lèvres une langue toute noire, et puis c'était la mort par manque d'air, une mort hideuse et terrible. Pour ma propre part, j'ai eu à laisser succomber ainsi soixante-sept hommes.

Pendant cette première attaque de gaz empoisonnés, plus de 7000 soldats russes ont péri, c'est-à-dire l'équivalent de deux régimens entiers. Aussi bien y a-t-il eu un régiment qui s'est trouvé presque tout à fait anéanti ! J'ajouterai que le quart environ des victimes sont mortes dans les tranchées. Grâce à son nouveau procédé d'attaque, l'ennemi n'a pas eu de peine à s'emparer des tranchées russes de première ligne : mais bientôt un régiment sibérien s'est élancé sur lui à la baïonnette, et l'a honteusement chassé, après lui avoir infligé de très lourdes pertes. Et l'on a découvert, à ce moment, que presque tous les soldats russes empoisonnés que l'ennemi avait trouvés gisant dans les tranchées *avaient été, par surcroît, égorgés ou grièvement blessés à la baïonnette.*

La lendemain, M. Liddell et ses compagnons se sont occupés à enterrer les morts. Ils ont creusé deux grandes fosses, — selon l'usage des Russes, qui déposent volontiers ainsi les corps de leurs

compagnons dans ce qu'ils appellent des « tombes fraternelles. » Les victimes du gaz asphyxiant y furent placées vêtues de leurs uniformes, après que, simplement, l'on eut vidé leurs poches pour en envoyer le contenu à leurs familles. M. Liddell nous fait une description touchante du contenu de ces poches de soldats russes. « Presque chacun d'eux avait une bourse, mais le plus souvent vide, ou bien avec quelques sous de cuivre. Beaucoup de bagues d'argent, dont la plupart s'ornaient étrangement d'une tête de mort, avec des pierres vertes et rouges en guise d'yeux. L'un des hommes n'avait absolument, dans ses poches, qu'un bouton de métal et un petit morceau de sucre tout souillé. Un autre avait une photographie de femme à peine distincte, enveloppée dans un morceau de toile rouge. Quelques-uns avaient des portefeuilles renfermant des lettres, des photographies de leurs parens et d'eux-mêmes. Ces dernières montraient de superbes figures d'hommes à la mine franche et brave, contrastant de la manière la plus tragique avec les misérables ruines humaines que ces jeunes héros étaient devenus en moins d'une journée. Et puis il y avait encore des clous, des bouts de ficelle, toute sorte d'objets comme l'on en trouve, chez nous, dans les poches des gamins de l'école primaire. »

Autour des deux « tombes fraternelles, » creusées pour ces centaines de morts de la nuit du 30 mai, s'étendait un petit cimetière dont chaque croix était constamment entretenue et fleurie par les blessés du camp ou par des femmes polonaises de la région. Sur les croix, des mains malhabiles avaient inscrit des vers d'une poésie naïve et charmante, comme ceux-ci : « Chers enfans de la Pologne, lorsque viendra le mois doré de mai, — apportez-nous des fleurs, car c'est pour votre pays que nous sommes morts ! » Ou bien encore ; « Ne soupire pas, chère forêt ! — Tu ne saurais souhaiter de meilleurs frères — que ceux qui dorment ici d'un sommeil reposant ! »

Et à peine le personnel sanitaire du camp commençait-il à oublier un peu l'émoi de cette catastrophe de la dernière nuit de mai, que soudain les Allemands, ayant « repéré » l'emplacement d'une ambulance où leurs soldats, comme je l'ai dit, étaient traités avec le même soin que les blessés russes, se sont mis lâchement à la bombarder! Le matin du lundi 7 juin, pendant que M. Liddell déjeunait sous sa tente, un obus est venu éclater presque devant ses yeux, et puis un autre et un autre, dont aucun, par bonheur, n'a atteint son but. Sur-le-champ, les infirmières ont commencé à transporter ailleurs la centaine de blessés. Des paysans, cette fois encore, étaient accourus pour

les aider dans leur tâche. En compagnie de l'un d'eux, M. Liddell revint à dix reprises prendre des blessés ; et, pendant ce temps, plus de vingt obus tombèrent à côté d'eux. Dès la nuit, toutes les tentes se trouvaient dressées dans un autre endroit, jusqu'au jour où, de nouveau, instruits par leurs espions, les Allemands recommenceraient leur odieuse besogne !

Car, sans aucun doute possible, c'est par des espions qu'ils avaient été renseignés sur le lieu de l'ambulance. Chaque jour, M. Liddell entendait parler d'espions déguisés en paysans, ou bien en officiers de régimens russes. L'audace de ces gaillards était incroyable. « Deux d'entre eux avaient hardiment installé un téléphone entre les lignes allemandes et l'arrière du front russe. J'ajouterai que ceux-là ont été pris, et que les Russes, lorsqu'ils arrivaient à s'emparer d'un espion, ne craignaient pas de le traiter de la bonne manière. Une autre fois, un espion costumé en paysan a été arrêté tout près de notre camp, tandis qu'il envoyait des signaux lumineux à l'ennemi, par une nuit sans lune. Une autre fois encore, un espion portant l'uniforme du 3ᵉ corps d'aviateurs dînait tranquillement dans la grande salle de l'Hôtel de l'Europe, à Varsovie, lorsqu'il y vit entrer deux véritables officiers de ce corps. Non moins tranquillement, l'espion se lève, et sort de la salle. Les officiers le suivent, le voient monter dans une somptueuse voiture automobile, sautent dans une autre voiture, et parviennent enfin à empoigner l'espion, — qui ne risquera plus, désormais, de dénoncer personne. »

Jusque vers le milieu de juillet, — où allait s'ouvrir la « grande retraite, » — M. Liddell est resté dans cette ambulance de la forêt de Staro-Radziwillow dont il ne se lasse point de nous décrire l'existence journalière, mêlée de travail et de poésie. Qu'on lise, par exemple, cette peinture d'un service funèbre, — où d'ailleurs l'écrivain anglais s'avise, je ne sais trop pourquoi, de « découvrir quelque chose d'étrange et de barbare (1) : »

Pour chacun de ces services, le prêtre avait coutume d'arriver à cheval, escorté d'un soldat. Les deux chevaux étaient attachés à la clôture de bois qui entourait le cimetière ; le prêtre se dépouillait de son manteau, et apparaissait vêtu d'une robe pourpre, avec une lourde croix d'argent

(1) Il est vrai que M. Liddell « découvre » aussi « quelque chose de chinois » dans l'exquise politesse native du paysan russe, qui le porte à traiter un officier étranger de : « Votre Noblesse ! »

suspendue à son cou. Il déposait à terre son manteau, son large chapeau de feutre noir, et commençait tout de suite la cérémonie funèbre, pendant que le soldat mort, recouvert d'un linceul, gisait sur un brancard tout au bord de la fosse. Le prêtre chantait une strophe, le soldat entonnait la suivante, et puis les deux voix s'unissaient harmonieusement.

Un jour, trois soldats, deux paysans, un infirmier, et moi, assistions au service. Les paysans, mon collègue, et moi, nous trouvions chargés d'apporter le corps. En chemin, nous avions rencontré les trois soldats, qui, après s'être découverts, s'étaient mis à marcher lentement derrière nous. Et voici encore que, pendant le service, une vieille paysanne sortit brusquement du bois! Elle était toute petite, les pieds nus, avec un fichu d'un rouge vif autour de la tête. Lorsque déjà la cérémonie approchait de sa fin, le prêtre prit l'une des bêches, en toucha les deux côtés de la fosse, et murmura des paroles en faisant des signes de croix. Aussitôt l'un des paysans sauta dans la fosse, et y déposa le cadavre, qu'un autre de ses compagnons lui avait mis en mains. Sur quoi le prêtre prit un peu de terre avec la bêche et la jeta dans le tombeau, que les paysans, ensuite, se hâtèrent de combler.

Mon collègue et moi étions sortis du cimetière, pour être témoins du départ du prêtre. A la poterne de bois, celui-ci nous offrit à chacun une cigarette, en alluma une pour son compte, puis remonta sur son cheval et s'enfonça sous les arbres de la forêt. Les trois soldats continuaient à errer parmi les tombes, en multipliant les signes de croix. La petite vieille avait disparu. Mais au moment où j'allais m'éloigner, je la vis qui, de nouveau, se glissait sous la clôture de bois, revenant de la forêt. Ses bras étaient tout remplis de branches de chêne et de sapin. Elle attendit patiemment que l'on eût achevé de dresser un tertre, sur la fosse récente ; et puis elle s'occupa de décorer celle-ci, recouvrant la terre jaune d'une couche de verdure. Après quoi je la vis encore s'agenouiller en prière, au pied de cette tombe d'un soldat inconnu.

Parfois aussi M. Liddell, en manière de divertissement, est allé passer quelques heures dans la tranchée russe. Cette précieuse faveur lui a été accordée par un général dont le nom devait bientôt nous devenir familier presque à l'égal de celui de son admirable chef, le général Broussilof. Au printemps de 1915, le général Sakharof n'était encore que commandant d'une division. « C'était, nous dit M. Liddell, un homme charmant et d'un accueil infiniment aimable. Il occupait une modeste chambre que lui avaient cédée, dans leur maison, des paysans d'un village polonais. Des enfans aux jambes nues jouaient bruyamment dans le corridor de la maison, lorsque je m'y présentai pour demander au général la permission d'entrer dans les tranchées. La chambre où je fus introduit n'avait, elle-même, qu'un mobilier des plus sommaires : le lit de sangle du général Sakharof, quelques chaises et deux tables. Sur l'une des tables, devant laquelle était assis

le général, une grande carte était entourée d'un *samovar*, de deux ou trois verres, de nombreux papiers, et d'un pot rustique contenant des bleuets. Sur la seconde table se trouvaient d'autres papiers, quelques journaux russes et polonais, une boîte de fer-blanc pleine de biscuits, et une bouteille d'eau minérale. Toute la garde-robe du général pendait à des clous, derrière la porte. »

Mais surtout, dans la tranchée et ailleurs, ce sont les soldats russes que M. Liddell a eu l'occasion d'observer. Ajouterai-je qu'il me paraît les avoir observés d'un point de vue trop foncièrement « anglais, » avec une tendance excessive à condamner ce qu'il « découvrait » chez eux d'« enfantin, » — comme déjà, tout à l'heure, dans le contenu de leurs poches? A chaque instant nous devinons qu'il serait tenté de regarder comme des preuves d'un manque naturel d'intelligence tels traits qui, en fait, attestent seulement un grand fonds d'ignorance, ou bien encore le dédain d'une race d'enfans pour les réalités de la vie pratique. Peu s'en faut qu'il ne pousse même son injuste rigueur jusqu'à nous dénoncer comme contradictoire et dénuée de « sérieux » l'attitude du soldat russe à l'endroit des prisonniers allemands. « Le soldat russe s'en va au combat avec des vantardises puériles touchant les terribles choses qu'il fera si, par malheur, un soldat allemand lui tombe sous la main. Il jure d'arracher morceau par morceau la peau de l'ennemi, il jure de le hacher en tranches menues, de lui faire subir toute espèce de supplices plus monstrueux les uns que les autres. Mais qu'un soldat allemand ait la chance de tomber vraiment sous la main de ce féroce adversaire, et aussitôt le voici traité comme le plus honoré des hôtes et des amis! Le soldat russe lui parlera avec une bonté merveilleuse. Il lui offrira la plus grosse partie de sa ration quotidienne, afin que le pauvre diable ne risque pas de souffrir de la faim. Il lui donnera jusqu'à ses cigarettes, — ce trésor si coûteux, si malaisément obtenu! — et du matin au soir il tournera autour de lui pour veiller fraternellement à son bien-être. Et puis, lorsque l'ennemi ainsi traité s'en ira vers le camp lointain où l'on garde les prisonniers, avec quelle sollicitude affectueuse le soldat russe lui serrera la main et lui donnera une dernière cigarette, et combien ardemment il le plaindra, au fond de son cœur! »

Oui, c'est chose certaine que M. Liddell n'est point parvenu à comprendre l'âme du soldat russe. Il nous rapporte un mot du général Sakharof, lui disant que « le plus grand malheur du soldat russe est d'être resté un enfant; » et il nous déclare que, « maintenant qu'il connaît mieux les Russes, il se trouve d'accord, sur leur compte, avec

le général. » Mais, en réalité, tout porte à croire que celui-ci, sous l'apparente sévérité de son jugement, admirait et enviait, chez ses héroïques « enfans, » cette naïveté souriante et ce « détachement » des intérêts matériels qui affligent l'esprit, plus « positif, » de l'écrivain anglais. Et d'autant plus, d'ailleurs, devons-nous attacher de prix à la manière dont ce dernier se voit quasiment forcé de louer les qualités militaires de ce peuple, dont la véritable nature lui demeure fermée :

Individuellement, le soldat russe est, sans contredit, le plus magnifique soldat du monde entier. Il s'arrange à merveille du froid ou de la faim, et supporte les pires épreuves sans un seul mot de plainte. Avec cela, un courage indomptable. Au milieu des plus terribles dangers, il joue, il danse, il chante, il s'amuse. Blessé, les membres en miettes et le corps déchiré, vous ne l'entendrez pas proférer un murmure. Transportez-le d'une tente à l'autre, soumettez-le au traitement le plus douloureux : il se laissera faire en silence, et son beau visage n'exprimera rien qu'une foi respectueuse dans votre savoir, une gratitude ingénue pour votre bonté!

Ainsi M. Liddell, d'un bout à l'autre de son livre, ne cesse pas de rendre hommage aux trésors d'énergie et de résignation renfermés au fond de l'âme de chaque soldat russe. Mais nous avons l'impression qu'il juge cette âme de trop haut, — ou, plutôt encore, de trop loin, — au lieu d'avoir su se mettre à son niveau comme l'ont fait, avant lui, non seulement un poète de l'espèce de M. Stephen Graham, mais aussi l'obscur et ignorant boutiquier anglais dont j'ai eu naguère l'occasion de raconter ici l'étonnante aventure (1). Tandis que, d'autre part, aucun des livres provenant du « front oriental » qu'il m'a été donné de lire jusqu'ici ne m'a semblé aussi riche en renseignemens documentaires sur les divers aspects de l'organisation pratique de l'armée russe. Faute pour lui de vouloir ou de pouvoir comprendre ce qui se passait au dedans des « enfans » intrépides dont il partageait lui-même, vaillamment, les plus rudes épreuves, personne n'a mieux observé les dehors de leur vie, leur manière de manger et de se vêtir aussi bien que leur manière de se battre, et comment ils souffrent, et avec quelle confiance « puérile » et sublime ils accueillent la mort. Voici, par exemple, dès le début de son livre, une sorte de petit « tableau » qui m'a, pour mon compte, fort intéressé et qui aura de quoi, sans doute, instruire utilement plus d'un lecteur français :

Le soldat russe fait la guerre pour une somme moyenne de trente sous par mois. En temps de paix, il reçoit un peu moins, environ six sous par

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

semaine. Son uniforme et ses bottes lui sont donnés par le gouvernement, comme aussi, on l'entend bien, sa ration quotidienne. Tous les mois il obtient un quart de livre de thé, cinq livres de sucre, et une demi-livre de savon, toutes choses qu'il est tenu de faire durer jusqu'au mois suivant. Joignez à cela, chaque jour, deux livres et demie de pain noir, trois quarts de livre de viande avec de la soupe à volonté, et une assiette de *kacha* ou bouillie de gruau.

L'ordre de ses repas est le suivant : à six heures, chaque matin, il prend du thé avec du pain noir, — et il va sans dire que, sa ration de pain lui étant donnée pour la journée entière, plus il en mange à ce premier repas et moins il lui en restera pour le dîner de midi et pour le thé du soir. Car c'est à midi qu'a lieu son repas principal, qui consiste dans les susdits trois quarts de livre de viande bouillie avec accompagnement de soupe épaisse aux choux ou à la betterave, et de *kacha* d'orge ou de sarrasin. On s'assied à quatre autour d'un plat d'où l'on se sert, à tour de rôle, par grosses cuillerées. Deux heures sont accordées pour ce repas de midi. Et puis, à sept heures, encore de la soupe, après laquelle ceux des soldats qui ont l'instinct de l'économie recourent à leur ration mensuelle de thé, en y ajoutant ce qu'ils ont conservé de leur ration quotidienne de pain. Mais encore, naturellement, cette répartition des repas n'a-t-elle lieu que dans la mesure où veulent bien la permettre les occupans ennemis de la tranchée d'en face.

Tous les mois, aussi, le soldat russe reçoit deux livres de racines de tabac hachées à la grosse. Ce tabac « officiel, » il le fume dans sa pipe ou bien en fait des cigarettes, avec un papier blanc, épais et rugueux, qu'il achète par larges feuilles et découpe ensuite à sa convenance. Que s'il veut des cigarettes avec du vrai tabac, force lui est de les payer de son argent. Mais, aussi bien, ces cigarettes forment-elles d'ordinaire son unique achat, avec pourtant, de loin en loin, dans les occasions solennelles, de petits pains blancs qu'il tient pour un régal princier.

Et toujours est-il que, depuis le mois de mai, notre infirmier-amateur vivait assez tranquillement dans sa pittoresque ambulance en pleine forêt, observant à loisir les hommes et les choses, lorsque soudain, vers les premiers jours de juillet, de très fâcheuses nouvelles sont venues troubler son repos. On assurait que l'armée russe de Galicie battait en retraite, devant une poussée formidable de l'artillerie austro-allemande. Bientôt sans doute l'ambulance devrait être évacuée, transportée à Varsovie ou même plus loin à l'Est, — car il n'y avait pas jusqu'à la possibilité de conserver Varsovie qui n'apparût, désormais, bien douteuse. Le mercredi 14 juillet, M. Liddell eut la surprise de voir que des tranchées « de réserve, » voisines de l'ambulance et habituellement presque vides, étaient remplies de soldats debout devant les créneaux, le fusil en main. D'un instant à l'autre, évidemment, l'on pouvait s'attendre à la brusque arrivée du flot

envahisseur! « La nuit suivante, nous dit M. Liddell, fut une des plus lugubres de ma vie, une de celles que je voudrais le moins avoir à revivre. On nous avait permis, cependant, de nous coucher sous la tente, mais avec défense de nous dévêtir. » Après quoi la nuit du 15 au 16 juillet fut, au contraire, très calme, et de nouveau l'on put croire tout danger écarté. Mais voici que, le lendemain vers midi, arriva décidément l'ordre d'évacuer l'ambulance! « Cette fois, nul moyen de songer à une fausse alerte. Sans le moindre doute, l'ennemi approchait. Et, de fait, le même soir, la plus grosse partie de l'infanterie de notre division passa sur la route, en face de notre camp, pareille à un cortège sans fin de noirs fantômes, parmi les ténèbres. C'était la grande retraite qui avait commencé! »

Sur tout le chemin jusqu'à Varsovie, l'écrivain anglais fut témoin d'un spectacle navrant, mais combien curieux et combien mémorable! De toute la région à l'Ouest de Varsovie, d'innombrables milliers d'habitans polonais fuyaient l'invasion d'une race de brigands. Plutôt que d'affronter ces hordes féroces, dont ils connaissaient trop la haine et le mépris pour tout ce qui est slave, ils avaient quitté leurs demeures et s'en allaient devant soi, ils ne savaient où, emportant dans leurs bras ce qu'ils avaient de plus cher au monde. « Je vis notamment, nous raconte l'écrivain anglais, une femme qui n'avait pris avec soi qu'un grand balai et un petit panier. Un vieillard endimanché tenait dans une main la masse extravagante d'un parapluie d'il y a cent ans, et dans l'autre une cage avec deux canaris. Nombre d'enfans portaient de la volaille vivante, soit dans des paniers ou suspendue à leur bras, les jambes liées. Un petit garçon se traînait péniblement avec un ample berceau de bois sur ses épaules. Mais ce qui m'étonnait le plus était d'observer combien de femmes emportaient seulement des fleurs ou des plantes dans un pot de terre. Peut-être ces pauvres femmes avaient-elles l'idée de sauver là, du moins, un peu de la terre qui entourait leur maison natale? »

A Varsovie, après un séjour de moins d'une semaine, M. Liddell est monté, le matin du jeudi 5 août, dans l'avant-dernier train russe qui a pu librement s'éloigner de la capitale polonaise, tandis que déjà une grosse partie de celle-ci était occupée par les troupes prussiennes. Le train suivant, le dernier, contenait les officiers et soldats du génie qui allaient faire sauter les ponts de la ville, et retarder ainsi la poursuite allemande. Sans arrêt maintenant, jusqu'à la fin du livre, l'écrivain anglais nous décrira les scènes les plus notables de cette

« grande retraite » dont il nous avoue qu'elle ne laissait pas de lui causer un mélange d'inquiétude et de sourde colère, — celle-ci encore aggravée par la vue du placide optimisme de son entourage. Et pourtant M. Liddell reconnaît aujourd'hui que son entourage avait raison contre lui. L'un des derniers chapitres de son livre est intitulé : *La fin de la grande retraite*. Nous y lisons avec quelle rapidité merveilleuse l'armée russe qui, la veille encore, lui semblait hors d'état même de se défendre, s'est mise depuis lors en posture offensive, de telle sorte qu'il n'a plus été possible à l'ennemi d'avancer d'un seul pas. « Notre miracle russe ! » me disait naguère, de ce brusque sursaut, l'un des assistans du général Broussilof. Et bien que, ici encore, l'observation trop « positive » de M. Liddell échoue à nous faire apprécier l'importance, à la fois, et l'insigne beauté poétique du « miracle, » il n'en résulte pas moins de la lecture de son livre qu'une nation d' « enfans » est parvenue à contenir le choc puissant d'une armée d' « hommes mûrs, » sans pareille au monde pour sa science de la chimie, et la force pratique de sa « méthode, » et son indépendance de tous scrupules moraux. Veut-on avoir un nouveau trait, par exemple, du mépris souverain de cette armée allemande pour les « enfantillages » que sont, à ses yeux, le droit des gens et la simple pitié, — le simple souci de respecter en soi l'élément qui met l'homme au-dessus de la bête sauvage ?

Le lundi 30 août, nous avons vu arriver à Narewka un soldat russe qui venait d'échapper à la prise des Allemands. Sa veste d'uniforme était tachée de sang, et nous découvrîmes avec horreur qu'une moitié de sa langue avait été arrachée, depuis la pointe jusqu'à la racine. Je me trouvais avec M. Gordof, délégué de la Croix-Rouge et deux médecins militaires, lorsque l'homme ainsi mutilé a mis par écrit son histoire. Je reproduis en même temps ici une photographie que j'ai faite à ce moment (1).

Le soldat, Siméon Pilouguine, était canonnier de la quarante-et-unième brigade d'artillerie. Pendant la retraite du 26 août, l'excès de fatigue l'a empêché de suivre ses camarades. Une patrouille de cavalerie allemande, l'ayant trouvé couché au bord de la route et presque évanoui, l'a conduit devant un officier.

L'officier, lui parlant en langue russe, s'est offert à lui payer tous les renseignemens qu'il consentirait à donner : mais le soldat n'a point voulu accepter d'argent. Alors l'officier lui a posé diverses questions. « Combien y avait-il de régimens russes dans la région ? En quel endroit arrivaient les munitions pour l'artillerie ? Combien de munitions sa compagnie avait

(1) Et combien je regrette de ne pouvoir pas reproduire, à mon tour, cette photographie, si horrible qu'elle soit ! De telles images en disent plus long que tous les récits, sur la « culture » allemande. (T. W.)

elle avec soi? » etc. Le soldat, résolument, a refusé de répondre; en conséquence de quoi, l'officier allemand l'a frappé sur la tête avec son poing, et lui a donné des coups de plat de sabre sur les jambes. Et puis, comme Pilouguine s'obstinait à garder le silence, un soldat, sur l'ordre de l'officier, a pris un couteau et lui a tranché, en longueur, une moitié de sa langue. Cela fait, l'officier lui a déclaré que, s'il persistait à ne pas répondre à ses questions, par écrit ou par signes, le général en présence duquel on allait le conduire lui ferait couper l'autre moitié de la langue, sans compter d'autres châtimens plus terribles encore.

Le soldat russe a donc été emmené vers la demeure du général, sous la garde d'un soldat allemand, et tandis que l'officier marchait derrière eux. Soudain Pilouguine, à qui la douleur et la crainte avaient rendu des forces, a pris son élan et s'est enfui dans un bois que l'on traversait. Le soir tombait, le bois était sombre, et bien que le soldat et l'officier aient tiré sur lui à plusieurs reprises, le malheureux a eu la chance de leur échapper. Après avoir erré dans le bois pendant quatre jours, il venait de nous être amené par une patrouille de Cosaques qui l'avaient trouvé, eux aussi, gisant inanimé non loin des lignes russes. Les médecins de notre ambulance, après avoir examiné l'état de sa langue, et après s'être renseignés sur son compte auprès des officiers de sa batterie, ont déclaré que nul doute n'était possible touchant l'entière exactitude de son récit. Pilouguine a été envoyé à Moscou, par un train de la Croix-Rouge.

Mais pour en revenir à la « grande retraite » de l'été de 1915, M. Liddell n'en est plus, aujourd'hui, à penser que les généraux russes auraient pu l'éviter. Dans l'un des chapitres les plus intéressans de son livre, il nous explique de quelle façon un manque de munitions, d'ailleurs tout provisoire, a rendu impossible à l'armée de soutenir l'assaut des obus allemands, — en joignant à son texte le témoignage supplémentaire d'une photographie où nous apercevons une longue rangée de canons russes que l'on n'a même pas déchargés de leurs wagons, faute d'avoir de quoi les alimenter. Pendant les quelques semaines qui ont précédé et suivi la prise de Varsovie, surtout, cette disette d'obus s'est fait sentir désastreusement. Un grand nombre de canons russes en étaient réduits à ne pouvoir tirer que deux coups par jour! Et c'est dans ces conditions que l'armée en retraite n'a pas cessé un seul jour de combattre l'ennemi avec une ténacité, un courage, et souvent un bonheur qui, lorsque enfin il nous sera permis d'en savoir le détail, nous étonneront à l'égal des plus beaux exploits des héros de légendes. « A Narewka, — nous dit à ce propos l'écrivain anglais, — notre ambulance contenait plusieurs milliers de blessés russes et un groupe de huit cents blessés allemands. Or, tandis que chacun des Russes avait été blessé par un obus ou une balle de fusil, *il n'y avait pas un des huit cents Allemands qui n'eût*

été blessé à la baïonnette ! Et la même différence se manifestait dans tous les autres hôpitaux dont j'ai eu l'occasion d'entendre parler. Partout, les blessures des prisonniers allemands leur avaient été infligées à la baïonnette. En réponse aux canons allemands, les soldats russes n'avaient que leurs bras! Voilà, en vérité, qui a de quoi nous prouver suffisamment l'éminente supériorité du soldat russe, comme individu! Aussi bien les Allemands eux-mêmes se rendent-ils assez compte de cette supériorité. Jamais ils n'acceptent volontiers un duel d'infanterie avec leurs adversaires; et jamais, en fait, un duel de cette sorte n'a manqué de leur être funeste. »

Et pareillement sans doute le soldat russe, de son côté, s'est toujours rendu compte de cette « supériorité » personnelle qui, tôt ou tard, finirait à coup sûr par lui procurer la victoire, — pour ne rien dire de la présence chez lui d'un élément tout « enfantin, » si l'on veut, — ou bien encore tout « chrétien, » — qui l'empêche de s'abandonner au désespoir alors même que les circonstances semblent liguées contre lui. Le fait est que, pas un instant, le tableau que nous offre M. Liddell de la « grande retraite » d'il y a un an ne cesse de garder une couleur de résignation calme et recueillie, malgré toute sorte d'épisodes tragiques parmi lesquels il me suffira de citer l'obstination quotidienne, et vraiment « infernale, » des Allemands à bombarder les hôpitaux et trains sanitaires ornés des emblèmes de la Croix-Rouge. « Le matin de notre départ de Gainowka, un aéroplane allemand a lancé des bombes sur nous, expressément dirigées contre les deux côtés de notre camp. Un peu plus tard, un Taube a fait tomber 33 bombes sur les trains de la Croix-Rouge qui stationnaient dans la gare de Narewka. » Chaque jour, ainsi, la mort plane de très près sur les blessés et sur les héroïques « sœurs » qui tendrement leur prodiguent leurs soins : mais à peine la dernière bombe a-t-elle éclaté, qu'une fois de plus, au risque de choquer M. Liddell par leur manque de « sérieux, » sœurs et blessés, se regardant comme décidément sauvés de tout danger par la protection des Puissances célestes, se retrouvent prêts à pardonner la monstrueuse agression des aviateurs qui ont failli les tuer, en se disant, — avec notre soldat anglais de l'autre jour, — que « tout cela n'est que l'effet naturel de la fameuse *culture* allemande ! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Voilà déjà quinze jours que le Gouvernement de la République française a adressé aux gouvernemens des Puissances neutres sa *Note sur la conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départemens français occupés par l'ennemi.* Partout cette note a soulevé, dans sa précision froide, un même mouvement d'indignation et de dégoût. Non seulement chez nous, mais bien loin de chez nous, nul homme à qui rien d'humain n'est étranger n'a pu la lire sans que ses yeux s'emplissent de larmes. Mais il n'est pas trop tard pour y penser encore ; de pareils crimes ne se prescrivent point par deux semaines, et nous ne pouvons ni ne voulons nous taire. Le Gouvernement français a protesté officiellement auprès des gouvernemens neutres : la presse quotidienne a saisi de ces faits monstrueux ce qu'on nomme « le grand public ; » et il en a frémi, mais, avec ce frisson même, il a presque épuisé son action. La *Revue des Deux Mondes*, qui, depuis un siècle bientôt, se fait honneur de représenter pour sa part, devant l'univers civilisé, l'esprit français et la conscience française, ne se résout pas à croire qu'elle ne puisse pas être utilement entendue de ceux-là qui, en tout pays, s'ils ne sont pas le nombre, sont le levain des foules, qui, à tout le moins, en dégagent les sentimens et leur donnent une expression. C'est à eux, en particulier, qu'est dédiée cette histoire qui est de l'histoire, et où ne vont parler que les documens.

A la date du 30 juin 1916, le ministre de la Guerre écrit au président du Conseil, ministre des Affaires étrangères :

Dans les premiers jours d'avril, des affiches avaient offert aux familles sans ouvrage de les installer à la campagne, dans le département du Nord, pour travailler aux champs ou pour abattre des arbres. Devant le peu de succès obtenu par cette tentative, les Allemands résolurent de recourir à la force. A partir du 9 avril, on les voit opérer des rafles, soit dans les

rues, soit à domicile, enlevant pêle-mêle hommes et jeunes filles, les expédiant on ne sait où. La mesure allait bientôt se généraliser et s'exercer de façon plus méthodique. Un général et beaucoup de troupes arrivèrent à Lille, entre autres le 64e régiment venant de Verdun; le 29 et le 30 avril, fut affiché l'avis à la population où celle-ci était invitée à se tenir prête à une évacuation forcée. Immédiatement le maire protestait, l'évêque allait trouver le commandant de la place, les doyens envoyaient des lettres indignées; rien n'y fit.

Le samedi saint, à trois heures du matin, les rafles méthodiques commençaient à Lille, par le quartier de Fives; à Tourcoing, par le quartier de la Marlière; à Roubaix. Après une interruption le jour de Pâques, l'opération se poursuit pendant toute la semaine, finissant à Lille, par le quartier Saint-Maurice. Vers trois heures du matin, les rues étaient barrées par la troupe, baïonnette au canon, mitrailleuses en travers de la chaussée, contre des gens désarmés. Les soldats pénétraient dans les maisons, l'officier désignait les personnes qui devaient partir, et, une demi-heure après, tout le monde était emmené pêle-mêle, dans une usine voisine, et, de là, à la gare où s'effectuait le départ. Les mères ayant des enfans de moins de quatorze ans étaient épargnées; les jeunes filles de moins de vingt ans n'étaient emmenées qu'avec une personne de leur famille. Mais cela n'enlève rien à la barbarie de la mesure. Les soldats de la landsturm rougissaient de se voir employés à pareille besogne. Les victimes de cet acte brutal montrèrent le plus grand courage ; on les entendit crier : « Vive la France! » et chanter *la Marseillaise* dans les wagons à bestiaux qui les emportaient.

On dit que les hommes sont employés à la culture, à la réfection des routes, à la fabrication des munitions, aux tranchées. Les femmes sont chargées de faire la cuisine et la lessive des soldats et de remplacer les ordonnances des officiers. Aussi, pour ces rudes besognes, a-t-on pris de préférence des servantes, des domestiques, des ouvrières. Dans la rue Royale, à Lille, il n'y a plus de servantes. Mais il s'est trouvé des jeunes filles de courage dans la bourgeoisie, qui n'ont pas voulu que les jeunes filles du peuple soient seules à partir. On cite Mlles B... et de B... qui ont tenu à accompagner les filles de leurs quartiers.

Les malheureuses gens, ainsi réquisitionnées, ont été dispersées depuis Seclin et Templeuve, jusqu'aux Ardennes. Leur nombre est évalué à environ 25 000 pour les villes de Lille, Roubaix et Tourcoing. Le quartier de la Place à Lille, les communes de Loos, Haubourdin, la Madeleine, Lambersart auraient été épargnées.

Tel est le récit authentique des faits, en une seule page, en un simple rapport, qui devient, par la vertu de la vérité, un acte d'accusation impitoyable, impérissable. Il n'y a pas un mot à y ajouter, mais on peut, à l'aide des pièces mêmes, d'après lesquelles il a été dressé, humbles griffonnages souvent, tout dépourvus de littérature, en renforcer quelques accens. Parcourons donc ce dossier. La principale des

pièces qui le composent est la longue lettre, d'un pathétique allant jusqu'au tragique, qui a été remise « par M. D...., ancien receveur particulier, à M. Jules Cambon, ambassadeur de France, ancien préfet de Lille. » Écrite le 30 avril, dans la fièvre de l'émotion, elle peint au vif ces scènes déchirantes. Admirable lettre, maintenant publiée comme elle devait l'être, et répandue dans le monde entier à des centaines de milliers d'exemplaires. Mais elle a un *post-scriptum*, qui n'est ni moins beau, ni moins triste, ni moins édifiant. Il n'a pas été reproduit. Le voici, un peu abrégé :

Cette lettre n'exagère rien, vous pouvez la communiquer : qu'elle fasse bien connaître ce peuple à ceux qui n'auraient pas encore assez de haine et de mépris pour frayer encore avec eux après la guerre... Vexations et privations de toutes sortes... Défense d'entrer en ville d'autre viande que celle du Comité (de ravitaillement) et nous avons eu deux fois 150 grammes par personne en quatre mois ; encore la paie-t-on cinq francs la livre, même au Comité... Beaucoup ne se nourrissent plus que de riz... Un jour, un wagon de poisson et d'œufs nous arrivent, ils sont, contre tout droit, arrêtés et envoyés en Allemagne. L'autre jour arrive encore pour notre ville, par le Comité, 55 000 francs de viande. Une série de vexations l'arrête et la laisse se putréfier sur place. Les pommes de terre ici et aux environs se gâtent, on ne les laisse pas entrer et les forces diminuent... Je ne dis pas cela pour qu'on nous plaigne, mais pour vous montrer que, même physiquement, nous ne sommes pas soutenus pour les tortures morales que nous subissons, privés de tout réconfort, de toutes nouvelles de vous. Aussi la mortalité augmente d'une façon effrayante : 45 pour 100 sur une population réduite de moitié. Des cas de folie nombreux dans certaines régions, cela ne nous étonne pas. Nous sommes à bout de forces, il faut être constamment en état de veille pour défendre et soutenir les pauvres gens.

Il nous sera permis de souligner, quoiqu'il n'en soit pas besoin, un ou deux traits de ce *post-scriptum*, ceux d'abord où s'affirme une vaillance qui ne veut pas désespérer, avec une continuelle attention au devoir national et social. « *Je ne dis pas cela pour qu'on nous plaigne... Il faut être constamment en état de veille pour défendre et soutenir les pauvres gens.* » Et ce ne sont pas des traits personnels. Ce n'est pas la qualité d'une âme choisie, mais, parce que choisie, solitaire ou rare. Même note, d'un son aussi pur, dans une autre pièce : « Plus cela va mal, plus il nous semble que nous approchons de la délivrance. » Ailleurs, c'est la colère qui domine, au spectacle « des filles, des fillettes, des jeunes gens de quatorze ans, » arrachés des bras de leurs mères, « empaquetés dans des tramways réquisitionnés, expédiés comme des troupeaux d'esclaves pour une destination inconnue. » — « Quelle haine impuissante pour le moment ! mais,

plus tard, quelle responsabilité pour l'autorité supérieure, du *fantassin* au général! *Dis bien à notre fils tout cela.* » Ou c'est la plainte, non sur soi-même, mais sur tout ce peuple martyrisé : « La décision, comme ils le disent, est irrévocable; les esclaves n'ont qu'à se taire. Nous sommes dans leurs mains... Que reste-t-il de plus à exiger de nous, si ce n'est de nous vendre sur les places publiques des villes allemandes? » Chez d'autres, la rage trouve l'épithète qui convient: « Mesure d'apaches, » gronde un témoin. Mais il connaît les Allemands : « Avec eux, il ne faut plus s'étonner de rien. » Et voici l'idée persistante : « Il faudrait que toute la France, toutes les nations connaissent ce nouveau crime, avec sa préparation sournoise, ses apparences mensongères, sa fourberie déguisée. » Un mot revient fréquemment, et c'est le mot propre pour désigner cette cohue qui est chassée on ne sait où : un troupeau. Dans ce troupeau, il y a de tout : des hommes faits, des femmes, des « gamines de quinze ans, » de jeunes garçons de quatorze ans, « collégiens en culottes courtes. » Exode lamentable. Cependant, sur toute cette tristesse, la fierté, et peut-être l'ironie française, pique sa cocarde. On se redresse pour défiler. « Les soldats emmenaient les victimes à la gare de Saint-Sauveur sans que les parens puissent les accompagner; elles y restèrent jusqu'au soir où des wagons à bestiaux munis de planches en guise de bancs les emportèrent. Elles partirent au cri de : *Vive la France!* et au chant non moins prohibé de la *Marseillaise*. C'est la première fois depuis l'occupation qu'on entendit ce chant et cette acclamation. *Malgré leur désolation, les partans devant l'ennemi eurent de la tenue.* » La pièce suivante insiste là-dessus, comme sur un bon tour : « Tous ces pauvres gens se demandaient où et pourquoi on les emmenait; il y avait, je t'assure, de tristes tableaux, et, à côté de cela, toujours le côté gai, car on entendait des groupes chanter, les uns des chants patriotiques, les autres des refrains à la mode, et, comme ils stationnaient à la gare toute la journée, des groupes jouaient aux cartes en attendant le départ... On peut même dire que la majeure partie a été gaie ou plutôt faisait contre mauvaise fortune bon cœur, à l'ahurissement des Boches qui n'en revenaient pas de voir le caractère français, ne reculant devant aucun sacrifice. »

Ainsi ceux qui s'en vont se contraignent à sourire, pour que ceux qui restent pleurent moins. Mais ceux qui restent! « Malgré cela, c'est pénible de se voir à leur merci, car tout chez eux est fausseté, et on se demande dans quel but cette évacuation et dans quel état de santé et de moral ces gens reviendront. » — « Rien des événemens ne m'a

indignée autant que cet acte infâme, criminel par ses conséquences et ses possibilités, accompli sous le couvert de l'humanité. Ces familles sont en pleurs de ces séparations forcées. Des parens sont devenus fous de voir leur fille ou leurs filles dans cet inconnu si plein de dangers et d'embûches, d'autres en sont morts, et moi, j'ai béni le ciel pour tous ces mois de séparation qui m'ont au moins épargné cette dernière angoisse, si justifiée, hélas! » — « Une femme a une sueur de sang en se voyant prendre son jeune fils ; on le lui ramène, elle ne le reconnaît plus. » Oui, ceux qui restent, et qui ne savent pas, qui ne savent rien, ni où, ni pourquoi, ni jusques à quand !

Premièrement, pourquoi? On cherche, on suppose, on ne sait pas. A défaut de motifs, un prétexte : « Je dis prétexte, car il y aura certainement d'autres raisons, celle de nous embêter, celle d'exercer des représailles bruyantes, car ils savent bien qu'on les aura, et celle de mettre la main sur la population masculine de dix-sept à cinquante-cinq ans, ce qui s'expliquerait surtout s'ils ont envie de préparer leur retraite. Mais pourquoi prennent-ils les femmes dans la proportion de 20 à 30 p. 100, d'après ce qu'on voit depuis plusieurs jours? Est-ce pour des travaux agricoles, comme ils le disent? Est-ce pour former des camps de concentration? Est-ce pour repeupler la région des Ardennes que l'on dit dépeuplée, ou avoir autant de civils à opposer à notre avance là-bas qu'il n'en resterait ici? Je veux croire encore qu'ils se sont embarqués dans cette sale affaire avec leur lourdeur habituelle, l'ordre vient d'en haut, les subalternes, y compris le Gouverneur, exécutent; les protestations des maires et de l'évêque ont été rejetées. » — « Les bruits les plus invraisemblables circulent; il s'agirait de représailles du gouvernement allemand pour le blocus anglais ou pour un fait similaire d'enlèvement de civils fait par le gouvernement français dans les colonies allemandes conquises, ou d'un projet de repeuplement de régions insuffisamment habitées, soit en vue de la récolte, soit en vue d'une protection contre le bombardement des alliés. Quoi qu'il en soit, toutes les familles sont dans l'angoisse. »

Et eux, eux-mêmes, que disent-ils? Sur le moment, la proclamation du commandant militaire de Lille, qui fut affichée, portait : « L'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population. Pour atténuer la misère, l'autorité allemande a demandé récemment des volontaires pour aller travailler à la campagne. Cette offre n'a pas eu le succès attendu. En conséquence, les habitans seront évacués par ordre et transportés à la campagne. Les

évacués seront envoyés à l'intérieur du territoire occupé de la France, loin derrière le front, où ils seront occupés dans l'agriculture et nullement à des travaux militaires. Par cette mesure, l'occasion leur sera donnée de mieux pourvoir à leur subsistance. » Et, à présent, le Gouvernement impérial, inquiet, malgré tout, du retentissement de la Note française, bien qu'il affecte le calme d'une résolution prise dans l'intention la meilleure, fait dire par l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* :

L'administration allemande n'a aucune raison de cacher qu'elle a fait transporter de nombreux milliers d'habitans français des deux sexes des grandes villes dans les Flandres françaises. Elle a d'ailleurs l'intention de continuer à le faire.

Les Français et leurs alliés ont eux-mêmes rendu ces mesures nécessaires. Par leurs agissemens, contraires au droit des gens, pour rendre plus difficile le ravitaillement de l'Allemagne et des contrées occupées par les troupes allemandes, ils sont parvenus à ce qu'au moins dans les grandes villes des régions occupées près du front de combat, le ravitaillement de la population civile ne pouvait plus être assuré d'une manière conforme aux intentions de l'administration allemande et selon les devoirs de cette administration...

L'administration allemande devait donc choisir entre laisser les populations civiles françaises dans un état de nourriture insuffisante, qui pouvait, avec le temps, gravement nuire à ces populations, ou prendre des mesures appropriées pour remédier à ce manque de nourriture.

Dans ce dessein, l'administration allemande décida de transporter ailleurs une partie des populations civiles des villes importantes et très peuplées et par conséquent difficiles à ravitailler et de les établir dans des régions moins peuplées, où il serait plus facile de leur distribuer des vivres. On put en même temps réaliser le plan de fournir à ces contrées peu peuplées la main-d'œuvre nécessaire aux travaux agricoles dans l'intérêt même de ces populations.

Retenons l'aveu. Mais rejetons l'excuse. « Le ravitaillement de la population civile ne pouvait plus être assuré, au moins dans les grandes villes, » prétend, au nom du Chancelier, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Les documens répondent : « Les Allemands ne se sont jamais souciés de nous nourrir, et le ravitaillement n'a jamais été aussi bien assuré, sauf pour la viande. » Ils avaient déjà répondu : « *Un jour, un wagon de poisson et d'œufs nous arrivent, ils sont, contre tout droit, arrêtés et envoyés en Allemagne.* » Quant à fournir « aux contrées peu peuplées la main-d'œuvre nécessaire aux travaux agricoles, dans l'intérêt même de ces populations, » il eût du moins fallu ne pas leur présenter comme volontaire cette immigra-

tion forcée, au risque et sans doute avec la pensée d'allumer entre anciens habitans et nouveaux arrivans des rivalités fratricides. Au surplus, est-ce que tous ceux dont on fit les exécuteurs de ces basses œuvres parurent convaincus de l'innocence de l'opération? On eut beau avoir « fait venir, pour cette sale besogne, des soldats ou plutôt des brutes d'un autre endroit, à seule fin qu'il n'y ait pas de relations ni de faiblesses vis-à-vis des familles qui auraient imploré la pitié; » « à Roubaix, les officiers de la Garde se sont refusés... à enlever la nuit des femmes et des enfans. Ici, c'est le 64e venant de Verdun qui s'y est prêté. D'aucuns auraient mieux aimé, disaient-ils, rester dans les tranchées... Ils auront au moins la croix de fer et le nom de ce glorieux fait d'armes décorera leur drapeau. » « Quelques officiers allemands ont refusé de marcher, quelques soldats pleuraient, le reste brutal. » — « Larmes de désolation des parens et des enfans ainsi brutalement séparés n'attendrissaient pas les brutes allemandes. Parfois cependant un officier moins cruel se laissait attendrir par un désespoir trop grand et ne désignait pas toutes les personnes qu'il aurait cependant, — aux termes de ses instructions, — dû séparer. « Les Allemands, en faisant cette ignoble chose, reconnaissent avoir mis sur leur drapeau une tache ineffaçable. Plusieurs officiers et soldats sont enfermés en citadelle pour s'être refusés à la besogne. » Mais ceux qui ne s'y refusent pas, ceux qui en font l'apologie, ceux qui ne s'attendrissent pas, ce sont les savans, les « intellectuels, » les apôtres de la « Kultur, » et ce sont les grands chefs : « Par contre, un Boche, docteur en philosophie et en droit politique, un pasteur, a dit à un monsieur qu'on ne reculerait devant rien pour le salut de l'Empire. » Et un peu plus haut : « Monseigneur et monsieur le maire ont eu plusieurs entretiens courageux avec le général. Comme Monseigneur défendait énergiquement la population, ces paroles courtoises lui furent servies : « *Vous, l'évêque, taisez-vous et sortez...* » Comme il est naturel, la cruauté s'accompagne, çà et là, de lâcheté : « Mlle L..., la plus jeune, qui sort de la typhoïde et d'une bronchite, voit le sous-officier, qui emmenait sa bonne, s'approcher d'elle : « Quelle triste besogne on nous fait faire! — Plus que triste, monsieur, on pourrait dire barbare. — Voilà un mot bien dur, vous n'avez pas peur que je vous vende? » et, de fait, le traître la dénonce; on lui donne sept minutes, et on l'emmène nu-tête, en chaussons, à la recherche du colonel qui préside à cette noble bataille, et qui la condamne, lui aussi, à partir, malgré l'avis du docteur. »

C'en est assez, et il est inutile de feuilleter la fin du volume, où sont rappelés, en masse, des faits tout semblables, antérieurs aux déportations de Lille. Ils se rapportent d'une manière générale au « travail imposé aux populations des départemens envahis : Travail de nuit ou sous le feu, hors de la résidence, sans rémunération, sans nourriture, collaboration forcée aux opérations de guerre ; obligation, sous menaces, de fournir des renseignemens à l'ennemi, collaboration au pillage, civils employés comme boucliers. » Vieillards de 70, de 75, de 80 ans, garçons de 16 ans, de 14, de 12, femmes et filles, frappés à coups de poing, à coups de pied, à coups de crosse de fusil, à coups de cravache, à coups de martinet, femmes, sur lesquelles on s'amuse à vider préalablement un broc d'eau froide, avec une sorte de raffinement sadique. Tout ce pauvre monde tiré de ses pauvres maisons pillées, traîné par les chemins, dépouillé jusque de ses vêtemens, jeté par tas dans des wagons à bestiaux où il séjourne quarante-huit, soixante-douze, et plus de quatre-vingts heures, en une promiscuité abominable, mourant de faim et de soif en route, pour aller achever d'en mourir au fond des casemates inondées et glacées d'un camp d'internement où plus rien ne lui est laissé ou ne lui arrive de ce qui était sien, personnes et biens, gens et choses ; puis, un matin, repris et ramené en pays occupé, à l'aventure, ailleurs que chez lui, parqué là, poussé au-devant des balles françaises, changé en bouclier vivant ; tout ce pauvre monde, même les vieux dont les jambes se dérobent et qui sont fusillés s'ils tombent, même les petits hurlant de peur, même une mère portant un bébé de dix-huit mois ! Ce livre-là, le Livre Blanc, la Note du 2 août, et les quatre rapports de la « Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, » auxquels on peut joindre le résumé publié par le ministère des Affaires étrangères, *les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, forment, avec les Livres Gris belges, qui les complètent et qui les corroborent, le plus poignant des livres de calamité et de misère, une encyclopédie de la scélératesse. Comme préface, la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique, la violation de la frontière française avant la déclaration de guerre ; comme corps de l'ouvrage, les assassinats de prisonniers et de blessés, combattans, médecins ou aumôniers ; le pillage, l'incendie, le viol, encore l'assassinat, cette fois sur des « civils ; » toutes les violations de la Convention de Genève, emploi de projectiles interdits, procédés de guerre déloyaux ; le tout établi non seulement par des témoi-

gnages français, mais par des témoignages allemands eux-mêmes ; emploi de liquides enflammés et de gaz asphyxians, bombardement de forteresses sans avertissement, de villes non défendues, et d'édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance ; actes de cruauté à l'égard de populations inoffensives ; en appendice, une troisième fois, l'assassinat, le meurtre juridique de miss Cavell, le meurtre juridique du capitaine Fryatt. Et il y a ce que les flots ensevelissent. Et il y a ce que cache le rideau de fer ; ce que l'on sait fait redouter davantage ce que l'on ignore.

Tout cela, assurément, n'est pas nouveau. Les rapts de Lille, de Roubaix, de Tourcoing ne sont pas les débuts des Allemands dans le crime, ni même dans ce crime. Dès qu'ils ont eu envahi la Belgique, dès le 25 août 1914, à Louvain, ils s'y sont essayés en maîtres. Ils en ont jalonné leur marche. C'est donc un système. C'est donc « l'armée la plus disciplinée, » comme disaient dans leur manifeste les Quatre-vingt-treize, c'est la nation la plus organisée, c'est l'État le plus gouverné du monde, que nous avons en face de nous. Et ce sont donc les crimes, non de quelques bandits ou de quelques détraqués, mais de toute une armée, de toute une nation, de tout un État ; c'est le crime de l'Allemagne, c'est le Mal allemand. Mal endémique et perpétuel, avec des accès de fureur chronique. Les historiens, les philosophes, les juristes de l'Empire, « conseillers intimes actuels et Excellences, » ou désireux de le devenir, ont mis en théorie la pratique frédéricienne, et les militaires, à leur tour, mettent en pratique la théorie impérialiste de la germanisation par la spoliation et l'extermination. Lorsque le gouvernement allemand invita le gouvernement belge à céder à la menace allemande pour épargner au pays les « horreurs de la guerre, » il n'était personne en Belgique qui ne crût que « les horreurs de la guerre devaient se limiter à celles du champ de bataille. » Mais ce n'est pas ainsi que l'entend l'Allemagne. « Sois dur, Landgrave ! » est le mot d'ordre qui, du Grand Électeur et de ses ancêtres, à Bismarck, à Moltke et leurs successeurs, circule dans la politique prussienne. A la terreur par l'horreur. Pour nous, la noble femme dont la lettre demeurera comme un monument de douleur, s'écrie, après avoir conté le supplice de nos villes : « Surtout, surtout que nos soldats ne nous vengent pas, là-bas, par de tels actes : ce serait souiller notre beau nom de Français ! » Voilà leur âme et voilà la nôtre, car, dans ce drame sans égal, ce sont bien leurs âmes que les peuples montrent. La leur et la nôtre sont incommunicables, et ce n'est pas seulement par le bord, selon le mot de Michelet, c'est par le fond que les deux

races ne se pénètrent pas. Ils n'ont rien à nous dire. Qu'ils coupent, en ce qui nous concerne, leurs commentaires d'hypocrisie et de mensonge. Nous ne leur demandons rien. Nous ne voulons rien d'eux, pas même une explication.

Mais nous nous tournons vers les neutres. Aux neutres nous avons quelque chose à dire, quelque chose à demander, bien moins pour nous que pour eux-mêmes. Arbitres et témoins de l'humanité, qu'ils jugent nos ennemis et qu'ils nous jugent. Depuis plus de deux ans, l'Allemagne et ses acolytes pèchent chaque jour contre l'humanité entière, même contre les neutres, par « les quatre élémens, » la terre, l'eau, l'air et le feu, dont ils ont fait le théâtre ou l'instrument de leurs crimes. L'orgueil allemand et la crédulité allemande ont fini par s'épanouir dans le cas de folie collective le plus prodigieux qu'ait jamais constaté l'histoire. Ils ne disent plus seulement : « l'Allemagne au-dessus de tout, » mais : « l'Allemagne au lieu de tout. » Après avoir découvert le *Surhomme*, ils ont découvert le *Surpeuple*, la *Surnation*, le *Surétat ;* et il va de soi que, pour eux, tout cela, c'est eux. Comme l'Allemagne, à ses propres yeux, par un décret nominatif de la Providence, est tout cela, comme elle est la raison, la sagesse, l'intelligence, la vertu, le travail, l'énergie, l'organisation, elle n'a qu'à déclarer sa volonté, qui sera nécessairement la formule supérieure du droit, et que sa mission est d'imposer au reste de la terre, pour son bien, en reculant, s'il le faut, les bornes de l'épouvantable. Nous qui ne sommes pas neutres, qui sommes engagés dans la bataille, nous avons fixé notre choix. Nous voulons être simplement des hommes, un peuple, une nation, un État; et nous nous chargeons de prouver à cette horde de pédans ensanglantés que ce n'est pas la moindre faute de leur psychologie grossière que d'avoir « surévalué » la « surterreur. »

Eux, cependant, les neutres, ils sont hommes aussi; ils sont aussi des peuples, des nations, des États; ils sont aussi menacés, aussi offensés que nous par l'odieuse entreprise de lèse-humanité. Leurs signatures sont au bas de ces conventions de La Haye dont le gouvernement français a pris soin de placer le texte en épigraphe à chacun des chapitres de son Livre Blanc. Parmi eux, il y a la Scandinavie, Danois, Norvégiens et Suédois, qui estiment à si haut prix l'attachement au sol natal, l'indépendance de la personne; il y a la Hollande et la Suisse, terres d'asile et de liberté; il y a la Roumanie, héritière orientale de Rome; il y a la chevaleresque Espagne et son roi-chevalier; il y a les États-Unis, dont tant de gestes furent, ils s'en font

gloire, dirigés contre une oppression ; il y a les Républiques latines de l'Amérique du Sud : l'une d'elles, le Brésil, s'est déjà prononcée. Il y a enfin la plus vénérable et la plus formidable des Puissances spirituelles, celle de qui Bismarck disait que se mettre en conflit avec elle, c'était renouveler la lutte de Jacob avec l'Ange. Il y a la Puissance qui ne peut pas être vaincue, parce qu'elle ne peut pas être atteinte. Nous ne saurions songer avec indifférence à l'appel que, pour quelques nègres enlevés dans la forêt équatoriale, le zèle apostolique d'un Lavigerie inspirait au génie d'un Léon XIII. Aujourd'hui, ces choses ne se passent point au centre de l'Afrique, chez des païens et des idolâtres. Le monde attend une grande parole, qui ne sera pas une parole de paix, tant qu'elle n'aura pas été une parole de justice. Puisqu'une fois encore il faut redire : *Scilicet conscientiam humani generis...*, est-ce que la moitié de l'humanité va laisser en silence abolir la conscience commune de l'humanité ? Soyons francs. Que craindraient les neutres ? La force? L'Allemagne ne l'a plus.

Et elle commence à savoir qu'elle ne l'a plus. Cette quinzaine même, le 2 août, nous sommes entrés dans la troisième année de la guerre. Tous les souverains et chefs d'État ont profité de l'occasion pour dresser en quelque façon le bilan sommaire des deux premières années. La note donnée par les Alliés est celle d'une confiance simple et sûre. L'empereur de Russie, le roi George, le roi Albert, le roi d'Italie, l'empereur du Japon, le roi de Serbie, M. Poincaré, leurs ministres, les généraux, ont tenu, presque dans les mêmes termes, le même langage. D'un bout à l'autre de l'empire britannique, c'est-à-dire sur toute la surface du globe, 3000 meetings, à la même heure, ont répété le même serment. De son côté, l'empereur Guillaume a essayé d'emboucher la trompette, en deux proclamations lancées l'une à son armée et l'autre à son peuple. Mais le souffle manque, ou il est court, et, dessous, on entend comme un râle. « La puissance et la volonté de l'ennemi ne sont pas brisées. Nous devons continuer l'âpre lutte pour la sécurité de ceux qui nous sont chers, pour l'honneur de la patrie et la grandeur de l'Empire. Dans cette lutte décisive, quels que soient les moyens adoptés par l'ennemi, nous resterons en cette troisième année, ce que nous avons été. » Ou bien : « Nous avons encore de dures épreuves devant nous. Il est vrai qu'après la tempête terrible de ces deux années de guerre, tous les cœurs humains aspirent au rayon de soleil de la paix ; cependant la guerre continue parce que le but de nos ennemis est aujourd'hui encore l'anéantissement de

l'Allemagne. Nos ennemis seuls sont responsables du sang qui sera encore versé. »

Ce n'est pas l'accablement, mais c'est la lassitude. Ce n'est pas l'abandon, mais c'est le doute. Et la voix de l'Empereur est ici la voix de l'Empire : elle s'enfle vainement en rodomontades qui tremblent. Conférenciers, publicistes, sauf une poignée d'énergumènes, et critiques militaires s'accordent jusqu'en leur désaccord. L'invocation à Hindenburg, la reprise même de la piraterie sont des signes. Moralement, l'Allemagne est battue. Si « moralement » voulait dire : « en morale, » elle le serait depuis le premier jour. Seulement, son amoralité la rend invulnérable à une défaite morale. Il faut qu'elle soit battue matériellement, et qu'elle sente le châtiment dans sa chair. Battue avec le marteau de son dieu Thor, dont on lui cassera le manche entre les mains. Elle le sera. « Je ne veux pas dire, précise le général Joffre, en son laconisme ordinaire, que la ruine de l'Allemagne est arrivée, mais je dis qu'elle arrivera. » Alors on pourra suivre l'idée émise à plusieurs reprises par M. Asquith, de déférer à une sorte de tribunal international et de faire condamner, comme criminels de droit commun, tous ceux qui seraient reconnus coupables des actes dont le nom allemand est souillé. Cette guerre a créé tant de nouveau qu'on ne voit pas pourquoi la paix n'en créerait point. Un grand pas serait fait vers le règne du droit, s'il était désormais acquis que personne, si haut soit-il, ne se joue impunément du droit. Le droit des gens deviendrait un droit positif, la morale d'État une morale avec obligation et sanction. L'humanité aurait sa revanche; la Cour de La Haye, bafouée comme à plaisir, ne serait plus si ridicule. Et c'est une raison de plus pour nous, et pour les nations qui, avec nous, crurent à la valeur de « ces chiffons de papier, » de ne vouloir qu'une paix pleinement victorieuse.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVI[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-QUATRIÈME VOLUME

JUILLET — AOÛT

Livraison du 1[er] Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53498.